This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Fw. 2.50

FROM·THE·LIBRARY·OF
FRANCIS·WILLEY·KELSEY
PROFESSOR·OF·THE·LATIN
LANGUAGE·AND·LITERATURE
UNIVERSITY·OF·MICHIGAN·1889-1927
LATIN·DEPARTMENT

F. W. Kelsey.
1883.

OEUVRES

PHILOSOPHIQUES

DE

M. HELVÉTIUS.

Claude Adrien

TOME PREMIER.

LONDRES,

1791.

DE

L'HOMME,

De ſes Facultés intellectuelles & de ſon Éducation.

DE
L' HOMME,

De ſes Facultés intellectuelles & de ſon Education.

OUVRAGE POSTHUME

DE

M. HELVÉTIUS.

TOME PREMIER.

Honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
VOLTAIRE, Dif. 6. de la Nature de l'Homme.

LONDRES,

M. DCCLXXXVI.

B
2042
.1791
V.1

General Library
8/6/53
addition

8-11-62 NIEP

PRÉFACE.

L'AMOUR des hommes & de la vérité, m'a fait compoſer cet ouvrage. Qu'ils ſe connoiſſent, qu'ils aient des idées nettes de la Morale ! ils ſeront heureux & vertueux.

Mes intentions ne peuvent être ſuſpectes. Si j'euſſe donné ce livre de mon vivant, je me ſerois expoſé à la perſécution, & n'aurois accumulé ſur moi, ni richeſſes, ni dignités nouvelles.

Si je ne renonce point aux principes que j'ai établis dans le livre de l'*Eſprit*; c'eſt qu'ils m'ont paru les ſeuls raiſonnables, les ſeuls, depuis la publication de mon livre, que les hommes éclairés aient aſſez généralement adoptés.

Ces principes ſe trouvent plus étendus & plus approfondis dans cet ouvrage que dans celui de l'*Eſprit*. La compoſition de ce livre a réveillé en moi un certain nombre d'idées. Celles qui ſe ſont trouvées moins étroitement

quelque prix à cet écrit. L'amour du vrai eſt la diſpoſition la plus favorable pour le trouver.

J'ai tâché d'expoſer clairement mes idées : je n'ai point, en compoſant cet ouvrage, deſiré la faveur des Grands. Si ce livre eſt mauvais, c'eſt parce que je ſuis *ſot*, & non parce que je ſuis *frippon*. Peu d'autres peuvent ſe rendre ce témoignage.

Cette compoſition paroîtra hardie à des hommes timides. Il eſt dans chaque nation des moments où le mot *prudent* eſt ſynonyme de *vil*, où l'on ne cite comme ſagement penſé, que l'ouvrage ſervilement écrit.

C'étoit ſous un faux nom que je voulois donner ce livre au public, & le texte en fait foi. C'étoit, ſelon moi, l'unique moyen d'échapper à la perſécution, ſans en être moins utile à mes compatriotes. Mais dans le temps employé à la compoſition de l'ouvrage, les maux & le Gouvernement de mes concitoyens ont changé. La maladie à laquelle je croyois pouvoir apporter quelque remede, eſt devenue incurable : j'ai perdu l'eſpoir de leur être

utile ; & c'eſt à ma mort que je remets la publication de ce livre.

Ma Patrie a reçu enfin le joug du deſpotiſme. Elle ne produira donc plus d'Ecrivains célebres. Le propre du deſpotiſme eſt d'étouffer la penſée dans les eſprits, & la vertu dans les ames.

Ce n'eſt plus ſous le nom de François, que ce peuple pourra de nouveau ſe rendre célebre : cette nation avilie, eſt aujourd'hui le mépris de l'Europe. Nulle criſe ſalutaire ne lui rendra la liberté. C'eſt par la conſomption qu'elle périra. La conquête eſt le ſeul remede à ſes malheurs, & c'eſt le haſard & les circonſtances qui décident de l'efficacité d'un tel remede.

Dans chaque nation, il eſt des moments où les citoyens incertains du parti qu'ils doivent prendre, & ſuſpendus entre un bon & un mauvais Gouvernement, éprouvent la ſoif de l'inſtruction, où les eſprits, ſi je l'oſe dire, préparés & ameublis, peuvent être facilement pénétrés de la roſée de la vérité. Qu'en ce moment un bon ouvrage paroiſſe, il peut opérer d'heureuſes réformes : mais cet inſtant paſſé, les citoyens inſenſibles à la gloire, ſont

liées à mon ſujet, ſont en notes, tranſportées à la fin de chaque Section. Les ſeules que j'aie conſervées dans le texte, ſont celles qui peuvent, ou l'éclaircir, ou répondre à des objections que je n'aurois pu réfuter ſans en alonger & en retarder la marche. *)

La Section ſeconde eſt la plus chargée de ces notes : c'eſt celle dont les principes, plus conteſtés, exigeoient l'accumulation d'un plus grand nombre de preuves.

En donnant cet ouvrage au public, j'obſerverai qu'un Écrit lui paroît mépriſable, ou parce que l'Auteur ne ſe donne pas la peine néceſſaire pour le bien faire, ou parce qu'il a peu d'eſprit, ou parce qu'enfin il n'eſt pas de bonne foi avec lui-même. Je n'ai rien à me reprocher à ce dernier égard. Ce n'eſt plus maintenant que dans les livres défendus qu'on trouve la vérité : on ment dans les autres. La plupart des Auteurs ſont dans leurs écrits ce que les gens du monde ſont dans la

*) On a, dans cette nouvelle edition, reſtitué les Notes ſous le texte auquel elles correſpondent. On ne ſauroit douter que ce n'ait été l'intention de l'Auteur : c'étoit le vœu du Public : l'on y a ſatisfait. (*Note du Libraire.*)

converſation : uniquement occupés d'y plaire, peu leur importe que ce ſoit par des menſonges ou par des vérités.

Tout Ecrivain qui deſire la faveur des puiſſants & l'eſtime du moment, en doit adopter les idées : il doit avoir l'eſprit du jour ; n'être rien par lui, tout par les autres, & n'écrire que d'après eux : delà le peu d'originalité de la plupart des compoſitions. Les livres originaux ſont ſemés çà & là dans la nuit des temps, comme les ſoleils dans les déſerts de l'eſpace, pour en éclaircir l'obſcurité. Ces livres font époque dans l'hiſtoire de l'eſprit humain, & c'eſt de leurs principes qu'on s'éleve à de nouvelles découvertes.

Je ne ferai point le panégyriſte de cet ouvrage : mais j'aſſurerai le public, que, toujours de bonne foi avec moi-même, je n'ai rien dit que je n'aie cru vrai, & rien écrit que je n'aie penſé.

Peut-être ai-je encore trop ménagé certains préjugés. Je les ai traités comme un jeune homme traite une vieille femme, auprès de laquelle il n'eſt ni groſſier, ni flatteur. C'eſt à la vérité que j'ai conſacré mon premier reſpect ; & ce reſpect donnera, ſans doute,

TABLE

SOMMAIRE

des deux Tomes

De l'Homme, de ſes Facultés intellectuelles & de ſon Éducation.

TOME PREMIER.

CHAP. I. *DES Points de vue divers ſous leſquels on peut conſidérer l'homme : de ce que peut ſur lui l'éducation.* p. 1

CHAP. II. *Importance de cette queſtion.* 4

De quelle utilité peut être ſon examen ?

CHAP. III. *De la fauſſe Science ou de l'Ignorance acquiſe.* 8.

Des obſtacles qu'elle met à la perfection de l'éducation.

CHAP. IV. *De la ſéchereſſe de ce ſujet, & de la difficulté de le traiter.* 15

SECTION I.

Que l'éducation néceſſairement différente des différents hommes, eſt

peut-être la cauſe de cette inégalité des eſprits, juſqu'à préſent attribuée à l'inégale perfection des organes. 20

CHAP. I. *Nul ne reçoit la même Éducation.* ibid.

CHAP. II. *Du moment où commence l'Education.* 21

CHAP. III. *Des Inſtituteurs de l'Enfance.* 23

Que ces inſtituteurs ne ſont pas préciſément les mêmes pour perſonne ; que nul par conſéquent ne peut avoir le même eſprit.
De la ſenſation différente qu'excitent quelquefois en nous les mêmes objets.

CHAP. IV. *De la différente Impreſſion des objets ſur nous.* 27

CHAP. V. *De l'Education des Colleges.* 30

Qu'elle n'eſt pas la même pour tous.

CHAP. VI. *De l'Education domeſtique.* 32

Qu'elle n'eſt la même pour aucun.

CHAP. VII. *De l'Education de l'Adoleſcence.* 34

Que cette éducation, plus dépendante du haſard que celle de l'enfance, eſt par conſéquent encore moins la même pour chacun.

CHAP. VIII. *Des haſards auxquels nous devons ſouvent les hommes illuſtres.* 40

Dès bornes à mettre à l'empire du haſard.
De la contradiction de tous les préceptes de l'éducation.

CHAP. IX. *Des cauſes principales de cette contradiction.* 53

CHAP. X. *Exemple des Idées ou Préceptes contradictoires reçus dans la premiere Jeuneſſe.* 64

Que cette contradiction eſt l'effet de l'oppoſition qui ſe trouve entre l'intérêt des Prêtres & celui des peuples.
Que toute fauſſe religion eſt ennemie du bien public.

CHAP. XI. *Des fauſſes Religions.* 76

Qu'entre les fauſſes Religions, on doit compter le Papiſme.

CHAP. XII. *Que le Papiſme eſt d'inſtitution humaine.* 78

Que le Papiſme eſt une religion locale: qu'on en peut concevoir une qui devînt univerſelle.

CHAP. XIII. *De la religion univerſelle.* 84

Qu'une telle religion eſt ſimple, & n'eſt autre choſe que la meilleure Légiſlation poſſible.
Qu'il n'en eſt pas de même des religions myſtérieuſes.
Quelles ſont celles dont l'établiſſement ſeroit le moins funeſte?

CHAP. XIV. *Des Conditions ſans leſquelles une religion eſt deſtructive du bonheur national.* 89

CHAP. XV. *Parmi les fauſſes Religions, qu'elles ont été les moins nuiſibles au bonheur des Sociétés ?* 98

Il réſulte des diverſes queſtions traitées dans ce Chapitre & les précédents, qu'en ſuppoſant dans tous les hommes une égale aptitude à l'eſprit, la ſeule différence de leur éducation en produiroit néceſſairement une grande dans leurs idées & leurs talents.

D'où je conclus que l'inégalité actuelle, apperçue entre tous les eſprits, ne peut être regardée, dans les *hommes communément bien organiſés*, comme une preuve démonſtrative de leur inégale aptitude à en avoir.

SECTION II.

Que tous les hommes, communément bien organiſés, ont une égale aptitude à l'eſprit. 109

CHAP. I. *Que toutes nos Idées nous viennent par les ſens : qu'en conſéquence, l'on a pu regarder l'eſprit comme un effet de la plus ou moins grande fineſſe de l'organiſation.* ibid.

Que pour prouver la fauſſeté de cette opinion, il faut avoir une idée nette du mot eſprit, & pour cet effet, le diſtinguer de ce qu'on appelle ame.

CHAP. II. *Différence entre l'Eſprit & l'Ame.* 115

CHAP. III. *Sur quels objets l'Eſprit agit.* 128

CHAP. IV. *Comment l'Eſprit agit.* 130

Que toutes ſes opérations ſe réduiſent à l'obſervation des reſſemblances & des différences, des convenances & des diſconvenances des divers objets entr'eux & avec nous.

Que tout jugement prononcé d'après la comparaiſon des objets phyſiques, n'eſt qu'une pure ſenſation; qu'il en eſt de même de tout jugement porté ſur les idées abſtraites, collectives, &c.

CHAP. V. *Des Jugements qui réſultent de la comparaiſon des Idées abſtraites, collectives, &c.* 134

Que cette comparaiſon ſuppoſe attention, peine, par conſéquent intérêt pour ſe la donner.

CHAP. VI. *Point d'Intérêt, point de Comparaiſon des objets entr'eux.* 141

Que tout intérêt prenant ſa ſource dans la ſenſibilité phyſique, tout dans l'homme ſe réduit à ſentir.

CHAP. VII. *Que la ſenſibilité phyſique eſt la cauſe unique de nos Actions, de nos Penſées, de nos Paſſions, & de notre Sociabilité.* 147

CHAP. VIII. *De la Sociabilité.* 160

CHAP. IX. *Juſtification des Principes admis dans le Livre de l'Eſprit.* 168

CHAP. X. *Que les plaiſirs des ſens, ſont, à l'inſu même des Nations, leur plus puiſſant Moteur.* 173

Que la supériorité des esprits est indépendante & de la plus ou moins grande finesse des sens, & de la plus ou moins grande étendue de la mémoire.

CHAP. XI. *De l'inégale étendue de la Mémoire.* 179

Que la grande mémoire ne constitue pas le grand génie.

CHAP. XII. *De l'Inégale perfection des organes des Sens.* 184

Que ce n'est point à leur extrême finesse qu'est attachée la plus ou moins grande supériorité des esprits.

Qu'en fait des sensations, si les hommes diffèrent, ce n'est du moins que dans la nuance de ces mêmes sensations.

CHAP. XIII. *De la maniere différente de sentir.* 197

CHAP. XIV. *Que la différence apperçue entre nos sensations, n'a nulle influence sur les Esprits.* 205

CHAP. XV. *De l'Esprit.* 209

Des idées qu'on doit attacher à ce mot.

CHAP. XVI. *Cause de la différence des opinions en Morale, Politique, Métaphysique.* 216

Que cette différence est l'effet de la signification incertaine & vague des mots. Je choisis pour exemple ceux *de Bon, d'Intérêt, & de Vertu.*

CHAP. XVII. *Que le mot* Vertu, *rappelle au Clergé l'Idée de sa propre utilité.* 236

CHAP. XVIII. *Des Idées différentes que les divers peuples ſe ſont formées de la vertu.* 244

CHAP. XIX. *Du ſeul moyen de fixer la ſignification incertaine des mots.* 255

Qu'il n'y a qu'une nation qui puiſſe faire uſage de ce moyen.

Qu'il conſiſte à conſigner dans un Dictionnaire l'idée préciſe de chaque mot.

Que les mots, une fois définis, les propoſitions de morale, de politique & de métaphyſique, deviendroient auſſi démontrables que les vérités géométriques.

Que les hommes adoptant alors les mêmes principes, parviendroient d'autant plus ſûrement aux mêmes conſéquences, que la combinaiſon des mêmes objets, ou dans le monde phyſique, comme le prouve la Géométrie, ou dans le monde intellectuel, comme le prouve la Métaphyſique, leur a toujours donné les mêmes réſultats.

CHAP. XX. *Que les Excurſions des hommes & leurs découvertes dans les royaumes intellectuels, ont toujours été à peu près les mêmes.* 260

Contes des fées, premiere preuve de cette vérité.

Contes philoſophiques, ſeconde preuve de cette vérité.

Contes religieux, troiſieme preuve de cette vérité.

Que tous ces divers Contes ont conſervé entr'eux la plus grande reſſemblance.

CHAP. XXI. *Impoſtures des Miniſtres des fauſſes Religions.* 274

Qu'elles ont par-tout été les mêmes; que les Prêtres ont par les mêmes moyens par-tout accru leur puiſſance.

CHAP. XXII. *De l'uniformité des Moyens par leſquels les Miniſtres des fauſſes Religions conſervent leur autorité.* 286

Il réſulte de la comparaiſon des faits cités dans cette Section, que la fineſſe plus ou moins grande des ſens, ne changeant en rien la proportion dans laquelle les objets nous frappent, tous les hommes communément bien organiſés ont une égale aptitude à l'eſprit: vérité facile à prouver par un autre enchaînement de propoſitions.

CHAP. XXIII. *Point de vérité qui ne ſoit réductible à un fait.* 298

Que tout fait ſimple eſt à la portée des eſprits les plus communs; qu'en conſéquence il n'eſt point de vérité, ſoit découverte, ſoit à découvrir, à laquelle ne puiſſent atteindre les hommes communément bien organiſés

CHAP. XXIV. *Que l'Eſprit néceſſaire pour ſaiſir les Vérités déja connues ſuffit pour s'élever aux inconnues.* 308

Que ſi tous les hommes communément bien organiſés peuvent percer juſqu'aux plus hautes vérités, tous ont par conſéquent une égale aptitude à l'eſprit.

Telle eſt la concluſion de la ſeconde Section.

SECTION III.

Des Cauſes de l'inégalité des Eſprits. 311

CHAP. I. *Quelles ſont ces cauſes ?* 311

Qu'elles ſe réduiſent à deux.

L'une eſt le deſir inégal que les hommes ont de s'inſtruire.

L'autre eſt la différence de leur poſition ; d'où réſulte celle de leur inſtruction.

CHAP. II. *Que toute idée neuve eſt un don du haſard.* 313

Que l'influence du haſard ſur notre éducation, eſt plus conſidérable qu'on ne l'imagine : qu'on peut cependant diminuer cette influence.

CHAP. III. *Des limites à poſer au pouvoir du haſard.* 318

Que le haſard nous préſente une infinité d'idées ; que ces idées ſont ſtériles, ſi l'attention ne les féconde.

Que l'attention eſt toujours l'effet d'une paſſion : telle eſt celle de la gloire, de la vérité, &c.

CHAP. IV. *De la ſeconde cauſe de l'inégalité des Eſprits.* 321

Que les hommes doivent aux paſſions l'attention propre à féconder les idées que le haſard leur offre ; que l'inégalité de leur eſprit dépend en partie de l'inégale force de leurs paſſions.

Que la force inégale des paſſions eſt par quelques uns regardée comme l'effet d'une certaine organiſation, & par conſéquent comme un pur don de la nature.

SECTION IV.

Que les hommes communément bien organiſés, ſont tous ſuſceptibles

du même degré de paſſion : que leur force inégale eſt toujours l'effet de la différence des poſitions où le haſard nous place : que le caractere original de chaque homme (comme l'obſerve Paſcal) n'eſt que le produit de ſes premieres habitudes. 328

CHAP. I. *Du peu d'influence de l'organiſation & du tempérament, ſur les paſſions & le caractere des hommes.* ibid.

CHAP. II. *Des Changements ſurvenus dans le Caractere des peuples, & des cauſes qui les ont produits.* 331

CHAP. III. *Des Changements ſurvenus dans le Caractere des Particuliers.* 341

Qu'ils ſont l'effet d'un changement dans leur poſition, leur intérêt, & dans les idées qu'en conſéquence leur ſuggere le ſentiment de l'amour d'eux-mêmes.

CHAP. IV. *De l'Amour de ſoi.* 344

Que ce ſentiment, effet néceſſaire de la ſenſibilité phyſique, eſt commun à tous les hommes : qu'il allume en tous le déſir du pouvoir.

Que ce déſir, comme je le montre dans les Chapitres ſuivants, y engendre l'envie, l'amour des richeſſes, des honneurs, de la gloire, de la conſidération, de la juſtice, de la vertu, de l'intolérance, enfin toutes les paſſions factices dont l'exiſtence ſuppoſe celle des ſociétés.

Que ces diverſes paſſions propres à mettre en action l'égale aptitude que tous les hommes ont à l'eſprit, ne ſont réellement en eux que le deſir du pouvoir déguiſé ſous des noms différents.

CHAP. V. *De l'Amour des Richeſſes & de la gloire.* 347

Effet immédiat du pouvoir.

CHAP. VI. *De l'Envie.* 350

Effet immédiat de l'amour du pouvoir.

CHAP. VII. *De la Juſtice.* 362

CHAP. VIII. *De la Juſtice conſidérée dans l'homme.* 364

CHAP. IX. *De la Juſtice conſidérée dans l'homme & les peuples policés.* 368

CHAP. X. *Que le particulier, comme les Nations, n'eſtime dans la Juſtice que la conſidération & le pouvoir qu'elle lui procure.* 375

CHAP. XI. *Que l'Amour du pouvoir dans toute eſpece de Gouvernement, eſt le ſeul moteur des hommes.* 381

CHAP. XII. *De la vertu.* 389

Effet immédiat de l'amour du pouvoir.

CHAP. XIII. *De la maniere dont la plûpart des Européens conſiderent la vertu.* 394

Que s'ils l'honorent dans la ſpéculation, c'eſt un effet de leur éducation.

Que s'ils la mépriſent dans la pratique, c'eſt un effet de la forme de leur Gouvernement.

Que leur amour pour la vertu, eſt toujours proportionné à l'intérêt qu'ils ont de la pratiquer. D'où il ſuit que c'eſt toujours au deſir du pouvoir & de la conſidération, qu'il faut rapporter l'amour pour la vertu.

CHAP. XIV. *Que l'amour du pouvoir, eſt dans l'homme, la diſpoſition la plus favorable à la vertu.* 398

CHAP. VX. *De l'Intolérance civile.* 400

Effet immédiat de l'amour du pouvoir.
Que cette intolérance préſage la ruine des empires.

CHAP. XVI. *Que l'Intolérance eſt ſouvent fatale aux Princes.* 406

CHAP. XVII. *Que la flatterie n'eſt pas moins agréable aux peuples qu'aux Souverains.* 414

CHAP. XVIII. *De l'Intolérance religieuſe.* 421

Effet immédiat de l'amour du pouvoir.

CHAP. XIX. *L'Intolérance & la perſécution ne ſont pas de commandement divin.* 428

CHAP. XX. *L'Intolérance, fondement de la grandeur du Clergé.* 437

CHAP. XXI. *Impoſſibilité d'étouffer dans l'homme le ſentiment de l'intolérance: moyen de s'oppoſer à ſes effets.* 447

Qu'on peut, d'après ce que j'ai dit, tirer cette concluſion; c'eſt que toutes les paſſions factices ne ſont proprement en nous que l'amour du pouvoir, déguiſé ſous des noms différents,

& que cet amour de la puiſſance n'eſt lui-même qu'un pur effet de la ſenſibilité phyſique.

CHAP. XXII. *Généalogie des paſſions.* 454

Qu'il ſuit de cette généalogie, que tous les hommes communément bien organiſés, ſont ſuſceptibles de l'eſpece de paſſion propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'eſprit.

Mais ces paſſions peuvent-elles s'allumer auſſi vivement dans tous? Ma réponſe à cette objection, c'eſt qu'une paſſion telle, par exemple, que l'amour de la gloire, peut s'exalter dans l'homme au même degré de force que le ſentiment de l'amour de lui-même.

CHAP. XXIII. *De la force du ſentiment de l'amour de ſoi.* 457

Que la force de ce ſentiment eſt dans tous les hommes plus que ſuffiſant pour le douer du degré d'attention qu'exige la découverte des plus hautes vérités.

CHAP. XXIV. *Que la découverte des grandes idées eſt l'effet de la conſtance dans l'attention.* 462

Il réſulte de cette Section, que l'inégalité des eſprits ne peut être, dans les hommes communément bien organiſés, qu'un pur effet de la différence de leur éducation, dans laquelle différence je comprends celle des poſitions où le haſard les place.

SECTION

SECTION V.

Des Erreurs & Contradictions de ceux dont les principes, différents des miens, rapportent à l'inégale perfection des organes des ſens l'inégale ſupériorité des eſprits. 467

Que nul n'ayant ſur ce ſujet mieux écrit que M. Rouſſeau, je le prends pour exemple de ce que j'avance.

CHAP. I. *Contradictions de l'Auteur de l'*Emile *ſur les cauſes de l'inégalité des eſprits.* 468

Qu'il réſulte de ſes contradictions, que la juſtice & la vertu ſont des acquiſitions.

CHAP. II. *De l'eſprit & du talent.* 475

CHAP. III. *De la bonté de l'homme au berceau.* 480

CHAP. IV. *Que l'homme de la Nature doit être cruel.* 492

Que ſon humanité eſt toujours le produit ou de ſa crainte, ou de ſon éducation.

CHAP. V. *Que M. Rouſſeau croit tour-à-tour l'éducation utile & inutile.* 499

CHAP. VI. *De l'heureux uſage qu'on peut faire dans l'éducation publique, de quelques idées de M. Rouſſeau.* 506

Que d'après cet Auteur, il ne faut pas croire l'enfance & l'adoleſcence ſans jugement.

CHAP. VII. *Des prétendus avantages de l'âge mûr ſur l'Adoleſcence.* 513

CHAP. VIII. *Des éloges donnés par M. Rouſſeau à l'ignorance.* 518

CHAP. IX. *Quels motifs ont pu engager M. Rouſſeau à ſe faire l'Apologiſte de l'ignorance.* 527

Que les talents & les lumieres ne corrompent point les mœurs des Peuples.

CHAP. X. *Des cauſes de la décadence des Empires.* 533

CHAP. XI. *Que la culture des Arts & des Sciences dans un Empire deſpotique, en retarde la ruine.* 543

Que les erreurs, les contradictions de M. Rouſſeau & de quiconque adopte ſes principes, confirment cette vérité, *que l'homme eſt le produit de ſon éducation.*

Que la culture de cette ſcience eſt utile au public, & ſa non-culture funeſte.

TOME SECOND,

SECTION VI.

Des Maux produits par l'ignorance; que l'ignorance n'eſt point deſtructive de la molleſſe; qu'elle n'aſſure point la fidélité des Su-

jets; qu'elle juge, ſans examen, les queſtions les plus importantes. Des malheurs où de tels jugements peuvent quelquefois précipiter une Nation. Du mépris & de la haine qu'on doit aux protecteurs de l'ignorance. 1

CHAP. I. *De l'Ignorance & de la molleſſe des Peuples.* ibid.

CHAP. II. *Que l'ignorance n'aſſure point la fidélité des ſujets.* 2

Quelle s'oppoſe à toute réforme utile dans les Gouvernements.

Qu'elle y éterniſe les abus, & rend les hommes incapables de cette attention opiniâtre qu'exige l'examen de la plupart des queſtions politiques.

La queſtion du luxe priſe pour exemple.

Qu'on ne peut la réſoudre ſans un certain nombre d'obſervations, & ſans attacher d'abord des idées nettes à ce mot *Luxe.*

CHAP. III. *De la queſtion du Luxe.* 14

CHAP. IV. *Si le Luxe eſt néceſſaire & utile.* 15

CHAP. V. *Du Luxe & de la Tempérance.* 18

Si la plupart des maux dont on accuſe le luxe, ne ſeroient point l'effet, & du partage trop

inégal des richeſſes nationales, & de la diviſion des intérêts des citoyens.
Que pour s'aſſurer de ce fait, il faut remonter aux premiers motifs qui déterminerent les hommes à ſe réunir en ſociétés.

CHAP. VI. *De la formation des Peuplades.* 26

CHAP. VII. *De la multiplication des hommes & de ſes effets.* 31

CHAP. VIII. *Diviſion des intérêts des Citoyens, produite par leur multiplication.* 37

CHAP. IX. *Du partage trop inégal des richeſſes nationales.* 43

Des effets de ce partage.

CHAP. X. *Cauſe de la trop grande inégalité des fortunes des Citoyens.* 49

Qu'elle eſt une ſuite néceſſaire de l'introduction de l'argent dans un Etat.

CHAP. XI. *Des moyens de s'oppoſer à la réunion trop rapide des richeſſes en peu de mains.* 50

CHAP. XII. *Des Pays où l'argent n'a point cours.* 53

CHAP. XIII. *Quels ſont en de tels Pays les principes productifs de la vertu.* 57

CHAP. XIV. *Des Pays où l'argent a cours.* 62

CHAP. XV. *Du moment où les richeſſes ſe retirent d'elles-mêmes d'un Empire.* 66

Que les Citoyens y reſtent ſans principes d'action.

CHAP. XVI. *Des divers principes d'activité des Nations.* 70

CHAP. XVII. *De l'argent conſidéré comme un de ces principes d'activité.* 75

Des maux qu'occaſionne l'amour de l'argent. Si, dans l'état actuel de l'Europe, le Magiſtrat éclairé doit deſirer le trop prompt affoibliſſement d'un tel principe d'activité.

CHAP. XVIII. *Que ce n'eſt point dans ſa cauſe productrice, qu'on doit chercher le principe deſtructeur des Empires.* 78

Qu'il ſuit de l'examen peut-être encore ſuperficiel de cette queſtion du luxe, qu'on ne peut apporter trop de ſoins à l'examen de toute queſtion de cette eſpece, & que l'ignorance eſt d'autant plus funeſte aux Nations, que c'eſt uniquement de la bonté de leurs loix que dépend leur bonheur.

SECTION VII.

Que les Vertus & le Bonheur d'un Peuple ſont l'effet, non de la ſainteté de ſa Religion, mais de la ſageſſe de ſes loix. 82

CHAP. I. *Du peu d'influence des Reli-*

gions ſur les vertus & la félicité des peuples. ibid.

CHAP. II. *De l'eſprit religieux, deſtructif de l'eſprit législatif.* 92

CHAP. III. *Quelle eſpece de Religion ſeroit utile.* 100

Que ce ſeroit celle qui forceroit les hommes à s'éclairer.

Que l'inconſéquence & le crime eſt dans preſque tous les hommes l'effet de l'ignorance.

CHAP. IV. *De la Religion Papiſte,* 105

Que plus de conſéquence dans les eſprits, la rendroit plus nuiſible.

Que les principes ſpéculatifs ont heureuſement peu d'influence ſur la conduite des hommes; qu'ils ſe reglent ſur les Loix, & non ſur leur croyance.

Que le Gouvernement des Jéſuites en eſt une preuve.

CHAP. V. *Du Gouvernement des Jéſuites.* 111

Des moyens qu'il leur fournit de faire trembler les Rois, & d'exécuter les plus grands attentats.

CHAP. VI. *Des diverſes Cauſes des grands Attentats.* 117

CHAP. VII. *Des attentats commis par l'Amour de la gloire ou de la Patrie.* 118

CHAP. VIII. *Des attentats commis par l'Ambition.* 119

CHAP. IX. *Des attentats commis par le fanatiſme.* 120

CHAP. X. *Du moment où l'intérêt des Jésuites leur commande un grand attentat.* 121

Quelle Secte on pouvoit leur opposer.

CHAP. XI. *Que le Jansénisme seul pouvoit détruire les Jésuites.* 132

Qu'on doit aux Jésuites la connoissance de ce que peut la Législation.

Que pour la faire parfaite, il faut, ou, comme un St. Benoit, avoir un Ordre Religieux, ou, comme un Romulus ou un Penn, avoir un Empire, ou une Colonie à fonder.

Qu'en toute autre position, on peut proposer, mais difficilement établir d'excellentes Loix.

CHAP. XII. *Examen de cette vérité.* 137

Je prouve qu'il n'est rien d'impossible aux loix; mais que pour fixer le degré auquel elles peuvent porter la félicité des peuples, il faut préliminairement connoître ce qui constitue le bonheur de l'Individu.

SECTION VIII.

De ce qui constitue le Bonheur des Individus : de la base sur laquelle on doit édifier la félicité nationale, nécessairement composée de toutes les félicités particulieres. 143

CHAP. I. *Tous les hommes dans l'état de société peuvent-ils également être heureux ?* ibid.

Que la solution de cette question suppose la connoissance des occupations différentes dans lesquelles les hommes consomment les diverses parties de la journée.

CHAP. II. *De l'Emploi du temps.* 145

Que cet emploi est à peu près le même dans toutes les professions, que tous les hommes par conséquent pourroient être également heureux.

CHAP. III. *Des causes du malheur de presque toutes les Nations.* 151

Que le défaut des bonnes loix, que le partage trop inégal des richesses nationales, sont les causes de ce malheur presqu'universel : mais est-il possible de mettre les Citoyens dans l'état d'aisance requis pour leur bonheur ?

CHAP. IV. *Qu'il est possible de donner plus d'aisance aux Citoyens.* 154

Que c'est à l'imperfection des loix, qu'on doit souvent la soif insatiable de l'or.

CHAP. V. *Du desir excessif des richesses.* 156

Qu'entre ces motifs, un des plus puissants, c'est l'ennui.

CHAP. VI. *De l'Ennui.* 160

CHAP. VII. *Des moyens inventés par les Oisifs pour se soustraire à l'Ennui.* 161

CHAP. VIII. *De l'influence de l'Ennui sur les mœurs des Nations.* 163

Du reſſort qu'il donne à la jalouſie Eſpagnole & Portugaiſe: de la part qu'il eut à la création des Sigisbées, à l'inſtitution de l'ancienne Chevalerie.

Que pour ſe ſouſtraire à l'ennui, il faut acheter le plaiſir par quelque peine.

CHAP. IX. *De l'acquiſition plus ou moins difficile des plaiſirs, ſelon le Gouvernement où l'on vit, & le poſte qu'on occupe dans un Etat.* 167

Je prends le plaiſir de l'amour pour exemple.

CHAP. X. *Qu'il faut à l'Oiſif une Maîtreſſe coquette ou prude.* 168

CHAP. XI. *De la variété des Romans & de l'amour dans l'homme oiſif ou occupé.* 171

Que l'oiſiveté qui peſe à tous, fait chercher par-tout un remede à l'ennui.

CHAP. XII. *De la Religion & de ſes cérémonies conſidérées comme remede à l'Ennui.* 176

Que le ſeul remede efficace ſont des ſenſations vives & diſtinctes.

Delà notre amour pour l'éloquence, la poéſie, enfin pour tous les Arts d'agréments, dont l'objet eſt d'exciter en nous ces ſortes de ſenſations, & dont les regles ne ſont que les moyens d'opérer en effet.

CHAP. XIII. *Des Arts d'agréments, &*

de ce qu'on ce genre l'on appelle le Beau. 179

CHAP. XIV. *Du Sublime.* 183

De ce qui le conſtitue.

CHAP. XV. *De la variété & ſimplicité requiſe dans tous les Ouvrages d'agréments.* 194

CHAP. XVI. *De la Loi de continuité.* 197

Qu'on doit à l'obſervation de cette loi des ſenſations d'autant plus vives, qu'elles ſont plus diſtinctes.

CHAP. XVII. *De la clarté du ſtyle.* 201

Que cette clarté concourt à la production du même effet : ſur quoi j'obſerve qu'en général la forte impreſſion faite ſur nous par les Ouvrages des Arts, dépend moins d'une imitation exacte que d'une imitation perfectionnée de la Nature.

CHAP. XVIII. *De l'imitation perfectionnée de la Nature* 207

Qu'une imitation ſuppoſe dans l'homme le pouvoir d'abſtraire d'un objet ce qu'il a de défectueux.

CHAP. XIX. *Du pouvoir d'abſtraire.* 211

Qu'il fournit aux Artiſtes les moyens d'imiter la Nature en l'embelliſſant.

CHAP. XX. *De l'impreſſion des Arts d'agréments ſur l'opulent oiſif.* 218

Qu'ils ne peuvent l'arracher à ſon ennui.
Que les plus riches ſont en général les plus ennuyés; parce qu'ils ſont paſſifs dans preſque tous leurs plaiſirs.

CHAP. XXI. *De l'état actif & paſſif de l'homme.* 219

Que les plaiſirs où l'homme eſt paſſif, ſont, en général, & les plus courts & les plus coûteux.

CHAP. XXII. *Que c'eſt aux riches que ſe fait le plus vivement ſentir le beſoin des richeſſes.* 222

Que preſque tous croupiſſent dans la pareſſe, faute d'avoir contracté de bonne heure l'habitude du travail.

CHAP. XXIII. *De la Puiſſance de la Pareſſe.* 226

Qu'elle eſt ſouvent dans l'homme le principe de ſes vices & de ſes malheurs.

CHAP. XXIV. *Qu'une fortune médiocre aſſure le bonheur du Citoyen.* 228

Que cette vérité difficile, n'eſt point impoſſible à perſuader aux hommes.

CHAP. XXV. *De l'aſſociation des idées de bonheur & de richeſſes dans notre mémoire.* 229

Que ces deux idées y peuvent être diſtinguées: que par ce moyen on rendroit au bonheur une infinité d'hommes auxquels, pour être heureux, il ne manque que de ſe croire tels.

Que les vérités ci-deſſus établies ne ſont point de ces principes ſpéculatifs, inapplicables à la pratique.

CHAP. XXVI. *De l'utilité éloignée de mes principes.* 232

Que ces principes adoptés par un Prince éclairé & bienfaiſant, pourroient devenir le germe d'une Législation neuve, & plus conforme au bonheur de l'humanité.

SECTION IX.

De la poſſibilité d'indiquer un bon plan de Législation. Des obſtacles que l'ignorance met à ſa publication. Du ridicule qu'elle jette ſur toute idée nouvelle & toute étude approfondie de la morale & de la politique. De l'inconſtance qu'elle ſuppoſe dans l'eſprit humain; inconſtance incompatible avec la durée de bonnes loix. Du danger imaginaire auquel, ſi l'on en croit l'ignorance, la révélation d'une idée neuve & ſur-tout des vrais principes des loix, doit expoſer les Empires. De la trop funeſte indifférence des hommes pour le-

xamen des vérités morales & politiques. Du nom de vraies ou de fauſſes donné aux mêmes opinions, ſelon l'intérêt momentané qu'on a de les croire telles ou telles. 235

CHAP. I. *De la difficulté de tracer un bon plan de Législation.* ibid.

CHAP. II. *Des premieres queſtions à ſe faire, lorſqu'on veut donner de bonnes Loix.* 239

Que les récompenſes accordées aux talents & aux vertus, fût-ce un luxe de plaiſir, ne corrompront jamais les mœurs.

CHAP. III. *Du Luxe de plaiſir.* 251

Que tout plaiſir décerné par la reconnoiſſance publique, fait chérir la vertu, fait reſpecter les loix, dont le renverſement, comme quelques-uns le prétendent, n'eſt point l'effet de l'inconſtance de l'eſprit humain.

CHAP. IV. *Des vraies cauſes des changements arrivés dans les loix des Peuples.* 255

Que ces changements y ſont toujours l'effet, & de l'imperfection de ces mêmes loix, & de la négligence des adminiſtrateurs, qui ne ſavent, ni contenir l'ambition des Nations voiſines par la terreur des armes, ni celle des leurs concitoyens par la ſageſſe des réglements; qui d'ailleurs élevés dans des

préjugés dangereux, favorisent l'ignorance des vérités dont la révélation assureroit la félicité publique.

CHAP. V. *Que la révélation de la vérité n'eſt funeſte qu'à celui qui la dit.* 266

CHAP. VI. *Que la connoiſſance de la vérité eſt toujours utile.* 270

CHAP. VII. *Que ſa révélation ne troubla jamais les Etats.* 273

La lenteur de ſes progrès citée en preuve de cette aſſertion.

CHAP. VIII. *De la lenteur avec laquelle la vérité ſe propage.* 278

Qu'il n'eſt point de forme de Gouvernement où ſa connoiſſance puiſſe être dangereuſe.

CHAP. IX. *Des Gouvernements.* 283

CHAP. X. *Que dans aucune forme de Gouvernement, le bonheur du Prince n'eſt attaché au malheur des Peuples.* 288

CHAP. XI. *Qu'on doit la vérité aux hommes.* 295

Que l'obligation de la dire ſuppoſe le libre uſage des moyens de la découvrir, & par conſéquent la liberté de la preſſe.

CHAP. XII. *De la liberté de la preſſe.* 297

Que privées de cette liberté, les Nations croupiſſent dans l'ignorance.

CHAP. XIII. *Des maux que produit l'indifférence pour la vérité.* 301

CHAP. XIV. *Que le bonheur de la génération future n'eſt jamais attaché au malheur de la génération préſente.* 306

Qu'une telle ſuppoſition eſt abſurde; que les Gouvernements doivent d'autant plus exciter les hommes à la recherche de la vérité, qu'ils y ſont en général plus indifférents.

CHAP. XV. *Que les mêmes opinions paroiſſent vraies ou fauſſes, ſelon l'intérêt qu'on a de les croire telles ou telles.* 311

Que l'intérêt feroit nier au beſoin la vérité des démonſtrations géométriques.

CHAP. XVI. *Que l'intérêt fait eſtimer en ſoi juſqu'à les cruautés qu'on déteſte dans les autres.* 314

CHAP. XVII *L'intérêt fait reſpecter le crime.* 316

CHAP. XVIII. *L'intérêt fait les Saints.* 318

CHAP. XIX. *L'intérêt perſuade aux Grands qu'ils ſont d'une eſpece différente des autres hommes.* 325

CHAP. XX. *L'intérêt fait honorer le vice dans un protecteur.* 328

CHAP. XXI. *L'intérêt du Puiſſant commande plus impérieuſement que la vérité aux opinions générales.* 329

Que cet intérêt les forme, & peut tout.

CHAP. XXII. *Qu'un intérêt ſecret cacha toujours aux Parlements la conformité de la morale & des Jéſuites & du Papiſme.* 332

CHAP. XXIII. *Que l'intérêt fait nier journellement cette maxime :* ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrois pas qu'on te fît. 336

CHAP. XXIV. *Que l'intérêt dérobe à la connoiſſance du Prêtre honnête homme, les maux produits par le Papiſme.* 339

Que de toutes les Religions, c'eſt la plus intolérante.

CHAP. XXV. *Que toute Religion intolérante eſt eſſentiellement régicide.* 342

Que ſon intolérance ſuppoſe en elle le deſir de régner ſur les Peuples & ſur les Rois.

CHAP. XXVI. *Des moyens employés par l'Egliſe pour s'aſſervir les Nations.* 347

CHAP. XXVII. *Du temps où l'Egliſe Catholique laiſſe repoſer ſes prétentions.* 349

CHAP. XXVIII. *Du temps où cette Egliſe fait revivre ſes prétentions.* 355

CHAP. XXIX. *Des prétentions de l'Egliſe prouvées par le droit.* 356

CHAP. XXX. *Des prétentions de l'Egliſe prouvées par le fait.* 359

CHAP. XXXI. *Des moyens d'enchaîner l'ambition eccléſiaſtique.* 367

Que le tolérantiſme ſeul peut la contenir; que lui ſeul peut, en éclairant les eſprits, aſſurer le bonheur & la tranquillité des Peuples, dont le caractere eſt ſuſceptible de toutes les formes que lui donnent les loix, le Gouvernement, & ſur-tout l'éducation publique.

SECTION X.

De la puiſſance de l'inſtruction : des moyens de la perfectionner : des obſtacles qui s'oppoſent aux progrès de cette ſcience. De la facilité avec laquelle, ces obſtacles levés, l'on traceroit le plan d'une excellente éducation. 378

CHAP. I. *L'éducation peut tout.* ibid.

CHAP. II. *De l'éducation des Princes.* 385

Qu'on n'en peut attendre de Grands, que d'un grand changement dans leur inſtruction.

CHAP. III. *Avantages de l'éducation publique ſur la domeſtique.* 390

CHAP. IV. *Idée générale ſur l'éducation phyſique.* 394

CHAP. V. *Dans quel moment & quelle poſition l'homme eſt ſuſceptible d'une éducation morale.* 398

CHAP. VI. *De l'éducation relative aux diverſes profeſſions.* 400

CHAP. VII. *De l'éducation morale de l'homme.* 405

Des obſtacles qui s'oppoſent à la perfection de cette partie de l'éducation.

CHAP. VIII. *Intérêt du Prêtre, premier Obſtacle à la perfection de l'éducation morale de l'homme.* 424

CHAP. IX. *Imperfection de la plupart des Gouvernements, ſecond Obſtacle à la perfection de l'éducation morale de l'homme.* 429

CHAP. X. *Que toute réforme importante dans la partie morale de l'éducation, en ſuppoſe une dans les Loix & la forme du Gouvernement.* 435

CHAP. XI. *Que les Obſtacles qui s'oppoſent aux progrès de l'inſtruction une fois levés, le problême de la meilleure éducation poſſible eſt réſolu.* 441

RÉCAPITULATION

Des principales queſtions traitées dans cet Ouvrage. 447

Que mon objet dans les quatre Chapitres ſuivants eſt de prouver :

CHAP. I. *L'analogie de mes Opinions avec celles de Locke.* 472

De faire ſentir ;

CHAP. II. *Toute l'importance & l'étendue principe de la ſenſibilité phyſique.* 476

De répondre ;

CHAP. III. *Aux accuſations de matérialiſme & d'impiété.* 480

De l'abſurdité de ces accuſations.

CHAP. IV. *De l'impoſſibilité pour tout Moraliſte éclairé d'échapper aux cenſures Eccléſiaſtiques.* 487

DE L'HOMME,

De ſes Facultés intellectuelles & de ſon Éducation.

CHAPITRE I.

Des points de vue divers ſous leſquels on peut conſidérer l'homme : de ce que peut ſur lui l'Éducation.

LA ſcience de l'homme, priſe dans toute ſon étendue, eſt immenſe : ſon étude, longue & pénible. L'homme eſt un modele expoſé à la vue des différens artiſtes : chacun en conſidere quelques faces ; aucun n'en a fait le tour.

Le peintre & le muſicien connoiſſent l'homme ; mais relativement à l'effet des couleurs & des ſons, ſur les yeux & ſur les oreilles.

Corneille, Racine & Voltaire l'étudient ; mais relativement aux impreſſions qu'excitent en lui les actions de grandeur, de tendreſſe, de pitié, de fureur, &c.

Les Moliere & les La Fontaine ont conſidéré les hommes ſous d'autres points de vue.

Dans l'étude que le Philoſophe en fait, ſon objet eſt leur bonheur. Ce bonheur eſt dépendant, & des loix ſous leſquelles ils vivent, & des inſtructions qu'ils reçoivent.

La perfection de ces loix & de ces inſtructions ſuppoſe la connoiſſance préliminaire du cœur, de l'eſprit humain, de leurs diverſes opérations, enfin des obſtacles qui s'oppoſent aux progrès des ſciences, de la morale, de la politique & de l'éducation.

Sans cette connoiſſance, quels moyens de rendre les hommes meilleurs & plus heureux ! Le Philoſophe doit donc s'élever juſqu'au principe ſimple & productif de leurs facultés intellectuelles & de leurs paſſions : ce principe ſeul peut lui révéler le degré de perfection auquel peuvent ſe porter leurs loix &

leurs instructions, & lui découvrir quelle est sur eux la puissance de l'éducation.

Dans l'homme, j'ai regardé l'esprit, la vertu & le génie comme le produit de l'instruction. Cette idée présentée dans le livre de l'*Esprit*, me paroit toujours vraie; mais peut-être n'est-elle pas assez prouvée. On est convenu avec moi, que l'éducation avoit sur le génie, sur le caractere des hommes & des peuples, plus d'influence qu'on ne l'avoit cru: c'est tout ce qu'on m'a accordé.

L'examen de cette opinion sera le premier de cet ouvrage. Pour élever l'homme, l'instruire & le rendre heureux, il faut savoir de quelle instruction, & de quel bonheur il est susceptible.

Avant d'entrer en matiere, je dirai un mot:

1°. De l'importance de cette question;

2°. De la fausse science à laquelle on donne encore le nom d'éducation;

3°. De la sécheresse du sujet & de la difficulté de le traiter.

CHAPITRE II.

Importance de cette queſtion.

S'IL eſt vrai que les talents & les vertus d'un peuple aſſurent & ſa puiſſance & ſon bonheur, nulle queſtion plus importante que celle-ci :

Savoir,

Si dans chaque Individu les talens & les vertus ſont l'effet de ſon organiſation, ou de l'inſtruction qu'on lui donne.

Je ſuis de cette derniere opinion, & me propoſe de prouver ici ce qui n'eſt peut-être qu'avancé dans le livre de l'*Eſprit*.

Si je démontrois que l'homme n'eſt vraiment que le produit de ſon éducation, j'aurois ſans doute révélé une grande vérité aux nations. Elles ſauroient qu'elles ont entre leurs mains l'inſtrument de leur grandeur & de leur félicité, & que, pour être heureuſes & puiſſantes, il ne s'agit que de perfectionner la ſcience de l'éducation.

Par quel moyen découvrir ſi l'homme eſt en effet le produit de ſon inſtruction? Par un examen approfondi

de cette queſtion. Cet examen n'en donnât-il pas la ſolution, il faudroit encore le faire: il ſeroit utile, il nous néceſſiteroit à l'étude de nous-mêmes.

L'homme n'eſt que trop ſouvent inconnu à celui qui le gouverne. Cependant, pour diriger les mouvements de la poupée humaine, il faudroit connoître les fils qui la meuvent. Privé de cette connoiſſance, qu'on ne s'étonne point ſi les mouvements ſont ſouvent ſi contraires à ceux que le Légiſlateur en attend.

Un ouvrage où l'on traite de l'homme, s'y fût-il gliſſé quelques erreurs, eſt toujours un ouvrage précieux.

Quelle maſſe de lumieres la connoiſſance de l'homme ne jeteroit-elle pas ſur les diverſes parties de l'adminiſtration!

L'habileté de l'Ecuyer conſiſte à ſavoir tout ce qu'il peut faire exécuter à l'animal qu'il dreſſe; & l'habileté du Miniſtre, à connoître tout ce qu'il peut faire exécuter aux peuples qu'il gouverne.

La ſcience de l'homme *a*) fait partie de la ſcience du gouvernement. Le

a) La ſcience de l'homme eſt la ſcience des Sages. Les intrigants ſe croient à cet égard fort ſupérieurs au Philoſophe. Ils connoiſſent en effet

tenant comme inutiles, les germes cachés de nos vices, de nos vertus, de nos talents & de notre ſottiſe. Or, qui ſait à quel point le génie porteroit alors ſes découvertes? c) Ce dont on eſt ſûr, c'eſt qu'on ignore maintenant les vrais principes de l'éducation, & qu'elle eſt juſqu'aujourd'hui preſqu'entiérement réduite à l'étude de quelques ſciences fauſſes, auxquelles l'ignorance eſt préférable.

CHAPITRE III.

De la fauſſe Science ou de l'Ignorance acquiſe.

L'HOMME naît ignorant: il ne naît point ſot, & ce n'eſt pas même ſans

c) A quelque degré de perfection qu'on portât l'éducation, qu'on n'imagine cependant pas qu'on fît des gens de génie de tous les hommes à portée de la recevoir. On peut par ſon ſecours exciter l'émulation des Citoyens, les habituer à l'attention, ouvrir leurs cœurs à l'humanité, leur eſprit à la vérité, faire enfin de tous les Citoyens, ſinon des gens de génie, du moins des gens d'eſprit & de ſens. Mais comme je le prouverai dans la ſuite de cet Ouvrage, c'eſt tout ce que peut la ſcience perfectionnée de l'éducation; & c'eſt aſſez. Une nation généralement compoſée de pareils hommes, ſeroit ſans contredit, la premiere de l'Univers.

peine qu'il le devient. Pour être tel, & parvenir à éteindre en ſoi juſqu'aux lumieres naturelles, il faut de l'art & de la méthode: il faut que l'inſtruction ait entaſſé en nous erreurs ſur erreurs: il faut par des lectures multipliées avoir multiplié ſes préjugés.

Parmi les peuples policés, ſi la ſottiſe eſt l'état commun des hommes, c'eſt l'effet d'une inſtruction contagieuſe: c'eſt qu'on y eſt élevé par de faux ſavants, qu'on y lit de ſots livres. Or en livres comme en hommes, il y a bonne & mauvaiſe compagnie. Le bon livre eſt preſque par-tout le livre défendu. *a*) L'eſprit & la raiſon en ſollicitent la publication, la bigoterie s'y

a) A Vienne, à Paris, à Lisbonne & dans tous les pays catholiques, on permet la vente des Opéra, des Comédies, des Romans, & même de quelques bons livres de Géométrie & de Médecine. En tout autre genre l'ouvrage ſupérieur & réputé tel du reſte de l'Europe, eſt un ouvrage proſcrit. Tels ſont ceux des Voltaire, des Marmontel, des Rouſſeau, des Monteſquieu, &c. En France, l'approbation du Cenſeur, eſt pour l'Auteur, preſque toujours, un certificat de ſottiſe. Elle annonce un livre ſans ennemis, dont on dira dabord du bien, parce qu'on n'en penſera point, parce qu'il n'excitera point l'envie, ne bleſſera point l'orgueil de perſonne, & ne répétera que ce que tout le monde ſait. L'éloge général & du moment, eſt preſque toujours exclusif de l'éloge à venir.

oppose : elle veut commander à l'univers : elle est donc intéressée à propager la sottise. Ce qu'elle se propose, c'est d'aveugler les hommes, de les égarer dans le labyrinthe d'une fausse science. C'est peu que l'homme soit ignorant. L'ignorance est le point milieu entre la vraie & la fausse connoissance. L'ignorant est autant au-dessus du faux savant, qu'au-dessous de l'homme d'esprit. Ce que desire le superstitieux, c'est que l'homme soit absurde : ce qu'il craint, c'est que l'homme ne s'éclaire. A qui confie-t-il donc le soin de l'abrutir? A des Scholastiques. De tous les enfants d'Adam, ce sont les plus stupides & les plus orgueilleux. *b*) " Le pur Scholastique, selon Rabelais, » tient entre les hommes, la place » qu'occupe entre les animaux, celui » qui ne laboure point comme le bœuf, » ne porte point le bât comme la mule, » n'aboie point au voleur comme le » chien, mais qui, semblable au singe, » salit tout, brise tout, mord le pas- » sant, & nuit à tous. "

b) Le Scholastique, dit le proverbe anglois, n'est qu'un pur âne, qui n'ayant ni la douceur du vrai Chrétien, ni la raison du Philosophe, ni l'affabilité du Courtisan, n'est qu'un objet ridicule.

Le Scholaſtique, puiſſant en mots, eſt foible en raiſonnements : auſſi que forme-t-il? Ces hommes ſavamment abſurdes & c) orgueilleuſement ſtupides. En fait de ſtupidité, je l'ai déja dit, il en eſt de deux ſortes : l'une naturelle, l'autre acquiſe ; l'une l'effet de l'ignorance, l'autre celui de l'inſtruction. Entre ces deux eſpeces d'ignorance ou de ſtupidité, quelle eſt la plus incurable? La derniere. L'homme qui ne ſait rien, peut apprendre; il ne s'agit que d'en allumer en lui deſir. Mais qui ſait mal, & a par degrés perdu ſa raiſon en croyant la perfectionner, a trop che-

c) Quelle eſt la ſcience des Scholaſtiques? Celle d'abuſer des mots, & d'en rendre la ſignification incertaine. C'étoit par la vertu de certains mots barbares, qu'autrefois les Magiciens édifioient des châteaux enchantés, ou du moins leur apparence. Les Scholaſtiques, héritiers de la puiſſance des anciens magiciens, ont, par la vertu de certains mots intelligibles, pareillement donné l'apparence d'une ſcience aux plus abſurdes rêveries. S'il eſt un moyen de détruire leurs enchantements, c'eſt de leur demander la ſignification préciſe des mots dont ils ſe ſervent. Sont-ils forcés d'y attacher des idées nettes? le charme ceſſe, & le preſtige de la ſcience diſparoit. Qu'on ſe défie donc de tout écrit où l'on fait trop fréquemment uſage du langage de l'école. La langue uſuelle ſuffit preſque toujours à des idées claires. Qui veut inſtruire & non duper les hommes, doit parler leur langue.

Qu'un homme vraiment ami de l'humanité & déja habitué à la fatigue de l'attention, liſe ce livre ſans dégoût, je n'en ſerai pas ſurpris. Son eſtime ſans doute me ſuffiroit, ſi, pour rendre cet ouvrage utile, je ne m'étois d'abord propoſé de le rendre agréable. Or quelles fleurs jetter ſur une queſtion auſſi grave & auſſi ſérieuſe? Je voudrois éclairer l'homme ordinaire; & chez preſque tous les nations, cet homme eſt incapable d'attention: ce qui l'applique, le dégoûte. C'eſt ſur-tout en France que ces ſortes d'hommes ſont les plus communs.

J'ai paſſé dix ans à Paris; l'eſprit de bigoterie & de fanatiſme n'y régnoit point encore. Si j'en crois le bruit public, c'eſt maintenant en France l'eſprit du jour. Quant aux gens du monde, ils ſont de plus en plus indifférents aux ouvrages de raiſonnement. Rien ne les pique que la peinture d'un ridicule, *a*) qui ſatisfait leur malignité

a) Qu'on s'amuſe un moment de la peinture d'un ridicule; rien de mieux. Tout excellent tableau de cette eſpece, ſuppoſe beaucoup d'eſprit dans le Peintre qui le deſſine. Que lui doit la ſociété? Un tribut de reconnoiſſance & d'éloge, proportionné au mal dont la délivre le ridicule jeté ſur tels ou tels défauts. Une Nation qui mettroit de l'importance à ce ſervice,

ſans les arracher à leur pareſſe. Je renonce donc à l'eſpoir de leur plaire. Quelque peine que je me donnaſſe, je ne répandrois jamais aſſez d'agrément ſur un ſujet auſſi ſec, auſſi ſérieux.

J'obſerverai cependant, que ſi l'on juge des François par leurs ouvrages, ou ce peuple eſt moins léger & moins frivole *b*) qu'on ne le croit, ou l'eſ-

ſe rendroit elle-même ridicule, " Qu'importe, „ dit un Anglois, que tel Bourgeois ſoit ſingu„ lier dans ſon humeur, tel petit-maître re„ cherché dans ſes habits, que telle coquette „ enfin, ſoit mignardiſe? elle peut rougir, blan„ chir, moucheter ſon viſage, & coucher avec „ ſon amant, ſans envahir ma propriété, ou „ diminuer mon commerce. " L'ennuyeux froiſ„ ſement d'un éventail qui s'ouvre & ſe referme „ ſans ceſſe, n'ébranle point nos conſtitutions." Une nation trop occupée de la coquetterie d'une femme ou de la fatuité d'un petit-maître, eſt à coup ſûr une nation frivole.

b) Toutes les nations ont reproché aux François leurs frivolités. " Si le François, diſoit „ autrefois M. de Saville, eſt ſi frivole, l'Eſ„ pagnol ſi grave & ſi ſuperſtitieux, l'Anglois „ ſi ſérieux & ſi profond, c'eſt un effet de la „ différente forme de leur Gouvernement. C'eſt „ à Paris que doit ſe fixer l'homme curieux de „ bijoux & de parler ſans rien dire: c'eſt Ma„ drid & Lisbonne que doit habiter quiconque „ aime à ſe donner la diſcipline & à voir brû„ ler ſes ſemblables; & c'eſt à Londres enfin „ que doit vivre quiconque veut penſer & faire „ uſage de la faculté qui diſtingue principale-

rement acheté ſa ſottiſe pour jamais y renoncer *d*). L'eſprit s'eſt-il chargé du poids d'une ſavante ignorance, il ne s'éleve plus juſqu'à la vérité. Il a perdu la tendance qui le portoit vers elle. La connoiſſance de ce qu'il ſavoit, eſt en partie attachée à l'oubli de ce qu'il ſait. Pour placer un certain nombre de vérités dans ſa mémoire, il faudroit ſouvent en déplacer le même nombre d'erreurs. Or ce déplacement demande du temps; & s'il ſe fait enfin, c'eſt trop tard qu'on devient homme. On s'étonne de l'âge où le devenoient les Grecs & les Romains. Que de talents divers ne montroient-ils pas dès leur adoleſcence? A vingt ans, Alexandre, déja homme de lettres & grand Capitaine, entreprenoit la conquête de l'Orient. A cet âge, les Scipion & les Annibal formoient les plus grands projets, & exécutoient les plus grandes entrepriſes. Avant la maturité des ans Pompée, vainqueur en Europe, en Aſie & en Afrique, rempliſſoit l'univers de ſa gloire. Or comment ces Grecs & ces Romains, à la fois hommes de lettres,

d) Un jeune Peintre, d'après la mauvaiſe maniere de ſon maître, fait un tableau, le préſente à Raphaël. Que penſez-vous de ce tableau? lui dit-il: *Que vous ſauriez bientôt quelque choſe*, répond Raphaël, *ſi vous ne ſaviez rien.*

Orateurs, Capitaines, hommes d'Etat, se rendoient-ils propres à tous les divers emplois de leurs Républiques, les exerçoient-ils, & souvent même les abdiquoient-ils dans un âge où nul citoyen ne seroit maintenant capable de les remplir? Les hommes d'autrefois étoient-ils différents de ceux d'aujourd'hui? Leur organisation étoit-elle plus parfaite? Non, sans doute: car dans les sciences & les arts de la Navigation, de la Physique, de l'Horlogerie, des Mathématiques, &c. l'on sait que les modernes l'importent sur les anciens.

La supériorité que ces derniers ont si long-temps conservée dans la morale, la politique & la législation, doit donc être regardée comme l'effet de leur éducation. Ce n'étoit point alors à des Scholastiques, c'étoit à des Philosophes qu'on confioit l'instruction de la jeunesse. L'objet de ces Philosophes étoit de former des héros & de grands citoyens. La gloire du disciple réfléchissoit sur le maître: c'étoit sa récompense.

L'objet d'un instituteur n'est plus le même. Quel intérêt a-t-il d'exalter l'ame & l'esprit de ses éleves? Aucun. Que desire-t-il? d'affoiblir leur caractere, d'en faire des superstitieux, d'ajointer, si je l'ose dire, les aîles de leur

génie, d'étouffer dans leur esprit toute vraie connoissance *e*), & dans leur cœur toute vertu patriotique.

Les siecles d'or des Scholastiques, furent ces siecles d'ignorance, dont, avant Luther & Calvin, les ténebres couvroient la terre. Alors, dit un Philosophe Anglois, la superstition commandoit à tous les peuples. „ Les hommes changés, comme Nabuchodonosor, en brute & en mules, étoient „ sellés, bridés, chargés de pésants fardeaux, ils gémissoient sous le faix de

e) Il est peu de pays où l'on étudie la science de la Morale & de la Politique. On permet rarement aux jeunes gens d'exercer leur esprit sur des sujets de cette espece. Le Sacerdoce ne veut pas qu'ils contractent l'habitude du raisonnement. Le mot *raisonnable*, est aujourd'hui devenu synonyme d'*incrédule*. Le Clergé soupçonne apparemment que les motifs de la foi, comme les petites ailes données à Mercure, sont trop foibles pour la soutenir. *Pour être Philosophe*, dit Mallebranche *il faut voir évidemment; & pour être fidele, il faut croire aveuglément.* Mallebranche ne s'apperçoit pas que de fon fidele, il fait un sot. En effet, en quoi consiste la sottise? à croire sans un motif suffisant pour croire. On me citera à ce sujet la foi du Charbonnier. Il étoit dans un cas particulier: il parloit à Dieu; Dieu l'éclairoit intérieurement. Tout homme, qui, sans être ce charbonnier, se vante d'une foi aveugle, & d'une croyance sur *ouï-dire*, est donc un homme enorgueilli de sa sottise.

évident que perſonne ne reçoit les mêmes inſtructions.

Mais pourquoi reculer le terme de notre éducation juſqu'au terme de notre vie? Pourquoi ne la pas fixer au temps ſpécialement conſacré à l'inſtruction, c'eſt-à-dire, à celui de l'enfance & de l'adoleſcence?

Je veux bien me renfermer dans cet eſpace de temps. Je prouverai pareillement qu'il eſt impoſſible à deux hommes d'acquérir préciſément les mêmes idées.

CHAPITRE II.

Du moment où commence l'éducation.

C'EST à l'inſtant même où l'enfant reçoit le mouvement & la vie, qu'il reçoit ſes premieres inſtructions. C'eſt quelquefois dans les flancs où il eſt conçu, qu'il apprend à connoître l'état de maladie & de ſanté. Cependant la mere accouche; l'enfant s'agite, pouſſe des cris: la faim l'échauffe; il ſent un beſoin: ce beſoin deſſerre ſes levres, lui fait ſaiſir & ſucer avidement le ſein nouricier. Quelques mois s'écoulent, ſes yeux ſe deſſillent, ſes

organes se fortifient ; ils deviennent peu à peu susceptibles de toutes les impressions. Alors le sens de la vue, de l'ouie, du goût, du toucher, de l'odorat, enfin toutes les portes de son ame sont ouvertes. Alors tous les objets de la nature s'y précipitent en foule, & gravent une infinité d'idées *a*) dans sa mémoire. Dans ces premiers moments, quels peuvent être les vrais instituteurs de l'enfance? Les diverses sensations qu'elle éprouve. Ce sont autant d'instructions qu'elle reçoit.

A-t-on donné à deux enfants le même précepteur, leur a-t-il appris à distinguer leurs lettres, à lire, à réciter leur catéchisme, &c. ? on croit leur avoir donné la même éducation. Le Philosophe en juge autrement. Selon lui, les vrais précepteurs de l'enfance sont les objets qui l'environnent: c'est à ces instituteurs qu'elle doit presque toutes ses idées.

a) Voyez l'éloquent & admirable discours de M. de Buffon sur l'homme.

CHAPITRE III.

Des Inſtituteurs de l'enfance.

UNE courte hiſtoire de l'enfance de l'homme, nous le fera connoître. Voit-il le jour? mille ſons frappent ſes oreilles, & il n'entend que des bruits confus. Mille corps s'offrent à ſes yeux, & ils ne lui préſentent que des objets mal terminés. C'eſt inſenſiblement que l'enfant apprend à entendre, à voir, à ſentir, & à rectifier les erreurs d'un ſens par un autre ſens *a*).

Toujours frappé des mêmes ſenſations à la préſence des mêmes objets, il en acquiert un ſouvenir d'autant plus net, que la même action des objets ſur lui eſt plus répétée. On doit regarder leur action comme la partie de ſon éducation la plus conſidérable.

a) Les ſens ne nous trompent jamais. Les objets font toujours ſur nous l'impreſſion qu'ils doivent faire. Une tour quarrée me paroît-elle ronde à une certaine diſtance? c'eſt qu'à cette diſtance, les rayons réfléchis de la tour doivent ſe confondre & me la faire paroître telle; c'eſt qu'il eſt des cas où la forme réelle des objets ne peut être conſtatée que par le témoignage mêlé forme de pluſieurs ſens.

Cependant l'enfant grandit : il marche, & marche seul. Alors une infinité de chûtes lui apprennent à conserver son corps dans l'équilibre, & à s'assurer sur ses jambes. Plus les chûtes sont douloureuses, plus elles sont instructives, & plus en marchant il devient adroit, attentif & précautionné.

L'Enfant s'est-il fortifié? court-il? est-il déja en état de sauter les petits canaux qui traversent & arrosent les bosquets d'un jardin? c'est alors que par des essais & des chûtes répétées, il apprend à proportionner sa secousse à la largeur de ces canaux.

Une pierre se détache t-elle de leur pourtour? la voit-il se précipiter au fond des eaux, lorsqu'un bois surnage sur leur surface? il acquiert en cet instant la première idée de la pesanteur.

Que dans ces canaux il repêche cette pierre & ce bois léger, & que, par hasard ou par mal-adresse, l'un & l'autre tombent sur son pied; l'inégal degré de douleur occasionnée par la chûte de ces deux corps, gravera encore plus profondément dans sa mémoire l'idée de leur pesanteur & de leur dureté inégale.

Lance-t-il cette même pierre contre un des pots de fleurs ou une des caisses d'orangers placés le long de ces mêmes canaux? il apprend que certains corps

sont

ſont briſés du coup auquel d'autres réſiſtent.

Il n'eſt donc point d'homme éclairé qui ne voie dans tous les objets, autant d'inſtituteurs chargés de l'éducation de notre enfance. *b*)

Mais ces inſtituteurs ne ſont-ils pas les mêmes pour tous? Non : le haſard n'eſt exactement le même pour perſonne; & dans la ſuppoſition que ce ſoit à leur chûte que deux enfants doivent leur adreſſe à marcher, courir & ſauter, je dis qu'il eſt impoſſible que leur faiſant faire préciſément le même nombre de chûtes auſſi douloureuſes, le haſard fourniſſe à tous les mêmes inſtructions.

Tranſportez deux enfants dans une plaine, un bois, un ſpectacle, une aſſemblée, enfin dans une boutique; ces enfants, par leur ſeule poſition phyſique, ne ſeront ni préciſément frappés des mêmes objets, ni par conſéquent affectés des mêmes ſenſations. D'ailleurs, que de ſpectacles différents, ſeront par des accidents journaliers, ſans

b) Si je décris rapidement les divers états de l'enfance, c'eſt que je crains d'ennuyer le lecteur. Que lui importe le temps que l'enfant met à parcourir ces divers états? il ſuffit qu'il les parcoure. Il n'eſt pas néceſſaire que ma narration ſoit auſſi longue que l'enfance de l'homme.

ceſſe offerts aux yeux de ces mêmes enfants!

Deux freres voyagent avec leurs parents; & pour arriver chez eux, ils ont à traverſer de longues chaînes de montagnes. L'aîné ſuit le pere par des chemins eſcarpés & courts. Que voit-il? La nature ſous toutes les formes de l'horreur; des montagnes de glaces qui s'enfoncent dans les nues, des maſſes de rochers ſuſpendus ſur la tête du voyageur, des abymes ſans fond, enfin les cimes de rocs arides d'où les torrents ſe précipitent avec un bruit effrayant. Le plus jeune a ſuivi ſa mere dans des routes plus fréquentées, où la nature ſe montre ſous les formes les plus agréables. Quels objets ſe ſont offerts à lui? Par-tout des côteaux plantés de vignes & d'arbres fruitiers, par-tout des vallons où ſerpentent des ruiſſeaux, dont les rameaux entrelacés partagent des prairies peuplées de beſtiaux.

Ces deux freres auront dans le même voyage vu des tableaux, reçu des impreſſions très-différentes. Or mille haſards de cette eſpece peuvent produire les mêmes effets. Notre vie n'eſt, pour ainſi dire, qu'un long tiſſu d'accidents pareils. Qu'on ne ſe flatte donc jamais de pouvoir donner préciſément les mêmes inſtructions à deux enfants.

Mais quelle influence peut avoir sur les esprits une différence d'instruction, occasionnée par quelque légere différence dans les objets environnants? Eh quoi! ignoreroit-on encore ce qu'un petit nombre d'idées différentes, & combinées avec celles que deux hommes ont déja en commun, peut produire de différence dans leur maniere totale de voir & de juger?

Au reste, je veux que le hasard présente toujours les mêmes objets à deux hommes: les leur offrira-t-il dans le moment où leur ame est précisément dans la même situation, & où ces objets en conséquence doivent faire sur eux la même impression?

CHAPITRE IV.

De la différente impression des objets sur nous.

QUE des objets différents produisent sur nous des sensations diverses, c'est un fait. Ce que l'expérience nous apprend encore, c'est que les mêmes objets excitent en nous des impressions différentes, selon le moment où ils nous sont présentés: & c'est peut-être à cette

différence d'impreſſion, qu'il faut principalement rapporter & la diverſité & la grande inégalité d'eſprit apperçue entre des hommes, qui, nourris dans les mêmes pays, élevés dans les mêmes habitudes & les mêmes mœurs, ont eu d'ailleurs à-peu-près les mêmes objets ſous les yeux.

Il eſt pour l'ame des moments de calme & de repos, où ſa ſurface n'eſt pas même troublée par le ſouffle le plus léger des paſſions. Les objets qu'alors le haſard nous préſente, fixent quelquefois toute notre attention: on en examine plus à loiſir les différentes faces, & l'empreinte qu'ils font ſur notre mémoire en eſt d'autant plus nette & d'autant plus profonde.

Les haſards de cette eſpece ſont très-communs, ſur-tout dans la premiere jeuneſſe. Un enfant fait une faute, & pour le punir on l'enferme dans ſa chambre. Il y eſt ſeul. Que faire? Il voit des pots de fleurs ſur la fenêtre; il les cueille: il en conſidere les couleurs, il en obſerve les nuances; ſon déſœuvrement ſemble donner plus de fineſſe au ſens de ſa vue. Il en eſt alors de l'enfant comme de l'aveugle. Si communément il a les ſens de l'ouie & du tact plus fins que les autres hommes, c'eſt qu'il n'eſt pas diſtrait comme eux par l'action de la lu-

mière sur son œil ; c'est qu'il en est d'autant plus attentif, d'autant plus concentré en lui-même, & qu'enfin, pour suppléer au sens qui lui manque, il a, comme le remarque M. Diderot, le plus grand intérêt de perfectionner les sens qui lui restent.

L'impression que font sur nous les objets, dépend principalement du moment où ces objets nous frappent. Dans l'exemple ci-dessus, c'est l'attention que l'Eleve est, pour ainsi dire, forcé de prêter aux seuls objets qu'il ait sous les yeux, qui, dans les couleurs & la forme des fleurs, lui fait découvrir des différences fines, qu'un regard distrait ou un coup d'œil superficiel ne lui eût pas permis d'appercevoir. C'est une position ou un hasard pareil, qui souvent décide le goût d'un jeune homme, en fait un Peintre de fleurs, lui donne d'abord quelque connoissance de leur beauté, enfin l'amour des tableaux de cette espece. Or, à combien de hasards & d'accidents semblables l'éducation de l'enfance n'est-elle pas soumise ? & comment imaginer qu'elle puisse être la même pour deux individus ? Que d'autres causes d'ailleurs s'opposent à ce que les enfants, soit dans le college, soit dans la maison paternelle, reçoivent les mêmes instructions !

CHAPITRE V.

De l'éducation des Colleges.

On veut que les enfants reçoivent tous les mêmes instructions : on veut qu'ils aient été élevés dans les mêmes Colleges. Mais à quel âge y entrent-ils ? A cet âge où ils ont déjà contracté leurs premieres habitudes, qui, dues en partie au hasard, en partie acquises dans la maison paternelle, sont dépendantes de l'état, du caractere, de la fortune & des richesses de leurs parents. Faut-il donc s'étonner si les enfants entrés au College avec des idées souvent si différentes, montrent plus ou moins d'ardeur pour l'étude, plus ou moins de goût pour certains genres de science, & si leurs idées déjà acquises, se mêlant à celles qu'on leur donne en commun dans les écoles, les changent & les altèrent considérablement ? des idées ainsi altérées se combinant de nouveau entr'elles, doivent souvent donner des produits inattendus. Delà cette inégalité des esprits, & cette diversité de goûts

observée dans les éleves du même College. *a*)

En est-il ainsi de l'éducation domestique?

CHAPITRE VI.

De l'éducation domestique.

CETTE sorte d'éducation est sans doute la plus uniforme : elle est plus la même. Deux freres élevés chez leurs parents, ont le même Précepteur, ont à-peu-près les mêmes objets sous les yeux ; ils lisent les mêmes livres. La différence de l'âge, est la seule qui paroisse devoir en mettre dans leur instruction. Veut-on la rendre nulle ? suppose-t-on à cet effet deux freres jumeaux ? Soit : mais auront-ils eu la même nourrice ? Qu'importe ? Il importe beaucoup. Comment douter de

a) J'observerai d'ailleurs, que c'est au hasard, c'est-à-dire, à ce que le maître n'enseigne pas, que nous devons la plus grande partie de notre instruction. Celui dont le savoir se borneroit aux vérités qu'il tient de sa gouvernante ou de son précepteur, & aux faits contenus dans le petit nombre des livres qu'on lit dans les Classes, seroit, sans contredit, le plus sot enfant du monde.

pour le douer de cette eſpece d'attention à laquelle il a dû dans la ſuite la ſupériorité de ſon eſprit. L'éducation reçue, ou dans les colleges, ou dans la maiſon paternelle, n'eſt donc jamais la même pour deux individus.

Paſſons de l'éducation de l'enfance à celle de l'adoleſcence. Qu'on ne regarde pas cet examen comme ſuperflu. Cette ſeconde éducation eſt la plus importante. L'homme alors a d'autres Inſtituteurs, qu'il eſt utile de faire connoître. D'ailleurs, c'eſt dans l'adoleſcence que ſe décident nos goûts & nos talents. Cette ſeconde éducation, la moins uniforme & la plus abandonnée au haſard, eſt en même temps la plus propre à confirmer la vérité de mon opinion.

CHAPITRE VII.

De l'éducation de l'adoleſcence.

C'EST au ſortir du College, c'eſt à notre entrée dans le monde, que commence l'éducation de l'adoleſcence. Elle eſt plus variée que celle de l'enfance, mais plus dépendante du haſard, & ſans doute plus importante. L'homme alors eſt aſſiégé par un plus grand nom-

bre de ſenſations. Tout ce qui l'environne le frappe, & le frappe vivement.

C'eſt dans l'âge où certaines paſſions s'éveillent, que tous les objets de la nature agiſſent & peſent le plus fortement ſur lui. C'eſt alors qu'il reçoit l'inſtruction la plus efficace, que ſes goûts & ſon caractere ſe fixent, & qu'enfin plus libre & plus lui-même, les paſſions allumées dans ſon cœur déterminent ſes habitudes, & ſouvent toute la conduite de ſa vie.

Dans les enfants, la différence de l'eſprit & du carractere n'eſt pas toujours extrêmement ſenſible. Occupés du même genre d'études, ſoumis à la même regle, à la même diſcipline, & d'ailleurs ſans paſſions, leur extérieur eſt aſſez le même. Le germe dont le développement doit mettre un jour tant de différence dans leurs goûts, ou n'eſt point encore formé, ou eſt encore imperceptible. Je compare deux enfants à deux hommes aſſis ſur un même tertre, mais dans une direction différente. Qu'ils ſe levent & ſuivent en marchant la direction dans laquelle ils ſe trouvent, ils s'éloigneront inſenſiblement, & ſe perdront bientôt de vue, à moins qu'en changeant de nouveau leur direction, quelqu'accident ne les rapproche.

tion même de ſon caractere. Le caractere eſt dans l'homme l'effet immédiat de ſes paſſions, & ſes paſſions ſouvent l'effet immédiat des ſituations où il ſe trouve.

Les caracteres les plus tranchés ſont quelquefois le produit d'une infinité de petits accidents. C'eſt d'une infinité de fils de chanvre que ſe compoſent les plus gros cables c). Il n'eſt point de change-

c) Si tous les Savoyards ont à certains égards le même caractere, c'eſt que le haſard les place dans des diſpoſitions à peu près ſemblables, & que tous reçoivent à peu près la même éducation. Pourquoi tous ſont-ils voyageurs? c'eſt qu'il faut de l'argent pour vivre, & qu'ils n'en ont point chez eux. Pourquoi ſont-ils laborieux? c'eſt que tous ſont indigents: c'eſt que, ſans ſecours & ſans protection dans le pays où ils ſe tranſplantent, ils y ont faim, & que le pain ne s'acquiert que par le travail. Pourquoi ſont-ils fideles & actifs? c'eſt que pour être employés de préférence aux Nationaux, il faut qu'ils les ſurpaſſent en activité & fidélité. Pour quelle raiſon enfin ſont-ils tous économes? c'eſt qu'attachés, comme tous les hommes, à leur pays natal, ils en ſortent gueux pour y rentrer riches, & y vivre des épargnes qu'ils auront faites. Suppoſons donc qu'on eût le plus grand intérêt d'inſpirer à un jeune homme les vertus du Savoyard: que faire? Le placer dans la même poſition; confier quelque temps ſon éducation au malheur & à l'indigence. Le beſoin & la néceſſité ſont de tous les inſtituteurs, les ſeuls dont les leçons ſont toujours écoutées, & les conſeils toujours efficaces. Mais ſi les mœurs

ment que le hasard ne puisse occasionner dans le caractere d'un homme. Mais pourquoi ces changements s'operent-ils presque toujours à son insu? C'est que, pour les appercevoir, il faudroit qu'il portât sur lui-même l'œil le plus sévere & le plus observateur. Or le plaisir, la frivolité, l'ambition, la pauvreté, &c. le détournent également de cette observation. Tout le distrait de lui-même. On a d'ailleurs tant de respect pour soi, tant de vénération pour sa conduite, on la regarde comme le produit de réflexions si sages & si profondes, qu'on s'en permet rarement l'examen. L'orgueil s'y refuse, & l'on obéit à l'orgueil.

Le hasard a donc sur notre éducation une influence nécessaire & considérable. Les événements de notre vie sont souvent le produit des plus petits hasards. Je sais que cet aveu répugne à notre vanité : elle suppose toujours de grandes causes, à des effets qu'elle regarde comme grands. C'est pour détruire les illusions

nationales ne permettent point de lui donner une pareille éducation, quelle autre y substituer? Je l'ignore : nulle qui soit aussi sûre. Il ne faudra donc pas s'étonner, s'il n'acquiert aucune des vertus qu'on desiroit en lui. Qui peut être surpris du peu de succès d'une éducation insuffisante?

La reſſemblance des enfants eſt dans les Colleges l'effet de la contrainte. En ſortent-ils ? la contrainte ceſſe. Alors commence, comme je l'ai dit, la ſeconde éducation de l'homme ; éducation d'autant plus ſoumiſe au haſard, qu'en entrant dans le monde, l'adoleſcent ſe trouve au milieu d'un plus grand nombre d'objets. Or, plus les objets environnants ſont multipliés & variés, moins le pere ou le maître peut s'aſſurer du réſultat de leur impreſſion ; moins l'un & l'autre ont de part à l'éducation d'un jeune homme.

Les nouveaux & principaux inſtituteurs de l'adoleſcent ſont la forme du gouvernement ſous laquelle il vit, & les mœurs que cette forme de gouvernement donne à une Nation.

Maîtres & diſciples, tout eſt ſoumis à ces inſtituteurs ; ce ſont les principaux : cependant ce ne ſont pas les ſeuls de la jeuneſſe. Au nombre de ces Inſtituteurs, je compte encore le rang qu'un jeune homme occupe dans le monde ; ſon état d'indigence ou de richeſſe, les ſociétés dans leſquelles il ſe lie ; *a*) enfin

a) Cherche-t-on la compagnie des hommes inſtruits ; vit-on habituellement avec ſes ſupérieurs en eſprit ? on s'éclaire. C'eſt, me diſoit un jour un Auteur célebre, au deſir que j'eus

ſes amis, ſes lectures & ſes maîtreſſes. Or c'eſt du haſard qu'il tient ſon état d'opulence ou de pauvreté : le haſard préſide au choix de ſes ſociétés, *b*) de ſes amis, de ſes lectures & de ſes maîtreſſes. Il nomme donc la plupart de ſes inſtituteurs. De plus, c'eſt le haſard, qui, le plaçant dans telles ou telles poſitions, allume, éteint ou modifie ſes goûts & ſes paſſions, & qui par conſéquent a la plus grande part à la forma-

toujours de m'entretenir avec de tels hommes, que je dois mes foibles talents.

b) Les Jéſuites offrent un exemple frappant du pouvoir de l'éducation. Si leur ordre a produit peu d'hommes de génie dans les Arts & les Sciences ; s'ils n'ont point eu de Newton en Phyſique, de Racine dans le Tragique, d'Huygens en Aſtronomie, de Pott en Chymie, de Locke, de Bacon, de Voltaire, de la Fontaine, &c. ce n'eſt pas que ces Religieux ne ſe recrûtaſſent parmi les écoliers de leurs Colleges qui annonçoient le plus de génie. On ſait d'ailleurs que les Jéſuites, dans le ſilence de leurs maiſons, n'étoient diſtraits de leurs études par aucun ſoin, que leur genre de vie enfin étoit le plus favorable à l'acquiſition des talents. Pourquoi donc ont-ils donné ſi peu d'hommes illuſtres à l'Europe? C'eſt qu'entouré de Fanatiques & de Superſtitieux, un Jéſuite n'oſe penſer que d'après ſes Supérieurs : c'eſt que d'ailleurs, forcé de s'appliquer quelques années à l'étude des Caſuiſtes & de la Théologie, cette étude répugne à la ſaine raiſon, & doit la corrompre en lui. Comment conſerver ſur les bancs un eſprit juſte? l'habitude de le ſophiſtiquer, le fauſſe.

Si Shakeſpear eût, comme ſon pere, toujours été marchand de laine, ſi ſa mauvaiſe conduite ne l'eût forcé de quitter ſon commerce & ſa Province; s'il ne ſe fût point aſſocié à des libertins, n'eût point volé de daims dans le parc d'un Lord, n'eût point été pourſuivi pour ce vol, n'eût point été réduit à ſe ſauver à Londres, s'engager dans une troupe de Comédiens, & qu'enfin ennuyé d'être un acteur médiocre *a*), il ne ſe fût pas fait auteur, le ſenſé Shakeſpear n'eût jamais été le célebre Shakeſpear; & quelqu'habileté qu'il eût portée dans ſon commerce de laine, ſon nom n'eût point illuſtré l'Angleterre.

C'eſt un haſard à-peu-près ſemblable qui décida le goût de Moliere pour le Théâtre. Son grand-pere aimoit la Comédie, il l'y menoit ſouvent; le jeune homme vivoit dans la diſſipation: le pere s'en appercevant, demande en colere, ſi l'on veut faire de ſon fils un Comédien. *Plût à Dieu*, répond le grand-pere, *qu'il fût auſſi bon acteur que Montroſe!* Ce mot frappe le jeune Moliere: il prend en dégoût ſon métier, & la France doit ſon plus grand

a) Shakeſpear ne jouoit bien qu'un ſeul rôle; c'étoit le ſpectre, dans Hamlet.

Comique au hasard de cette réponse. Moliere, tapissier habile, n'eût jamais été cité parmi les grands hommes de sa nation.

Corneille aime : il fait des vers pour sa maîtresse, devient Poëte, compose Mélite *b*), puis Cinna, Rodogune, &c. Il est l'honneur de son pays, un objet d'émulation pour la postérité. Corneille sage fût resté Avocat ; il eût composé des factums oubliés comme les causes qu'il eût défendues. Et c'est ainsi que la dévotion d'une mere, la mort de Cromwel, & un vol de daims, l'exclamation d'un veillard & la beauté d'une femme, ont, en des genres différents, donné cinq hommes illustres à l'Europe *c*).

Je ne finirois pas si je voulois donner la liste de tous les Ecrivains célebres par leurs talents, & redevables

b) Voyez l'extrait du Dictionnaire de Moréri; l'extrait de la République des lettres, Janvier 1685. Dans ce dernier ouvrage, on lit cette phrase : " C'est à une Dame, à laquelle on donnoit à Rouen le nom de Mélite, que la France doit le grand Corneille. " C'est pareillement à l'amour, que l'Angleterre doit son célebre Hogarth.

c) On dira sans doute que de semblables hasards ne produisent de tels effets que sur des hommes organisés d'une certaine maniere. Je répondrai à cette objection dans la Section suivante.

de ces talents à de ſemblables haſards. Pluſieurs Philoſophes adoptent ſur ce point mon opinion. M. Bonnet *d*), comme moi, compare le génie au verre ardent, qui ne brûle communément que dans un point. Le génie, ſelon nous, ne peut être que le produit d'une attention forte & concentrée dans un art ou une ſcience. Mais à quoi rapporter cette attention ? Au goût vif qu'on ſe ſent pour cet art ou cette ſcience. Or ce goût n'eſt pas un pur don de la nature *e*). Naît-on ſans idées ; on naît auſſi ſans goût. On peut donc les regarder comme des acquiſitions *f*) dues aux poſitions où l'on ſe trouve. Le génie eſt donc le produit éloigné d'événements ou de haſards à-peu-près pareils à ceux que j'ai cités *g*).

d) Voyez ſon Eſſai analytique des facultés de l'ame.

e) Si les enfants ont rarement le goût qu'on veut leur inſpirer, c'eſt la faute de leurs inſtituteurs, & non celle de leur organiſation.

f) La ſeule diſpoſition qu'en naiſſant l'homme apporte à la ſcience, eſt la faculté de comparer & de combiner. En effet, toutes les opérations de ſon eſprit ſe réduiſent néceſſairement à l'obſervation des rapports que les objets ont entr'eux & avec lui. J'examinerai dans la Section ſuivante, ce qu'eſt en nous cette faculté.

g) La plupart des hommes de génie veulent, dès leur premiere jeuneſſe, avoir annoncé ce qu'ils doivent être : c'eſt leur manie. Se pré-

M. Rouſſeau n'eſt pas de cet avis. Lui-même cependant eſt un exemple du pouvoir du haſard.

En entrant dans le monde, la fortune l'attache à la ſuite d'un Ambaſſadeur. Une tracaſſerie avec ce Miniſtre, lui fait abandonner la carriere politique *h*), & ſuivre celle des arts & des ſciences. Il a le choix entre l'éloquence & la muſique. Egalement propre à réuſſir dans ces deux arts, ſon goût eſt quelque

tendent-ils d'une race ſupérieure à celle des autres hommes? à la bonne heure: qu'on ne diſpute pas ſur ce point avec leur vanité; on les fâcheroit: mais qu'on ne les en croie pas ſur leur parole; on ſe tromperoit. Rien de plus illuſoire & de plus incertain, que ces premieres annonces. Newton & Fontenelle n'étoient que des écoliers médiocres. Les claſſes ſont peuplées de jolis enfants; le monde l'eſt de ſots hommes.

h) La vie ou la mort, la faveur ou la diſgrace d'un Patron, décide ſouvent de notre état & de notre profeſſion. Que d'hommes de génie l'on doit à des accidents de cette eſpece! Le menſonge, la baſſeſſe & la frivolité regnent-ils dans une Cour; y vit-on ſans reſpect pour la vérité, l'humanité & la poſtérité? qui doute qu'une diſgrace, une injuſtice ne ſoit quelquefois ſalutaire au Courtiſan; qu'un exil, qui lui rappelle ce que l'homme ſe doit à lui-même, qui l'enleve à la diſſipation de la Cour, au vuide de ſes converſations, & le force enfin à l'étude & à la méditation, ne puiſſe quelquefois occaſionner en lui le développement des plus grands talents?

celui de Philoſophe, & ſes erreurs deviennent les conſéquences de ſon premier ſuccès. De moindre cauſes ont ſouvent produit de plus grands effets. Aigri enſuite par la contradiction, ou peut-être trop amoureux de la ſingularité, M. Rouſſeau quitte Paris & ſes amis. Il ſe retire à Montmorency *m*).

Il

m) M. Rouſſeau connut à Montmorency M. le Maréchal de Luxembourg. Ce Seigneur l'aima, honora en lui les talents, le protégea, & par cette protection acquit un droit ſur la reconnoiſſance de tous les gens de Lettres. Que les Savants ne rougiſſent point de louer un Grand: pourquoi lui refuſer les éloges qu'il mérite? Oublieroient-ils que ſi les Nations ont beſoin de lumieres, les Savants ont beſoin de Protecteurs? L'amitié de M. de Luxembourg ne put, il eſt vrai, ſouſtraire M. Rouſſeau à la perſécution: mais peut-être le caractere de ce Seigneur étoit-il foible; peut-être l'hypocriſie des méchants eſt-elle plus puiſſante que la protection des bons & des Grands. On peut ajouter à la louange de M. de Luxembourg, qu'il ne prodigua jamais ſes bienfaits à ces inſectes de la Littérature, qui ſont la honte de leurs Protecteurs. Une faveur bannale, accordée, dit Mylord Shaftesbury, à ces écrivains médiocres & vils, qui s'introduiſent par baſſeſſe dans la familiarité d'un Grand, n'eſt point une preuve de ſon amour pour les Lettres. J'ai vu, ajoute-t-il, des gens en place s'annoncer comme des Protecteurs des Savants, & s'inſtaller en cette qualité *Grands-Maîtres de l'Ordre des Lettres.* Leurs bienfaits trop ſouvent prodigués à la médiocrité,

Il y compoſe, y publie ſon Emile, y eſt pourſuivi par l'envie, l'ignorance & l'hypocriſie. Eſtimé de toute l'Europe pour ſon éloquence, il eſt perſécuté en France. On lui applique ce paſſage : *Cruciatur ubi eſt, laudatur ubi non eſt* n). Obligé enfin de ſe retirer en Suiſſe, de plus en plus irrité contre la perſécution, il y écrit la fameuſe lettre adreſſée à l'Archevêque de Paris ; & c'eſt ainſi que toutes les idées d'un homme, toute ſa gloire & ſes infortunes, ſe trouvent ſouvent enchaînées par le pouvoir inviſible d'un premier événement. M. Rouſſeau, ainſi qu'une infinité d'hommes illuſtres, peut donc

diocrité, étoient plus nuiſibles aux Sciences que ne l'eût été leur indifférence. Des récompenſes mal placées découragent les vrais talents. En vain, dira-t-on que le mérite littéraire ne peut être connu des gens en place, qui l'aiment & le recherchent ; le public inſtruit leur indiquera toujours l'homme qu'ils doivent honorer de leur faveur. Le mérite ne ſouffre point, & n'eſt point incognito expoſé, ou ſur la paille de la miſere, ou ſous le couteau de la ſuperſtition. Les Grands, toujours à portée de le ſecourir, peuvent donc toujours prétendre à l'eſtime & à la reconnoiſſance de la partie du genre humain la plus ſavante & la plus éclairée. Voyez *advice to an author.* part. 2. §. 1. p. 229.

n) Cette ſentence eſt appliquable à preſque tous les Philoſophes dont les écrits ont obtenu l'eſtime publique.

être regardé comme un des chefs-d'œuvres du hasard.

Qu'on ne me reproche point de m'être arrêté à considérer les causes auxquelles les grands hommes ont été si souvent redevables de leurs talents: mon sujet m'y forçoit. Je ne me suis point appesanti sur les détails. Je savois qu'amoureux des grands talents, peu importe au public les petites causes qui les produisent. Je vois avec plaisir un fleuve rouler majestueusement ses flots à travers la plaine: mais c'est avec effort que mon imagination remonte jusqu'à ses sources, pour y rassembler le volume des eaux nécessaires à son cours. C'est en masse que les objets se présentent à nous: c'est avec peine qu'on se prête à leur décomposition. Je me persuade difficilement que la comete qui traverse impétueusement notre univers & le menace de ruine, ne soit qu'un composé plus ou moins grand d'atômes invisibles.

En morale, comme en physique, le grand seul nous frappe. On suppose toujours de grands effets. On veut que des signes dans le ciel annoncent la chûte ou les révolutions des Empires. Cependant que de Croisades entreprises ou suspendues, de révolutions exécutées ou prévenues, de guerres allumées ou

éteintes par les intrigues d'un Prêtre, d'une femme ou d'un Miniſtre ! C'eſt faute de mémoire ou d'anecdotes ſecretes, qu'on ne retrouve pas par tout le gant de la Ducheſſe de Marlborough. *o*)

Qu'on applique aux ſimples citoyens, ce que je dis des Empires. L'on voit pareillement que leur élévation ou leur abaiſſement, leur bonheur ou leur malheur, ſont le produit d'un certain concours de circonſtances, & d'une infinité de haſards imprévus & ſtériles en apparence. Je compare les petits accidents qui préparent les grands événements de notre vie, à la partie chevelue d'une racine, qui, s'inſinuant inſenſiblement dans les fentes d'un rocher, y groſſit pour le faire un jour éclater.

Le haſard (*p*) & nura donc toujours part à notre éducation, & ſur-tout à

o) Une grande âcreté dans la matière ſéminale, alluma, diſent les Médecins, la violente paſſion d'Henri VIII pour les femmes. C'eſt donc à cette âcreté, que l'Angleterre dut la deſtruction du Papiſme. L'hiſtoire perdroit peut-être de ſa nobleſſe & de ſa dignité, ſi l'on étoit toujours attentif à remonter ainſi juſqu'aux cauſes ſecretes des grands événements: mais elle en ſeroit bien plus inſtructive.

p) J'avertis le lecteur, que, par ce mot de haſard, j'entends l'enchaînement inconnu des cauſes propres à produire tel ou tel effet, & que

celle des hommes de génie. En veut-on augmenter le nombre dans une nation? qu'on obſerve les moyens dont ſe ſert le haſard, pour inſpirer aux hommes les deſirs de s'illuſtrer. Cette obſervation faite, qu'on les place à deſſein & fréquemment dans les mêmes poſitions, où le haſard les place rarement; c'eſt le ſeul moyen de les multiplier.

L'éducation morale de l'homme eſt maintenant preſqu'en entier abandonnée au haſard. Pour la perfectionner, il faudroit en diriger le plan relativement à l'utilité publique, la fonder ſur des principes ſimples & invariables. C'eſt l'unique maniere de diminuer l'influence que le haſard a ſur elle, & de lever les contradictions qui ſe trouvent & doivent néceſſairement ſe trouver entre tous les divers préceptes de l'éducation actuelle.

je n'emploie jamais ce mot dans une autre ſignification.

CHAPITRE IX.

Des causes principales de la contradiction des préceptes sur l'éducation.

En Europe, & sur-tout dans les pays Catholiques, si tous les préceptes de l'éducation sont contradictoires, c'est que l'instruction publique y est confiée à deux puissances dont les intérêts sont opposés, & dont les préceptes en conséquence doivent être contraires & différens.

L'une, est la puissance spirituelle:
L'autre, est la puissance temporelle.

La force & la grandeur de cette dernière, dépend de la force & de la grandeur même de l'Empire auquel elle commande. Le Prince n'est vraiment fort que de la force de sa nation. Qu'elle cesse d'être respectée, le Prince cesse d'être puissant. Il desire & doit desirer que ses sujets soient braves, industrieux; éclairés & vertueux. En est-il ainsi de la puissance spirituelle? Non. Son intérêt n'est pas le même. Le pouvoir du Prêtre est attaché à la superstition & à la

ſtupide crédulité des peuples. Peu lui importe qu'ils ſoient moins éclairés ; moins ils ont de lumieres, plus ils ſont dociles à ſes déciſions. L'intérêt de la puiſſance ſpirituelle n'eſt pas lié à l'intérêt d'une nation, mais à l'intérêt d'une ſecte.

Deux peuples ſont en guerre ; qu'importe au Pape lequel des deux ſera eſclave ou maître, ſi le vainqueur lui doit être auſſi ſoumis que le vaincu ! Que les François ſuccombent ſous les efforts des Portugais, que la maiſon de Bragance monte ſur le trône des Bourbons, le Pape ne voit dans cet événement qu'un accroiſſement à ſon autorité. Qu'eſt-ce que le Sacerdoce exige d'une nation ? Une ſoumiſſion aveugle, une crédulité ſans bornes, & une crainte puérile & panique. Que cette nation d'ailleurs ſe rende célebre par ſes talents ou ſes vertus patriotiques, c'eſt ce dont le Clergé s'occupe peu. Les grands talents & les grandes vertus ſont preſqu'inconnues en Eſpagne, en Portugal, & par-tout où la puiſſance ſpirituelle eſt la plus redoutée.

L'ambition, il eſt vrai, eſt commune aux deux puiſſances, mais les moyens de la ſatisfaire ſont bien différents. Pour s'élever au plus haut point de la grandeur, l'une doit exalter dans l'homme, & l'autre y détruire les paſſions.

Si c'eſt à l'amour du bien public, de la juſtice, de la richeſſe, de la gloire, que la puiſſance temporelle doit ſes Guerriers, ſes Magiſtrats, ſes Négociants & ſes Savants; ſi c'eſt par le commerce de ſes villes, la valeur de ſes troupes, l'équité de ſon Sénat, le génie de ſes Savants, que le Prince rend ſa nation reſpectable aux autres nations, les paſſions fortes & dirigées au bien général ſervent donc de baſe à ſa grandeur.

C'eſt au contraire ſur la deſtruction de ces mêmes paſſions, que le corps eccléſiaſtique fonde la ſienne. Le Prêtre eſt ambitieux; mais l'ambition lui eſt odieuſe dans le Laïque: elle s'oppoſe à ſes deſſeins. Le projet du Prêtre eſt d'éteindre en l'homme tout deſir, de le dégoûter de ſes richeſſes, de ſon pouvoir, & de profiter de ſon dégoût pour s'approprier l'un & l'autre *a*). Ce qu'on peut aſſurer, c'eſt que le ſyſtème religieux a toujours été dirigé ſur ce plan.

Au moment où le chriſtianiſme s'établit, que prêcha-t-il? *La communauté*

a) Douze ou quinze millions ſaiſis en Eſpagne ſur deux Procureurs Jéſuites du Paraguay, prouvent qu'en prêchant le détachement des richeſſes, les Jéſuites n'ont jamais été dupes de leurs ſermons.

des biens. Qui ſe préſenta pour dépoſitaire des biens mis en commun ? le Prêtre. Qui viola ce dépôt, & s'en fit propriétaire ? le Prêtre. Lorſque le bruit de la fin du monde ſe répandit, qui l'accrédita ? le Prêtre. Ce bruit étoit favorable à ſes deſſeins : il eſpéra que, frappés d'une terreur panique, les hommes ne connoîtroient plus qu'une ſeule affaire (affaire vraiment importante) celle de leur ſalut. La vie, leur diſoit-on, n'eſt qu'un paſſage ; le ciel eſt la vraie patrie des hommes : pourquoi donc ſe livrer à des affections terreſtres ? Si de tels diſcours n'en détacherent point entiérement le laïque, ils attiédirent du moins en lui l'amour de la parenté, de la gloire, du bien public & de la patrie. Les héros alors devinrent plus rares, & les Souverains frappés de l'eſpoir d'une grande puiſſance dans les cieux, conſentirent quelquefois à remettre au Sacerdoce une partie de leur autorité ſur la terre. Le Prêtre s'en ſaiſit, & pour ſe la conſerver, décrédita la vraie gloire & la vraie vertu. Il ne ſouffrit plus qu'on honorât les Minos, les Lycurgues, les Codrus, les Ariſtides, les Timoléons, enfin tous les défenſeurs & les bienfaiteurs de leur patrie. Ce furent d'autres modeles qu'il propoſa. Il inſcrivit d'autres

noms dans le calendrier; & l'on le vit, à ceux des anciens héros, substituer celui d'un St. Antoine, *b*) d'un St. Crépin, d'une Ste. Claire, d'un St. Fiacre, d'un S. François, enfin le nom de tous ces Solitaires, qui, dangereux à la société par l'exemple de leurs folles vertus, se reti-

b) De tous les contes, les plus ridicules sont ceux que les Moines font de leurs Fondateurs. Ils disent, par exemple, " qu'à la vue d'une „ biche poursuivie par des loups, St. Lomer „ leur ordonna de s'arrêter: ce qu'ils firent in„ continent.

„ Que St. Florent, faute de berger, ordonna „ à un ours qu'il rencontra, de mener paître „ ses brebis, & que l'ours les menoit paître „ tous les jours.

„ Que St. François saluoit les oiseaux, leur „ parloit, leur faisoit commandement d'ouir la „ parole de Dieu, lesquels oiseaux entendant „ parler Saint François, se réjouissoient d'une „ façon merveilleuse, allongeant le col, & en„ tr'ouvrant le bec.

„ Que ce même St. François passa huit jours „ avec une cigale, chanta un jour entier avec „ un rossignol, guérit un loup enragé, & lui „ dit: Mon frere le loup, tu dois me promet„ tre que tu ne feras plus à l'avenir aussi ra„ vissant que tu l'as été: ce que le loup pro„ mit en inclinant la tête. Alors St. François „ lui dit: Donne-moi la foi: ce que disant, St. „ François lui tendit la main, pour la rece„ voir: & le loup levant doucement sa patte „ droite, la mit entre les mains de St. Fran„ çois. „ On lit aussi de plusieurs autres Saints, qu'ils se plaisoient à deviser avec les brutes.

roient dans les cloîtres & dans les déserts pour y végéter & y mourir inutiles.

D'après de tels modeles, le Sacerdoce se flatta d'accoutumer les hommes à regarder la vie comme un court voyage. Il crut qu'alors, sans désirs pour des biens terrestres, sans amitié pour ceux qu'ils rencontroient dans leur voyage, ils deviendroient également indifférents à leur propre bonheur & à celui de leur postérité. En effet, si la vie n'est qu'une couchée, pourquoi mettre tant d'intérêt aux choses d'ici bas? Un voyageur ne fait pas réparer les murs du cabaret où il ne doit passer qu'une nuit.

Pour assurer leur grandeur & satisfaire leur ambition, les puissances spirituelles & temporelles durent donc, en tous pays, employer des moyens très-différents. Chargées en commun de l'instruction publique, elles ne purent donc jamais graver dans les cœurs & les esprits que des préceptes contradictoires, & relatifs à l'intérêt que l'une eut d'allumer, & l'autre d'éteindre les passions c).

c) Vouloir détruire les passions dans les hommes, c'est vouloir y détruire l'action. Le Théologien insulte-t-il aux passions? c'est le pendule qui se moque de son ressort, & l'effet qui méconnoît sa cause.

C'eſt la probité cependant que prêchent également ces deux puiſſances; j'en conviens. Mais ni l'une ni l'autre ne peuvent attacher à ce mot la même ſignification; & ſous le gouvernement du Pape, Rome moderne n'a certainement pas de la vertu, la même idée qu'en avoit l'ancienne Rome ſous le Conſulat du premier des Brutus.

L'aurore de la raiſon commence à poindre; les hommes ſavent déja que, pour tous, les mêmes mots ne ſont pas repréſentatifs des mêmes idées. En conſéquence, qu'exigent-ils aujourd'hui d'un Auteur? Qu'il attache une idée nette aux expreſſions dont il ſe ſert. Le regne de l'obſcure ſcholaſtique peut diſparoître; les théologiens n'en impoſeront peut-être pas toujours aux peuples & aux gouvernements. Ce qu'on peut aſſurer, c'eſt qu'ils ne conſerveront pas du moins leur puiſſance par les mêmes moyens qu'ils l'ont acquiſe; les temps & les circonſtances ont changé. On convient enfin aujourd'hui de la néceſſité des paſſions: on ſait que c'eſt à leur conſervation qu'eſt attachée celle des Empires. Les paſſions en effet ſont des deſirs vifs: ces deſirs peuvent être également conformes ou contraires au bien public. Si l'avarice & l'intolérance

ſont des paſſions nuiſibles & criminelles, il en eſt autrement du deſir de s'illuſtrer par des talents & des vertus patriotiques *d*). En anéantiſſant les deſirs, on

d) On n'attache certainement pas d'idée nette au mot, *Paſſions*, lorſqu'on les regarde comme nuiſibles. Ce n'eſt qu'une vraie diſpute de mots. Les Théologiens eux-mêmes n'ont jamais dit que la paſſion vive de l'amour de Dieu, fût un crime. Ils n'ont point condamné Déeius, pour s'être voué dans les champs de la guerre aux Dieux infernaux. Ils n'ont point reproché à Pélopidas cet amour vif de la Patrie, qui l'arma contre les Tyrans, & l'engagea dans l'entrepriſe la plus périlleuſe. Nos deſirs ſont nos moteurs, & c'eſt la force de nos deſirs qui détermine celle de nos vices & de nos vertus. Un homme ſans deſirs & ſans beſoins, eſt ſans eſprit & ſans raiſon. Nul motif ne l'engage à combiner, ni à comparer ſes idées entr'elles. Plus l'homme approche de cet état d'apathie, plus il eſt ſtupide. Si les Souverains de l'Orient ſont en général ſi peu éclairés, c'eſt que l'eſprit eſt fils du deſir & du beſoin. Or les Sultans n'éprouvent ni l'un, ni l'autre. Il n'eſt point de plaiſir qu'un ſimple acte de leur volonté ne leur procure: l'eſprit leur eſt donc preſque toujours inutile. Le ſeul cas où il leur devient néceſſaire, c'eſt lorſque, jaloux du titre de Conquérants, ils veulent envahir le ſceptre d'un voiſin puiſſant. Dans toute autre poſition, exiger des lumieres d'un Deſpote, c'eſt vouloir un effet ſans cauſe. Compter dans un Gouvernement arbitraire ſur l'eſprit d'un Monarque né ſur le trône, c'eſt folie. Auſſi, ſauf le haſard d'une éducation ſinguliere, eſt-il peu de Souverains abſolus & éclairés: auſſi l'hiſtoire ne compte-t-elle communément au nombre des grands Rois que les Henri IV, les Frédé-

anéantit l'ame ; & tout homme ſans paſſions n'a en lui ni principe d'action, ni motif pour ſe mouvoir.

Vous êtes, ô Miniſtres Catholiques ! riches & puiſſants ſur la terre ; mais votre pouvoir peut être détruit avec celui des nations auxquelles vous commandez. Augmentez leur abrutiſſement ; & ces nations, vaincues par d'autres, ceſſeront de vous être ſoumiſes. Il faut pour votre intérêt même que les paſſions & les beſoins continuent de vivifier l'homme. Pour les étouffer en lui, il faudroit changer ſa nature.

O vénérables Théologiens ! ô brutes ! ô mes freres ! abandonnez ce projet ridicule : étudiez le cœur humain, examinez les reſſorts qui le meuvent ; & ſi vous n'avez encore aucune idée nette de la morale & de la Politique *e*), abſtenez-vous de l'enſeigner. L'orgueil

ric, les Catherine II, &c. & ceux d'entre les Princes dont l'éducation fut dure, & qui d'ailleurs eurent une fortune à faire & mille obſtacles à ſur-monter.

e) Un dévot peut exceller en Géométrie, en certain genre de Peinture : mais vu la contradiction actuelle qui ſe trouve entre l'intérêt public & l'intérêt du Prêtre, on ne peut ſans inconſéquence, être à la fois pieux & homme d'Etat, dévot & bon citoyen, c'eſt-à-dire, honnête homme. C'eſt une vérité que démontrera la ſuite de cet Ouvrage.

sans. Ils n'ont encore sur l'éducation que des idées confuses ; & delà, la contradiction révoltante de tous leurs préceptes.

CHAPITRE X.

Exemple des idées ou préceptes contradictoires reçus dans la première jeunesse.

QU'ON me pardonne si, pour faire plus vivement sentir la contradiction de tous les préceptes de notre éducation, je suis forcé de descendre à un ton peu noble : le sujet l'exige. C'est dans les maisons religieuses & destinées à l'instruction des jeunes filles, que ces contradictions sont les plus frappantes. J'entre donc au couvent. Il est huit heures du matin : c'est le temps de la conférence, celui où, dans un discours sur la pudeur, la Supérieure prouve qu'une pensionnaire ne doit jamais lever les yeux sur un homme. Neuf heures sonnent ; le maître à danser est au parloir. Formez bien vos pas, dit-il, à son écoliere : levez cette tête, & regardez toujours votre danseur. Or lequel croire, du maître de danse, ou de

la Prieure? La penſionnaire l'ignore, & n'acquiert, ni les graces que le premier veut lui donner, ni la réſerve que la ſeconde lui prêche. Or à quoi rapporter ces contradictions dans l'inſtruction, ſinon aux deſirs contradictoires qu'ont les parents, que leur fille ſoit à la fois agréable & réſervée, & qu'elle joigne la prudence du cloître aux graces du théâtre? ils veulent concilier les inconciliables *a*).

L'inſtruction turque eſt peut-être la ſeule conſéquente à ce qu'en ce pays l'on exige des femmes *b*).

a) On deſire qu'une fille ſoit vraie & ingénue. On lui préſente un époux: il ne lui plaît pas; elle le dit: on le trouve mauvais. Les parents veulent donc qu'elle ſoit vraie ou fauſſe, ſuivant l'intérêt qu'ils ont qu'elle ſoit l'une ou l'autre.

b) Le Turc croit la femme formée pour le plaiſir de l'homme & créée pour irriter ſes deſirs. Telle eſt, dit-il, l'intention marquée de la Nature. Or qu'en Turquie, l'on permette à l'art d'ajouter encore aux beautés des femmes; qu'on leur ordonne même de perfectionner en elles les moyens de charmer: rien de plus ſimple. Quel abus faire de la beauté dans le Serrail où elle eſt renfermée? Suppoſons, ſi l'on veut, un pays où les femmes ſoient en commun. Plus dans ce pays elles inventeroient de moyens de ſéduire, plus elles multiplieroient les plaiſirs de l'homme. Quelque degré de perfection qu'elles atteigniſſent en ce genre, on peut aſſurer que leur coquetterie n'auroit rien de contraire au bonheur public. Tout ce que l'on pourroit en-

Les préceptes de l'éducation ſeront incertains & vagues, tant qu'on ne les rapportera point à un but unique. Quel peut être ce but? Le plus grand avantage public, c'eſt-à-dire, le plus grand plaiſir & le plus grand bonheur du plus grand nombre des citoyens.

Les parents perdent-ils cet objet de vue; ils errent çà & là dans les voies de l'inſtruction. La mode ſeule eſt leur guide. Ils apprennent d'elle, que, pour faire de leur fille une Muſicienne, il faut lui payer un maître de Muſique; & ils ignorent que pour lui donner des

core exiger d'elles, c'eſt qu'elles connuſſent tant de vénération pour leur beauté & leurs faveurs, qu'elles eruſſent n'en devoir faire part qu'aux hommes déja diſtingués par leur génie, leur courage ou leur probité. Leurs faveurs par ce moyen deviendroient un encouragement aux talents & aux vertus. Mais en Turquie, ſi les femmes peuvent ſans inconvénient s'inſtruire de tous les arts de la volupté, en ſeroit-il de même dans un pays, où, comme en Europe, elles ne ſont ſi renfermées, ſi communes; où, comme en France, toutes les maiſons ſont ouvertes? S'imagine-t-on qu'en multipliant dans les femmes les moyens de plaire, on augmentât beaucoup le bonheur des époux? J'en doute; & juſqu'à ce qu'on ait fait quelque réforme dans les loix du mariage, ce que l'art pourroit ajouter aux beautés naturelles du ſexe, ſeroit peut-être en contradiction avec l'uſage que les loix européennes lui permettent d'en faire.

idées nettes de la vertu, il faut pareillement lui payer un maître de morale.

Lorsqu'une mere s'est chargée de l'éducation de sa fille, elle lui dit le matin, en mettant son rouge, que la beauté n'est rien, que la bonté & les talents sont tout *c*). L'on entre en ce moment à la toilette de la mere: chacun répete à la petite fille qu'elle est jolie; on ne la loue pas une fois l'an sur ses talents *d*), & son humanité; d'ailleurs, les seules récompenses promises à son application, à ses vertus, sont des parures; & l'on veut cependant que la petite fille soit indifférente à sa beauté. Quelle confusion une telle conduite ne doit-elle pas jetter dans ses idées!

L'instruction d'un jeune homme n'est pas plus conséquente. Le premier devoir qu'on lui prescrit, c'est l'observa-

c) Assure-t-on une fille que sans talents on reste sans époux? elle apprendra demain que la plus sotte de ses compagnes a fait un excellent mariage, parce qu'elle avoit tant de dot, & qu'on n'épouse plus que la dot.

d) Si l'on ne loue communément que la beauté dans une fille, c'est que la beauté est réellement la qualité la plus intéressante, la plus desirable dans celle à qui l'on fait visite, & dont on n'est ni le mari, ni l'ami, & que chez les femmes, les hommes ne sont jamais qu'en visite.

Dans de tels pays, l'homme à l'abri de la perſécution, eſt le muet, le ſot ou le menteur.

Qu'à force de ſoins un Inſtituteur parvienne enfin à inſpirer à ſon éleve la douceur & l'humanité, le Directeur entre, & dit à cet éleve, qu'on peut pardonner aux hommes leurs vices, & non leurs erreurs; que dans ce dernier cas l'indulgence eſt un crime, & qu'il faut brûler quiconque ne croit comme lui.

Telle eſt l'ignorance & la contradiction du Théologien, qu'il déclame encore contre les paſſions au moment même qu'il veut exciter l'émulation de ſon diſciple. Il oublie alors que l'émulation eſt une paſſion, & même une paſſion très-forte, à en juger par ſes effets.

Tout eſt donc contradiction dans l'éducation. Quelle en eſt la cauſe? l'ignorance où l'on eſt des vrais principes de cette ſcience: l'on n'en a que des idées confuſes. Il faudroit éclairer les hommes; le Prêtre s'y oppoſe. La vérité luit-elle un moment ſur eux? il en abſorbe les rayons dans les ténebres de la ſcholaſtique. L'erreur & le crime cherchent tous deux l'obſcurité;

l'une des mots, *i*) l'autre de la nuit. Qu'au reſte, l'on ne rapporte point à la ſeule théologie toutes les contradictions de notre éducation : il en eſt auſſi qu'on doit aux vices des gouvernements. Comment perſuader à l'adoleſcent d'être fidelle, d'être ſûr dans la ſociété, & d'y reſpecter les ſecrets d'autrui, lorſqu'en Angleterre même, le Gouvernement, ſous le prétexte même le plus frivole, ouvre les lettres des particuliers, & trahit la confiance publique? comment ſe flatter de lui inſpirer l'horreur de la délation & de l'eſpionnage, s'il voit les eſpions honorés, penſionnés & comblés de bienfaits?

On veut qu'au ſortir du College, un jeune homme ſe répande dans le monde, qu'il s'y rende agréable, qu'il y ſoit toujours chaſte. Eſt-ce au moment où le beſoin d'aimer ſe fait le plus vivement ſentir, qu'inſenſible aux attraits

i) Pourquoi les diſputes théologiques ſur la grace ſont-elles interminables? C'eſt qu'heureuſement pour les diſputants, ni les uns, ni les autres n'ont d'idées nettes de ce dont ils parlent. En préſentent-ils de plus claires dans leurs définitions de la Divinité? le Cardinal du Perron, après avoir, dans un diſcours, prouvé l'exiſtence de Dieu à Henri III, lui dit : Si votre Majeſté le deſire, je lui en prouverai tout auſſi évidemment la non-exiſtence.

des femmes, *k*) un jeune homme peut vivre ſans deſir au milieu d'elles? La ſtupidité paternelle s'imagineroit-elle, lorſque le gouvernement fait bâtir des ſalles d'Opéra, lorſque l'uſage en ouvre l'entrée à la jeuneſſe, que, jalouſe de ſa virginité, elle voie toujours d'un œil indifférent un ſpectacle où les tranſports, les plaiſirs & le pouvoir de l'amour, ſont peints des plus vives couleurs, & où cette paſſion pénetre dans les ames par les organes de tous les ſens? *l*)

Je

k Je ſuppoſe qu'on voulût réellement attiédir dans les jeunes gens les deſirs de l'amour; que faire? Inſtituer des exercices violents, & en inſpirer le goût à la jeuneſſe. L'exercice eſt en ce genre le ſermon le plus efficace. Plus on tranſpire, plus on dépenſe d'eſprits animaux, moins il reſte de force pour l'amour. La froideur & l'indifférence des ſauvages du Canada, tiennent à la fatigue & à l'épuiſement éprouvés dans des chaſſes longues & pénibles.

l) Qu'on ne conclue point de ce texte, que je veuille détruire les ſalles d'Opéra ou de la Comédie. Je ne condamne ici que la contradiction entre nos uſages & les préceptes actuels de notre morale. Je ne ſuis, ni ennemi des ſpectacles, ni ſur ce point de l'avis de M. Rouſſeau. Les ſpectacles ſont ſans contredit un plaiſir. Or il n'eſt point de plaiſir qui, dans les mains d'un Gouvernement ſage, ne puiſſe devenir un principe productif de vertu, lorſqu'il en eſt la récompenſe.

Je ne finirois pas ſi je voulois donner la liſte de toutes les contradictions de l'éducation européenne, & ſur-tout de la Papiſte. Dans le brouillard de ſes préceptes, comment reconnoître le ſentier de la vertu ? le Catholique s'en écarte donc ſouvent. Auſſi, ſans principes fixes à cet égard, c'eſt aux poſitions où il ſe trouve, aux livres, aux amis, & enfin aux maîtreſſes, que le haſard lui donne, qu'il doit ſes vices ou ſes vertus. Mais eſt-il un moyen de rendre l'éducation de l'homme plus indépendante du haſard, & comment faire pour y réuſſir ?

N'enſeigner que le vrai. L'erreur ſe contredit toujours : la vérité, jamais.

Ne point abandonner l'éducation des citoyens à deux puiſſances, qui, diviſées d'intérêt, enſeigneront toujours deux morales *m*) contradictoires.

m) Pourquoi la plupart des hommes éclairés regardent-ils toute Religion comme incompatible avec une bonne morale ? C'eſt que les Prêtres de toute Religion ſe donnent pour les ſeuls juges de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines : c'eſt qu'ils veulent que les déciſions théologiques ſoient regardées comme le vrai code de la Morale. Or, le prêtre eſt un homme. En cette qualité, il juge conformément à ſon intérêt. Son intérêt eſt preſque toujours contraire à l'intérêt public. La plupart de ſes jugements ſont donc injuſtes. Telle eſt cepen-

Par quelle fatalité, dira-t-on, preſque tous les peuples ont-ils confié au Sacerdoce l'inſtruction morale de leur jeuneſſe ? Qu'eſt-ce que la morale des Papiſtes ? Un compoſé de ſuperſtitions. Cependant il n'eſt rien qu'à l'aide de la ſuperſtition, le Sacerdoce n'exécute. C'eſt par elle qu'il dépouille les Magiſtrats de leur autorité, & les Rois de leur pouvoir légitime : c'eſt par elle qu'il ſoumet les Peuples, qu'il acquiert ſur eux une puiſſance ſouvent ſupérieure aux loix, & par elle enfin qu'il corrompt juſqu'aux principes de la morale. Quel remede à ce mal ? Il n'en eſt qu'un : c'eſt de refondre en entier cette ſcience. Il faudroit qu'un nouvel eſprit préſidât à la formation de ſes nouveaux principes, & que tous tendiſſent à l'avantage public.

dant la puiſſance du prêtre ſur l'eſprit des peuples, qu'ils ont pour les ſophiſmes de l'école, ſouvent plus de vénération que pour les ſaines maximes de la Morale. Quelles idées nettes les peuples pourroient-ils s'en former ? Les déciſions de l'Egliſe, auſſi variables que ſes intérêts, y portent ſans ceſſe confuſion, obſcurité & contradiction. Qu'eſt ce que l'Egliſe ſubſtitue aux vrais principes de la Juſtice ? Des obſervances & des cérémonies ridicules. Auſſi dans ſes diſcours ſur Tite Live, Machiavel attribue-t-il l'exceſſive méchanceté des Italiens, à la fauſſeté & à la contradiction des préceptes moraux de la Religion Catholique.

Il eſt temps que ſous le titre de ſaints Miniſtres de la Morale, les Magiſtrats la fondent ſur des principes ſimples, clairs, conformes à l'intérêt général, & dont tous les citoyens puiſſent ſe former des idées également juſtes & préciſes. Mais la ſimplicité & l'uniformité de ces principes conviendroit-elle aux différentes paſſions des hommes?

Leurs deſirs peuvent être différents; mais leur maniere de voir eſt eſſentiellement la même: ils agiſſent mal, & voient bien. Tous naiſſent avec l'eſprit juſte; tous ſaiſiſſent la vérité, lorſqu'on la leur préſente clairement. Quant à la jeuneſſe, elle en eſt d'autant plus avide, qu'elle a moins d'habitudes à rompre, & d'intérêt à voir les objets différents de ce qu'ils ſont. Ce n'eſt pas ſans peine qu'on parvient à fauſſer l'eſprit des jeunes gens. Il faut pour cet effet toute la patience & tout l'art de l'éducation actuelle: encore entrevoient-ils de temps en temps, à la lueur de la raiſon naturelle, la fauſſeté des opinions dont on a chargé leur mémoire. Que ne les en effacent-ils, pour leur ſubſtituer des idées nouvelles? Un pareil changement dans les idées ſuppoſe du temps & des ſoins, & cette tâche eſt trop pénible pour la plupart des hommes, qui ſou-

vent deſcendent au tombeau, ſans avoir encore acquis d'idées nettes & préciſes de la vertu.

Quant en auront-ils de ſaines ? lorſque le ſyſtême religieux ſe confondra avec le ſyſtême du bonheur national; lorſque les Religions, inſtruments habituels de l'ambition ſacerdotale, le deviendront de la félicité publique. Eſt-il poſſible d'imaginer une telle Religion ? L'examen de cette queſtion mérite l'attention du ſage. Je jetterai donc en paſſant un coup d'œil ſur les fauſſes Religions.

CHAPITRE XI.

Des fauſſes Religions.

Toute Religion, dit Hobbes, *fondée ſur la crainte d'un pouvoir inviſible, eſt un conte, qui, avoué d'une nation, porte le nom de religion; déſavoué de cette même nation, porte le nom de ſuperſtition.* Les neuf incarnations de Wiſtnou ſont religion aux Indes, & conte à Nuremberg.

Je ne m'autoriſerai point de cette définition pour nier la vérité de la Religion. Si j'en crois ma nourrice & mon précepteur, toute autre Religion eſt

fauſſe : la mienne ſeule eſt la vraie *a*). Mais eſt-elle reconnue pour telle par l'univers ? Non ; la terre gémit encore ſous une multitude de temples conſacrés à l'erreur. Il n'en eſt aucuns qui ne ſoit la Religion de quelques contrées.

L'hiſtoire des Numa, des Zoroaſtres, des Mahomets & de tant de fondateurs de cultes modernes, nous apprend que toutes les Religions peuvent être conſidérées comme des inſtitutions politiques, qui ont une grande influence ſur le bonheur des nations. Je penſe donc, puiſque l'eſprit humain produit encore de temps en temps des Religions nouvelles, qu'il eſt important, pour les rendre le moins malfaiſantes poſſible, d'indiquer le plan à ſuivre dans leur création.

Toutes les Religions ſont fauſſes, à l'exception de la Religion chrétienne : mais je ne la confonds pas avec le Papiſme.

a) Peut-être cette aſſertion paroîtra-t-elle abſurde. Au reſte, cette abſurdité m'eſt commune avec tous les hommes. Ce ridicule en moi, comme en eux, eſt l'effet de l'orgueil. Si chacun croit ſa Religion la meilleure, c'eſt que chacun ſe dit : *qui ne penſe pas comme moi, a tort.* Je le dis donc comme les autres.

CHAPITRE XII.

Le Papisme est d'institution humaine.

LE Papisme n'est aux yeux d'un homme sensé qu'une pure idolatrie *a*). L'Eglise Romaine n'y voyoit sans doute

a) L'homme, dit Fontenelle, a fait Dieu à son image, & ne pouvoit faire autrement. C'est sur les Cours Orientales que les Moines ont modelé la Cour céleste. Le Prince d'Orient, invisible à la plupart de ses sujets, n'est accessible qu'à ses seuls Courtisans. Les plaintes du peuple ne parviennent à lui que par l'organe de ses favoris. Les Moines, sous le nom de Saints, ont pareillement environné de favoris le trône du Monarque de l'Univers, & ont voulu que les graces célestes ne s'obtinssent que par l'intercession de ces Saints. Mais pour se les rendre favorables, que faire? Les prêtres assemblés à cet effet décidèrent, qu'en bois sculpté ou non sculpté, l'on placeroit des images dans les Eglises, qu'on s'agenouilleroit devant elles, comme devant celles du Très-Haut; que les signes extérieurs de l'adoration seroient les mêmes pour l'Eternel & ses favoris, & enfin honorés par les Chrétiens, comme les Pénates & les Fétiches par les Payens & les Sauvages. St. Nicolas en Russie, par exemple, & St. Janvier à Naples, auroient plus de considération, & attireroient plus de respect que Dieu lui-même.

C'est sur ces faits que sont fondées les accusations portées contre les Eglises Grecque & Latine. C'est à la derniere sur-tout qu'on doit le

qu'une inſtitution humaine, lorſqu'elle faiſoit de cette Religion un uſage ſcandaleux, un inſtrument de ſon avarice & de ſa grandeur ; qu'elle s'en ſervoit pour favoriſer les projets criminels des Papes, & légitimer leur avidité & leur ambition. Mais ces imputations, diſent les Papiſtes, ſont calomnieuſes.

Pour en prouver la vérité, je demande, s'il eſt vraiſemblable que des Chefs d'Ordres monaſtiques regardaſſent la Religion comme divine, lorſque, pour enrichir eux & leurs Couvents, ils défendoient aux Moines d'enterrer en terre ſainte quiconque mouroit ſans leur rien laiſſer ; s'ils étoient eux-mêmes dupes d'une croyance publiquement profeſſée, lorſqu'ils ſe rendoient *b*) propriétabliſſement du Fétichiſme. Ainſi la France a, dans St. Denis, un Fetiche national ; dans Sainte Génevieve, une Fétiche de la Capitale ; & il n'eſt point de communauté ni de citoyen, qui, ſous le nom de Pierre, de Claude, ou de Martin, n'ait encore ſon Fétiche particulier.

b) Point de ruſe, de menſonges, de preſtiges, d'abus de confiance, enfin de moyens vils & bas que les prêtres n'aient employés pour s'enrichir. Les Capitulaires recueillis par Baluze, T. 2, nous inſtruiſent de la maniere dont autrefois les Eccléſiaſtiques parvinrent en France à ſe faire payer la dixme. " Ils firent deſcen-„ dre du ciel une Lettre de Jeſus-Chriſt. Par „ cette lettre, le Sauveur menace les Payens,

enfin l'adreſſe de faire ſoudoyer cette milice eccléſiaſtique, par les nations même où elle l'établiſſoit.

Le même motif lui faiſant deſirer la multiplication du Clergé ſéculier, elle multiplia les Sacrements ; & les peuples, pour ſe les faire adminiſtrer, furent forcés d'augmenter le nombre de leurs Prêtres. Il égala bientôt celui des ſauterelles de l'Egypte. Comme elles, ils dévorerent les moiſſons ; & ces Prêtres ſéculiers furent entretenus aux dépens des nations Catholiques. Pour lier ces Prêtres plus étroitement à ſes intérêts, & jouir ſans partage de leur affection, l'Egliſe voulut encore, que, célibataires forcés, ils vécuſſent ſans femmes, ſans enfants ; mais d'ailleurs dans un luxe & une aiſance, qui, de jour en jour, leur rendit leur état plus cher. Ce n'eſt pas tout : pour accroître encore & ſa richeſſe & ſon pouvoir, l'Egliſe Romaine tenta, ſous le nom du dernier St. Pierre ou autre, de lever des impôts dans tous les Royaumes. Elle ouvrit à cet effet une banque entre le ciel & la terre, & fit, ſous le nom d'indulgences, payer argent comptant dans ce monde, des billets à ordre directement tirés ſur le Paradis.

Or lorſqu'en tous les ſiecles on voit le Sacerdoce ſacrifier conſtamment la vertu

au desir de la grandeur & de la richesse ; lorsqu'en étudiant l'histoire des Papes, de leur politique, de leur ambition, de leurs mœurs, enfin de leur conduite, on la trouve si différente de celle prescrite par l'Evangile, comment imaginer que les Chefs de cette Religion aient vu en elle autre chose qu'un moyen d'envahir la puissance & les trésors de la terre *d*) ? D'après les mœurs & la conduite

d) Que d'après ces faits les Papistes vantent encore la grande perfection où leur Religion porte les mœurs, ils ne feront point de prosélites. Pour éclaircir les prétentions de ces Papistes, qu'on se demande quel est l'objet de la science de la Morale ? L'on voit que ce ne peut être que le *Bonheur général* ; que si l'on exige des vertus dans les particuliers, c'est que les vertus des membres font la félicité du tout. On voit que le seul moyen de rendre à la fois les peuples éclairés, vertueux & fortunés, c'est d'assurer par de bonnes loix les propriétés des citoyens, c'est d'éveiller leur industrie, de leur permettre de penser, & de communiquer leurs pensées. Or la Religion Papiste est-elle la plus favorable à de telles loix ? les hommes sont-ils en Italie & en Portugal, plus assurés qu'en Angleterre de leur vie & de leurs biens ? y jouissent-ils d'une plus grande liberté de penser ? le Gouvernement y a-t-il de meilleures mœurs ? y est-il moins dur, par conséquent plus respectable ? L'expérience ne prouve-t-elle pas, au contraire, que les Luthériens, les Calvinistes de l'Allemagne, sont mieux gouvernés & plus heureux que les Catholiques, & que les Cantons Protestants de la Suisse sont plus riches & plus

des Moines, du Clergé & des Pontifes, un Réformé peut, je crois, montrer, pour la juſtification de ſa croyance & l'avantage des nations, que le Papiſme ne fut jamais qu'une inſtitution humaine. Mais pourquoi les Religions n'ont-elles été juſqu'à préſent que locales? ſeroit-il poſſible d'en concevoir une qui devint univerſelle?

CHAPITRE XIII.

De la Religion univerſelle.

UNE Religion univerſelle ne peut être fondée que ſur des principes éternels, invariables, & qui, ſuſceptibles, comme les propoſitions de la Géométrie, des démonſtrations les plus rigoureuſes, ſoient puiſées dans la nature de l'homme & des choſes. Eſt-il de tels principes? & ces principes connus peuvent-ils également convenir à toutes les

puiſſants que les Cantons Papiſtes? La Religion Réformée tend donc plus directement au bonheur public que la Catholique: elle eſt donc plus favorable à l'objet que ſe propoſe la Morale. Elle inſpire donc de meilleures mœurs, & dont l'excellence n'a d'autre meſure que la félicité même des peuples.

nations ? Oui, ſans doute : & s'ils varient, ce n'eſt que dans quelques-unes de leurs applications aux contrées différentes où le haſard place les divers peuples.

Mais entre les principes ou loix convenables à toutes les Sociétés, quelle eſt la premiere & la plus ſacrée? Celle qui promet à chacun la propriété de ſes biens, de ſa vie & de ſa liberté.

Eſt-on propriétaire incertain de ſa terre? on ne laboure point ſon champ, on ne cultive point ſon verger. Une nation eſt bientôt ravagée & détruite par la famine. Eſt-on propriétaire incertain de ſa vie & de ſa liberté ? l'homme toujours en crainte eſt ſans courage & ſans induſtrie : uniquement occupé de ſa conſervation perſonnelle, & reſſerré en lui-même, il ne porte point ſes vues au dehors, il n'étudie point la ſcience de l'homme, il n'en obſerve ni les deſirs, ni les paſſions. Ce n'eſt cependant que dans cette connoiſſance préliminaire, qu'on peut puiſer celle des loix les plus conformes au bien public.

Par quelle fatalité de telles loix, ſi néceſſaires aux ſociétés, leur ſont-elles encore inconnues ? Pourquoi le ciel ne les leur a-t-il pas révélées? Le ciel, répondrai-je, a voulu que l'homme, par

ſa raiſon, coopérât à ſon bonheur, & que, dans les ſociétés nombreuſes *a*), le chef-d'œuvre d'une excellente législation fût, comme celui des autres ſciences, le produit de l'expérience & du génie.

Dieu a dit à l'homme : Je t'ai créé, je t'ai donné cinq ſens, je t'ai doué de mémoire, & par conſéquent de raiſon : j'ai voulu que ta raiſon, d'abord aiguiſée par le beſoin, éclairée enſuite par l'expérience, pourvût à ta nourriture, t'apprît à féconder la terre, à perfectionner les inſtrumens du labourage, de l'agriculture ; enfin, toutes les ſciences de premiere néceſſité : j'ai voulu que cultivant cette même raiſon, tu parvinſſes à la connoiſſance de mes volontés morales, c'eſt-à-dire, de tes devoirs envers

a) **Il eſt de grandes, il eſt de petites Sociétés.** Les loix de ces dernieres ſont ſimples, parce que leurs intérêts le ſont : elles ſont conformes à l'intérêt du plus grand nombre, parce qu'elles ſe font du conſentement de tous : elles ſont enfin très-exactement obſervées, parce que le bonheur de chaque individu eſt attaché à leur obſervation : c'eſt le bon Sens qui dicte les loix des petites Sociétés ; c'eſt le Génie qui dicte celles des grandes.

Mais qui peut déterminer les hommes à former des Sociétés ſi nombreuſes ? Le haſard, l'ignorance des inconvénients attachés à de telles Sociétés ; enfin, le deſir de conquérir, la crainte d'être ſubjugué, &c.

la société, des moyens d'y maintenir l'ordre, enfin, à la connoissance de la meilleure législation possible.

Voilà le seul culte auquel je veux que l'homme s'éleve, le seul qui puisse devenir universel, le seul digne d'un Dieu, & qui soit marqué de son sceau & de celui de la vérité. Tout autre culte porte l'empreinte de l'homme, de la fourberie & du mensonge. La volonté d'un Dieu juste & bon, c'est que les fils de la terre soient heureux, & qu'ils jouissent de tous les plaisirs compatibles avec le bien public.

Tel est le vrai culte, celui que la Philosophie doit révéler aux nations. Nuls autres saints dans une telle Religion, que les bienfaiteurs de l'humanité, que les Lycurgues, les Solons, les Sidney, que les Inventeurs de quelque art, de quelque plaisir nouveau, mais conforme à l'intérêt général : nuls autres réprouvés au contraire, que les malfaiteurs envers la société, & les atrabilaires ennemis de ses plaisirs.

Les Prêtres feront-ils un jour les apôtres d'une telle Religion ? L'intérêt le leur défend. Les nuages répandus sur les principes de la morale & de la législation, (qui ne sont essentiellement que la même science,) y ont été amoncelés

par leur politique. Ce n'eſt plus déſormais que ſur la deſtruction de la plupart des Religions, qu'on peut dans les Empires jetter les fondements d'une morale ſaine. Plût à Dieu que les Prêtres, ſuſceptibles d'une ambition noble, euſſent cherché dans les principes conſtitutifs de l'homme, les loix invariables ſur leſquelles la nature & le ciel veulent qu'on édifie le bonheur des ſociétés! plût à Dieu que les ſyſtêmes religieux puſſent devenir le Palladium de la félicité publique! C'eſt aux Prêtres qu'on en confieroit la garde: ils jouiroient d'une gloire & d'une grandeur fondée ſur la reconnoiſſance publique. Ils pourroient ſe dire chaque jour: c'eſt par nous que les mortels ſont heureux. Une telle grandeur, une gloire auſſi durable, leur paroît vile & mépriſable. Vous pouviez, ô Miniſtres des Autels, devenir les idoles des hommes éclairés & vertueux; vous avez préféré de commander à des ſuperſtitieux & à des eſclaves: vous vous êtes rendus odieux aux bons citoyens, parce que vous êtes la plaie des nations, l'inſtrument de leur malheur, & les deſtructeurs de la vraie morale!

La morale fondée ſur des principes vrais, eſt la ſeule vraie Religion. Ce-

pendant s'il étoit des hommes dont la crédulité avide *b*) ne trouvât à se satisfaire que dans une Religion mystérieuse; que les amis du merveilleux sachent du moins, parmi les Religions de cette espece, quelle est celle dont l'établissement feroit le moins funeste aux nations.

CHAPITRE XIV.

Des conditions sans lesquelles une Religion est destructive du bonheur national.

UNE Religion intolérante, une Religion dont le culte exige une dépense considérable, est, sans contredit, une Religion nuisible. Il faut qu'à la longue son intolérance dépeuple l'Empire, & que son culte trop coûteux le ruine *a*).

b) Shaftesbury, dans son Traité de l'enthousiasme, parle d'un Evêque, qui ne trouvant point encore dans le Catéchisme Catholique de quoi satisfaire son insatiable crédulité, se mit encore à croire les contes des Fées.

a) Il en est du Papisme, comme du Despotisme; l'un & l'autre dévorent le pays où ils s'établissent. Le plus sûr moyen d'affoiblir les Puissances de l'Angleterre & de la Hollande, seroit d'y établir la Religion Catholique.

un Etat *c*), ne peut être long-temps la Religion d'un Empire éclairé & policé *d*). Un peuple qui s'y soumet,

vrai même à ce sujet, que la puissance temporelle étant spécialement chargée de veiller au bonheur temporel des peuples, elle a droit de se charger elle-même de l'administration des legs faits à l'indigence, & de rentrer dans tous les fonds que les Moines ont volés aux pauvres. Mais quel usage en faire? Les employer exactement au soulagement des malheureux, soit par des diminutions d'impôts, soit par l'acquisition de petits domaines, qui, distribués à ceux que leur misere en a dépouillés, les rendroit Citoyens, en les rendant propriétaires.

c) Si notre Religion, disent les Papistes, est très-coûteuse, c'est que les instructions y sont très-multipliées. Soit. Mais quel est le produit de ces instructions? les hommes en sont-ils meilleurs? Non. Que faire pour les rendre tels? Partager la dixme de chaque paroisse entre les paysans qui cultiveront le mieux leurs terres, & feront les actions les plus vertueuses. Le partage de cette dixme formera plus de travailleurs & d'hommes honnêtes, que les prônes de tous les Curés.

d) L'Histoire d'Irlande nous apprend, T. I, p. 303, que cette Isle fut toujours exposée autrefois à la voracité d'un Clergé très-nombreux. Les Poëtes, Prêtres du pays, y jouissoient de tous les avantages, immunités & privileges des Prêtres Catholiques. Comme ces derniers, ils y étoient entretenus aux dépens du public. Les Poëtes en conséquence se multiplierent à tel point, que Hugh, alors Roi d'Irlande, sentit la nécessité de décharger ses sujets d'un entretien si onéreux. Ce Prince aimoit ses peuples: il étoit courageux; il entreprit de détruire les

ne travaille plus que pour l'entretien du luxe & l'aiſance des Prêtres ; & chacun des citoyens n'eſt qu'un ſerf du Sacerdoce.

Pour être bonne, il faut qu'une Religion ſoit, & peu coûteuſe *e*) & tolérante. Il faut que ſon Clergé ne puiſſe rien ſur le Citoyen. La crainte du Prêtre dégrade l'eſprit & l'ame, abrutit l'un, avilit l'autre. Armera-t-on toujours d'un glaive les Miniſtres des Autels ? ignore-t-on les barbaries commiſes par leur intolérance ? que de ſang répandu par elle ! la terre en eſt encore abreuvée. Pour aſſurer la paix des Nations, ce n'eſt point aſſez de la tolérance civile ; l'Eccléſiaſtique doit concourir au même but. Tout dogme eſt un germe de diſcorde & de crime, jeté entre les

Prêtres, ou du moins d'en diminuer extrêmement le nombre : il y réuſſit.

En Penſylvanie, point de Religion établie par le Gouvernement : chacun y adopte celle qu'il veut. Le Prêtre n'y coûte rien à l'Etat : c'eſt aux habitants à s'en fournir ſelon leur beſoin, à ſe cotiſer à cet effet. Le Prêtre y eſt, comme le Négociant, entretenu aux dépens du conſommateur. Qui n'a point de Prêtre & ne conſomme point de cette denrée, ne paie rien. La Penſylvanie eſt un modele dont il ſeroit à propos de tirer copie.

e) Numa lui-même n'avoit inſtitué que quatre Veſtales & un très-petit nombre de Prêtres.

hommes. Quelle eſt la Religion vraiment tolérante ? Celle, ou qui n'a, comme la payenne, aucun dogme, ou qui ſe réduit, comme celle des Philoſophes, à une morale ſaine & élevée, qui, ſans doute, ſera un jour la Religion de l'univers.

Il faut de plus qu'une Religion ſoit douce & humaine ;

Que ſes cérémonies n'aient rien de triſte & de ſévere ;

Qu'elle préſente par-tout des ſpectacles pompeux & des fêtes *f*) agréables ;

Que ſon culte excite des paſſions, mais des paſſions dirigées au bien général : la Religion qui les étouffe, produit des Talapoins, des Bonzes, des Bramines, & jamais de Héros, d'hommes illuſtres & de grands citoyens.

Une Religion eſt-elle gaie ; ſa gaieté ſuppoſe une noble confiance dans la bonté de l'Etre ſuprême. Pourquoi en faire un tyran oriental, lui faire punir des fautes légeres par des châtiments éternels ? pourquoi mettre ainſi le nom de la Divinité au bas du portrait du

f) Entre la Religion Payenne & la Papiſte, je trouve, diſoit un Anglois, la même différence qu'entre l'Albane & Callot. Le nom du premier me rappelle le tableau agréable de la naiſſance de Vénus ; celui du ſecond, le tableau groteſque de la tentation de St. Antoine.

Diable ? Pourquoi comprimer les ames ſous le poids de la crainte, briſer leurs reſſorts, & d'un adorateur de Jeſus, faire un eſclave vil & puſillanime ? Ce ſont les méchants, qui peignent Dieu méchant. Qu'eſt-ce que leur dévotion ? Un voile à leurs crimes.

Une Religion s'écarte du but politique qu'elle ſe propoſe, lorſque l'homme juſte, humain envers ſes ſemblables ; lorſque l'homme diſtingué par ſes talents & ſes vertus, n'eſt point aſſuré de la faveur du ciel ; lorſqu'un deſir momentané, un mouvement de colere, ou l'omiſſion d'une meſſe, peut à jamais l'en priver.

Que les récompenſes céleſtes ne ſoient point dans une Religion le prix de quelques pratiques minucieuſes, qui donnent des idées petites de l'Eternel & fauſſes de la vertu : de telles récompenſes ne doivent point s'obtenir par le jeûne, le cilice, l'obéiſſance aveugle, & la diſcipline.

L'homme qui place ces pratiques au nombre des vertus, y peut placer auſſi l'art de ſauter, de danſer, de voltiger ſur la corde. Qu'importe aux nations, qu'un jeune homme ſe teſte, ou faſſe le ſaut périlleux ?

Si l'on a jadis diviniſé la fievre, pourquoi n'a-t-on pas encore diviniſé le bien

public ? pourquoi ce Dieu n'a-t-il pas encore ſon culte, ſon Temple & ſes Prêtres *g*)? Par quelle raiſon enfin faire une vertu ſublime de l'abnégation de ſoi-même ? L'humanité eſt dans l'homme la ſeule vertu vraiment ſublime : c'eſt la premiere & peut-être la ſeule que les Religions doivent inſpirer aux hommes ; elle renferme en elle preſque toutes les autres.

Qu'au Couvent l'on ait l'humilité en vénération : à la bonne heure. Elle favoriſe la vileté & la pareſſe *h*) monaſtique. Mais cette humilité doit-elle être la vertu d'un Peuple ? Non : le noble orgueil fut toujours celle d'une nation célebre. C'eſt le mépris des Grecs & des Romains pour les Peuples eſclaves, c'eſt le ſentiment juſte & fier de leurs forces & de leur courage, qui, concurremment avec leurs loix, leur ſoumit l'univers. L'orgueil, dira-t-on, attache l'homme

g) Les Romains conſacrerent ſous le regne de Numa, un Temple à la bonne Foi : la dédicace de ce Temple les rendit quelque temps fideles à leurs traités.

h) Quiconque affecte tant d'humilité, & s'accoutume de bonne heure à regarder la vie comme un pélérinage, ne ſera jamais qu'un Moine, & ne contribuera jamais au bonheur de l'humanité.

l'homme à la terre. Tant mieux : l'orgueil a donc ſon utilité. Loin de combattre, que la Religion fortifie dans l'homme l'attachement aux choſes terreſtres : que tout Citoyen s'occupe du bonheur, de la gloire & de la puiſſance de ſa patrie : que la Religion, panégyriſte de toute action conforme à l'avantage du plus grand nombre, ſanctifie tout établiſſement utile, & ne le détruiſe jamais. Que l'intérêt des puiſſances ſpirituelle & temporelle, ſoit un & toujours le même : que ces deux puiſſances, ſoient réunies, comme à Rome, dans les mains des Magiſtrats *i*) : que la voix du ciel ſoit déſormais celle du bien public, & que les oracles des Dieux confirment toute loi avantageuſe au Peuple.

i) La réunion des deux puiſſances, ſpirituelle & temporelle, dans les mains d'un Deſpote, ſeroit, dit-on, dangereuſe. Je le crois. En général, tout Deſpote, uniquement jaloux de ſatisfaire ſes caprices, s'occupe peu du bonheur national ; la félicité de ſes ſujets lui eſt indifférente : il feroit ſouvent uſage de la puiſſance ſpirituelle pour légitimer ſes fantaiſies & ſes cruautés. Mais il n'en feroit pas de même ſi l'on ne confioit cette puiſſance qu'au Corps de la Magiſtrature.

CHAPITRE XV.

Parmi les fauſſes Religions, quelles ont été les moins nuiſibles au bonheur des hommes ?

LA premiere que je cite, c'eſt la Religion payenne. Mais lors de ſon inſtitution, cette prétendue Religion n'étoit proprement que le ſyſtème allégoriſé de la nature. Saturne étoit le temps, Cérès la matiere, Jupiter l'eſprit générateur *a*).

a) Pourquoi Jupiter étoit-il le dernier des enfants de Saturne ? c'eſt que l'Ordre & la Génération, ſucceſſeurs du Cahos & de la Stérilité, étoient, ſelon les Philoſophes, le dernier produit du temps. Pourquoi Jupiter, en qualité de Générateur, étoit-il le Dieu de l'air ? C'eſt, diſoient ces Philoſophes, que les Végétaux, les Foſſiles, les Minéraux, les Animaux, enfin tout ce qui exiſte, tranſpire, s'exhale, ſe corrompt, & remplit l'air de principes volatils. Ces principes échauffés & mis en action par le feu ſolaire, il faut que l'air dépenſe alors en nouvelles générations, les ſels & les eſprits reçus de la putréfaction. L'air, principe unique de la génération & de la corruption, leur paroiſſoit donc un immenſe Océan, agité par des principes nombreux & différents. C'eſt dans l'air que nageoient, ſelon eux, les ſemences de tous les êtres, qui, toujours prêts à ſe reproduire, attendoient pour cet effet le moment où le haſard les dépoſât dans une matrice convenable. L'ath-

Toutes les fables de la Mythologie n'étoient que les emblèmes de quelques principes de la nature. En la conſidérant comme ſyſtème religieux, étoit-il ſi abſurde *b*) d'honorer ſous divers noms les différents attributs de la divinité ?

Dans les temples de Minerve, de Vénus, de Mars, d'Apollon & de la Fortune, qu'adoroit-on ? Jupiter, tour-à-tour, conſidéré comme ſage, comme beau, comme fort, comme éclairant & fécondant l'univers. Eſt-il plus raiſonnable d'édifier ſous les noms de St. Euſtache, de St. Martin ou de St. Roch, des Egliſes à l'Etre ſuprême ? Mais les Payens s'agenouilloient devant des ſtatues de bois ou de pierre : les Catholiques en font autant ; & ſi l'on en juge par les ſignes extérieurs, ils ont ſou-

moſphere, à leurs yeux, étoit, pour ainſi dire, toujours vivant, toujours chargé d'acides pour ronger, & de germes pour engendrer. C'étoit le vaſte récipient de tous les principes de la vie.

Les Titans & Janus, ſelon les Anciens, étoient pareillement l'emblême du Cahos : Vénus ou l'Amour ; celui de l'attraction ; ce principe productif de l'ordre & de l'harmonie de l'Univers.

b) Nous ſommes étonnés de l'abſurdité de la Religion payenne. Celle de la Religion Papiſte étonnera bien davantage un jour la poſtérité.

vent pour leurs Saints plus de vénération que pour l'Eternel.

Au reſte, je veux que la Religion payenne ait été réellement la plus abſurde : c'eſt un tort à une Religion d'être abſurde ; ſon abſurdité peut avoir des conſéquences funeſtes. Cependant ce tort n'eſt pas le plus grand de tous ; & ſi ſes principes ne ſont pas entiérement deſtructifs du bonheur public, & que ſes maximes puiſſent s'accorder avec les loix & l'utilité générale, c'eſt encore la moins mauvaiſe de toutes.

Telle étoit la Religion payenne. Jamais d'obſtacles mis par elle aux projets d'un Légiſlateur patriote. Elle étoit ſans dogmes, par conſéquent humaine & tolérante. Nulle diſpute, nulle guerre entre ſes Sectateurs, que ne pût prévenir l'attention la plus légere des Magiſtrats. Son culte d'ailleurs n'exigeoit point un grand nombre de Prêtres, & n'étoit point néceſſairement à charge à l'Etat.

Les Dieux Lares & domeſtiques ſuffiſoient à la dévotion journaliere des particuliers. Quelques temples élevés dans de grandes Villes, quelques Colleges de Prêtres, quelques fêtes pompeuſes, ſuffiſoient à la dévotion nationale. Ces fêtes, célébrées dans les temps où

la ceſſation des travaux de la campagne permet à ſes habitants de ſe rendre dans les villes, devenoient pour eux des plaiſirs. Quelque magnifiques que fuſſent ces fêtes, elles étoient rares, & par conſéquent peu diſpendieuſes. La Religion payenne n'avoit donc eſſentiellement aucun des inconvénients du Papiſme.

Cette Religion des ſens étoit d'ailleurs la plus faite pour des hommes, la plus propre à produire ces impreſſions fortes, qu'il eſt quelquefois néceſſaire au Légiſlateur de pouvoir exciter en eux. Par elle, l'imagination toujours tenue en action, ſoumettoit la Nature entiere à l'empire de la Poéſie, vivifioit toutes les parties de l'univers, animoit tout. Le ſommet des montagnes, l'étendue des plaines, l'épaiſſeur des forêts, la ſource des ruiſſeaux, la profondeur des mers, étoient par elle peuplés d'Oréades, de Faunes, de Nappées, de Hamadryades, de Tritons, de Néréides. Les Dieux & les Déeſſes vivoient en ſociété avec les mortels, prenoient part à leurs fêtes, à leurs guerres, à leurs amours. Neptune alloit ſouper chez le Roi d'Ethiopie. Les Belles & les Héros s'aſſeyoient parmi les Dieux. Latone avoit ſes autels : Hercule déifié

épouſoit Hébé. Les Héros moins célebres habitoient les champs & les bocages de l'Eliſée. Ces champs embellis depuis par l'imagination brûlante du Prophete qui y tranſporta les Houris, étoient le ſéjour des guerriers & des hommes illuſtres en tous les genres. C'eſt-là q'Achille, Patrocle, Ajax, Agamemnon, & tous les Guerriers qui combattoient ſous les murs de Troye, s'occupoient encore d'exercices militaires : c'eſt-là que les Pindare & les Homere célébroient encore les Jeux Olympiques & les exploits des Grecs.

L'eſpece d'exercice & de chant, qui, ſur la terre, avoit fait l'occupation des Héros & des Poëtes, tous les goûts enfin qu'ils y avoient contractés, les ſuivoient encore dans les enfers. Leur mort n'étoit proprement qu'une prolongation de leur vie.

Cette Religion donnée, quel devoit être le deſir le plus vif, l'intérêt le plus puiſſant des Payens ? Celui de ſervir leur Patrie par leurs talents, leur courage, leur intégrité, leur généroſité & leurs vertus. Il étoit important pour eux de ſe rendre chers à ceux avec qui ils devoient, dans les enfers, continuer de vivre après leur mort. Loin d'étouffer l'enthouſiaſme qu'une législa-

tion ſage donne pour la vertu & les talents, cette Religion l'excitoit encore. Convaincus de l'utilité des paſſions, les anciens Légiſlateurs ne ſe propoſoient point de les étouffer. Que trouver chez un Peuple ſans deſir? Sont-ce des Commerçants, des Capitaines, des Soldats, des Hommes de Lettres, des Miniſtres habiles? Non: mais des Moines.

Un Peuple ſans induſtrie, ſans courage, ſans richeſſes, ſans ſcience, eſt l'eſclave né de tout voiſin aſſez audacieux pour lui donner des fers. Il faut des paſſions aux hommes; & la Religion payenne n'en éteignoit point en eux le feu ſacré & vivifiant. Peut-être celle des Scandinaves, peu différente de celle des Grecs & des Romains, portoit-elle encore plus efficacement les hommes à la vertu. La réputation étoit le Dieu de ces Peuples. C'étoit de ce ſeul Dieu que les Citoyens attendoient leur récompenſe. Chacun vouloit être le fils de la réputation. Chacun honoroit, dans les Bardes, les Diſtributeurs de la gloire & les Prêtres du temple de la Renommée *c*). Le ſilence des Bardes

c) L'avantage de cette Religion ſur les autres eſt inappréciable: elle ne récompenſe que les talents & les actions utiles à la patrie; & le

étoit redouté des Guerriers & des Princes mêmes. Le mépris étoit le partage de quiconque n'étoit pas fils de la Réputation. Le langage de la flatterie étoit alors inconnu aux Poëtes. Séveres & incorruptibles habitants d'un pays libre, ils ne s'étoient point encore avilis par la baſſeſſe de leurs éloges. Nul d'entr'eux n'eût oſé célébrer un nom que l'eſtime publique n'eût pas déja conſacré. Pour obtenir cette eſtime, il falloit avoir rendu des ſervices à la Patrie. Le deſir religieux & vif d'une renommée immortelle, excitoit donc les hommes à s'illuſtrer par leurs talents & leurs vertus. Que d'avantages une telle Religion, plus pure d'ailleurs que la payenne, ne pourroit-elle pas procurer à une Nation !

Mais comment établir cette Religion dans une ſociété déja formée ? On ſait quel eſt l'attachement du peuple pour ſon culte, pour ſes Dieux actuels, & ſon horreur pour un culte nouveau. Quel moyen de changer à cet égard les opinions reçues ?

Ce moyen eſt peut-être plus facile qu'on ne penſe. Que chez un Peuple la

Paradis eſt dans les autres le prix du jeûne, de la retraite, de la macération, & de vertus auſſi folles qu'inutiles à la ſociété.

raiſon ſoit tolérée, elle ſubſtituera la religion de la Renommée à toute autre. N'y ſubſtituât-t-elle que le Déiſme, quel bien n'auroit-elle pas fait à l'humanité ! Mais le culte rendu à la Divinité ſe conſerveroit-il long temps pur ? Le peuple eſt groſſier ; la ſuperſtition eſt ſa Religion. Les temples élevés d'abord à l'Eternel, ſeroient bientôt conſacrés à ſes diverſes perfections : l'ignorance en feroit autant de Dieux. Soit ; & juſques-là, que le Magiſtrat la laiſſe faire. Mais qu'arrivée à ce terme, ce même Magiſtrat, attentif à diriger la marche de l'ignorance, & ſur-tout de la ſuperſtition, ne la perde point de vue ; qu'il la reconnoiſſe, quelque forme qu'elle prenne ; qu'il s'oppoſe à l'établiſſement de tout dogme, de tous principes contraires à ceux d'une bonne morale ; c'eſt-à-dire, à l'utilité publique.

Tout homme eſt jaloux de ſa gloire. Un Magiſtrat, comme à Rome, réunit-il en ſa perſonne le double emploi de Sénateur & de Miniſtre des autels ; *d*)

d) La réunion des puiſſances temporelle & ſpirituelle dans les mêmes mains, eſt indiſpenſable. On n'a rien fait contre le Corps Sacerdotal, lorſqu'on l'a ſimplement humilié. Qui ne l'anéantit point, ſuſpend & ne détruit pas ſon crédit. Un corps eſt immortel : une cir-

le Prêtre ſera toujours en lui ſubordonné au Sénateur, & la Religion toujours ſubordonnée au bonheur public.

L'Abbé de St. Pierre l'a dit : le Prêtre ne peut être réellement utile, qu'en qualité d'Officier de morale. Or, qui, mieux que le Magiſtrat, peut remplir cette noble fonction ? Qui, mieux que lui, peut faire ſentir, & les motifs d'intérêt général ſur leſquels ſont fondées les loix particulieres, & l'indiſſolubilité du lien qui unit le bonheur des individus au bonheur général ?

conſtance favorable, la confiance d'un Prince, un mouvement dans l'Etat, ſuffit pour lui rendre ſon premier pouvoir. Il reparoît alors armé d'une puiſſance d'autant plus redoutable, qu'inſtruit des cauſes de ſon abaiſſement, il eſt plus attentif à les détruire. Le Clergé d'Angleterre, eſt aujourd'hui ſans puiſſance, mais il n'eſt point anéanti. Qui peut donc répondre, diſoit un Lord, que, reprenant ſon premier crédit, ce corps ne reprenne ſa premiere férocité, & ne répande un jour autant de ſang qu'il en a déja fait couler ? Un des plus grands ſervices à rendre à la France, ſeroit d'employer une partie des revenus trop conſidérables du Clergé, à l'extinction de la dette nationale. Que diroient les Eccléſiaſtiques, ſi, juſte à leur égard, on leur conſervoit, leur vie durant, tout l'uſufruit de leurs bénéfices, & qu'on n'en diſpoſât qu'à leur mort ? Quel mal de faire rentrer tant de biens dans la circulation ?

Quelle puiſſance n'auroit pas ſur les eſprits une inſtruction morale donnée par un Sénat ? Avec quels reſpects les peuples n'en recevroient-ils pas les déciſions ? C'eſt uniquement du Corps législatif qu'on peut attendre une religion bienfaiſante, & qui d'ailleurs, peu coûteuſe & tolérante, n'offriroit que des idées grandes & nobles de la Divinité, n'allumeroit dans les amès que l'amour des talents & des vertus, & n'auroit enfin, comme la Législation, que la félicité des peuples pour objet.

Que des Magiſtrats éclairés ſoient revêtus de la puiſſance temporelle & ſpirituelle, toute contradiction entre les préceptes religieux & patriotiques diſparoîtra : tous les Citoyens adopteront les mêmes principes de morale, & ſe formeront la même idée d'une ſcience, dont il eſt ſi important que tous ſoient également inſtruits.

Peut-être s'écoulera-t-il pluſieurs ſiecles avant de faire dans les fauſſes Religions les changemens qu'exige le bonheur de l'humanité. Qu'arrivera-t-il juſqu'à ce moment ? Que les hommes n'auront que des idées confuſes de la morale ; idées qu'ils devront à la différence de leurs poſitions, & au haſard, qui,

ne plaçant jamais deux hommes précisément dans le même concours de circonstances, ne leur permettra jamais de recevoir les mêmes instructions, & d'acquérir les mêmes idées. D'où je conclus, que l'inégalité actuelle, apperçue entre l'esprit des divers hommes, ne peut être regardée comme une peuve de leur inégale aptitude à en avoir.

SECTION II.

Tous les hommes, communément bien organisés, ont une égale aptitude à l'esprit.

CHAPITRE I.

Toutes nos Idées nous viennent par les Sens : en conséquence on a regardé l'esprit comme un effet de la plus ou moins grande finesse de l'organisation.

LORSQU'ÉCLAIRÉ par Locke, l'on sait que c'est aux organes des sens qu'on doit ses idées, & par conséquent son esprit, lorsqu'on remarque des différences & dans les organes & dans l'esprit de divers hommes, l'on doit communément en conclure, que l'inégalité des esprits est l'effet de l'inégale finesse de leurs sens.

Une opinion ſi vraiſemblable & ſi analogue aux faits, *a*) doit être d'autant plus généralement adoptée, qu'elle favoriſe la pareſſe humaine, & lui épargne la peine d'une recherche inutile.

Cependant ſi des expériences contraires prouvoient que la ſupériorité de l'eſprit n'eſt point proportionnée à la plus ou moins grande perfection des cinq ſens, c'eſt dans une autre cauſe qu'on ſeroit forcé de chercher l'explication de ce phénomene.

Deux opinions partagent aujourd'hui les Savants ſur cet objet. Les uns diſent: *l'eſprit eſt l'effet d'une certaine eſpece de tempérament & d'organiſation intérieure*; mais aucun n'a, par une ſuite d'obſervations, encore déterminé l'eſpece d'or-

a) C'eſt par le moyen des analogies, qu'on parvient quelquefois aux plus grandes découvertes: mais dans quels cas doit-on ſe contenter de la preuve des analogies? Lorſqu'il eſt impoſſible d'en acquérir d'autres. Cette eſpece de preuve eſt ſouvent trompeuſe. A-t-on toujours vu les animaux ſe multiplier par l'accouplement des mâles avec les femelles, on en conclut, que cette maniere eſt la ſeule dont les êtres puiſſent ſe régénérer. Il faut, pour nous détromper, que des obſervateurs exacts & ſcrupuleux enferment un puceron dans un bocal, qu'ils découpent des polypes, & prouvent, par des expériences réitérées, qu'il eſt encore dans la nature d'autres manieres dont les animaux peuvent ſe reproduire.

gane, de tempérament ou de nourriture qui produit l'esprit. *b*) Cette assertion vague & distituée de preuves, se réduit donc à ceci : *L'esprit est l'effet d'une cause inconnue ou d'une qualité occulte, à laquelle je donne le nom de tempérament ou d'organisation.*

b) Quelques Médecins, entr'autres M. Lausel de Magny, ont dit que les tempéraments les plus forts & les plus courageux étoient les plus spirituels. Cependant on n'a jamais cité Racine, Boileau, Pascal, Hobbes, Toland, Fontenelle, &c. comme des hommes forts & courageux. D'autres ont prétendu que les bilieux & les sanguins étoient à la fois, & les plus ingénieux & les moins capables d'une attention constante : mais peut-on être en même-temps incapable d'attention, & doué de grands talents ? Croit-on que, sans application, Locke & Newton fussent jamais parvenus à leurs sublimes découvertes ?

Quelques uns ont observé, que le méditatif & le spiritnel étoit ordinairement mélancolique. Ils ne se sont pas apperçus qu'ils prenoient en lui l'effet pour la cause ; que le spirituel n'étoit point tel, parce qu'il étoit mélancolique ; mais mélancolique, parce que l'habitude de la méditation le rendoit tel.

Plusieurs enfin ont fait dépendre l'esprit, de la mobilité des nerfs : mais les femmes sont très-vivement affectées. La mobilité de leurs nerfs devroient donc leur assurer une grande supériorité sur les hommes. Ont-elles en conséquence plus d'esprit ? Non : quelle idée nette d'ailleurs se former de cette mobilité plus ou moins grande des nerfs ?

Quintilien, Locke & moi disons:

L'inégalité des esprits est l'effet d'une cause connue, & cette cause est la différence de l'éducation.

Pour justifier la premiere de ces opinions, il eût fallu montrer, par des observations répétées, que la supériorité de l'esprit n'appartenoit réellement qu'à telle espece d'organe & de tempérament. Or, ces expériences sont à faire. Il paroît donc, que si, des principes que j'ai admis, l'on peut clairement déduire la cause de l'inégalité des esprits, c'est à cette derniere opinion qu'il faut donner la préférence.

Une cause connue rend-elle compte d'un fait? pourquoi le rapporter à une cause inconnue, à une qualité occulte, dont l'existence, toujours incertaine, n'explique rien qu'on ne puisse expliquer sans elle?

Pour montrer *que tous les hommes, communément bien organisés, ont une égale aptitude à l'esprit* c), il faut remonter au principe qui le produit. Quel est-il?

c) M. Locke avoit sans doute entrevu cette vérité, lorsque parlant de l'inégale capacité des esprits, il croit appercevoir entr'eux moins de différence qu'on ne l'imagine. " Je crois, dit-il, » p. 2. de son Education, pouvoir assurer que » de cent hommes, il y en a plus de 90 qui » sont ce qu'ils sont, bons ou mauvais, utiles

Dans l'homme tout eſt ſenſation phyſique. Peut-être n'ai-je pas aſſez développé cette vérité dans le livre de *l'Eſprit*. Que dois-je donc me propoſer ?

» ou nuiſibles à la ſociété, par l'inſtruction
» qu'ils ont reçue. C'eſt de l'éducation que dé-
» pend la grande différence apperçue entr'eux.
» Les moindres & les plus inſenſibles impreſ-
» ſions reçues dans notre enfance, ont des con-
» ſéquences très-importantes & d'une longue
» durée. Il en eſt de ces premieres impreſ-
» ſions, comme d'une riviere dont on peut
» ſans peine détourner les eaux en divers ca-
» naux par des routes tout-à-fait contraires; de
» ſorte que, par la direction inſenſible que l'eau
» reçoit au commencement de ſa ſource, elle
» prend différents cours, & arrive enfin dans
» des lieux fort éloignés les uns des autres:
» c'eſt, je penſe, avec la même facilité, qu'on
» peut tourner les eſprits des enfants du côté
» qu'on veut." Dans ce paſſage, à la vérité, Locke n'affirme point expreſſément que tous les hommes communément bien organiſés, aient une égale aptitude à l'eſprit: mais il y dit ce dont il avoit été, pour ainſi dire, témoin, & ce que lui avoit appris l'expérience journaliere. Ce Philoſophe n'avoit point réduit toutes les facultés de l'eſprit à la capacité de ſentir, principe qui, ſeul, peut réſoudre cette queſtion.

Quintilien, qui, ſi long-temps chargé de l'inſtruction de la jeuneſſe, avoit encore ſur cet objet plus de connoiſſances pratiques que Locke, eſt auſſi plus hardi dans ſes aſſertions. Il dit L. 1. Inſt. Orat. " C'eſt une erreur de croire
» qu'il y a peu d'hommes qui naiſſent avec la
» faculté de bien ſaiſir les idées qu'on leur pré-
» ſente, & d'imaginer que la plupart perdent
» leur temps & leurs peines à vaincre la pareſſe

De démontrer rigoureuſement ce que je n'ai peut-être fait qu'indiquer, & de prouver que toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à ſentir. C'eſt ce principe, qui, ſeul, nous explique comment il ſe peut que ce ſoit à nos ſens que nous devions nos idées, & que ce ne ſoit cependant pas, comme l'expérience le prouve, à l'extrême perfection de ces mêmes ſens, que nous devions la plus ou moins grande étendue de notre eſprit.

» innée de leur eſprit. Le grand nombre, au
» contraire, paroît également organiſé pour pen-
» ſer & retenir avec promptitude & facilité.
» C'eſt un talent auſſi naturel à l'homme que
» le vol aux oiſeaux, la courſe aux chevaux,
» & la férocité aux bêtes farouches. La vie de
» l'ame eſt dans ſon activité & ſon induſtrie;
» ce qui lui a fait attribuer une origine céleſte.
» Les eſprits lourds & inhabiles aux ſciences,
» ne ſont pas plus dans l'ordre de la Nature,
» que les monſtres & les phénomenes extraor-
» dinaires. Ces derniers ſont rares. D'où, je
» conclus qu'il ſe trouve dans les enfants, de
» grandes reſſources qu'on laiſſe échapper avec
» l'âge. Alors il eſt évident que ce n'eſt point
» à la nature, mais à notre négligence, qu'on
» doit s'en prendre.

L'opinion de Quintilien, celle de Locke, également fondée ſur l'expérience & l'obſervation, & les preuves dont je me ſuis ſervi pour en démontrer la vérité, doivent, je penſe, ſuſpendre ſur cet objet le jugement trop précipité du Lecteur.

Si ce principe concilie deux faits en apparence si contradictoires, j'en conclurai que la supériorité de l'esprit, n'est le produit ni du tempérament, ni de la plus ou moins grande finesse des sens, ni d'une qualité occulte; mais l'effet de la cause très-connue de l'éducation; & qu'enfin aux assertions vagues & tant de fois repétées à ce sujet, l'on peut substituer des idées très-précises.

Avant d'entrer dans l'examen détaillé de cette question, je crois, pour y jetter plus de clarté, & n'avoir rien à démêler avec les Théologiens, devoir d'abord distinguer l'esprit de ce qu'on appelle l'ame.

CHAPITRE II.

Différence entre l'Esprit & l'Ame.

Il n'est point de mots parfaitement synonymes. Cette vérité, ignorée des uns, oubliée des autres, a fait souvent confondre l'esprit & l'ame. Mais quelle différence mettre entr'eux? & qu'est-ce que l'ame? La regarde-t-on, d'après les Anciens & les premiers Peres de l'Eglise, comme une matiere extrêmement fine &

déliée, & comme le feu électrique qui nous anime ? Rappellerai-je ici tout ce qu'en ont penſé les divers Peuples, & les différentes ſectes de Philoſophes ? Ils ne s'en formoient que des idées vagues, obſcures & petites. Les ſeuls qui ſur ce ſujet s'exprimoient avec ſublimité, étoient les Parſis. Prononçoient-ils une Oraiſon funebre ſur la tombe de quelque grand homme ? Ils s'écrioient : " O Terre ! ô mere commune des humains ! reprends du corps de ce Héros, ce qui t'appartient : que les parties aqueuſes, renfermées dans ſes veines, s'exhalent dans les airs, qu'elles retombent en pluie ſur les montagnes, enflent les ruiſſeaux, fertiliſent les plaines, & ſe roulent à l'abyme des mers d'où elles ſont ſorties ! que le feu concentré dans ce corps, ſe rejoigne à l'aſtre, ſource de la lumiere & du feu ! que l'air comprimé dans ſes membres, rompe ſa priſon ! que les vents le diſperſent dans l'eſpace ! Et toi enfin, ſouffle de vie, ſi, par impoſſible, tu es un être particulier, réunis-toi à la ſubſtance inconnue qui t'a produit ! Ou ſi tu n'es qu'un mêlange des éléments viſibles, après t'être diſperſé dans l'Univers, raſſemble de nouveau tes parties éparſes,

„ pour former encore un citoyen auſſi
„ vertueux! „

Telles étoient les images nobles & les expreſſions ſublimes qu'employoit l'enthouſiaſme des Parſis, pour exprimer les idées qu'ils avoient de l'ame. La Philoſophie, moins hardie dans ſes conjectures, n'oſe décrire ſa nature, ni réſoudre cette queſtion. Le Philoſophe marche, mais appuyé ſur le bâton de l'expérience: il avance, mais toujours d'obſervations en obſervations: *il s'arrête où l'obſervation lui manque.* Ce qu'il ſait, c'eſt que l'homme ſent, c'eſt qu'il eſt en lui un principe de vie, & que, ſans les ailes de la Théologie, on ne s'éleve point juſqu'à la connoiſſance & à la nature de ce principe.

Tout ce qui dépend de l'obſervation, eſt du reſſort de la Métaphyſique philoſophique; au-delà tout appartient à la Théologie *a)* ou à la Métaphyſique ſcholaſtique.

a) Quelques-uns doutent que la ſcience de Dieu, ou la Théologie, ſoit une ſcience. Toute ſcience, diſent-ils, ſuppoſe une ſuite d'obſervations. Or, quelles obſervations faire ſur un être inviſible & incompréhenſible? La Théologie n'eſt donc point une ſcience. En effet, que déſigne le mot DIEU? La cauſe encore inconnue, de l'ordre & du mouvement. Or, que dire d'une cauſe inconnue? Attache-t-on d'autres

Mais pourquoi la raiſon humaine, éclairée par l'obſervation, n'a-t-elle pas juſqu'à préſent pu donner une définition claire, où, pour parler plus exactement, une deſcription nette & détaillée du principe de la vie ? C'eſt que le principe échappe encore à l'obſervation la plus délicate : elle a plus de priſe ſur ce qu'on appelle l'eſprit. On peut d'ailleurs examiner le principe, & penſer ſur ce ſujet ſans avoir à redouter l'ignorance & le fanatiſme des bigots. Je conſidérerai donc quelques-unes des différences remarquables entre l'eſprit & l'ame.

idées à ce mot DIEU ? On tombe, comme le prouve M. Robinet, dans mille contradictions. Un Théologien obſerve-t-il les courbes décrites par les aſtres ? En conclut-il qu'il eſt une force qui les meut ? *Cœli enarrant gloriam Dei.* Ce Théologien n'eſt plus alors qu'un Phyſicien ou un Aſtronome.

" Nul doute, diſent les Lettrés Chinois, qu'il » n'y ait dans la Nature, *un principe puiſſant* » *& ignoré de ce qui eſt :* mais lorſqu'on diviſe ce principe inconnu, *la création d'un* » *Dieu n'eſt plus alors que la déification de l'ignorance humaine.* " Je ne ſuis pas de l'avis des Lettrés Chinois, quoique forcé de convenir avec eux, que la Théologie, c'eſt-à-dire la ſcience de Dieu ou de l'incompréhenſible, n'eſt point une ſcience particuliere. Qu'eſt-ce donc que la Théologie ? Je l'ignore.

PREMIBRE DIFFÉRENCE.

L'ame exiſte en entier dans l'enfant comme dans l'adoleſcent. L'enfant eſt, comme l'homme, ſenſible au plaiſir & à la douleur phyſique : mais il n'a, ni autant d'idées, ni par conſéquent autant d'eſprit que l'adulte. Or, ſi l'enfant a autant d'ame, ſans avoir autant d'eſprit, l'ame n'eſt donc pas l'eſprit. *b*) En effet, ſi l'ame & l'eſprit étoient un & la même choſe, pour expliquer la ſupériorité de l'adulte ſur celle de l'enfant, il faudroit admettre plus d'ame dans l'adulte, & convenir que ſon ame a pris une croiſſance proportionnée à celle de ſon corps : ſuppoſition abſolument gratuite & inutile, lorſqu'on diſtingue l'eſprit de l'ame ou du principe de vie.

b) On refuſe à l'enfant le pouvoir de pécher avant ſept ans. Pourquoi ? C'eſt qu'avant cet âge, il eſt cenſé n'avoir encore aucune idée nette du bien & du mal. Cet âge paſſé, s'il eſt réputé pécheur, c'eſt qu'alors il eſt cenſé avoir acquis aſſez d'idées pour opter entre le juſte & l'injuſte. L'eſprit eſt donc regardé par l'Egliſe même comme une acquiſition, & par conſéquent comme très-différent de l'ame.

SECONDE DIFFÉRENCE.

L'ame ne nous abandonne qu'à la mort. Tant que je vis, j'ai une ame. En eſt-il ainſi de l'eſprit? Non: je le perds quelquefois de mon vivant, parce que, de mon vivant, je puis perdre la mémoire, & que l'eſprit eſt preſqu'en entier l'effet de cette faculté. Si les Grecs donnoient le nom de Mnémoſyne à la Mere des Muſes, c'eſt qu'obſervateurs attentifs de l'homme, ils s'étoient apperçus que ſon jugement, ſon eſprit, &c. étoient en grande partie le produit de ſa mémoire c).

Qu'un homme ſoit privé de cet organe, de quoi peut-il juger? Eſt-ce des ſenſations paſſées? Non: il les a oubliées.

c) L'eſprit ou l'intelligence eſt auſſi dans les animaux l'effet de leur mémoire. Si le chien vient à mon appel, c'eſt qu'il ſe reſſouvient de ſon nom. S'il m'obéit, lorſque je prononce ces mots: *Tout beau, prends garde à toi, ne touche pas-là*, c'eſt qu'il ſe ſouvient que je ſuis fort, & que je l'ai battu.

A la foire, qui fait exécuter aux animaux tant de tours de ſoupleſſe? La crainte du fouet, dont le geſte, le regard, la parole du maître lui rappelle le ſouvenir. Si mon chien me fixe, c'eſt qu'il veut lire dans mes yeux ma colere ou mon contentement, & ſavoir, en conſéquence, s'il doit m'approcher ou me fuir. Mon chien doit donc ſon intelligence à ſa mémoire.

bliées. Eſt-ce des ſenſations préſentes? mais pour juger entre deux ſenſations actuelles, il faut encore que l'organe de la mémoire les prolonge, du moins aſſez long-temps pour lui donner le loiſir de les *comparer entr'elles*, c'eſt-à-dire, *d'obſerver alternativement la différente impreſſion qu'il éprouve à la préſence de deux objets.* Or, ſans le ſecours d'une mémoire conſervatrice des impreſſions reçues, comment appercevoir des différences même, entre des impreſſions préſentes, & qui chaque inſtant ſeroient & ſenties, & de nouveau oubliés? Il n'eſt donc point de jugement, d'idées, ni d'eſprit, ſans mémoire. L'imbécille qu'on aſſied ſur le pas de ſa porte, n'eſt qu'un homme qui a peu ou point de mémoire. S'il ne répond pas aux queſtions qu'on lui fait, c'eſt, ou parce que les diverſes expreſſions de la langue ne lui rappellent plus d'idées diſtinctes, ou parce qu'en écoutant ſes derniers mots d'une phraſe, il oublie ceux qui les précedent. Conſulte-t-on l'expérience? on reconnoît que c'eſt à la mémoire, (dont l'exiſtence ſuppoſe la faculté de ſentir) que l'homme doit & ſes idées & ſon eſprit. Point de ſenſations ſans ame; mais ſans mémoire, point d'expérience, point de

comparaiſon d'objets, point d'idées; & l'homme ſeroit dans ſa vieilleſſe, ce qu'il étoit dans ſon enfance. *d*)

On eſt réputé imbécille lorſqu'on eſt ignorant; mais on l'eſt réellement, lorſque l'organe de la mémoire ne fait plus ſes fonctions *e*). Or, ſans perdre l'ame on peut perdre la mémoire. Il ne faut pour cet effet qu'une chûte, une apoplexie, un accident de cette eſpece. L'eſprit differe donc eſſentiellement de l'ame, en ce qu'on peut perdre l'un de ſon vivant, & qu'on ne perd l'autre qu'avec la vie.

TROISIEME DIFFÉRENCE.

J'ai dit que l'eſprit de l'homme ſe compoſoit de l'aſſemblage de ſes idées. Il n'eſt point d'eſprit ſans idées.

d) Si les Théologiens conviennent que l'enfant & l'imbécille ne pechent point, & que l'un & l'autre ont une ame, il faut que, dans l'homme, le péché n'appartienne point eſſentiellement à ſon ame.

e) Le fameux M. Ernaul, inſtituteur des muets & des ſourds, dit, dans un Mémoire préſenté à l'Académie des ſciences à Paris, que ſi les ſourds & muets n'ont que de courts intervalles de jugement, s'ils réfléchiſſent peu, ſi leur eſprit eſt foible & leur raiſon momentanée, c'eſt que la mémoire eſt preſque toujours aſſoupie en eux, & qu'en conſéquence leurs idées & leurs actions ſont & doivent être ſans ſuite.

En eſt-il ainſi de l'ame? Non: ni la penſée, ni l'eſprit ne ſont néceſſaires à ſon exiſtence. Tant que l'homme eſt ſenſible, il a une ame. C'eſt donc la faculté de ſentir, qui en forme l'eſſence. Qu'on dépouille l'ame de ce qui n'eſt pas proprement elle, c'eſt-à-dire, de l'organe phyſique du ſouvenir, quelle faculté lui reſte-t-il? Celle de ſentir. Elle ne conſerve pas même alors la conſcience de ſon exiſtence; parce que cette conſcience ſuppoſe enchaînement d'idées, & par conſéquent mémoire. Tel eſt l'état de l'ame, lorſqu'elle n'a fait encore aucun uſage de l'organe phyſique du ſouvenir.

L'on perd la mémoire par un coup, une chûte, une maladie. L'ame eſt-elle privée de cet organe? elle doit, ſauf un miracle ou une volonté expreſſe de Dieu, ſe trouver alors dans le même état d'imbécillité où elle étoit dans le germe de l'homme. La penſée n'eſt donc pas abſolument néceſſaire à l'exiſtence de l'ame. L'ame n'eſt donc en nous que la faculté de ſentir; & c'eſt la raiſon pour laquelle, comme le prouvent Locke & l'expérience, toutes nos idées nous viennent par nos ſens.

C'eſt à ma mémoire que je dois mes idées comparées & mes jugements, &

à mon ame que je dois mes ſenſations : ce ſont donc proprement *f*) mes ſenſations, & non mes penſées, comme le prétend Deſcartes, qui me prouvent l'exiſtence de mon ame. Mais qu'eſt-ce en nous que la faculté de ſentir? Eſt-elle immortelle & immatérielle? La raiſon humaine l'ignore, & la révélation nous l'apprend. Peut-être m'objectera-t-on que ſi l'ame n'eſt autre choſe que la faculté de ſentir, ſon action, comme celle du corps, frappant un autre corps, eſt toujours néceſſitée, & que l'ame en ce ſens doit être regardée comme purement paſſive. Auſſi Mallebranche l'a-t-il crue telle, *g*) & ſon ſyſ-

f) M. Marion, Régent de Philoſophie au College de Navarre, & pluſieurs Profeſſeurs à ſon exemple, ont ſoutenu, que toutes les opérations de l'eſprit s'expliquoient par le ſeul mouvement des eſprits animaux & les traces imprimées dans la mémoire. D'où il ſuit que les eſprits animaux, mis en mouvement par les objets extérieurs, pourroient produire en nous des idées, indépendamment de ce qu'on appelle l'ame. L'eſprit, ſelon ces Profeſſeurs, eſt donc très-diſtinct de l'ame.

g) Selon Mallebranche, c'eſt Dieu qui ſe manifeſte à notre entendement : c'eſt à lui que nous devons toutes nos idées. Mallebranche ne croyoit donc pas que l'ame pût les produire par elle-même : il la croyoit donc purement paſſive. L'Egliſe Catholique n'a pas condamné cette doctrine.

tème a été publiquement enſeigné. Si les Théologiens d'aujourd'hui le condamnent, ils tomberont avec eux-mêmes dans une contradiction dont ſûrement ils s'embarraſſent peu. Au reſte, tant que les hommes naîtront ſans idées du vice, de la vertu, &c. quelque ſyſtème qu'adoptent les Théologiens, ils ne me prouveront jamais que la penſée ſoit l'eſſence de l'ame, & que l'ame ou la faculté de ſentir ne puiſſe exiſter en nous ſans que cette faculté ſoit miſe en action, c'eſt-à-dire, ſans que nous ayions d'idées ou de ſenſations.

L'orgue exiſte, lors même qu'elle ne rend pas de ſons. L'homme eſt dans l'état de l'orgue, lorſqu'il eſt dans le ventre de ſa mere, lorſqu'accablé de fatigues & troublé par aucun rêve, il eſt enſeveli dans un ſommeil profond. D'ailleurs, ſi toutes nos idées peuvent être rangées ſous quelques-unes des claſſes de nos connoiſſances, & ſi l'on peut vivre ſans idées de Mathématique, de Phyſique, de Morale, d'Horlogerie, &c. il n'eſt donc pas métaphyſiquement impoſſible d'avoir une ame ſans avoir d'idées.

Les Sauvages en ont peu, & n'en ont pas moins une ame. Il en eſt qui

n'ont ni idées de juſtice, ni même de mots pour exprimer cette idée. On raconte qu'un ſourd & muet, ayant tout-à-coup recouvert l'ouïe & la parole, avoua qu'avant ſa guériſon, il n'avoit d'idées ni de Dieu, ni de la mort.

Le Roi de Pruſſe, le Prince Henri, Hume, Voltaire, &c. n'ont pas plus d'ame que Bertier, Lignac, Séguy, Gauchat, &c. Les premiers cependant ſont en eſprit auſſi ſupérieurs aux ſeconds, que ces derniers le ſont aux ſinges & aux autres animaux qu'on montre à la foire.

Pompignan, Chaumeix, Caveirac *h*), &c. ont ſans doute peu d'eſprit; & cependant l'on dira toujours d'eux: cela parle, cela écrit, & cela même a une ame. Or, ſi pour avoir peu d'eſprit, on n'en a pas moins d'ame, les idées n'en ſont donc pas partie: elles ne ſont donc point eſſentielles à ſon être. L'ame peut donc exiſter indépendamment de toutes idées & de tout eſprit.

Raſſemblons à la fin de ce Chapitre les différences les plus remarquables entre l'ame & l'eſprit.

h) Le nom de tous ces poliſſons n'eſt connu en Allemagne & dans toute l'Europe, que par les petits écrits de M. de Voltaire. Sans lui, leur exiſtence ſeroit ignorée.

La premiere, c'eſt qu'on naît avec toute ſon ame, & non avec tout ſon eſprit.

La ſeconde, c'eſt qu'on peut perdre l'eſprit de ſon vivant, & qu'on ne perd l'ame qu'avec la vie.

La troiſieme, c'eſt que la penſée n'eſt pas néceſſaire à l'exiſtence de l'ame.

Telle étoit ſans doute l'opinion des Théologiens, lorſqu'ils ſoutenoient, d'après Ariſtote, que c'étoit aux ſens que l'ame devoit ſes idées. Qu'on n'imagine point en conſéquence pouvoir regarder l'eſprit comme entiérement indépendant de l'ame. Sans la faculté de ſentir, la mémoire productrice de notre eſprit ſeroit ſans fonctions : elle ſeroit nulle *i*). L'exiſtence de nos idées & de notre eſprit ſuppoſe celle de la faculté de ſentir. Cette faculté eſt l'ame elle-même. D'où je conclus, que ſi l'ame n'eſt pas l'eſprit, l'eſprit eſt l'effet de l'ame ou de la faculté de ſentir *k*).

i) Le livre de l'*Eſprit* dit, que la mémoire n'eſt en nous qu'une ſenſation continuée, mais affoiblie. Dans le vrai, la mémoire n'eſt qu'un effet de la faculté de ſentir.

k) On me demandera peut être : qu'eſt ce que la faculté de ſentir, & qui produit en nous ce phénomene ? Voici ce qu'à l'occaſion de l'ame

CHAPITRE III.

Des objets ſur leſquels l'Eſprit agit.

QU'EST-CE que la Nature? L'aſſemblage de tous les êtres. Quel peut être dans l'univers l'emploi de l'eſprit? Ce-

des animaux, penſe un fameux Chymiſte Anglois.

On reconnoît, dit-il, dans le corps, deux ſortes de propriétés; les unes dont l'exiſtence eſt permanente & inaltérable: telles ſont l'impénétrabilité, la peſanteur, la mobilité, &c. Ces qualités appartiennent à la Phyſique générale.

Il eſt dans ces mêmes corps d'autres propriétés, dont l'exiſtence fugitive & paſſagere, eſt tour-à-tour produite & détruite par certaines combinaiſons, analyſes, ou mouvements dans les parties internes. Ces ſortes de propriétés forment les différentes branches de l'Hiſtoire naturelle, de la Chymie, &c. elles appartiennent à la Phyſique particuliere.

Le fer, par exemple, eſt un compoſé de phlogiſtique & d'une terre particuliere. Dans cet état de compoſition, il eſt ſoumis au pouvoir attractif de l'aimant. Décompoſe-t-on le fer? Cette propriété eſt anéantie. L'aimant n'a nulle action ſur une terre ferrugineuſe dépouillée de ſon phlogiſtique.

Lorſqu'on combine ce métal avec une autre ſubſtance, telle que l'acide vitriolique, cette union détruit parcillement dans le fer, la propriété d'être attiré par l'aimant.

lui d'obſervateur des rapports que les objets ont entr'eux avec nous. Les rapports des objets avec moi ſont en petit

L'alkali fixe & l'acide nitreux ont chacun en particulier une infinité de qualités diverſes : mais il ne reſte aucun veſtige de ces qualités, lorſqu'unis enſemble, l'un & l'autre forment le ſalpêtre.

Dans la chaleur ordinaire de l'athmoſphere, l'acide nitreux ſe dégage de tout autre corps, pour ſe combiner avec l'alkali fixe.

Que l'on expoſe cette combinaiſon au dégré de chaleur propre à faire entrer le nitre en une fuſion rouge, & qu'on y ajoute une matiere inflammable quelconque, l'acide nitreux abandonne l'alkali fixe, pour s'unir au principe inflammable ; & dans l'acte de cette union, naît cette force élaſtique, dont les effets ſont ſi ſurprenants dans la poudre à canon.

On détruit toutes les propriétés de l'alkali fixe, lorſqu'on le combine avec du ſable, & que l'on en forme du verre, dont la tranſparence & l'indiſſolubilité, la puiſſance électrique, &c. ſont, ſi je l'oſe dire, autant de nouvelles créations, qui, produites par ce mêlange, ſont détruites par la décompoſition du verre.

Or, dans le regne animal, pourquoi l'organiſation ne produiroit-elle pas pareillement cette ſinguliere qualité, qu'on appelle faculté de ſentir ? Tous les phénomenes de Médecine & d'Hiſtoire naturelle prouvent évidemment, que ce pouvoir n'eſt dans les animaux que le réſultat de la ſtructure de leur corps, que ce pouvoir commence avec la formation de leurs organes, ſe conſerve tant qu'ils ſubſiſtent, & ſe perd enfin par la diſſolution de ces mêmes organes.

Si les Métaphyſiciens me demandent ce qu'alors devient, dans l'animal, *la faculté de ſentir ?*

nombre. On me préſente une roſe: ſa couleur, ſa forme & ſon odeur me plaiſent ou me déplaiſent. Tels ſont ſes rapports avec moi. Tout rapport de cette eſpece ſe réduit à la maniere agréable dont un objet m'affecte. C'eſt l'obſervation fine de tels rapports, qui conſtitue & le goût & ſes regles.

Quant aux rapports des objets entr'eux, ils ſont auſſi multipliés qu'il eſt, par exemple, d'objets divers auxquels je puis comparer la forme, la couleur, ou l'odeur de ma roſe. Les rapports de cette eſpece ſont immenſes; & leur obſervation appartient plus directement aux ſciences.

CHAPITRE IV.

Comment l'Eſprit agit.

TOUTES les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à l'obſervation des reſſemblances & des différences, des convenances & des diſconvenances que les divers objets ont entr'eux & avec nous.

Ce que devient, leur répondrai-je, dans le ſel décompoſé, la qualité d'être attiré par l'aimant. Voyez *Treatiſe on the principles of Chimiſtry*.

La juſteſſe de l'eſprit dépend de l'attention plus ou moins grande avec laquelle on fait ces obſervations.

Veux je connoître les rapports de certains objets entr'eux ? Que fais-je ? Je place ſous mes yeux, ou rends préſents à ma mémoire, pluſieurs ou du moins deux de ces objets : enſuite je les compare. Mais qu'eſt-ce que comparer ? *C'eſt obſerver alternativement & avec attention l'impreſſion différente que font ſur moi ces deux objets préſents ou abſents a*). Cette obſervation faite, je juge, c'eſt-à-dire, *je rapporte exactement l'impreſſion* que j'ai reçue. Ai-je, par exemple, grand intérêt de diſtinguer entre deux nuances preſqu'imperceptibles de la même couleur, laquelle eſt la plus foncée ; j'examine long-temps & ſucceſſivement les morceaux de draps teints de ces deux nuances : *je les compare*, c'eſt-à-dire, *je les regarde alternativement*. Je me rends très-attentif à l'impreſſion différente que font ſur mon œil les

a) Si la mémoire, conſervatrice des impreſſions reçues, me fait éprouver dans l'abſence des objets, à peu près les mêmes ſenſations qu'ont excitées en moi leur préſence, il eſt indifférent, relativement à la queſtion que je traite, que les objets ſur leſquels je porte un jugement, ſoient préſents à mes yeux ou à ma mémoire.

rayons réfléchis des deux échantillons, & je juge enfin que l'un eſt plus foncé que l'autre ; c'eſt-à-dire, je rapporte exactement l'impreſſion que j'ai reçue. Tout autre jugement ſeroit faux. Tout jugement n'eſt donc *que le récit de deux ſenſations, ou actuellement éprouvées, ou conſervées dans ma mémoire* b).

Lorſque j'obſerve les rapports des objets avec moi, je me rends pareillement attentif à l'impreſſion que j'en reçois. Cette impreſſion eſt agréable ou déſagréable. Or, dans l'un ou l'autre cas, qu'eſt-ce *que juger ? C'eſt dire ce que je ſens.* Suis je frappé à la tête ? la douleur eſt-elle vive ? Le ſimple récit de la ſenſation que j'éprouve, forme mon jugement.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire ; c'eſt qu'à l'égard des jugemens portés ſur les rapports que les objets ont entr'eux ou avec nous, il eſt une différence qui, peu importante en apparence, mérite cependant d'être remarquée.

Lorſqu'il s'agit de juger du rapport des objets entr'eux, il faut pour cet effet en avoir au moins deux ſous les yeux. Mais ſi je juge du rapport d'un objet

b) Sans mémoire, comme je l'ai prouvé dans le Chapitre précédent, point de jugement.

avec moi, il eſt évident, puiſque tout objet peut exciter une ſenſation, qu'un ſeul ſuffit pour produire un jugement.

Je conclus de cette obſervation, que toute aſſertion ſur le rapport des objets entr'eux, ſuppoſe comparaiſon de ces objets; toute comparaiſon, une peine; toute peine, un intérêt puiſſant pour ſe la donner: & qu'au contraire, lorſqu'il s'agit du rapport d'un objet avec moi, c'eſt-à-dire, d'une ſenſation, cette ſenſation, ſi elle eſt vive, devient elle-même l'intérêt puiſſant qui me force à l'attention.

Toute ſenſation de cette eſpece emporte donc toujours avec elle un jugement. Je ne m'arrêterai pas davantage à cette obſervation, & répéterai, d'après ce que j'ai dit ci-deſſus, que, dans tous les cas, *juger* eſt *ſentir*.

Cela poſé, toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à de pures ſenſations. Pourquoi donc admettre en nous une faculté de juger diſtincte de la faculté de ſentir? Mais cette opinion eſt générale. J'en conviens; elle doit même l'être. L'on s'eſt dit: je ſens & je compare; il eſt donc en moi une faculté de juger & de comparer, diſtincte de la faculté de ſentir. Ce raiſonnement ſuffit pour en impoſer à la plupart des hommes. Cepen-

dant, pour en appercevoir la fauſſeté, il ne faut qu'attacher une idée nette au mot *comparer*. Ce mot éclairci, on reconnoît qu'il ne déſigne aucune opération réelle de l'eſprit ; que l'opération de comparer, comme je l'ai déja dit, n'eſt autre choſe *que ſe rendre attentif aux impreſſions différentes qu'excitent en nous des objets, ou actuellement ſous nos yeux, ou préſents à notre mémoire* ; & qu'en conſéquence tout jugement ne peut être que le *prononcé des ſenſations éprouvées*.

Mais ſi les jugemens portés d'après la comparaiſon des objets phyſiques, ne ſont que de pures ſenſations, en eſt-il ainſi de toute autre eſpece de jugement ?

CHAPITRE V.

Des jugements qui réſultent de la comparaiſon des idées abſtraites, collectives, &c.

Les mots *foibleſſe*, *force*, *petiteſſe*, *grandeur*, *crime*, &c. ne ſont repréſentatifs d'aucune ſubſtance, c'eſt-à-dire, d'aucun corps. Comment donc réduire à de pures ſenſations, les jugemens

résultants de la comparaison de pareils mots ou idées ? Ma réponse, c'est que ces mots ne nous présentant aucune idée, il est impossible, tant qu'on ne les applique point à quelque objet sensible & particulier, qu'on porte sur eux aucun jugement. Les applique-t-on, à dessein ou sans s'en appercevoir, à quelqu'objet déterminé ? L'application faite, alors le mot de *grandeur* exprimera un rapport, c'est-à-dire, une certaine différence ou ressemblance observée entre des objets présents à nos yeux ou à notre mémoire. Or, le jugement porté sur des idées devenues physiques par cette application, ne sera, comme je le répete, que le *prononcé des sensations éprouvées.*

On me demandera peut-être par quels motifs les hommes ont inventé & introduit dans le langage, de ces expressions, si je l'ose dire, algébraïques, qui, jusqu'à leur application à des objets sensibles, n'ont aucune signification réelle, & ne sont représentatives d'aucune idée déterminée. Je répondrai que les hommes ont par ce moyen cru pouvoir se communiquer plus facilement, plus promptement, & même plus clairement leurs idées. C'est la raison pour laquelle ils ont, dans toutes les langues, créé

tant de ces mots adjectifs & ſubſtantifs, à la fois ſi vagues *a*) & ſi utiles. Prenons pour exemple de ces expreſſions inſignifiantes, celle de *ligne*, conſidérée en Géométrie indépendamment de ſa longueur, largeur & épaiſſeur. Ce mot en ce ſens ne rappelle aucune idée à l'eſprit. Une pareille ligne n'exiſte point dans la nature : l'on ne s'en forme point d'idée. Que prétend donc le Maître en ſe ſer-

a) Dans la compoſition de la langue d'un peuple poli, il entre toujours une infinité de pronoms, de conjonctions, enfin de ces mots qui, vuides de ſens en eux-mêmes, empruntent leurs différentes ſignifications des expreſſions auxquelles on les unit, ou des phraſes dans leſquelles on les emploie. L'invention de la plupart de ces mots eſt due à la crainte qu'eurent les peuples de trop multiplier les ſignes de leurs langues, & au deſir de ſe communiquer plus facilement leurs idées. Si les hommes en effet euſſent été obligés de créer autant de mots qu'il eſt de choſes auxquelles on peut appliquer, par exemple, les adjectifs, *blanc*, *fort*, *gros*, comme un *gros cable*, un *gros bœuf*, un *gros arbre*, &c. il eſt évident que la multiplicité des expreſſions néceſſaires pour rendre leurs idées, eût ſurchargé leur mémoire. Ils ont donc cru devoir inventer des mots, qui, n'étant en eux-mêmes repréſentatifs d'aucune idée réelle, n'ayant qu'une ſignification locale, & n'exprimant enfin que le rapport des objets entr'eux, rappelleroient cependant à leur eſprit des idées diſtinctes, au moment même où ces mêmes mots ſeroient unis aux objets dont ils déſignent les rapports.

vant de cette expreſſion ? Simplement avertir ſon Diſciple de porter toute ſon attention ſur le corps conſidéré comme long, & ſans égard à ſes autres dimenſions.

Lorſque, pour la facilité du calcul, on ſubſtitue dans cette ſcience les lettres *A* & *B* à des quantités fixes, ces lettres préſentent-elles aucunes idées ? Déſignent-elles aucune grandeur réelle ? Non. Or, ce qui s'exprime dans la langue algébraïque par *A* & par *B*, s'exprime dans la langue uſuelle par les mots *foibleſſe*, *force*, *petiteſſe*, *grandeur*, &c. Ces mots ne déſignent qu'un rapport vague de choſes entr'elles, & ne nous préſentent d'idées nettes & réelles qu'au moment où l'on les applique à un objet déterminé, & qu'on compare cet objet à un autre. C'eſt alors que ces mots mis, ſi je l'oſe dire, en équation ou en comparaiſon, expriment très-préciſément le rapport des objets entr'eux. Juſqu'à ce moment, le mot de grandeur, par exemple, rappellera à mon eſprit des idées très-différentes, ſelon que je les appliquerai à une mouche ou à une baleine. Il en eſt de même de ce qu'on appelle dans l'homme l'idée ou la penſée. Ces expreſſions ſont inſignifiantes en elles-mêmes. Cependant à combien d'erreurs n'ont-elles pas donné

naiſſance ; combien de fois n'a-t-on pas ſoutenu dans les écoles, que *la penſée n'appartenant pas à l'étendue & à la matiere*, il étoit évident que l'ame étoit ſpirituelle ? Je n'ai, je l'avoue, jamais rien compris à ce ſavant galimatias. Que ſignifie en effet le mot *penſer* ? Ou ce mot eſt vuide de ſens ; ou, comme ſe *mouvoir*, il exprime ſimplement une maniere d'être de l'homme. Or, dire qu'un mode ou une maniere d'être, n'eſt point un corps, ou n'a point d'étendue, rien de plus clair : mais faire de ce mode un être & même un être ſpirituel, rien, ſelon moi, de plus abſurde.

Quoi de plus vague encore que le mot *crime* ? Pour que ce terme collectif rappelle à mon eſprit une idée nette & déterminée, il faut que je l'applique à un vol, à un aſſaſſinat, ou à quelqu'action pareille. Les hommes n'ont inventé ces ſortes de mots que pour ſe communiquer plus facilement, ou du moins plus promptement leurs idées. Je ſuppoſe qu'on crée une ſociété où l'on ne veuille admettre que des honnêtes gens. Pour s'éviter la peine de tranſcrire le long catalogue de toutes les actions qui doivent en exclure, on dira en un ſeul mot, qu'on en bannit tout homme taché de quelque crime. Mais de quelle idée nette ce mot *crime* ſera-t-il alors repré-

ſentatif? D'aucune. Ce mot, uniquement deſtiné à rappeller au ſouvenir de cette ſociété les actions nuiſibles dont ſes membres peuvent ſe rendre coupables, l'avertit ſeulement d'inſpecter leur conduite. Ce mot enfin, n'eſt proprement qu'un ſon, & une maniere plus courte & plus abrégée de réveiller à cet égard l'attention de la ſociété.

Auſſi dans la ſuppoſition où, forcé de déterminer les peines dues au crime, je duſſe m'en former des idées claires & préciſes, il faudroit alors que je rappellaſſe ſucceſſivement à ma mémoire les tableaux des différents forfaits que l'homme peut commettre; que j'examinaſſe leſquels de ces forfaits ſont les plus nuiſibles à la ſociété, & que je portaſſe enfin un jugement, qui ne ſeroit, comme je l'ai dit tant de fois, que le *prononcé des ſenſations reçues à la préſence des divers tableaux de ces crimes.*

Toute idée quelconque peut donc en derniere analyſe ſe réduire toujours à des faits ou ſenſations phyſiques. Ce qui jette quelqu'obſcurité ſur les diſcuſſions de cette eſpece, eſt la ſignification incertaine & vague d'un certain nombre de mots, & la peine qu'il faut quelquefois ſe donner pour en extraire des idées nettes. Peut-être eſt-il auſſi difficile d'ana-

lyſer quelques-unes de ces expreſſions, & de les rappeller, ſi je l'oſe dire, à leurs idées conſtituantes, qu'il l'eſt en Chymie de décompoſer certains corps. Qu'on emploie cependant à cette décompoſition la méthode & l'attention néceſſaire, l'on eſt ſûr du ſuccès.

Ce que j'ai dit ſuffit pour convaincre le Lecteur éclairé, que toute idée & tout jugement peut ſe ramener à une ſenſation. Il ſeroit donc inutile, pour expliquer les différentes opérations de l'eſprit, d'admettre en nous une faculté de juger & de comparer, diſtincte de la faculté de ſentir. Mais quel eſt, dira-t-on, le principe ou motif qui nous fait comparer les objets entr'eux, & qui nous doue de l'attention néceſſaire pour en obſerver les rapports? L'intérêt, qui eſt pareillement, comme je vais le montrer, un effet de la ſenſibilité phyſique.

CHAPITRE VI.

Point d'intérêt, point de comparaiſon des objets entr'eux.

TOUTE comparaiſon des objets entr'eux ſuppoſe attention ; toute attention ſuppoſe peine, & toute peine un motif pour ſe la donner. S'il étoit un homme ſans deſir, & qu'un tel homme pût exiſter, il ne compareroit point les corps entr'eux, il ne prononceroit aucun jugement. Mais dans cette ſuppoſition, il pourroit encore juger l'impreſſion immédiate des objets ſur lui. Oui, lorſque cette impreſſion ſeroit forte. Sa force, devenue un *motif d'attention*, emporteroit avec elle un *jugement*. Il n'en ſeroit pas de même ſi cette ſenſation étoit foible : il n'auroit alors ni conſcience, ni ſouvenir des jugements qu'elle auroit occaſionnés. Un homme eſt environné d'une infinité d'objets, il eſt néceſſairement affecté d'une infinité de ſenſations ; il porte donc une infinité de jugements, mais il les porte à ſon inſu. Pourquoi ? C'eſt que la nature de ſes jugements ſuit celle de ſes ſenſations. Ne

font-elles ſur lui qu'une trace légere, effacée auſſi-tôt que ſentie; les jugements portés ſur ces ſortes de ſenſations ſont de la même eſpece, il n'en a point de conſcience. Il n'eſt point d'homme en effet, qui, ſans s'en appercevoir, ne faſſe tous les jours une infinité de raiſonnements dont il n'a pas de conſcience. Je prends pour exemple, ceux qui précedent preſque tous les mouvements rapides de notre corps.

Lorſque, dans un Ballet, Veſtris fait plutôt une cabriole qu'un entrechat; lorſque, dans la ſalle d'armes, Moté tire plutôt la tierce que la quatre, il faut, s'il n'eſt point d'effet ſans cauſe, que Veſtris & Moté y ſoient déterminés par un raiſonnement trop rapide, pour être, ſi je l'oſe dire, apperçu. Tel eſt celui que je fais, lorſque j'oppoſe ma main au corps prêt à frapper mon œil. Il ſe réduit à-peu-près à ceci.

L'expérience m'apprend que ma main réſiſte ſans douleur au choc d'un corps qui me priveroit de la vue; mes yeux d'ailleurs me ſont plus chers que ma main: je dois donc expoſer ma main pour ſauver mes yeux.

Il n'eſt perſonne qui ne faſſe en pareil cas le même raiſonnement; mais

ce raiſonnement d'habitude n'eſt pas cette raiſon ſi rapide, qu'on a plutôt mis la main devant les yeux, qu'on ne s'eſt apperçu & de l'action & du raiſonnement dont cette action eſt l'effet. Or, que de ſenſations de la nature de ces raiſonnements habituels! que de ſenſations foibles, qui ne fixant point notre attention, ne peuvent produire en nous, ni conſcience, ni ſouvenir!

Il eſt des moments où les plus fortes ſont, pour ainſi dire, nulles. Je me bats; je ſuis bleſſé. Je pourſuis le combat, & ne m'apperçois pas de ma bleſſure. Pourquoi? C'eſt que l'amour de ma conſervation, la colere, le mouvement donné à mon ſang, me rendent inſenſible au coup, qui, dans tout autre moment, eût fixé toute mon attention. Il eſt au contraire des moments où j'ai conſcience des ſenſations les plus légeres; c'eſt lorſque des paſſions telles que la crainte, l'amour de la gloire, l'avarice, l'envie, &c. concentrent tout notre eſprit ſur un objet. Suis-je conjuré? Il n'eſt point de geſte, de regard qui échappe à l'œil inquiet & ſoupçonneux de mes complices. Suis-je Peintre? Tout effet ſingulier de lumiere me frappe. Suis-je Jouaïller? Il n'eſt point de tache dans

un diamant, que je n'apperçoive. Suis-je envieux ? Il n'eſt point de défaut dans un grand homme, que mon œil perçant ne découvre. Au reſte, ces mêmes paſſions qui concentrent toute mon attention ſur certains objets, me rendant à cet égard ſuſceptible des ſenſations les plus fines, m'endurciſſent auſſi contre toute autre eſpece de ſenſations.

Que je ſois amant, jaloux, ambitieux, inquiet; ſi, dans cette ſituation de mon ame, je traverſe les magnifiques palais des Souverains, en vain ſuis-je frappé par les rayons réfléchis des marbres, des ſtatues, des tableaux qui m'environnent: il faut, pour réveiller mon attention, qu'un objet inconnu, nouveau, & tout-à-coup offert à mes yeux, faſſe ſur moi une impreſſion vive. Faute de cette impreſſion, je marche ſans voir, ſans entendre, & ſans conſcience des ſenſations que j'éprouve.

Au contraire, ſi, dans le calme des deſirs, je parcours ces mêmes palais, ſenſible alors à toutes les beautés dont l'art & la nature les embelliſſent, mon ame, ouverte à toutes les impreſſions, ſe partagera entre toutes celles qu'elle reçoit. Je ne ſerai pas à la vérité doué, comme

comme l'amant & l'ambitieux, de cette vue aiguë & perçante, qu'ils portent ſur tout ce qui les intéreſſe ; je n'appercevrai point comme eux, ce qui n'eſt, pour ainſi dire, viſible qu'aux yeux des paſſions. Je ſerai moins finement, mais plus généralement ſenſible.

Qu'un homme du monde & qu'un Botaniſte ſe promenent le long d'un canal ombragé de chênes antiques, & bordé d'arbuſtes & de fleurs odorantes ; le premier, uniquement frappé de la limpidité des eaux, de la vétuſté des chênes, de la variété des arbuſtes, de l'odeur ſuave des fleurs, n'aura pas les yeux du Botaniſte, pour obſerver les reſſemblances & les différences qu'ont entr'eux ces fleurs & ces arbuſtes. Sans intérêt pour les remarquer, il ſera ſans attention pour les appercevoir. Il recevra des ſenſations, il portera des jugements, & n'en aura point de conſcience. C'eſt le Botaniſte jaloux de la réputation, le Botaniſte ſcrupuleux obſervateur de ces fleurs & de ces arbuſtes divers, qui, ſeul, peut ſe rendre attentif aux différentes ſenſations qu'il en éprouve, & aux divers jugements qu'il en porte *a*).

a) Il n'eſt point en effet de ſouvenir ſans attention, ni d'attention ſans intérêt.

Au reſte, ſi la conſcience, ou la non-conſcience de telles impreſſions, ne changent point leur nature, il eſt donc vrai, comme je l'ai dit plus haut, que toutes nos ſenſations emportent avec elles un jugement, dont l'exiſtence ignorée, lorſqu'elles n'ont pas fixé notre attention, n'en eſt cependant pas moins réelle.

Il réſulte de ce Chapitre, que tous les jugements occaſionnés par la comparaiſon des objets entr'eux, ſuppoſent en nous intérêt de les comparer. Or, cet intérêt, néceſſairement fondé ſur l'amour de notre bonheur, ne peut être qu'un effet de la ſenſibilité phyſique, puiſque toutes nos peines & nos plaiſirs y prennent leur ſource. Cette queſtion examinée, j'en conclurai, que la douleur & le plaiſir phyſique eſt le principe ignoré de toutes les actions des hommes *b*).

b) En pluſieurs endroits de ſon Emile, M. Rouſſeau nie que la ſenſibilité phyſique ſoit le principe de toutes les actions de l'homme; mais les raiſons ſur leſquelles il ſe fonde, prouvent qu'il n'a pas ſérieuſement médité cette queſtion.

CHAPITRE VII.

La Sensibilité physique est la cause unique de nos actions, de nos pensées, de nos passions, & de notre sociabilité.

ACTION.

C'EST pour se vêtir, pour parer sa maîtresse ou sa femme, leur procurer des amusements, nourrir soi & sa famille, & jouir enfin du plaisir attaché à la satisfaction des besoins physiques, que l'Artisan & le Payſan pensent, imaginent & travaillent. La sensibilité physique est donc l'unique moteur de l'homme *a*). Il n'est donc susceptible, com-

a) Ce qu'on appelle peine ou plaisir intellectuel, peut toujours se rapporter à quelque peine ou à quelque plaisir physique. Deux exemples feront la preuve de cette vérité.

Qui nous fait aimer jusqu'au petit jeu? seroient-ce les sensations agréables qu'il excite en nous? Non: on l'aime, parce qu'il nous délivre de la peine de l'ennui, & nous soustrait à cette absence d'impression, toujours sentie comme un mal-aise & une douleur physique.

Qui nous fait aimer le gros jeu? L'amour de l'argent. Qui nous fait aimer l'argent? Le goût des commodités, le besoin des amusements, le

me je vais le prouver, que de deux eſpeces de plaiſirs & de peines. L'une ſont les peines & les plaiſirs phyſiques;

deſir de s'arracher à des peines, & de ſe procurer des plaiſirs phyſiques. Ne peut-on pas encore aimer dans le gros jeu l'émotion qu'il produit en nous? Sans doute. Mais l'émotion ſentie au moment où je vais perdre ou gagner mille, deux mille, ou ſi l'on veut, dix mille louis, prend ſa ſource, où dans la crainte d'être privé des plaiſirs dont je jouis, ou dans l'eſpoir de goûter ceux que me procureroit un accroiſſement dans ma fortune. Cette émotion ne ſeroit-elle pas auſſi dans quelques hommes l'effet de l'orgueil? Il en eſt d'aſſez ſuperbes pour ſe ſentir humiliés, lorſque la fortune les abandonne; fût-ce un jeu des épingles. Mais cet orgueil eſt rare. D'ailleurs, ce même orgueil, comme la preuve s'en trouve dans le Livre de l'Eſprit, chap. 13, Diſc. 3, n'eſt encore qu'un des effets de la ſenſibilité phyſique. L'amour du jeu a donc pour principe, ou la crainte de l'ennui, par conſéquent de la douleur, ou l'eſpoir du plaiſir phyſique.

En eſt-il ainſi du plaiſir intérieur, éprouvé lorſqu'on ſecourt un malheureux, lorſqu'on fait un acte de libéralité? Ce plaiſir ſans doute eſt très-vif. Toute action de cette eſpece doit être louée de tous, parce qu'elle eſt utile à tous. Mais qu'eſt-ce qu'un homme humain? Celui pour qui le ſpectacle de la miſere d'autrui eſt un ſpectacle douloureux.

Né ſans idée, ſans vice & ſans vertu, tout juſqu'à l'humanité eſt dans l'homme une acquiſition; c'eſt à ſon éducation qu'il doit ce ſentiment. Entre tous les divers moyens de l'inſpirer, le plus efficace, c'eſt, à l'aſpect d'un malheureux, d'accoutumer l'enfant, pour ainſi dire,

l'autre, ſont les peines & les plaiſirs de prévoyance ou de mémoire.

DOULEUR.

Je ne connois que deux ſortes de douleurs ; la douleur actuelle, & la douleur de prévoyance. Je meurs de faim : j'éprouve une douleur actuelle.

dès le berceau, à ſe demander par quel haſard il n'eſt point expoſé, comme cet infortuné, aux intempéries de l'air, à la ſoif, à la faim, à la douleur, &c. L'enfant a-t-il contracté, l'habitude de s'identifier avec les malheureux ; cette habitude priſe, il eſt d'autant plus touché de leur miſere, qu'en déplorant leur ſort, c'eſt ſur l'humanité en général, & par conſéquent ſur lui-même en particulier qu'il s'attendrit. Une infinité de ſentiments divers ſe mêlent alors à ce premier ſentiment, & de leur aſſemblage ſe compoſe ce ſentiment total de plaiſir, dont jouit une ame noble en ſecourant un miſérable ; ſentiment qu'elle n'eſt pas toujours en état d'analyſer.

On ſoulage les malheureux.

1. Pour s'arracher à la douleur phyſique de les voir ſouffrir.

2. Pour jouir du ſpectacle d'une reconnoiſſance qui produit du moins en nous l'eſpoir confus d'une utilité éloignée.

3. Pour faire un acte de puiſſance, dont l'exercice nous eſt toujours agréable, parce qu'elle rappelle toujours à notre eſprit l'image des plaiſirs attachés à cette puiſſance.

Je prévois que je mourrai bientôt de faim : j'éprouve une douleur de prévoyance, dont l'impreſſion eſt d'autant plus forte, que cette douleur doit être plus prochaine & plus vive. Le criminel qui marche à l'échafaud, n'éprouve encore aucun tourment ; mais la prévoyance, qui lui rend ſon ſupplice préſent, le commence *b*).

4. Parce que l'idée de bonheur s'aſſocie toujours, dans une bonne éducation, avec l'idée de bienfaiſance, & que cette bienfaiſance, en nous conciliant l'eſtime & l'affection des hommes, peut, ainſi que les richeſſes, être regardée comme un pouvoir ou un moyen de ſe ſouſtraire à des peines, & de ſe procurer des plaiſirs.

Voilà comme, d'une infinité de ſentiments divers, ſe forme le ſentiment total de plaiſir qu'on éprouve dans l'exercice de la bienfaiſance.

J'en ai dit aſſez pour fournir à l'homme d'eſprit le moyen de décompoſer pareillement toute autre eſpece de plaiſir réputé intellectuel, & de les rappeller à de pures ſenſations.

b) Nul doute que la prévoyance ne nous faſſe, dans ces affreux moments, éprouver une ſenſation phyſiquement douloureuſe. Qu'eſt-ce que la prévoyance ? Un effet de la mémoire. Or le propre de la mémoire eſt de mettre juſqu'à un certain point les organes dans la contraction où les mettra plus fortement le ſupplice. Il eſt donc évident que toutes les peines & les plaiſirs réputés intérieurs, ſont autant de ſenſations phyſiques, & qu'on ne peut entendre par ces mots *d'intérieurs* ou *d'extérieurs*, que les impreſſions excitées ou par la mémoire, ou par la préſence même des objets.

REMORDS.

Le Remords n'eſt que la prévoyance des peines phyſiques auxquelles le crime nous expoſe. Le Remords eſt par conſéquent en nous l'effet de la ſenſibilité phyſique. Je friſſonne à l'aſpect des feux, des roues, des fouets qu'allument, courbent & treſſent au Tartare l'imagination du Peintre ou du Poëte. Un homme eſt-il ſans crainte; eſt-il au-deſſus des loix? C'eſt ſans repentir qu'il commet l'action malhonnête qui lui eſt utile, pourvu néanmoins qu'il n'ait point encore contracté d'habitude vertueuſe. Cette habitude priſe, on n'en change point ſans éprouver un mal-aiſe & une inquiétude ſecrete, à laquelle on donne encore le nom de remords. L'expérience nous apprend, que toute action qui ne nous expoſe, ni aux peines légales, ni à celle du déshonneur c), eſt en général une ac-

c) Si le déshonneur ou le mépris des hommes nous eſt inſupportable, c'eſt qu'il nous préſage des malheurs; c'eſt que le déshonoré eſt en partie privé des avantages attachés à la réunion des hommes en ſociété: c'eſt que le mépris annonce peu d'empreſſement de leur part à nous obliger; c'eſt qu'il nous préſente l'avenir comme vuide de plaiſirs, & rempli de peines, qui toutes ſont réductibles à des peines phyſiques.

tion toujours exécutée ſans remords. Solon & Platon aimoient les femmes & même les jeunes gens, & l'avouoient *d*). Le vol n'étoit point puni à Sparte, & les Lacédémoniens voloient ſans remords. Les Princes d'Orient peuvent impunément charger leurs ſujets d'impôts, & ils les en accablent. L'Inquiſiteur peut impunément brûler quiconque ne penſe pas comme lui, ſur certains points métaphyſiques ; & c'eſt ſans remords qu'il venge par des tourments affreux, l'offenſe légere que fait à ſa vanité la contradiction d'un Juif ou d'un Incrédule. Les remords doivent donc leur exiſtence à la crainte du ſupplice ou de la honte, toujours réductible, comme je l'ai déja dit, à une peine phyſique.

AMITIÉ.

C'eſt pareillement de la ſenſibilité phyſique que découlent les larmes dont j'arroſe l'urne de mon ami. La mort

d) Les Gaulois étoient autrefois diviſés en une infinité de *Clubs* ou *ſociétés particulieres*. Ces ſociétés étoient compoſées d'une douzaine de ménages, dont les femmes étoient en commun. L'on vivoit avec elles ſans remords : mais l'on n'eût oſé aimer une femme d'un autre Club : la loi le défendoit. Le remords commence où l'impunité ceſſe.

me l'a-t-il enlevé? Je regrette en lui l'homme dont la converſation m'arrachoit à l'ennui, à ce mal-aiſe de l'ame, qui réellement eſt une peine phyſique : je pleure celui qui eût expoſé ſa vie & ſa fortune pour me ſouſtraire à la mort & à la douleur, & qui, ſans ceſſe occupé de ma félicité, vouloit, par des plaiſirs de toute eſpece, donner ſans ceſſe plus d'extenſité à mon bonheur. Qu'on deſcende, qu'on fouille au fond de ſon ame ; l'on n'apperçoit dans tous ces ſentimens, que les développements du plaiſir & de la douleur phyſique. Que ne peut cette douleur? Par elle le Magiſtrat enchaîne le vice, & déſarme l'aſſaſſin.

PLAISIR.

Il eſt deux ſortes de plaiſirs, comme il eſt deux ſortes de douleurs : l'une eſt le plaiſir phyſique, l'autre le plaiſir de prévoyance. Un homme aime-t-il les belles eſclaves & les beaux tableaux? S'il découvre un tréſor, il eſt tranſporté. Cependant, dira-t-on, il n'éprouve encore aucun plaiſir phyſique. J'en conviens. Mais il acquiert en ce moment les moyens de ſe procurer les objets de ſes deſirs. Or cette prévoyance d'un plaiſir prochain, eſt déja un plaiſir.

Sans amour pour les belles eſclaves & les beaux tableaux, il eût été indifférent à la découverte de ce tréſor.

Les plaiſirs de prévoyance ſuppoſent donc toujours l'exiſtence des plaiſirs des ſens. C'eſt l'eſpoir de jouir demain de ma Maîtreſſe, qui me rend heureux aujourd'hui. La prévoyance ou la mémoire convertit en jouiſſance réelle, l'acquiſition de tout moyen propre à me procurer des plaiſirs. Par quel motif en effet éprouvé-je une ſenſation agréable, chaque fois que j'obtiens un nouveau degré d'eſtime, de conſidération, de richeſſes, & ſur-tout de pouvoir? C'eſt que je regarde le pouvoir comme le plus ſûr moyen d'accroître mon bonheur.

POUVOIR.

Les hommes s'aiment eux-mêmes: tous deſirent d'être heureux, & croient qu'ils le ſeroient parfaitement, s'ils étoient revêtus du degré de puiſſance néceſſaire pour leur procurer toute eſpece de plaiſir. Le deſir du pouvoir prend donc ſa ſource dans l'amour du plaiſir.

Suppoſons un homme abſolument inſenſible. Mais il ſeroit, dira-t-on, ſans idées, par conſéquent une pure

ſtatue. Soit. Admettons cependant qu'il pût exiſter & même penſer. Quel cas feroit-il du pouvoir & du ſceptre des Rois ? Aucun. En effet, quel degré de bonheur cet immenſe pouvoir ajouteroit-il à la félicité d'un homme impaſſible ?

Si la puiſſance eſt ſi deſirée de l'ambitieux, c'eſt comme un moyen d'acquérir des plaiſirs. Le pouvoir eſt, comme l'argent, une monnoie. L'effet du pouvoir & de la lettre de change, eſt le même. Suis-je muni d'une telle lettre ? Je touche à Londres ou à Paris cent mille francs ou cent mille écus, & par conſéquent tous les plaiſirs dont cette ſomme eſt repréſentative. Suis-je muni d'une lettre de commandement ou de pouvoir ? Je tire pareillement à vue ſur mes Concitoyens telle quantité de denrées ou de plaiſirs. Les effets de la richeſſe & du pouvoir ſont à peu près ſemblables, parce que la richeſſe eſt un pouvoir.

Dans un pays où l'argent ſeroit inconnu, de quelle maniere percevroit-on les impôts ? En nature ; c'eſt-à-dire, en bleds, vin, beſtiaux, fourrages, graine, gibier, &c..... De quelle maniere y feroit-on le commerce ? Par échange. L'argent doit

donc être regardé comme une marchandiſe portative, avec laquelle on eſt convenu, pour la facilité du commerce, d'échanger toutes les autres marchandiſes. En ſeroit-il de même des dignités & des honneurs, avec leſquels les peuples policés récompenſent les ſervices rendus à la Patrie? Pourquoi non? Que ſont les honneurs? Une monnoie pareillement repréſentative de toute eſpece de denrées & de plaiſirs. Suppoſons un pays où la monnoie des honneurs n'eût point cours; ſuppoſons un peuple trop libre & trop fier pour ſupporter une trop grande inégalité dans les conditions des Citoyens, & donner aux uns trop d'autorité ſur les autres: de quelle maniere ce peuple récompenſeroit-il les actions grandes & utiles à la Patrie? Par des biens & des plaiſirs en nature; c'eſt-à-dire, par le tranſport de tant de grains, bierre, foin, vin, &c. dans la cave ou le grenier d'un Héros, par le don de tant d'arpents de terre à défricher, ou de tant de belles eſclaves. C'étoit par la poſſeſſion de Brizéis *e*) que les Grecs récom-

e) Dans l'Iſle de Rimini, nul ne peut ſe marier qu'il n'ait tué un ennemi, & n'en ait apporté la tête. Le vainqueur de deux ennemis a droit d'épouſer deux femmes; ainſi de ſuite juſqu'à cinquante. A quelle cauſe attribuer l'é-

penſoient la valeur d'Achille. Quelle étoit, chez les Scandinaves, les Saxons, les Scythes, les Celtes, les Samnites, les Arabes, *f*) la récompenſe du courage, des talents & des vertus? Tantôt le don d'une belle femme, tantôt une invitation à des feſtins, où nourris de mêts délicats, abreuvés de liqueurs agréables, les Guerriers écoutoient avec tranſport les chanſons des Bardes.

Il eſt donc évident que ſi l'argent & les honneurs ſont chez la plupart des peuples policés les récompenſes des actions vertueuſes, c'eſt comme repréſentatifs des mêmes biens & des mêmes plaiſirs, que les peuples pauvres & libres accordoient en nature à leurs Héros, & pour l'acquiſition deſquels ces Héros s'expoſoient aux plus grands dan-

tabliſſement d'une pareille coutume? A la poſition de ces Inſulaires, qui, par-tout environnés de nations ennemies, ne pourroient leur réſiſter, ſi pour exciter perpétuellement la valeur de leurs citoyens, ils n'attachoient les plus grandes récompenſes au courage.

f) Entre les préſents que les Caravanes font encore aujourd'hui aux Arabes du déſert, les plus agréables ſont des filles nubiles. C'étoit le tribut que les Sarraſins vainqueurs exigeoient des vaincus. Abdérame après la conquête des Eſpagnes, exigea du petit Prince des Aſturies un tribut annuel de cent belles filles.

gers. Auſſi, dans la ſuppoſition où ces dignités & ces honneurs ne fuſſent plus repréſentatifs de ces denrées & de ces plaiſirs, dans l'hypotheſe où ces honneurs ne ſeroient que de vains titres *g*), ces titres appréciés à leur juſte valeur, ceſſeroient bientôt d'être un objet de deſir. Il faut, pour aller à la ſappe, que l'écu donné au ſoldat ſoit repréſentatif d'une pinte d'eau de vie,

g) Si dans les pays deſpotiques, le reſſort de la gloire eſt communément très foible, c'eſt que la gloire n'y donne aucune eſpece de pouvoir; c'eſt que tout pouvoir eſt abſorbé dans le Deſpote; c'eſt qu'en ces pays un Héros couvert de gloire n'eſt point à l'abri de l'intrigue du plus vil courtiſan; c'eſt qu'il n'a la propriété ni de ſes biens, ni de ſa liberté; c'eſt qu'enfin il eſt, à l'ordre du Souverain, jeté dans les priſons, dépouillé de ſes richeſſes, de ſes honneurs, & privé de la vie même.

Pourquoi l'Anglois ne voit-il dans la plupart des Seigneurs étrangers, que des valets décorés, & des victimes parées de guirlandes? C'eſt qu'un payſan eſt plus vraiment grand en Angleterre, que ne l'eſt ailleurs un homme en place. Ce payſan eſt libre; il peut être impunément vertueux; il ne voit rien au-deſſus de lui que la loi.

C'eſt le deſir de la gloire, qui, dans les Républiques pauvres, doit être le plus puiſſant principe de leur activité; & c'eſt le deſir de l'argent, fondé ſur l'amour du luxe, qui, dans les pays deſpotiques, eſt le principe d'action, & la force motrice des Nations ſoumiſes à ce Gouvernement.

& de la nuit d'une vivandiere. Les ſoldats d'autrefois & les ſoldats d'aujourd'hui, ſont les mêmes *b*). L'homme n'a pas changé ; & pour les mêmes récompenſes, il fera en tous les temps à peu près les mêmes actions. Le ſuppoſe-t-on indifférent au plaiſir & à la douleur ? Il eſt ſans action ; il n'eſt ſuſceptible ni de remords, ni d'amitié, ni, enfin, de l'amour des richeſſes & du pouvoir ; parce qu'on eſt néceſſairement inſenſible aux moyens d'acquérir du plaiſir, lorſqu'on l'eſt au plaiſir même. Ce qu'on cherche dans la richeſſe & la puiſſance, c'eſt le moyen de ſe ſouſtraire à des peines, & de ſe procurer des plaiſirs phyſiques. Si l'acquiſition de l'or & du pouvoir eſt toujours un plaiſir, c'eſt que la prévoyance & la mémoire convertit en plaiſir réel tous les moyens d'en avoir.

La concluſion générale de ce Chapitre, c'eſt que, dans l'homme, tout eſt

b) On ſait que l'irruption de Brennus en Italie ne fut pas la premiere, mais la cinquieme qu'y firent les Gaulois. Avant lui Bellovefus y étoit deſcendu. Mais comment ce Chef engageoit-il ſes Compatriotes à le ſuivre au-delà des Alpes ? En leur envoyant du vin d'Italie. " Goûtez ce vin, leur écrivoit-il ; & ſi vous le „ trouvez bon, venez avec moi faire la con„ quête du pays qui le produit. „

ſentir : vérité dont je donnerai encore une preuve nouvelle, en montrant que la ſociabilité n'eſt en lui qu'une conſéquence de cette même ſenſibilité.

CHAPITRE VIII.

De la Sociabilité.

L'HOMME eſt de ſa nature & frugivore & carnacier. Il eſt d'ailleurs foible, mal armé, & par conſéquent expoſé à la voracité des animaux plus forts que lui. L'homme, ou pour ſe nourrir, ou pour ſe ſouſtraire à la fureur du tigre & du lion, dut donc ſe réunir à l'homme. L'objet de cette union fut d'attaquer, de tuer les animaux (a); ou pour les manger, ou pour défendre contr'eux les fruits ou les légumes qui lui ſervoient de nourriture. Cependant l'homme ſe multiplia, & pour vivre il lui fallut cultiver la terre. Pour l'engager à ſemer, il falloit que la récolte appartint à l'agriculteur. A cet

a) Il y a, dit-on, en Afrique, une eſpece de chiens ſauvages, qui, par le même motif, vont, en meûte, faire la guerre aux animaux plus forts qu'eux.

effet, les Citoyens firent entr'eux des conventions & des loix. Ces loix resserrerent les liens d'une union, qui, fondée sur leurs besoins, étoit l'effet immédiat de la sensibilité physique *b*). Mais leur sociabilité ne peut-elle pas être regardée comme une qualité innée *c*), une espece de beau moral? Ce que

b) De ce que l'homme est sociable, on en a conclu qu'il étoit bon. On s'est trompé. Les loups font société, & ne sont pas bons. J'ajouterai même que si l'homme, comme le dit M. de Fontenelle, a fait Dieu à son image, le portrait effrayant qu'il fait de la divinité, doit rendre la bonté de l'homme très-suspecte. On reproche à Hobbes cette maxime: *L'enfant robuste est l'enfant méchant*: Il n'a fait cependant que répéter en d'autres termes ces vers si admirés de Corneille:

« *Qui peut tout ce qu'il veut, veut plus que* » *ce qu'il doit.* »

Et cet autre vers de la Fontaine:

« *La raison du plus fort est toujours la meil-* » *leure.* »

Ceux qui font le Roman de l'homme, blâment cette maxime d'Hobbes; ceux qui en font l'Histoire, l'admirent, & la nécessité des loix en prouve la vérité.

c) La curiosité que certaines gens regardent comme une passion innée, est en nous l'effet du desir d'être heureux, & d'améliorer de plus en plus notre état: elle n'est que le développement de la sensibilité physique.

l'expérience nous apprend à ce ſujet, c'eſt que, dans l'homme, comme dans l'animal, la ſociabilité eſt l'effet du beſoin. Si celui de ſe défendre raſſemble en troupeau ou ſociété les animaux pâturants, tels que les bœufs, les chevaux, &c.; le beſoin d'attaquer, chaſſer & combattre leur proie, réunit pareillement en ſociété les animaux carnaciers, tels que les renards & les loups.

L'intérêt & le beſoin ſont le principe de toute ſociabilité. Ce principe (dont peu d'Ecrivains ont donné des idées nettes) eſt donc le ſeul qui uniſſe les hommes entr'eux. Auſſi la force de leur union eſt-elle toujours proportionnée à celles & de l'habitude & du beſoin. Du moment où le jeune Sauvage *d*) &

d) Il en eſt, diſent la plupart des voyageurs, de l'attachement des Negres pour leurs enfants, comme de celui des animaux pour leurs petits. Cet attachement ceſſe lorſque les petits peuvent eux-mêmes pourvoir à leurs beſoins. Voyez T. I. des Mélanges intéreſſants des voyages d'Aſie, d'Amérique, &c.

Les Anxicos, dit à ce ſujet Dapper dans ſon voyage d'Afrique, mangent leurs eſclaves. La chair humaine n'eſt pas moins commune dans leurs marchés que la chair de bœuf dans nos boucheries. Le pere ſe repaît de la chair de ſon fils; le fils de la chair de ſon pere; les freres & ſœurs ſe mangent, & la mere ſe nourrit ſans horreur de l'enfant qui vient de naître. Les Negres

le jeune Sanglier ſont en état de pourvoir à leur nourriture & à leur défenſe, ils quittent, l'un la cabane, l'autre la bauge de ſes parents *e*).

L'Aigle méconnoît ſes aiglons au moment qu'aſſez rapides pour fondre ſur leur proie, ils peuvent ſe paſſer de ſon ſecours.

Le lien qui unit les enfants au pere & le pere aux enfants, eſt moins fort qu'on ne l'imagine. La trop grande force de ce lien ſeroit même funeſte aux Etats. La premiere paſſion du Citoyen, doit être celle des loix & du bien public. Je le dis à regret, l'amour filial doit être ſubordonné dans l'homme à l'amour patriotique. Si ce dernier amour ne l'em-

enfin, dit le P. Labbat, ſans reconnoiſſance, ſans affection pour leurs parents, ſont auſſi ſans compaſſion pour les malades: c'eſt chez ces peuples, ajoute-t-il, qu'on voit des meres aſſez inhumaines pour abandonner dans les campagnes leurs enfants à la voracité des tigres.

e) Rien de plus commun en Europe que de voir des fils délaiſſer leur pere, lorſque vieux, infirme, incapable de travailler, il ne vit plus que d'aumônes. On voit dans les campagnes un pere nourrir ſept ou huit enfants, & ſept ou huit enfants ne pouvoir nourrir un pere. Si tous les fils ne ſont pas auſſi durs, s'il en eſt de tendres & d'humains, c'eſt à l'éducation & à l'exemple qu'ils doivent leur humanité. La nature en avoit fait de petits ſangliers.

mandé de s'aimer, leur eût-il ordonné d'aimer leurs peres & meres *g*) ? Ne se fût-il pas reposé de ce soin sur la nature, qui, sans le secours d'aucune loi, force l'homme de manger & boire, lorsqu'il a faim & soif, d'ouvrir ses yeux à la lumiere, & de retirer son doigt du feu ?

Les Voyageurs ne nous apprennent point que l'amour de l'homme pour ses semblables soit si commun qu'on le prétend. Le Navigateur échappé du naufrage, & jeté sur une côte inconnue, ne va pas les bras ouverts se jetter au col du premier homme qu'il y rencontre. Il se tapit au contraire dans un buisson : c'est delà qu'il étudie les mœurs des habitants, & delà qu'il sort tremblant pour se présenter à eux. *h*)

g) Le commandement d'aimer ses peres & meres, prouve que l'amour des parents est plus l'ouvrage de l'habitude & de l'éducation que de la nature.

h) Si les hommes & sur-tout les Européens, disent les Banians, toujours en crainte, en défiance l'un de l'autre, sont toujours prêts à se combattre & à s'attaquer, c'est qu'ils sont encore animés de l'esprit de leurs premiers parents, *Cutteri & Toddicastrée*. Ce Cutteri, second fils de *Pourohs*, & destiné par Dieu à peupler une des quatre parties du Monde, tourne les pas vers l'Occident : Le premier objet qu'il rencontre, est une femme nommée Toddicastrée : elle est armée d'un *Chucheri*, & lui d'une épée.

Mais qu'un de nos vaiſſeaux Européens aborde une Isle inconnue, les Sauvages, dira-t-on, n'accourent-ils pas en foule vers le Navire? Cette vue ſans doute les ſurprend. Les Sauvages ſont frappés de la nouveauté de nos habits, de nos parures, de nos armes, de nos outils. Ce ſpectacle excite leur étonnement. Mais quel deſir ſuccede en eux à ce premier ſentiment? Celui de s'approprier les objets de leur admiration. Devenus alors moins gais & plus rêveurs, ils s'occupent des moyens d'enlever par adreſſe ou par force, ces objets de leurs deſirs: ils épient à cet effet le moment favorable de voler, piller & maſſacrer les Européens, qui, dans leur conquête du Mexique & du Pérou, leur ont d'avance donné l'exemple de pareilles injuſtices & cruautés.

La concluſion de ce Chapitre, c'eſt que les principes de la Morale & de la Politique, comme tous les principes des autres ſciences, doivent s'établir ſur un grand nombre de faits & d'obſerva-

Dès qu'ils s'apperçoivent, ils s'attaquent, ſe frappent; le combat dure deux jours & demi; le troiſieme, las de ſe battre, ils ſe parlent, s'aiment, ſe marient, couchent enſemble, ont des fils toujours prêts, comme leurs ancêtres, à s'attaquer, lorſqu'ils ſe rencontrent.

tions. Or, que réſulte-t-il des obſervations faites juſqu'à préſent ſur la Morale ? C'eſt que l'amour des hommes pour leurs ſemblables eſt un effet de la néceſſité de s'entre-ſecourir, & d'une infinité de beſoins dépendants de cette même ſenſibilité phyſique, que je regarde comme le principe de nos actions, de nos vices & de nos vertus.

En conſervant mon opinion ſur ce point, je crois devoir défendre le Livre de *l'Eſprit*, contre les imputations odieuſes du cagotiſme & de l'ignorance.

CHAPITRE IX.

Juſtification des Principes admis dans le Livre de l'Eſprit.

LORSQUE le Livre de *l'Eſprit* parut, les Théologiens me traiterent de corrupteur des mœurs. Ils me reprochoient d'avoir ſoutenu d'après Platon, Plutarque & l'expérience, que l'amour des femmes avoit quelquefois excité les hommes à la vertu.

Le fait cependant eſt notoire : leur reproche eſt donc abſurde. Si le pain, leur dit-on, peut être la récompenſe du travail

travail & de l'induſtrie, pourquoi pas les femmes *a*)? Tout objet deſiré peut devenir un encouragement à la vertu, lorſqu'on n'en obtiendra la jouiſſance que par des ſervices rendus à la Patrie.

Dans les ſiecles où les invaſions des Peuples du nord & les incurſions d'une infinité de brigands tenoient toujours les Citoyens en armes, où les femmes ſouvent expoſées aux inſultes d'un raviſſeur, avoient perpétuellement beſoin de défenſeurs, quelle vertu devoit être la plus honorée? La valeur. Auſſi les faveurs des femmes étoient-elles la récompenſe des plus vaillants: auſſi tout homme jaloux de ces mêmes faveurs, devoit-il, pour les obtenir, s'élever à

a) Si le beſoin de la faim eſt le principe de tant d'actions, & s'il a tant de pouvoir ſur l'homme, comment imaginer que le beſoin des femmes ſoit ſur lui ſans puiſſance? Qu'au moment où l'adoleſcent eſt échauffé des premiers rayons de l'amour, on lui en propoſe les plaiſirs comme prix de ſon application; qu'on lui rappelle juſques dans les bras de ſa maîtreſſe, que c'eſt à ſes talents & à ſes vertus qu'il doit ſes faveurs; ce jeune homme docile, appliqué, vertueux, goûtera alors d'une maniere utile à ſa ſanté, à ſon ame, à ſon eſprit, enfin au bien public, les mêmes plaiſirs dont il n'eût joui dans une autre poſition, qu'en s'épuiſant, en s'abrutiſſant, en ſe ruinant, & en vivant dans la crapule.

ce haut degré de courage qui animoit encore il y a quatre ſiecles tous les preux Chevaliers.

L'amour du plaiſir fut donc en ces ſiecles le principe productif de la ſeule vertu connue, c'eſt-à-dire, de la valeur. Auſſi lorſque les mœurs changerent, lorſque la Police plus perfectionnée mit la vierge timide à l'abri de toute inſulte, alors la beauté (car tout ſe tient dans un Gouvernement) moins expoſée aux outrages d'un raviſſeur, honora moins ſes défenſeurs. Si l'enthouſiaſme des femmes pour la valeur, décrut alors dans la proportion de leur crainte; ſi l'eſtime conſervée encore aujourd'hui pour le courage, n'eſt plus qu'une eſtime de tradition; ſi dans ce ſiecle l'amant le plus jeune, le plus aſſidu, le plus complaiſant, & ſur-tout le plus riche, eſt communément l'amant préféré, qu'on ne s'en étonne point: tout eſt ce qu'il doit être.

Les faveurs des femmes, ſelon les changements arrivés dans les mœurs & les Gouvernements, ou ſont, ou ceſſent d'être des encouragements à certaines vertus. L'amour en lui-même n'eſt donc point un mal. Pourquoi regarder ſes plaiſirs comme la cauſe de la corruption politique des mœurs? Les hommes ont eu dans tous les temps à peu près les

mêmes beſoins, & dans tous les temps ils les ont ſatisfaits. Les ſiecles où les peuples ont été plus adonnés à l'amour, furent ceux où les hommes étoient les plus forts & les plus robuſtes. L'Edda, les Poéſies Erſes, enfin, toute l'hiſtoire nous apprend que les ſiecles réputés héroïques & vertueux, n'ont pas été les plus tempérants.

La jeuneſſe eſt fortement attirée vers les femmes : elle eſt plus avide de plaiſirs que l'âge avancé, cependant elle eſt communément plus humaine & plus vertueuſe; elle eſt au moins plus active, & l'activité eſt une vertu.

Ce n'eſt ni l'amour, ni ſes plaiſirs qui corrompirent l'Aſie, amollirent les mœurs des Medes, des Aſſyriens, des Indiens, &c. Les Grecs, les Sarraſins, les Scandinaves n'étoient ni plus réſervés, ni plus chaſtes que ces Perſes & ces Medes; & cependant ces premiers peuples n'ont jamais été cités parmi les peuples efféminés & moux.

S'il eſt un moment où les faveurs des femmes puiſſent devenir un principe de corruption, c'eſt lorſqu'elles ſont vénales, lorſqu'on achete leur jouiſſance, lorſque l'argent, loin d'être la récompenſe du mérité & des talents, devient celle de l'intrigue, de la flatterie, & qu'enfin un Satrape ou un Nabab peut,

à force d'injuſtices & de crimes, obtenir du Souverain le droit de moleſter, de piller les peuples de ſon Gouvernement, & de s'en approprier les dépouilles.

Il en eſt des femmes, comme des honneurs, ces objets communs du deſir des hommes : les honneurs ſont-ils le prix de l'iniquité ; faut-il pour y parvenir flatter les Grands, ſacrifier le foible au puiſſant, & l'intérêt d'une nation à l'intérêt d'un Soudan ? Alors les honneurs, ſi heureuſement inventés pour la récompenſe & la décoration du mérite & des talents, deviennent une ſource de corruption. Les femmes, comme les honneurs, peuvent donc, ſelon les temps & les mœurs, ſucceſſivement devenir des encouragements au vice ou à la vertu.

La corruption politique des mœurs ne conſiſte donc que dans la dépravation des moyens employés pour ſe procurer des plaiſirs. Le Moraliſte auſtere, qui prêche ſans ceſſe contre les plaiſirs, n'eſt que l'écho de ſa Mie ou de ſon Confeſſeur. Comment éteindre tout deſir dans les hommes, ſans détruire en eux tout principe d'action ? Celui qu'aucun intérêt ne touche, n'eſt bon à rien, & n'a d'eſprit en rien.

CHAPITRE X.

Que les Plaiſirs des ſens ſont, à l'inſu même des Nations, leurs plus puiſſants Moteurs.

LES Moteurs de l'homme ſont le plaiſir & la douleur phyſique. Pourquoi la faim eſt-elle le principe le plus habituel de ſon activité ? C'eſt qu'entre tous les beſoins, ce dernier eſt celui qui ſe renouvelle le plus ſouvent, & qui commande le plus impérieuſement. C'eſt la faim & la difficulté de pourvoir à ce beſoin, qui, dans les forêts, donne aux animaux carnaciers tant de ſupériorité d'eſprit ſur l'animal pâturant. C'eſt la faim qui fournit aux premiers cent moyens ingénieux d'attaquer, de ſurprendre le gibier. C'eſt la faim qui retenant ſix mois entiers le ſauvage ſur les lacs & dans les bois, lui apprend à courber ſon arc, à treſſer ſes filets, à tendre des pieges à ſa proie. C'eſt encore la faim, qui, chez les peuples policés, met tous les Citoyens en action, leur fait cultiver la terre, apprendre un métier, & remplir une charge. Mais dans les fonctions de cette charge, chacun

oublie le motif qui la lui fait exercer : c'eſt que notre eſprit s'occupe, non du beſoin, mais des moyens de le ſatisfaire. Le difficile n'eſt pas de manger, mais d'apprêter le repas.

Plaiſir & douleur ſont & ſeront toujours l'unique principe des actions de l'homme *a*). Si le ciel eût pourvu à tous ſes beſoins ; ſi la nourriture convenable à ſon corps eût été, comme l'air & l'eau, un élément de la nature, l'homme eût à jamais croupi dans la pareſſe.

La faim, par conſéquent la douleur, eſt le principe d'activité du pauvre ; c'eſt-à-dire, du plus grand nombre : & le plaiſir eſt le principe d'activité de l'homme au-deſſus de l'indigence, c'eſt-à-

a) Si les beſoins ſont nos moteurs uniques, c'eſt donc à nos divers beſoins qu'il faut rapporter l'invention des Arts & des Sciences. C'eſt à celui de la faim qu'on doit l'Art de défricher, de labourer la terre, de forger le ſoc, &c. C'eſt au beſoin de ſe défendre contre les rigueurs des ſaiſons, qu'on doit l'art de bâtir, ſe vêtir, &c.

Quant à la magnificence dans les équipages, les étoffes, les ameublements ; quant à la Muſique, aux Spectacles, enfin à tous les arts du luxe, c'eſt à l'amour, au deſir de plaire & à la crainte de l'ennui, qu'il faut pareillement en rapporter l'invention. Sans l'amour, que d'arts encore ignorés ! quel aſſoupiſſement dans la Nature ! L'homme ſans beſoins ſeroit ſans principe d'actions : C'eſt au beſoin du plaiſir, que la jeuneſſe doit en partie ſon activité, & la ſupériorité qu'à cet égard elle a ſur l'âge avancé.

dire, du riche. Or, entre tous plaiſirs, celui qui, ſans contredit, agit le plus fortement ſur nous, & communique à notre ame le plus d'énergie, eſt le plaiſir des femmes. La nature, en attachant la plus grande yvreſſe à leur jouiſſance, a voulu en faire un des plus puiſſants principes de notre activité *b*).

b) Parmi les Savants, il en eſt, dit-on, qui, loin du monde, ſe condamnent à vivre dans la retraite. Or, comment ſe perſuader que dans ceux-ci l'amour des talents ait été fondé ſur l'amour des plaiſirs phyſiques, & ſur-tout ſur celui des femmes? Comment concilier ces inconciliables? Pour cet effet, ſuppoſons qu'il en ſoit d'un homme à talents comme d'un avare. Si ce dernier ſe prive aujourd'hui du néceſſaire, c'eſt dans l'eſpoir de jouir demain du ſuperflu. L'avare deſire-t-il un beau château, & l'homme à talents une belle femme? Si pour acheter l'un & l'autre, il faut de grandes richeſſes & une grande réputation, ces deux hommes travaillent chacun de leur côté à l'accroiſſement, l'un de ſon tréſor, l'autre de ſa renommée. Or dans l'eſpace de temps employé à l'acquiſition de cet argent & de cette renommée, s'ils ont vieilli, s'ils ont contracté des habitudes qu'ils ne puiſſent rompre ſans des efforts dont l'âge les ait rendus incapables, l'avare & l'homme à talents mourront, l'un ſans château, l'autre ſans maîtreſſe.

Ce n'eſt pas uniquement entre ces deux hommes, mais entre la coquette & ce même avare, qu'on rencontre encore une infinité de reſſemblances. Tous deux, plus heureux qu'on ne le penſe, le ſont de la même maniere. L'avare, en comptant ſon or, jouit de la poſſeſſion pro-

Nulle paſſion n'opere de plus grand changement dans l'homme. Son empire s'étend juſques ſur les brutes. L'animal timide & tremblant à l'approche de l'animal même le plus foible, eſt enhardi par l'amour. A l'orde de l'amour, l'animal s'arrête, dépouille toute crainte, attaque & combat des animaux ſes égaux ou même ſes ſupérieurs en force. Point de dangers, point de travaux dont l'amour s'étonne. Il eſt la ſource de la vie. A meſure que ſes deſirs s'éteignent, l'homme perd ſon activité; & par degrés, la mort s'empare de lui.

chaine de tous les objets dont l'or peut être l'échange; & la coquette, ſe mirant dans ſa glace, jouit pareillement d'avance de tous les hommages que lui procureront ſes graces & ſa beauté. Ce que je leur conſeille à tous deux, c'eſt de s'en tenir-là. Qu'ils n'aient ni châteaux, ni amants: ils éprouveroient dans la jouiſſance des objets de leurs deſirs, des dégoûts inconnus avant elle.

L'état de deſir eſt un état de plaiſir. Les châteaux, les amants & les femmes, que les richeſſes, la beauté & les talents peuvent leur procurer, eſt un plaiſir de prévoyance, ſans doute moins vif, mais plus durable que le plaiſir réel & phyſique. Le corps s'épuiſe, l'imagination jamais. Auſſi, de tous les plaiſirs, ces derniers ſont-ils en général ceux qui, dans le total de notre vie, nous donnent la plus grande ſomme de bonheur.

Plaiſir & douleur phyſique, voilà les ſeuls & vrais reſſorts de tout Gouvernement. On n'aime point proprement la gloire, les richeſſes & les honneurs ; mais les plaiſirs ſeuls dont cette gloire, ces richeſſes & ces honneurs ſont repréſentatifs. Et quoi qu'on diſe, tant qu'on donnera pour boire à l'ouvrier pour l'exciter au travail, il faudra convenir du pouvoir qu'ont ſur nous les plaiſirs des ſens.

Lorſque j'ai dit dans le Livre de l'*Eſprit*, que c'étoit ſur la tige de la douleur & du plaiſir phyſique que ſe recueilloient toutes nos peines & nos plaiſirs, j'ai révélé une grande vérité... Que s'enſuit-il? Que ce n'eſt point dans la jouiſſance de ces mêmes plaiſirs que peut conſiſter la dépravation politique des mœurs. Qu'eſt-ce en effet qu'un peuple efféminé & corrompu? Celui qui s'approprie par des moyens vicieux les mêmes plaiſirs que les nations illuſtres acquierent par des moyens vertueux.

Les déclamations de quelques Moraliſtes ne prouveront jamais rien contre un Auteur, dont l'expérience juſtifie & confirme les principes.

Qu'on ne regarde pas cette diſcuſſion ſur la ſenſibilité phyſique, comme étrangere à mon ſujet. Que me ſuis-je pro-

posé? De faire voir que tous les hommes communément bien organisés, ont une égale aptitude à l'esprit. Qu'ai-je fait pour y parvenir? J'ai distingué l'esprit de l'ame. J'ai prouvé que l'ame n'est en nous que la faculté de sentir; que l'esprit en est l'effet; que dans l'homme tout est sensation; que la sensibilité physique est par conséquent le principe de ses besoins, de ses passions, de sa sociabilité, de ses idées, de ses jugements, de ses volontés, de ses actions, & qu'enfin, si tout est explicable par la sensibilité physique, il est inutile d'admettre en nous d'autres facultés *e*).

L'homme est une machine, qui, mise en mouvement par la sensibilité physique, doit faire tout ce qu'elle exécute. C'est la roue, qui, mue par un torrent, éleve les pistons, & après eux les eaux destinées à se dégorger dans les bassins préparés à la recevoir.

e) Outre la faculté de sentir, l'homme, dit-on, est encore doué de la faculté de se ressouvenir. Je le sais. Mais comme l'organe de la mémoire est physique, que son office consiste à nous rendre présentes les impressions passées, & qu'il faut pour cet effet, qu'elle excite en nous des sensations actuelles, je ne suis pas moins en droit d'assurer, que, dans l'homme, tout est sentir.

Après avoir ainſi montré qu'en nous tout ſe réduit à ſentir, à ſe reſſouvenir, & qu'on ne ſent que par les cinq ſens; pour découvrir enſuite ſi le plus ou moins grand eſprit eſt l'effet de la plus ou moins grande perfection des organes, il s'agit d'examiner ſi, dans le fait, la ſupériorité de l'eſprit eſt toujours proportionnée à la fineſſe des ſens & à l'étendue de la mémoire. Si l'expérience prouvoit le contraire, nul doute que la conſtante inégalité des eſprits ne dépendît d'une autre cauſe.

C'eſt donc au ſeul examen de ce fait que ſe réduit maintenant la queſtion propoſée; c'eſt à cet examen qu'on en devra la ſolution.

CHAPITRE XI.

De l'inégale étendue de la Mémoire.

Je ne ferai ſur cette matiere que répéter ce que j'ai déja dit dans le Livre de l'*Eſprit*, & j'obſerverai.

1. Que les Hardouins, les Longuerues, les Scaligers, enfin tous les prodiges de mémoire, ont eu communément peu de génie, & qu'on ne les plaça

jamais à côté des Machiavels, des Newtons & des Tacites.

2. Que pour faire des découvertes en quelque genre que ce ſoit, & mériter le titre d'Inventeur ou d'homme de génie, s'il faut, comme le prouve Deſcartes, encore plus méditer qu'apprendre, la grande mémoire doit être excluſive du grand eſprit *a*).

Qui veut acquérir une grande mémoire, doit la cultiver, la fortifier par un exercice journalier. Qui veut acquérir une certaine tenue dans la méditation, doit pareillement en fortifier en

a) Les mémoires extraordinaires ſont les Erudits; la méditation fait les hommes de génie. L'eſprit original, l'eſprit à ſoi, ſuppoſe comparaiſon des objets entr'eux, & appercevance des rapports inconnus aux hommes ordinaires. Il n'en eſt pas ainſi de l'eſprit du monde. Ce dernier eſt un compoſé de goût & de mémoire. Qui ſait le plus de traits d'Hiſtoire, de bons mots, d'anecdotes curieuſes, eſt le plus agréable dans la converſation. Newton, Locke, Corneille étoient entendus de peu de gens. L'eſprit profond n'eſt pas au ton du plus grand nombre. Si l'homme du monde n'eſt ni bon Poëte, ni bon Peintre, ni bon Philoſophe, ni grand Capitaine, il eſt du moins très-aimable. Si ſa réputation ne s'étend point au-delà de ſon cercle, c'eſt qu'il n'écrit point, c'eſt qu'il ne perfectionne aucune ſcience, & qu'il ne ſe rend point utile aux hommes, & ne doit par conſéquent en obtenir que peu d'eſtime.

lui l'habitude par un exercice journalier. Or, le temps paſſé à méditer, n'eſt point employé à placer des faits dans mon ſouvenir. L'homme qui compare & médite beaucoup, a donc communément d'autant moins de mémoire qu'il en fait moins d'uſage. Au reſte, que ſert une grande mémoire? La plus ordinaire ſuffit au beſoin d'un grand homme. Qui ſait la langue, a déja beaucoup d'idées. Pour mériter le titre d'homme d'eſprit, que faut-il? Les comparer entr'elles, & parvenir par ce moyen à quelque réſultat neuf & intéreſſant, ou comme utile, ou comme agréable. La mémoire chargée de tous les mots d'une langue, & par conſéquent de toutes les idées d'un peuple, eſt la palette chargée d'un certain nombre de couleurs. Le Peintre a ſur cette palette la matiere premiere d'un excellent tableau : c'eſt à lui à les mêler & à les étendre de maniere qu'il en réſulte une grande vérité dans ſa teinte, une grande force dans ſon coloris, enfin, un beau tableau.

La mémoire ordinaire a même plus d'étendue qu'on ne penſe. En Allemagne & en Angleterre, preſque point d'homme bien élevé qui ne ſache trois ou quatre langues. *b*). Or, ſi l'étude de ces

b) Si le François ne ſait que ſa propre langue, c'eſt un effet de ſon éducation, & non de

langues eſt compriſe dans le plan ordinaire de l'inſtruction, elle ne ſuppoſe donc qu'une organiſation commune : tous les hommes ſont donc doués par la nature c), de plus de mémoire que n'en exige la découverte des plus grandes vérités. Sur quoi j'obſerverai, que ſi la ſupériorité de l'eſprit, comme le remarque M. Hobbes, conſiſte principalement dans la connoiſſance de la vraie ſignification des mots, & s'il n'eſt point d'homme, qui, dans la ſeule méditation de ceux de ſa langue, ne trouve plus de queſtions à diſcuter qu'il n'en réſoudroit dans le cours d'une longue vie ; perſonne ne peut ſe plaindre de ſa mé-

ſon organiſation : Qu'il paſſe quelques années à Londres ou à Florence, il ſaura bientôt l'anglois ou l'italien.

c) La nature, dit-on, donne à chaque nation quelque qualité, ou quelque génie particulier. Point de nation en Europe qui, d'après les Pruſſiens, n'ait fait des changements dans ſes exercices, dans ſes évolutions militaires, & ne l'ait fait avec ſuccès. Mais trop frappées du brillant de ces évolutions, les nations ſe ſont-elles occupées des moyens d'exciter le courage de leurs ſoldats ? J'en doute. Les Européens n'ont pas les mêmes motifs qu'avoient les Grecs & les Romains pour expoſer leur vie dans les combats. Auſſi le courage des Armées ne ſe manifeſte-t-il plus par des entrepriſes auſſi hardies, & ſe réduira t-il peut-être dans chaque guerrier à ce ſeul point, de n'être pas le premier à fuir.

moire. Il en eſt, dit-on, de vives & de lentes. On a, à la vérité, une mémoire vive des mots de ſa propre langue, une mémoire plus lente de ceux d'une langue étrangere, ſur-tout ſi on la parle rarement. Mais qu'en conclure? Sinon qu'on a un ſouvenir plus ou moins prompt des objets, ſelon qu'ils ſont plus ou moins familiers. Il n'eſt qu'une différence réelle & remarquable entre les différentes mémoires; c'eſt l'inégalité de leur étendue. Or, ſi tous les hommes communément bien organiſés ſont, comme je l'ai prouvé, doués d'une mémoire ſuffiſante pour s'élever aux plus hautes idées, le génie n'eſt donc pas le produit de la grande mémoire. Qu'on liſe à ce ſujet le Chapitre 3, Diſc. 3. de l'*Eſprit*. J'y conſidere cette queſtion ſous toutes les faces. Mon opinion a paru généralement adoptée, parce que l'expérience en confirme la vérité, & prouve qu'en général, ce n'eſt point au défaut de mémoire qu'il faut rapporter le défaut d'eſprit.

Le regardera-t-on comme un effet de l'inégale perfection des autres organes? Je vais l'examiner.

CHAPITRE XII.

De l'inégale Perfection des Sens.

SI dans les hommes tout eſt *ſentir phyſiquement*, ils ne different donc entr'eux que dans la nuance de leurs ſenſations. Les cinq ſens en ſont les organes : ce ſont les cinq portes par où les idées vont juſqu'à l'ame. Mais ces portes ſont-elles également ouvertes dans tous ; & ſelon la ſtructure différente des organes de la vue, de l'ouie *a*), du toucher, du goût & de l'odorat, chacun ne doit-il pas ſentir, goûter, toucher, voir & entendre différemment ? Entre les hommes, enfin, ne ſont-ce pas les plus finement organiſés qui doivent avoir le plus d'eſprit *b*), & peut-être les ſeuls qui puiſſent en avoir ?

a) Qu'on ne ſuppoſe pas néanmoins une extrême différence dans l'organiſation commune des hommes. Tous n'ont pas les mêmes oreilles : cependant dans un concert, au mouvement de certains airs, tous les Muſiciens, tous les Danſeurs d'un Opera & tous les ſoldats d'un bataillon, partent également en meſure.

b) Entre les hommes les plus parfaitement organiſés, s'il en eſt peu de ſpirituels, c'eſt, dit-on, parce que l'eſprit eſt l'effet combiné de

L'expérience, répondrai-je, n'eſt pas ſur ce point d'accord avec le raiſonnement : elle démontre bien que c'eſt à nos ſens que nous devons nos idées ; mais elle ne démontre point que l'eſprit ſoit toujours en nous proportionné à la fineſſe plus ou moins grande de ces mêmes ſens. Les femmes, par exemple, dont la peau plus délicate que celle des hommes, leur donne plus de fineſſe dans le ſens du toucher, n'ont pas plus d'eſprit c) qu'un Voltaire, que cet homme peut-être le plus étonnant de tous par la fécondité, l'étendue & la diverſité de ſes talents.

la fineſſe des ſens & de la bonne éducation. Soit : mais dans cette ſuppoſition, il ſeroit du moins impoſſible qu'une bonne éducation, ſans une fineſſe particuliere & remarquable des ſens, pût former de grands hommes. Or ce fait eſt démenti par l'expérience.

c) L'organiſation des deux ſexes eſt, ſans doute, très-différente à certains égards : Mais cette différence doit-elle être regardée comme la cauſe de l'infériorité de l'eſprit des femmes ? Non : la preuve du contraire, c'eſt que nulle femme n'étant organiſée comme un homme, nulle en conſéquence ne devroit avoir autant d'eſprit. Or les Saphos, les Hyppathies, les Eliſabeths, les Catherines II, &c. ne le cedent point aux hommes en génie. Si les femmes leur ſont en général inférieures, c'eſt qu'en général elles reçoivent encore une plus mauvaiſe éducation. Comparons enſemble des perſonnes

Homere & Milton furent aveuglés de bonne heure. Un aveuglement ſi prématuré ſuppoſoit quelque vice dans l'organe de leur vue : cependant quelle imagination plus forte & plus brillante ! On en peut dire autant de M. de Buffon : il a les yeux myopes ; & cependant quelle tête plus vaſte & quel ſtyle plus coloré *d*) ! Parmi ceux dont le ſens de l'ouie eſt le plus fin, en eſt-il de ſupérieurs aux St. Lamberts, aux Saurins, aux Nivernois, &c. Ceux dont les ſens du goût & de l'odorat ſont le plus exquis, ont-ils plus de génie que Diderot, Rouſſeau, Marmontel, Duclos ? &c. De quelque maniere qu'on interroge l'expérience, elle répondra toujours que la plus ou moins grande ſupériorité des eſprits, eſt indépendante de la plus ou moins grande perfection des organes des ſens, & que tous les hommes communément bien organiſés, ſont doués par

de conditions très-différentes, telles que les Princeſſes & les femmes de chambre. Je dis qu'en ces deux états, les femmes ont communément autant d'eſprit que leurs maris. Pourquoi ? C'eſt que les deux ſexes y reçoivent une auſſi mauvaiſe éducation.

d) On n'a point obſervé que le ſens de la vue fût, dans les plus grands Peintres, de beaucoup ſupérieur en fineſſe à celui des autres hommes.

la nature de la finesse des sens nécessaire pour s'élever aux plus grandes découvertes en Mathématiques, Chymie, Politique, Physique, &c. *e*)

Si la sublimité de l'esprit supposoit une si grande perfection dans les organes, avant d'engager un homme dans des études difficiles, & de le faire entrer,

e) Dans la supposition où le plus ou moins d'esprit dépendit de la finesse plus ou moins grande des sens, il est probable que les diverses températures de l'air, la différence des latitudes & des aliments, auroient quelqu'influence sur les esprits; qu'en conséquence la contrée la plus favorisée du ciel produiroit les habitants les plus spirituels. Or depuis le commencement des siecles, comment imaginer que ces habitants n'eussent pas acquis une supériorité marquée sur les autres nations, qu'ils ne se fussent pas donné les meilleures loix, qu'ils n'eussent pas en conséquence été les mieux gouvernés, qu'ils n'eussent pas à la longue asservi les autres nations, & enfin produit en tous les genres le plus grand nombre d'hommes célebres?

Le climat générateur d'un tel peuple est encore inconnu. L'Histoire ne montre en aucun d'eux une constante supériorité d'esprit sur les autres: Elle prouve au contraire que depuis Deli jusqu'à Pétersbourg, tous les peuples ont été successivement imbécilles & éclairés; que dans les mêmes positions, toutes les nations, comme le remarque M. Robertson, ont les mêmes loix, le même esprit, & qu'on retrouve par cette raison chez les Américains les mœurs des anciens Germains.

La différence de la latitude & de la nourriture n'a donc aucune influence sur les esprits;

par exemple, dans la carriere des Lettres ou de la Politique, il faudroit donc examiner s'il a l'œil de l'aigle, le tact de la ſenſitive, le nez du renard, & l'oreille de la taupe.

Les chiens & les chevaux ſont, dit-on, d'autant plus eſtimés qu'ils ſortent de telle ou telle race. Avant d'employer un homme, il faudroit donc encore demander s'il eſt fils d'un pere ſpirituel ou ſtupide. On ne fait aucune de ces queſtions. Pourquoi ? C'eſt que les peres les plus ſpirituels n'engendrent ſouvent que de ſots enfants ; c'eſt que les hommes les mieux organiſés n'ont ſouvent que peu d'eſprit, & qu'enfin l'expérience prouve l'inutilité de pareilles queſtions. Ce qu'elle nous apprend à ce ſujet, c'eſt qu'il eſt des hommes de génie de toute eſpece de taille & de tempérament ; qu'il en eſt de ſanguins, de bilieux, de flegmatiques, de grands, de petits, de gras, de maigres, de robuſtes, de délicats, de mélancoliques *f*), & que les

& peut-être en a-t-elle moins qu'on ne penſe ſur les corps. En effet, ſi la plupart des Politiques calculent la population des villes ou des Empires, d'après la liſte de leurs morts, ils ont donc obſervé qu'au moins dans une grande partie de l'Europe, la durée de la vie étoit à peu près la même.

f) Les plus ſpirituels & les plus méditatifs ſont quelquefois mélancoliques, je le ſais. Mais

hommes les plus forts & les plus vigoureux ne ſont pas toujours les plus ſpirituels *g*).

Mais ſuppoſons dans un homme un ſens extrêmement fin; qu'arriveroit-il? Que cet homme éprouveroit des ſenſations inconnues au commun des hom-

ils ne ſont pas ſpirituels & méditatifs, parce qu'ils ſont mélancoliques; mais mélancoliques, parce qu'ils ſont méditatifs. Ce n'eſt point en effet à ſa mélancolie, c'eſt à ſes beſoins que l'homme doit ſon eſprit: Le beſoin ſeul l'arrache à ſon inertie naturelle. Si je penſe, ce n'eſt point parce que je ſuis fort ou foible, mais parce que j'ai plus au moins d'intérêt de penſer. Lorſqu'on dit du malheur, *ce grand Maître de l'homme*, on ne dit rien autre choſe, ſinon, que le malheur & le deſir de s'y ſouſtraire, nous forcent à penſer. Pourquoi le deſir de la gloire produit-il ſouvent le même effet? C'eſt que la gloire eſt le beſoin de quelques-uns. Au reſte, ni les Rabelais, ni les Fontenelles, ni les la Fontaines, ni les Scarrons n'ont paſſé pour triſtes; & cependant perſonne ne nie la ſupériorité plus ou moins grande de leur eſprit.

g) M. Rouſſeau, p. 300 & 323 de ſon Emile, dit: " Plus un enfant ſe ſent fort & robuſte, „ plus il devient ſenſé & judicieux. Pour tirer „ parti des inſtruments de notre intelligence, „ il faut que le corps ſoit robuſte & ſain. „ La bonne conſtitution du corps rend les opérations de l'eſprit faciles & ſûres. Mais que M. Rouſſeau conſulte l'expérience. Il verra que les maladifs, les délicats & les boſſus, ont autant d'eſprit que les droits & les bien-portants. Paſcal, Pope, Boileau, Scarron en ſont la preuve.

mes ; qu'il ſentiroit ce qu'un moindre degré de fineſſe dans l'organiſation ne permet pas aux autres de ſentir. En auroit-il plus d'eſprit ? Non : parce que ces ſenſations, toujours ſtériles juſqu'au moment où l'on les compare, conſerveroient toujours entr'elles les mêmes rapports *h*). Suppoſons l'eſprit proportionné à la fineſſe des ſens. Il eſt des vérités qui ne pourroient être apperçues que de dix ou douze hommes de la terre les mieux organiſés. L'eſprit humain ne ſeroit donc point ſuſceptible de perfectibilité. J'ajouterai même que ces hommes ſi finement organiſés, parviendroient néceſſairement dans les ſciences à des réſultats incommuniquables aux hommes ordinaires. Or, on ne connoît point de tels réſultats.

Il n'eſt point de vérités renfermées dans les ouvrages des Lockes & des Newtons, qui ne ſoient maintenant ſaiſies de tous les hommes, qui, communément bien organiſés, n'ont cependant rien de ſupérieur dans les ſens de la ſa-

h) Une ſenſation n'eſt dans la mémoire qu'un fait de plus, qu'on y peut remplacer par un autre. Or un fait n'ajoute rien à l'aptitude que les hommes ont à l'eſprit, parce que cette aptitude n'eſt autre choſe que le pouvoir d'obſerver les rapports qu'ont entr'eux les objets divers.

veur, de l'odorat, de la vue, de l'ouie & du toucher.

Je pourrois même ajouter (puiſqu'il n'eſt rien de ſimilaire dans la nature) *i*), qu'entre les hommes les plus finement organiſés, il faut qu'à certains égards, chacun le ſoit encore ſupérieurement aux autres. Tout homme en conſéquence devroit donc éprouver des ſenſations, acquérir des idées incommuniquables à ſes compatriotes. Or, il n'eſt point d'idées de cette eſpece. Quiconque en a des nettes, les tranſmet facilement aux autres. Il n'en eſt donc point auxquelles ne puiſſent atteindre les hommes communément bien organiſés.

i) La diſſemblance des êtres exiſte-t-elle dans leurs germes ou dans leur développement ? Je l'ignore. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que la même race de beſtiaux ſe fortifie ou s'affoiblit, s'éleve ou s'abaiſſe ſelon l'eſpece ou l'abondance des pâturages. Il en eſt de même des chênes. Si l'on en voit de petits, de grands, de droits, de courbés, aucun enfin qui ſoit abſolument ſemblable à un autre, c'eſt peut-être qu'aucun ne reçoit exactement la même culture, n'eſt placé à la même expoſition, frappé du même vent, & ſemé dans la même veine de terre. Or dans les êtres inanimés, le temps de leur développement répond à celui de l'éducation des hommes, qui peut-être ne ſont jamais les mêmes, parce qu'aucun, comme je l'ai prouvé, Section I, ne peut recevoir préciſément les mêmes inſtructions.

La cauſe qui pourroit le plus efficacement influer ſur les eſprits, ſeroit ſans doute la différence des latitudes & de la nourriture. Or, comme je l'ai déja dit, le gras Anglois, qui ſe nourrit de beurre & de viandes ſous un climat de brouillards, n'a certainement pas moins d'eſprit que le maigre Eſpagnol, qui ne vit que d'ail & d'oignons dans un climat très-ſec. M. Schaw, Médecin Anglois, qui, par la fidélité & l'exactitude de ſes obſervations, ne mérite pas moins notre croyance, que par la date peu éloignée de ſon voyage en Barbarie, dit au ſujet des Maures : " Le peu de progrès „ de ces peuples dans les Arts & dans „ les Sciences, n'eſt l'effet d'aucune in„ capacité ou ſtupidité naturelle. Les „ Maures ont l'eſprit délié, & même „ du génie. S'ils ne l'appliquent point à „ l'étude des ſciences, c'eſt que, ſans „ motifs d'émulation, leur Gouverne„ ment ne leur laiſſe ni la liberté, ni le „ repos néceſſaire pour les cultiver & les „ perfectionner. Les Maures, nés eſ„ claves, comme la plupart des Orien„ taux, doivent être ennemis de tout „ travail qui n'a pas directement leur „ intérêt perſonnel & préſent pour „ objet. „

Ce

Ce n'eſt qu'à la liberté qu'il appartient d'allumer chez un peuple le feu ſacré de la gloire & de l'émulation. S'il eſt des ſiecles, où, ſemblables à ces oiſeaux rares, apportés par un coup de vent, les grands hommes apparoiſſent tout-à-coup dans un empire, qu'on ne regarde point cette apparition comme l'effet d'une cauſe phyſique, mais morale. Dans tout Gouvernement où l'on récompenſera les talents, ces récompenſes, comme les dents du ſerpent de Cadmus, produiront des hommes. Si les Deſcartes, les Corneilles, &c. illuſtrerent le regne de Louis XIII; les Racines, les Bayles, &c. celui de Louis XIV; les Voltaires, les Monteſquieux, les Fontenelles, &c. celui de Louis XV; c'eſt que les Arts & les Sciences furent ſous ces différents regnes ſucceſſivement protégés par Richelieu, Colbert & le feu Duc d'Orléans Régent. Les grands hommes, quelque choſe qu'on ait dit, n'appartiennent ni au regne d'Auguſte, ni à celui de Louis XIV, mais au regne qui les protege.

Soutient-on que c'eſt au premier feu de la jeuneſſe, &, ſi je l'oſe dire, à la fraîcheur des organes, qu'on doit les belles compoſitions des grands hommes; l'on ſe trompe. Racine avant trente ans

donna l'Alexandre & l'Andromaque ; mais à cinquante, il écrivit Athalie, & cette derniere piece n'eſt certainement pas inférieure aux premieres *k*). Ce ne ſont pas même les légeres indiſpoſitions qu'occaſionne une ſanté plus ou moins délicate, qui peuvent éteindre le génie.

On ne jouit pas tous les ans de la même ſanté, & cependant l'Avocat gagne ou perd tous les ans à peu près le même nombre de cauſes ; le Médecin tue ou guérit à peu près le même nombre de malades ; & l'homme de génie, que ne diſtraient ni les affaires ni les plaiſirs, ni les paſſions vives, ni les maladies graves, rend tous les ans à peu près le même nombre de productions.

Quelque différente que ſoit la nourriture des nations, la latitude qu'elles habitent *l*), enfin, leur tempérament,

k) Au bout d'un certain nombre d'années, on n'eſt plus, dit-on, le même compoſé. Le Voltaire de ſoixante ans n'eſt plus le Voltaire de trente. Soit : cependant l'un & l'autre ont également d'eſprit. Si deux hommes, ſans être parfaitement ſimilaires, peuvent ſauter auſſi haut, courir auſſi vite, tirer auſſi juſte, jouer auſſi bien à la paume ; deux hommes, ſans être préciſément les mêmes, peuvent donc avoir également d'eſprit.

l) L'aptitude à l'eſprit, comme je le montrerai ci-après, n'eſt que l'aptitude à voir les reſſemblances & les différences, les convenan-

ces différences n'augmentent ni ne diminuent l'aptitude que les hommes ont à l'eſprit. Ce n'eſt donc ni de la force du corps *m*), ni de la fraîcheur des orga-

ces & les diſconvenances qu'ont entr'eux les objets divers. Que la diverſité des températures, la différence des climats, en occaſionnent dans les mœurs & les inclinations d'un peuple; que les ſauvages, chaſſeurs dans les pays de bois, deviennent paſteurs dans les pays de pâturages, cela ſe peut : Mais il n'en eſt pas moins vrai qu'en toutes les diverſes contrées, les peuples appercevront toujours les mêmes rapports entre les objets. Auſſi, du moment où les hommes errants ſe ſont réunis en Nations, où les marais ont été deſſéchés, & les forêts abattues, la diverſité des climats n'a point eu d'influence ſenſible ſur les eſprits. Auſſi trouve-t-on en Suede & en Danemark d'auſſi bons Géometres, Chymiſtes, Phyſiciens, Moraliſtes, &c. qu'en Grece & en Egypte. " Le climat de la Perſe, dit » Chardin, eſt le plus propre à entretenir la » vigueur du corps & de l'eſprit. " Ce climat cependant ne donne point au Perſan plus de génie qu'au François.

m) La ſupériorité de l'eſprit eſt-elle indépendante, & de la plus ou moins grande force de tempérament, & de la fineſſe plus ou moins grande des ſens? Où chercher la cauſe de cette ſupériorité ? Dans la perfection, dira-t-on, de l'organiſation intérieure. Mais, répondrai-je, ſi dans la pendule, la perfection intérieure de la machine ſe manifeſte par la préciſion avec laquelle elle marque l'heure, dans l'homme la perfection intérieure de ſon organiſation, ſe manifeſte pareillement, (du moins quant à l'eſprit) par celle des cinq ſens auxquels il doit

nes, ni de la plus ou moins grande fineſſe des ſens, que dépend la plus ou moins grande ſupériorité de l'eſprit. Au reſte, c'eſt peu que l'expérience démontre la vérité de ce fait, je puis encore prouver que ſi ce fait exiſte, c'eſt qu'il ne peut exiſter autrement; & qu'ainſi, c'eſt dans une cauſe encore inconnue qu'il faut chercher l'explication du phénomene de l'inégalité des eſprits.

Pour confirmer la vérité de cette opinion, je crois qu'après avoir démontré, que, dans les hommes, tout eſt ſentir, il faut penſer que s'ils different entr'eux, ce n'eſt jamais que dans la nuance de leurs ſenſations.

toutes ſes idées. La perfection de l'organiſation extérieure ſuppoſe donc celle de l'intérieur. Or pour prouver que cette derniere eſpece de perfection ne peut rien ſur les eſprits, il ſuffit de montrer (conformément à l'expérience), que leur ſupériorité eſt entiérement indépendante de la plus ou moins grande fineſſe des cinq ſens.

CHAPITRE XIII.

De la Maniere différente de ſentir.

LES hommes ont des goûts différents : mais ces goûts peuvent être également l'effet, ou de leur habitude & de leur éducation diverſes, ou de l'inégale fineſſe de leur organiſation. Que le Negre, par exemple, ſe ſente plus de deſir pour le teint noir d'une beauté afriçaine, que pour les lys & les roſes de nos européennes, c'eſt en lui l'effet de l'habitude. Que l'homme, ſelon le pays qu'il habite, ſoit plus ou moins ſenſible à tel ou tel genre de muſique, & devienne en conſéquence ſuſceptible de telles ou telles impreſſions, c'eſt encore un effet de l'habitude. Tous les goûts factices, & produits par une éducation différente, ne ſont point ici l'objet de mon examen : je n'y traiterai que de la différence des goûts occaſionnés par la pure différence des ſenſations reçues à la préſence des mêmes objets.

Pour ſavoir exactement quelle peut être cette différence, il faudroit avoir été ſucceſſivement ſoi & les autres. Or,

on n'a jamais été que ſoi. Ce n'eſt donc qu'en conſidérant avec une très-grande attention les impreſſions diverſes que les mêmes objets paroiſſent faire ſur les différents hommes, qu'on peut en ce genre parvenir à quelque découverte. S'examine-t-on ſoi-même ſur ce point? On ſent que ſi ſon voiſin voyoit quarré ce qu'on voit rond; ſi le lait paroiſſoit blanc à l'un, & rouge à l'autre, & qu'enfin, certains hommes n'apperçuſſent qu'un chardon dans une roſe, & que deux monſtres dans une d'Egmont & une Forcalquier, il ſeroit impoſſible que les hommes puſſent s'entendre & ſe communiquer leurs idées. Or, ils s'entendent & ſe les communiquent. Les mêmes objets excitent donc en eux à peu près les mêmes impreſſions.

Pour jetter plus de clarté ſur cette queſtion, voyons dans un même exemple en quoi les hommes différent & ſe reſſemblent.

Ils ſe reſſemblent tous en ce point: c'eſt que tous veulent ſe ſouſtraire à l'ennui; c'eſt qu'en conſéquence tous veulent être émus; c'eſt que plus une impreſſion eſt vive, plus elle leur eſt agréable, ſi cette impreſſion néanmoins n'eſt pas portée juſqu'au terme de la douleur.

Ils different en ceci, c'eſt que le degré d'émotion que l'un regarde comme l'excès du plaiſir, eſt quelquefois pour l'autre un commencement de douleur. L'œil de mon ami peut être bleſſé du degré de lumiere qui m'eſt agréable, & cependant lui & moi convenir que la lumiere eſt le plus bel objet de la nature. Or, d'où vient cette uniformité de jugement avec cette différence dans la ſenſation? De ce que cette différence eſt peu conſidérable, & de ce qu'une vue tendre éprouve dans un plus foible degré de lumiere, le même plaiſir, qu'une vue forte reſſent à la clarté d'un plus grand jour. Que je paſſe du phyſique au moral; j'apperçois encore moins de différence dans la maniere dont les hommes ſont affectés des mêmes objets, & je retrouve en conſéquence chez les Chinois *a*), tous les Proverbes de notre Europe. D'où je conclus que de légeres différences dans l'organiſation des divers peuples, ne doivent être comptées pour rien; puiſqu'en comparant les mêmes

a) Dans tout ce qui n'a point un rapport immédiat & particulier aux mœurs & au gouvernement oriental, point de proverbes plus ſemblables que les proverbes allemands & chinois.

placé le trône de la Divinité, ne prouve-t-il pas l'uniformité d'impressions *c*) reçues à la présence des mêmes objets. Sans cette uniformité, que des Philosophes peu exacts ont prise pour la notion du beau & du bon absolu, sur quel fondement eût-on établi les regles du goût?

Les simples & magnifiques tableaux de la nature frappent tous les hommes. Ces tableaux font-ils sur chacun d'eux précisément la même impression? Non: mais, comme l'expérience le prouve, une impression à peu près semblable. Aussi les objets extrêmement agréables aux uns, sont-ils toujours plus ou moins agréables aux autres. En vain répéteroit-on que l'uniformité d'impressions produites par la beauté des descriptions de la Poésie, n'est qu'apparente, qu'elle est en partie l'effet de la signification in-

c) Pour preuve de la différence des sensations éprouvées à la vue des mêmes objets, on cite l'exemple des Peintres qui donnent une teinte de jaune ou de gris à toutes leurs figures: Mais si ce défaut dans leur coloris étoit l'effet d'un vice dans l'organe de leurs yeux, & qu'ils vissent réellement du jaune & du gris dans tous les objets, ils en verroient aussi dans le blanc de leur palette, & peindroient blanc, quoiqu'ils vissent gris.

certaine des mots, & d'un vague dans les expreſſions *d*), parfaitement correſpondant aux diverſes ſenſations éprouvées à l'aſpect des mêmes objets : en admettant ce fait, il ſeroit encore vrai qu'il eſt des ouvrages généralement eſtimés, & par conſéquent des regles de goût dont l'obſervation produit ſur tous la ſenſation du beau. Qu'on examine profondément cette queſtion, & l'on appercevra dans la maniere différente dont les hommes ſont affectés des mêmes objets, que cette différence d'impreſſion appartient moins encore à leur phyſique qu'à leur moral.

Le réſultat de ce Chapitre, c'eſt que la diverſité des goûts des hommes ne ſuppoſe que peu de différence dans la nuance

d) Si l'on me redemandoit encore pourquoi l'on a, dans chaque langue, créé tant de mots dont la ſignification eſt incertaine, j'ajouterois à ce que j'ai dit à ce ſujet, Chap. 5 de cette Section, que le beſoin a préſidé à la formation des langues ; qu'en cherchant dans l'invention des mots, à ſe communiquer plus facilement leurs idées, les hommes ont ſenti, que s'ils créoient autant de mots, qu'il eſt, par exemple, de degrés différents de grandeur, de lumiere, de groſſeur, &c. leur multiplicité ſurchargeroit leur mémoire ; qu'il falloit par conſéquent conſerver à certains mots cette ſignification vague, qui rend leur application plus générale, & l'étude des langues plus courte.

de leurs ſenſations : c'eſt que l'uniformité de leurs jugements, prouvée par l'uniformité des proverbes des nations, par la reſſemblance de leurs loix & de leurs gouvernements ; par le goût que toutes ont pour la Poéſie, & pour les ſimples & magnifiques tableaux de la nature, démontrent que les mêmes objets font à peu près les mêmes impreſſions ſur tous les hommes ; que s'ils different, ce n'eſt jamais que dans la nuance de leurs ſenſations e).

e) Si la nature, comme on le dit, donnoit aux hommes des diſpoſitions ſi inégales à l'eſprit, pourquoi dans les arts de la danſe, de la muſique, du deſſin, &c. les amateurs n'égaleroient-ils preſque, jamais leurs maîtres ? Pourquoi l'inégale diſpoſition de la nature n'équivaudroit-elle pas dans les premiers, au petit degré d'attention que les derniers peut-être portent de plus à l'étude de leur art ?

CHAPITRE XIV.

La petite différence apperçue entre nos Senſations, n'a nulle influence ſur les Eſprits.

LES hommes, à la préſence des mêmes objets, peuvent, ſans doute, éprouver des ſenſations différentes : mais peuvent-ils en conſéquence appercevoir des rapports différents entre ces mêmes objets ? Non : & ſuppoſé, comme je l'ai dit ailleurs, que la neige parût aux uns d'une nuance plus blanche qu'aux autres, tous conviendroient également que la neige eſt le plus blanc de tous les corps.

Pour que les hommes apperçuſſent des rapports différents entre les mêmes objets, il faudroit que ces objets excitaſſent en eux des impreſſions d'une nature tout-à-fait particuliere ; que le charbon en feu glaçât les uns ; que l'eau congelée par le froid brûlât les autres ; que tous les objets de la nature s'offriſſent à chaque individu dans une chaîne de rapports tout-à-fait différente ; & qu'enfin, les hommes fuſſent les uns à l'égard des autres, ce qu'ils ſont par rapport à ces

insectes, dont les yeux taillés en facettes, voient les objets sous des formes, sans contredit, très-diverses.

Dans cette supposition, les individus n'auroient nulle analogie dans leurs idées & leurs sentiments. Les hommes ne pourroient, ni se communiquer leurs lumieres, ni perfectionner leur raison, ni travailler en commun à l'immense édifice des arts & des sciences. Or, l'expérience prouve que les hommes font tous les jours de nouvelles découvertes, qu'ils se communiquent leurs idées, & que les arts & les sciences se perfectionnent. Les hommes apperçoivent donc les mêmes rapports entre les objets.

La jouissance d'une belle femme peut porter dans l'ame de mon voisin plus d'ivresse que dans la mienne: mais cette jouissance est pour moi, comme pour lui, le plus vif des plaisirs. Que deux hommes reçoivent le même coup, ils éprouvent peut-être deux impressions différentes: mais qu'on double, triple, quadruple la violence de ce coup, la douleur qu'ils ressentiront sera dans chacun d'eux pareillement double, triple, quadruple.

Supposons la différence de nos sensations à l'aspect des mêmes objets, plus considérable qu'elle ne l'est réellement, il est évident que les objets conservant

entr'eux les mêmes rapports, nous frapperoient dans une proportion toujours conſtante & uniforme. Mais, dira-t-on, cette différence dans nos ſenſations ne peut-elle changer nos affections morales, & ce changement produire & la différence & l'inégalité des eſprits? Je réponds à cette objection, que toute diverſité d'affection *a*), occaſionnée par quelque différence dans l'organiſation phyſique, n'a, comme l'expérience le prouve, nulle influence ſur les eſprits. On peut donc préférer le verd au jaune, &, comme d'Alembert & Clairaut, être également grand Géomettre: on peut donc avec des palais inégalement délicats, être également bon Poëte, bon Deſſinateur, bon Phyſicien. On peut donc enfin, avec un goût pour le doux ou le ſalé, le lait ou l'anchois, être également grand Orateur & grand Médecin, &c. Tous ces goûts divers ne ſont en nous que des faits iſolés & ſtériles. Il en eſt de même de nos idées, juſqu'au moment où l'on les compare entr'elles. Or, pour ſe donner la peine de les comparer, il faut y être excité par quelqu'intérêt. Cet intérêt donné &

a) Les ſeules affections dont l'influence ſur les eſprits ſoit ſenſible, ſont les affections dépendantes de l'éducation & des préjugés.

ces idées comparées, pourquoi les hommes parviennent-ils aux mêmes réſultats ? C'eſt que, malgré la différence de leurs affections & l'inégale perfection de leurs organes, tous peuvent s'élever aux mêmes idées. En effet, tant que l'échelle des proportions dans laquelle les objets nous frappent, n'eſt pas rompue, nos ſenſations conſervent toujours entr'elles le même rapport. Une roſe d'une couleur très-foncée & comparée à une autre roſe, paroit foncée à tous les yeux. Nous portons les mêmes jugements ſur les mêmes objets. Nous pouvons donc toujours acquérir le même nombre d'idées, par conſéquent la même étendue d'eſprit.

Les hommes communément bien organiſés, ſont comme certains corps ſonores, qui, ſans être exactement les mêmes, rendent cependant le même nombre de ſons *b*).

b) Certains corps ſonores rendent le même nombre de ſons, mais non des ſons du même genre: Il en eſt de même de notre eſprit. Il rend, ſi je l'oſe dire, des idées ou des images également belles ; mais différentes, ſelon les objets divers dont le haſard a chargé notre mémoire.

N'ai-je préſent à mon ſouvenir que les neiges, les glaçons, les tempêtes du nord, que les laves enflammées du Véſuve ou de l'Etna,

Le réſultat de ce Chapitre, c'eſt que les hommes appercevant toujours les mêmes rapports entre les mêmes objets, l'inégale perfection de leurs ſens n'a nulle influence ſur leurs eſprits. Rendons cette vérité plus frappante, en attachant une idée nette au mot *Eſprit*.

CHAPITRE XV.

De l'Eſprit.

QU'EST-CE que l'Eſprit en lui-même? *L'aptitude à voir les reſſemblances & les différences, les convenances & les diſconvenances qu'ont entr'eux les objets divers.* Mais quel eſt dans l'homme le principe

avec ces matériaux, quel tableau compoſer? Celui des montagnes qui défendent l'entrée des jardins d'Armide. Mais ſi ma mémoire au contraire ne me rappelle que des images riantes, que les fleurs du printemps, les ondes argentées des ruiſſeaux, la mouſſe des gazons & le dais odoriférant des orangers, que compoſerai-je avec ces objets agréables? Le boſquet où l'amour entraîne Renaud. Le genre de nos idées & de nos tableaux ne dépend donc point de la nature de notre eſprit, le même dans tous les hommes, mais de l'eſpece d'objets que le haſard grave dans leur mémoire, & de l'intérêt qu'ils ont de les combiner.

productif de ſon eſprit ? Sa ſenſibilité phyſique, ſa mémoire, & ſur-tout l'intérêt qu'il a de combiner ſes ſenſations entr'elles *a*). L'eſprit n'eſt donc en lui que *le réſultat de ſes ſenſations comparées* ; & le bon eſprit conſiſte dans la juſteſſe de leur comparaiſon.

Tous les hommes, il eſt vrai, n'éprouvent pas préciſément les mêmes ſenſations, mais tous ſentent les objets dans une proportion toujours la même. Tous ont donc une égale aptitude à l'eſprit *b*).

a) Suppoſons qu'en chaque genre de ſcience & d'art, les hommes euſſent comparé entr'eux tous les objets & tous les faits déja connus, & qu'ils fuſſent enfin parvenus à découvrir tous leurs divers rapports : les hommes alors n'ayant plus de nouvelles combinaiſons à faire, ce qu'on appelle l'eſprit n'exiſteroit plus. Alors tout ſeroit ſcience ; & l'eſprit humain, néceſſité à ſe repoſer juſqu'à ce que la découverte de faits inconnus lui permît de nouveau de les comparer & de les combiner entr'eux, ſeroit la mine épuiſée qu'on laiſſe repoſer, juſqu'à la formation de nouveaux filons.

b) Il ſuit de cette définition de l'eſprit, que ſi toutes ſes opérations ſe réduiſent à voir les reſſemblances & les différences, les convenances & les diſconvenances qu'ont entr'eux les objets divers, les hommes, comme on l'a tant de fois répété, ne naiſſent point avec tel ou tel génie particulier.

L'acquiſition des divers talents eſt dans les hommes l'effet de la même cauſe, c'eſt-à-dire,

En effet, ſi, comme l'expérience le prouve, chaque homme apperçoit les mêmes rapports entre les mêmes objets; ſi chacun d'eux convient de la vérité des propoſitions géométriques; ſi d'ailleurs, nulle différence dans la nuance de leurs ſenſations, ne change leur maniere de voir; ſi (pour en donner un exemple ſenſible) au moment où le ſoleil s'éleve du ſein des mers, tous les habitants des mêmes côtes, frappés au même inſtant de l'éclat de ſes rayons, le reconnoiſſent également pour l'aſtre le plus bril-

du deſir de la gloire & de l'attention dont ce deſir les doue. Or l'attention peut également ſe porter à tout, s'appliquer indifféremment aux objets de la Poéſie, de la Géométrie, de la Phyſique, de la Peinture, &c. Comme la main de l'Organiſte peut indifféremment ſe porter ſur chacune des touches de l'orgue. Si l'on me demande pourquoi les hommes ont rarement du génie en différents genres, c'eſt, répondrai-je, que la ſcience eſt en chaque genre la matiere premiere de l'eſprit, comme l'ignorance, ſi je l'oſe dire, la matiere premiere de la ſottiſe, & qu'on eſt rarement ſavant en deux genres. Peu d'hommes joignent, comme un Buffon & un d'Alembert, à la ſcience d'un Newton ou d'un Euler, l'art ſi difficile de bien écrire. Je ne répéterai donc point d'après l'ancien proverbe, *qu'on naît Poëte, & qu'on devient Orateur*; mais j'aſſurerai, au contraire, puiſque toutes nos idées nous viennent par les ſens, *qu'on ne naît point, mais qu'on devient ce qu'on eſt.*

lant de la nature, il faut avouer que tous les hommes portent ou peuvent porter les mêmes jugements sur les mêmes objets : qu'ils peuvent atteindre aux mêmes vérités *c*) ; & qu'enfin, si tous n'ont pas dans le fait également d'esprit *d*), tous du moins en ont également en puissance, c'est-à-dire, en aptitude à en avoir *e*).

c) Pour atteindre à certaines idées, il faut méditer. Chacun en est-il capable ? Oui, lorsqu'un intérêt puissant l'anime. Cet intérêt le doue alors d'une force d'attention, sans laquelle on peut, comme je l'ai déja dit, être savant, & jamais homme d'esprit. C'est la méditation qui, seule, peut nous révéler ces vérités premieres, générales, les clefs & les principes des sciences. C'est à la découverte de ces vérités qu'on devra toujours le titre de grand Philosophe, parce qu'en tout genre de science, ce sera toujours la généralité des principes, l'étendue de leur application, & enfin la grandeur des ensembles, qui constituera le génie philosophique.

d) Quelques-uns, comme je l'ai déja dit, attribuent au physique différent des latitudes, la différence des esprits. Mais pour prouver ce fait, il faudroit, d'après la définition donnée de l'esprit, pouvoir nommer un pays où les hommes n'apperçussent ; ni la différence, ni la ressemblance, ni la convenance, ni la disconvenance des objets entre eux & avec nous. Or ce climat est encore à découvrir.

e) C'est parce que l'esprit est rare, qu'on le prend pour un don particulier de la nature. Un Alchymiste, un Joueur de gobelets, étoient des

Je n'insisterai pas davantage sur cette question ; je me contenterai de rappeller à ce sujet une observation que j'ai déja faite dans le livre de l'*Esprit*. Elle est vraie.

Qu'on présente, dis-je, à divers hommes une question simple, claire, & sur

hommes rares dans les siecles d'ignorance. Aussi les prenoit-on pour des sorciers ou des êtres surnaturels. Ce n'est cependant pas qu'il soit très-difficile d'éblouir & de duper des sots, par des prestiges ou des tours d'adresse. L'étonnant en ce genre, c'est que des hommes puissent s'occuper sérieusement de tours & d'arts aussi futiles. Or il en est de même de l'esprit. Si l'aptitude à en avoir est commune, rien de si rare que le desir vif & constant d'en acquérir. Il est, dit-on, peu d'hommes de génie : Pourquoi ? C'est qu'il est peu de Gouvernements qui proportionnent la récompense à la peine, que suppose l'acquisition des grands talents.

En comparant les Alchymistes, les Joueurs de gobelets aux gens d'esprit, mon but n'est pas d'avilir les derniers par une comparaison humiliante ; je veux simplement montrer dans la rareté même de l'esprit, la cause qui le fait depuis si long-temps regarder comme un don de la nature : Je veux détruire le merveilleux & non le mérite de l'esprit. On lui doit la perfection de la Médecine, de la Chirurgie, de tous les arts & de toutes les sciences utiles. Rien par conséquent sur la terre de plus respectable que l'esprit. Aussi n'est-il point de nation vraiment éclairée sur ses intérêts, qui n'ait pour l'esprit une estime proportionnée à l'utilité de l'art ou de la science qu'il perfectionne.

la vérité de laquelle ils ſoient indifférents ; tous porteront le même jugement *f*), parce que tous appercevront les mêmes rapports entre les mêmes objets. Tous ſont donc nés avec l'eſprit juſte. Or, il en eſt du mot *Eſprit juſte*, comme de celui d'*Humanité éclairée*. Cette eſpece d'humanité condamne-t-elle un aſſaſſin au ſupplice ; elle ne s'occupe en cet inſtant que du ſalut d'une infinité de citoyens honnêtes. L'idée de juſtice, & par conſéquent de preſque toutes les vertus, ſe trouve donc compriſe dans la ſignification étendue du mot *Humanité*. Il en eſt de même du mot *Eſprit juſte*. Cette expreſſion priſe

f) Les hommes ſont-ils d'avis différent ſur la même queſtion ? Cette différence eſt toujours l'effet, ou de ce qu'ils ne s'entendent pas, ou de ce qu'ils n'ont pas les mêmes objets préſents à leurs yeux & à leur ſouvenir, ou enfin de ce qu'indifférents à la queſtion même, ils mettent peu d'intérêt à ſon examen, & peu d'importance à leur jugement.

Or ſuppoſons que, forcés à l'attention par un intérêt puiſſant & commun, les hommes s'entendiſſent, qu'ils euſſent d'ailleurs les mêmes objets préſents à leurs yeux ou à leur mémoire ; je dis qu'appercevant les mêmes rapports entre les objets, ils en porteroient le même jugement. D'où je conclus, que tous ont du moins également d'eſprit en puiſſance, c'eſt-à-dire, une égale aptitude à en avoir.

dans ſa ſignification étendue, renferme pareillement toutes les différentes ſortes d'eſprit. Ce qu'au moins l'on peut aſſurer, c'eſt qu'en nous, ſi tout eſt ſenſation, & comparaiſon entre nos ſenſations, il n'eſt d'autre ſorte d'eſprit, que celui qui compare, & compare juſte.

La concluſion générale de ce que j'ai dit ſur l'égale aptitude qu'ont à l'eſprit les hommes communément bien organiſés, c'eſt qu'une fois convenu,

Que dans les hommes tout eſt ſentir;

Qu'ils ne ſentent & n'acquierent d'idées que par les cinq ſens;

Que la fineſſe plus ou moins grande de ces cinq ſens, en changeant la nuance de leurs ſenſations, ne change point le rapport des objets entr'eux,

Il eſt évident, puiſque l'eſprit conſiſte dans la connoiſſance de ces mêmes rapports, que la plus ou moins grande ſupériorité de l'eſprit eſt indépendante de la perfection plus ou moins grande de l'organiſation. Auſſi les femmes dont le ſens du toucher eſt plus délicat que celui des hommes, ne leur ſont-elles point ſupérieures en lumieres. Il eſt, je crois, difficile de ſe refuſer à cette concluſion.

Mais, dira-t-on, ſi l'on regarde ce témoignage univerſel rendu à la vérité des propoſitions géométriques, comme

une preuve démonstrative que tous les hommes communément bien organisés apperçoivent les mêmes rapports entre les objets, pourquoi ne pas regarder pareillement la différence d'opinions en matiere de Morale, Politique & Métaphysique, comme la preuve qu'au moins dans ces dernieres sciences, les hommes n'apperçoivent plus les mêmes rapports entre les mêmes objets.

CHAPITRE XVI.

Cause de la différence d'opinions en Morale, Politique & Métaphysique.

La marche de l'esprit humain est toujours la même. L'application de l'esprit à tel ou tel genre d'étude, ne change point cette marche. Les hommes apperçoivent, ils dans certaines sciences les mêmes rapports entre les objets qu'ils comparent, ils doivent nécessairement appercevoir ces mêmes rapports dans toutes. Cependant l'observation ne s'accorde point avec le raisonnement. Mais cette contradiction n'est qu'apparente. La vraie cause en est facile à découvrir.

En

En la cherchant, on voit, par exemple, que ſi tous les hommes conviennent de la vérité des démonſtrations géométriques ;

C'eſt qu'ils ſont indifférents à la vérité ou à la fauſſeté de ces démonſtrations ;

C'eſt qu'ils attachent non-ſeulement des idées nettes, mais encore les mêmes idées aux mots employés dans cette ſcience ;

C'eſt qu'enfin, ils ſe font la même image du cercle, du quarré, du triangle, &c.

Au contraire, en Morale, Politique & Métaphyſique, ſi les opinions des hommes ſont très-différentes,

C'eſt qu'en ce genre ils n'ont pas toujours intérêt de voir les choſes telles qu'elles ſont réellement ;

C'eſt qu'ils n'ont ſouvent que des idées obſcures & confuſes des queſtions qu'ils traitent ;

C'eſt qu'ils penſent plus ſouvent d'après les autres que d'après eux ;

C'eſt qu'enfin, ils n'attachent point les mêmes idées aux mêmes mots.

Je choiſis pour exemple ceux de *bon*, *intérêt* & *vertu*.

DU MOT BON.

Prend-on ce mot dans toute l'étendue de ſa ſignification ? Pour s'aſſurer ſi les hommes peuvent s'en former la même idée, ſachons la maniere dont l'enfant l'acquiert.

Pour fixer ſon attention ſur ce mot, on le prononce en lui montrant quelque ſucrerie, ou ce qu'on appelle des *bonbons*. Ce mot, pris dans ſa ſignification la plus ſimple, n'eſt d'abord appliqué qu'à ce qui flatte le goût de l'enfant, & excite une ſenſation agréable dans ſon palais.

Veut-on enſuite donner à ce mot une idée un peu plus étendue ? On l'applique indifféremment à tout ce qui plait à cet enfant ; c'eſt-à-dire, à l'animal, à l'homme, au camarade avec lequel il joue & s'amuſe. En général, tant qu'on n'attache cette expreſſion qu'à des objets phyſiques, tels ſont, par exemple, une étoffe, un outil, une denrée, les hommes s'en forment à peu près la même idée, & cette expreſſion rappelle du moins confuſément à leur mémoire, l'idée de tout ce qui peut être immédiatement bon *a*) pour eux.

a) C'eſt de cet adjectif *Bon*, qu'on a fait le [illegible] par tant de gens pour un

Prend-on, enfin, ce mot dans une ſignification encore plus étendue ; l'applique-t-on à la Morale & aux actions humaines ? On ſent qu'alors cette expreſſion doit néceſſairement renfermer l'idée de quelque utilité publique, & que, pour convenir en ce genre de ce qui eſt bon, il faut être précédemment convenu de ce qui eſt utile. Or, la plupart des hommes ignorent même que l'avantage général ſoit la meſure de la bonté des actions humaines.

Faute d'une éducation ſaine, les hommes n'ont de la bonté morale que des idées obſcures. Ce mot *bonté*, arbitrairement employé par eux, ne rappelle à leur ſouvenir que les diverſes applications qu'ils en ont entendu faire ; *b*) ap-

être réel, ou du moins pour une qualité inhérente à certains objets. Devroit-on encore ignorer que, dans la Nature, il n'eſt point d'être nommé *Bonté* ; que cette Bonté n'eſt qu'un nom donné par les hommes à ce que chacun d'eux regarde comme *Bon* pour lui ; & qu'enfin ce mot *Bonté*, comme celui de grandeur, eſt une de ces expreſſions vagues, vuides de ſens, & qui ne préſentent d'idée diſtincte qu'au moment, où, malgré ſoi & ſans s'en appercevoir, on en fait l'application à quelque objet particulier ?

b) Ce que je dis de la bonté, peut également s'appliquer à la beauté. L'idée différente qu'on s'en forme, dépend preſque toujours de l'expli-

plications toujours différentes & contradictoires, ſelon la diverſité, & des intérêts, & des poſitions de ceux avec leſquels ils vivent. Pour convenir univerſellement de la ſignification du mot *bon* appliqué à la Morale, il faudroit qu'un excellent Dictionnaire en eût déterminé le ſens précis. Juſqu'à la rédaction de cet ouvrage, toute diſpute ſur ce ſujet eſt interminable. Il en eſt de même du mot Intérêt.

INTÉRÊT.

Parmi les hommes, peu ſont honnêtes, & le mot *Intérêt* doit en conſéquence réveiller dans la plupart d'entr'eux l'idée d'un intérêt pécuniaire, ou d'un objet auſſi vil & auſſi mépriſable. Une ame noble & élevée en a-t-elle la même idée? Non; ce mot lui rappelle uniquement le ſentiment de l'amour de ſoi. Le vertueux n'apperçoit dans l'*intérêt*, que

cation qu'on entend faire de ce mot dans ſon enfance, M'a-t-on toujours vanté la figure de telle femme en particulier? Cette figure ſe grave dans ma mémoire comme modele de beauté; & je ne jugerai plus de celle des autres femmes, que ſur la reſſemblance plus ou moins grande qu'elles ont avec ce modele. Delà, la diverſité de nos goûts, & la raiſon pour laquelle l'un préfere la femme ſvelte à la femme graſſe, pour laquelle un autre a plus de deſir.

le reſſort puiſſant & général, qui, moteur de tous les hommes, les porte tantôt au vice, tantôt à la vertu. Mais les Jéſuites attachoient-ils à ce mot une idée auſſi étendue, lorſqu'ils combattoient mon opinion ? Je l'ignore. Ce que je ſais, c'eſt qu'alors Banquiers, Commerçants, Banqueroutiers, ils devoient avoir perdu de vue toute idée d'intérêt noble : c'eſt que ce mot ne devoit réveiller en eux que l'idée d'intrigue & d'intérêt pécuniaire.

Or, ſi un vil intérêt leur ordonnoit de pourſuivre un homme perſécuté, peut-être en adoptoient-ils en ſecret les opinions. La preuve, c'eſt un ballet donné à Rouen en 1750, dont l'objet étoit de montrer, que *le plaiſir forme la jeuneſſe aux vraies vertus ;* c'eſt-à-dire, *premiere Entrée, aux vertus civiles ; ſeconde Entrée, aux vertus guerrieres ; troiſieme Entrée, aux vertus propres à la Religion.* Ils avoient, dans ce ballet, preuvé cette vérité par des danſes. La Religion perſonnifiée y avoit un pas de deux avec le Plaiſir ; & pour rendre le plaiſir plus piquant, diſoient alors les Janſéniſtes, les Jéſuites l'ont mis en culotte c). Or, ſi le plaiſir, ſelon eux,

c) Il faut rendre juſtice aux Jéſuites, cette accuſation eſt fauſſe. Ils ſont rarement liber-

peut tout ſur l'homme, que ne peut ſur lui l'intérêt ! Tout intérêt ne ſe réduit-il pas en nous à la recherche du plaiſir *d)* ?

tins. Le Jéſuite, contenu par ſa regle, indifférent au plaiſir, eſt tout entier à l'ambition. Ce qu'il deſire, c'eſt de s'aſſervir par la force, ou la ſéduction, les riches & les puiſſants de la terre. Né pour leur commander, les Grands ſont à ſes yeux des pantins, qu'il fait mouvoir par les fils de la direction & de la confeſſion. Son mépris intérieur pour eux, ſe cache ſous les apparences du reſpect. Les grands s'en contentent, & ſont, ſans s'en appercevoir, réduits par lui à l'état de marionnettes. Ce que le Jéſuite ne peut opérer par la ſéduction, il l'exécute par la force. Qu'on ouvre les annales de l'hiſtoire, on y voit ces mêmes Jéſuites allumer les flambeaux de la ſédition à la Chine, au Japon, en Ethiopie, & dans tous les pays où ils prêchent l'Evangile de paix. On apprend qu'en Angleterre, ils chargerent la mine deſtinée à faire ſauter le Parlement ; qu'en Hollande, ils firent aſſaſſiner le Prince d'Orange ; en France, Henri IV ; qu'à Geneve, ils donnerent le ſignal de l'eſcalade ; que leur main ſouvent armée du ſtylet, a rarement recueilli les plaiſirs, & qu'enfin, leurs péchés ne ſont pas des foibleſſes, mais des forfaits.

d) Pourquoi donc les Jéſuites s'éleverent-ils alors avec tant de fureur contre moi ? Pourquoi alloient-ils dans toutes les grandes maiſons déclamer contre l'*Eſprit*, en défendre la lecture, & répeter ſans ceſſe, comme le pere Canaye au Maréchal d'Hocquincourt, *point d'eſprit*, *Meſſeigneurs*, *point d'eſprit* ? C'eſt qu'uniquement jaloux de commander, le Jéſuite deſira toujours

Plaiſirs & douleurs, ſont les moteurs de l'univers. Dieu les a déclarés tels à la terre, en créant le paradis pour les vertus, & l'enfer pour les crimes. L'Egliſe Catholique elle-même en eſt convenue, lorſque dans la diſpute de MM. Boſſuet & Fenélon, elle décida qu'on n'aimoit point Dieu *e*) pour lui-même,

l'aveuglement des peuples. En effet, les hommes ſont-ils éclairés ſur le principe qui les meut; ſavent-ils, que, toujours dirigés dans leur conduite par un intérêt vil ou noble, ils obéiſſent toujours à cet intérêt; que c'eſt à leurs loix & non à leurs dogmes, qu'ils doivent leur génie & leur vertu; qu'avec la forme du Gouvernement de Rome & de Sparte, l'on créeroit encore des Romains & des Spartiates; & qu'enfin, par une ſage diſtribution des peines & des récompenſes, de la gloire & de l'infamie, l'on peut toujours lier l'intérêt particulier à l'intérêt public, & néceſſiter les citoyens à la vertu: Alors quel moyen de cacher aux peuples l'inutilité & même le danger du Sacerdoce? Ignoreroient-ils long-temps que la choſe vraiment importante au bonheur des peuples, n'eſt point la création des Prêtres, mais des loix ſages & des Magiſtrats inſtruits. Plus les Jéſuites ont été frappés de la vérité de ce principe, plus ils ont craint pour leur autorité, plus ils ont été ſoigneux d'obſcurcir l'évidence d'un tel principe.

e) Cette déciſion de l'Egliſe fait ſentir le ridicule d'une critique qui m'a été faite. Comment, diſoit-on, ai-je pu ſoutenir, que l'amitié étoit fondée ſur un beſoin & un intérêt réciproque? Mais ſi l'Egliſe & les Jéſuites eux-mêmes

c'eſt-à-dire, indépendamment des peines & des récompenſes dont il eſt le diſpenſateur. L'on a donc toujours été convaincu que l'homme, mu par le ſentiment de l'amour de ſoi, n'obéit jamais qu'à la loi de ſon intérêt *f*).

Que prouve ſur ce ſujet la diverſité d'opinions? Rien; ſinon qu'on ne s'entend point. L'on ne s'entend guere mieux, lorſqu'on parle de vertu.

VERTU.

Ce mot rappelle ſouvent des idées très-différentes, ſelon l'état & la poſi-

conviennent que Dieu, quelque bon & puiſſant qu'il ſoit, n'eſt point aimé pour lui-même, ce n'eſt donc point ſans cauſe que j'aime mon ami. Or, de quelle nature peut être cette cauſe? Ce n'eſt pas de l'eſpece de celles qui produiſent la haine, c'eſt-à-dire, un ſentiment de mal-aiſe & de douleur: C'eſt au contraire de l'eſpece de celles qui produiſent l'amour, c'eſt-à-dire, un ſentiment de plaiſir. Les critiques qui m'ont été faites à ce ſujet, ſont ſi abſurdes, que ce n'eſt pas ſans honte que j'y réponds.

f) Le Guerrier veut-il s'avancer? Il deſire la guerre. Mais qu'eſt-ce que le ſouhait de la guerre dans l'Officier ſubalterne? C'eſt le ſouhait d'une augmentation de ſix ou ſept cents francs d'appointements, le ſouhait de la dévaſtation des Empires, de la mort des amis, des connoiſſances avec leſquelles il vit, & qui lui ſont ſupérieures en grade.

tion où l'on ſe trouve, la ſociété où l'on vit, le pays & le ſiecle où l'on naît. Que dans la coutume de Normandie, un Cadet profitât, comme Jacob, de la faim ou de la ſoif de ſon frere pour lui ravir ſon droit d'aîneſſe, ce ſeroit un frippon déclaré tel dans les tribunaux. Qu'un homme, à l'exemple de David, fît périr le mari de ſa maîtreſſe, on ne le citeroit point au nombre des vertueux, mais des ſcélérats. On auroit beau dire qu'il a fait une bonne fin: les aſſaſſins en font quelquefois une pareille, & ne ſont point donnés pour des modeles de vertu.

Juſqu'à ce qu'on ait attaché des idées nettes à ce mot, on dira donc toujours de la vertu, ce que les Pyrrhoniens diſoient de la vérité. *Elle eſt, comme l'Orient, différente ſelon le point de vue d'où l'on la conſidere.*

Dans les premiers ſiecles de l'Égliſe, les Chrétiens étoient en horreur aux nations: ils craignoient de n'être point tolérés. Que prêchoient-ils alors? L'indulgence & l'amour du prochain. Le mot vertu, rappelloit alors à leur mémoire l'idée d'humanité & de douceur. La conduite de leur maître les confirmoit dans cette idée. Jeſus, doux avec les Eſſéniens, les Juifs & les Payens, ne portoit point de haine aux Romains. Il

pardonnoit aux Juifs leurs injures, à Pilate ſes injuſtices : il recommandoit par-tout la charité. En eſt-il de même aujourd'hui ? Non : la haine du prochain, la barbarie ſous les noms de zele & de police, ſont en France, en Eſpagne & en Portugal, maintenant compriſes dans l'idée de vertu.

L'Egliſe naiſſante, quelle que fût la Religion d'un homme, honoroit en lui la probité, & s'occupoit peu de ſa croyance. " Celui-là, dit St. Juſtin, eſt Chrétien, " qui eſt vertueux ; fût-il d'ailleurs Athée. " *Et quicumque ſecundùm rationem & verbum vixere, Chriſtiani ſunt, quamvis Athei.*

Jeſus préféroit *g*) dans ſes paraboles, l'incrédule Samaritain au dévot Phariſien. St. Paul n'étoit guere plus difficile que Jeſus & St. Juſtin. Cornelius, ch. 10, v. 2 des Actes des Apôtres, eſt cité comme un homme religieux, parce qu'il étoit honnête *h*) : néanmoins il n'é-

g) Jeſus ſe déclare par-tout ennemi des Prêtres Juifs. Il leur reproche par-tout leur avarice & leur cruauté. Jeſus fut puni de ſa véracité. O prêtres Catholiques ! Vous êtes vous montrés moins barbares que les prêtres Juifs ? Et le ſincere adorateur de Jeſus, vous doit-il moins de haine ?

h) La primitive Egliſe ne chicanoit pas les gens ſur leur croyance. Synéſius en eſt un

toit pas encore Chrétien. Il eſt dit pareillement d'une certaine Lydie, ch. 16, v. 14 des mêmes Actes, qu'elle ſervoit

exemple. Il vivoit dans le cinquieme ſiecle. Il étoit Philoſophe Platonicien. Théophile, alors Evêque d'Alexandrie, voulant ſe faire honneur de cette converſion, pria Synéſius de ſe laiſſer baptiſer. Ce Philoſophe y conſentit, à condition qu'il conſerveroit ſes opinions. Peu de temps après, les habitants de Ptolémaïde demandent Synéſius pour leur Evêque. Synéſius refuſe l'Epiſcopat; & tels ſont les motifs, que, dans ſa cent cinquieme lettre, il donne à ſon frere de ſon refus. " Plus je m'examine, dit-
" il, moins je me ſens propre à l'Epiſcopat.
" J'ai juſqu'ici partagé ma vie entre l'étude de
" la Philoſophie & l'amuſement. Au ſortir de
" mon cabinet, je me livre au plaiſir. Or, il
" ne faut pas, dit-on, qu'un Evêque ſe ré-
" jouiſſe: c'eſt un homme divin. Je ſuis d'ail-
" leurs incapable de toute application aux affai-
" res civiles & domeſtiques. J'ai une femme
" que j'aime: il me ſeroit également impoſſible
" de la quitter, ou de ne la voir qu'en ſecret.
" Théophile en eſt inſtruit. Mais ce n'eſt pas
" tout. L'eſprit n'abandonne pas les vérités
" qu'il s'eſt démontrées. Or, les dogmes de la
" Philoſophie ſont contradictoires à ceux qu'un
" Evêque doit enſeigner. Comment prêcher la
" création de l'ame après le corps, la fin du
" monde, la réſurrection, & enfin tout ce que
" je ne crois pas? Je ne puis me réſoudre à la
" fauſſeté. Un Philoſophe, dira-t-on, peut ſe
" prêter à la foibleſſe du vulgaire, lui cacher
" des vérités qu'il ne peut pas porter. Oui:
" Mais il faut alors que la diſſimulation ſoit
" abſolument néceſſaire. Je ſerai Evêque, ſi je

Dieu : elle n'avoit cependant pas encore entendu St. Paul, & ne s'étoit point convertie.

Du temps de Jesus, l'ambition & la vanité n'étoient point comptées parmi les vertus. Le Royaume de Dieu n'étoit pas de ce monde. Jesus n'avoit desiré, ni richesses, ni titres, ni crédit en Judée. Il ordonnoit à ses Disciples d'abandonner leurs biens pour le suivre. Quelles idées a-t-on maintenant de la vertu? Point de Prélat Catholique qui ne brigue des titres, des honneurs. Point d'Ordre religieux qui ne s'intrigue dans les Cours, qui ne fasse le commerce, qui ne s'enrichisse par la banque. Jesus

» puis conserver mes opinions, en parler avec » mes amis; & si pour entretenir le peuple » dans l'erreur, l'on ne me force point à lui » débiter des fables: Mais s'il faut qu'un Evê- » que prêche contre ce qu'il pense, & pense » comme le peuple, je refuserai l'Episcopat. Je » ne sais s'il est des vérités qu'on doive cacher » au vulgaire: mais je sais qu'un Evêque ne » doit pas prêcher le contraire de ce qu'il croit. » Il faut respecter la vérité comme Dieu, & je » proteste devant Dieu que je ne trahirai jamais » mes sentiments dans mes prédications. » — Synésius, malgré sa répugnance, fut ordonné Evêque, & tint parole. Les hymnes qu'il composa ne sont que l'exposition des systêmes de Pythagore, de Platon & des Stoïciens, ajustés aux dogmes & au culte des Chrétiens.

& ſes Apôtres n'avoient pas cette idée de l'honnêteté.

Du temps de ces derniers, la perſécution ne portoit point encore le nom de charité. Les Apôtres n'excitoient point Tibere à empriſonner le Gentil ou l'Incrédule. Celui qui, dans ce ſiecle, eût voulu s'aſſervir les opinions d'autrui, régner par la terreur, élever le tribunal de l'Inquiſition, brûler ſes ſemblables, & s'en approprier les richeſſes, eût été déclaré infâme. L'on n'eût point lu ſans horreur les ſentences dictées par l'orgueil, l'avarice & la cruauté ſacerdotale. Aujourd'hui l'orgueil, l'avarice & la cruauté, ſont, dans les pays d'inquiſition, mis au rang des vertus.

Jeſus haïſſoit le menſonge. Il n'eût donc point, comme l'Egliſe, obligé Galilée de venir, la torche au poing, rétracter aux Autels du Dieu de vérité, celles qu'il avoit découvertes. L'Egliſe n'eſt plus ennemie du menſonge : elle canoniſe les fraudes pieuſes. *i*)

i) La pieuſe calomnie eſt encore une vertu de nouvelle création. Rouſſeau & moi en avons été les victimes. Que de faux paſſages de nos ouvrages cités dans les mandements des ſaints Evêques ! Il eſt donc maintenant des ſaints calomniateurs.

Jesus, fils de Dieu, étoit humble ; *k*) & son orgueilleux Vicaire prétend commander aux Souverains, légitimer à son gré le crime, rendre les assassinats méritoires. Il a béatifié Clément. Sa vertu n'est donc pas celle de Jesus.

L'amitié honorée comme vertu chez les Scythes, n'est plus regardée comme telle dans les Monasteres. La regle l'y rend même criminelle. *l*). Le vieillard

k) Le Clergé, qui se dit humble, ressemble à Diogene, dont on voyoit l'orgueil à travers les trous de son manteau.

l) Qu'on lise à ce sujet les derniers chapitres de la regle de St. Bénoit : l'on y verra que si les Moines sont impitoyables & méchants, c'est qu'ils doivent l'être.

En général, des hommes assurés de leur subsistance & sans inquiétude à cet égard, sont durs : ils ne plaignent point dans les autres, des maux qu'ils ne peuvent éprouver. D'ailleurs, le bonheur ou le malheur des Moines retirés dans un cloître, est entiérement indépendant de celui de leurs parents & de leurs concitoyens. Les Moines doivent donc voir l'homme des villes avec l'indifférence d'un voyageur pour l'animal qu'il rencontre dans les forêts. Ce sont les loix monastiques qui condamnent le Religieux à l'inhumanité. En effet, qui produit dans les hommes le sentiment de la bienveillance? Le secours éloigné ou prochain qu'ils peuvent se prêter les uns aux autres. C'est ce principe qui rassembla les hommes en société. Les loix isolent-elles mon intérêt de l'intérêt public? Dès-lors je deviens méchant. Delà la

malade & languiſſant dans ſa cellule, y eſt délaiſſé par l'amitié & l'humanité. Eût-on fait aux Moines un précepte de la haine mutuelle, il ne ſeroit pas plus fidélement obſervé dans le Cloître.

Jeſus vouloit qu'on rendît à Céſar ce qui appartient à Céſar; il défendoit de s'emparer, par ruſe ou par force, du bien d'autrui. Mais le mot de *vertu*, qui rappelloit alors à la mémoire l'idée de juſtice, ne la rappelloit plus du temps de St. Bernard, lorſqu'à la tête des Croiſés, il ordonnoit aux nations de déſerter l'Europe pour ravager l'Aſie, pour détrôner les Sultans, & briſer des couronnes ſur leſquelles ces nations n'avoient aucun droit.

Lorſque, pour enrichir ſon Ordre, ce Saint promettoit cent arpents dans le ciel à qui lui en donneroit dix ſur la terre; lorſque, par cette promeſſe ridicule & frauduleuſe, il s'approprioit le patrimoine d'un grand nombre d'héritiers légitimes, il falloit que l'idée de vol & d'injuſtice fût alors compriſe dans la notion de vertu *m*).

dureté des Gouvernements arbitraires, & la raiſon pour laquelle les Moines & les Deſpotes, ont en général toujours été les plus inhumains des hommes.

m) L'on croyoit autrefois que Dieu, ſelon les temps divers, pouvoit avoir des idées diffé-

Quelle autre idée pouvoient s'en former les Eſpagnols, lorſque l'Egliſe leur permettoit d'attaquer Montézuma & les Incas, de les dépouiller de leurs richeſſes, & de s'aſſeoir ſur les trônes du Mexique & du Pérou? Les Moines, maîtres alors de l'Eſpagne, euſſent pu la forcer de reſtituer aux Mexiquains & aux Péruviens, *n*) leur or, leur liberté, leur pays & leur Prince: ils pouvoient du moins hautement condamner la conduite des Eſpagnols. Que firent alors les Théologiens? Ils ſe turent. Ont-ils en d'autres temps montré plus de juſtice? Non. Le P. Hennepin, Récollet, ré-

rentes de la vertu; & l'Egliſe s'en eſt clairement expliquée dans le Concile de Bâle tenu à l'occaſion des Huſſites. Ceux-ci ayant proteſté n'admettre d'autre doctrine que celle contenue dans les Ecritures, les Peres de ce Concile leur répondirent par la bouche du Cardinal de Caſan: " Que les Ecritures n'étoient point abſolu-" ment néceſſaires pour la conſervation de l'E-" gliſe, mais ſeulement pour la mieux conſer-" ver; qu'il falloit toujours interpréter l'Ecri-" ture ſelon le courant de l'Egliſe actuelle, " qui, changeant de ſentiment, nous oblige de " croire que Dieu en change auſſi. "

n) On vante beaucoup les reſtitutions que fait faire la Religion. J'ai vu quelquefois reſtituer le cuivre, & jamais l'or. Les Moines n'ont point encore reſtitué d'héritages, ni les Princes Catholiques les Royaumes envahis en Amérique.

pete ſans ceſſe qu'il n'eſt qu'un ſeul moyen de convertir les Sauvages, c'eſt de les réduire à l'eſclavage. *o*) Un moyen auſſi injuſte, auſſi barbare, ſe fût-il préſenté au Récolet Hennepin, ſi les Théologiens actuels avoient de la vertu les mêmes idées que Jeſus? St. Paul dit expreſſément, que la perſuaſion eſt la ſeule arme que l'on puiſſe employer à la converſion des Gentils. Quel homme recourroit à la violence pour prouver les vérités géométriques? Quel homme ne ſait pas que la vertu ſe recommande d'elle-même? Quel eſt donc le cas où l'on peut faire uſage des priſons, des tortures & des bûchers? Lorſqu'on prêche le crime, l'erreur & l'abſurdité.

C'eſt le fer en main que Mahomet prouvoit la vérité de ſes dogmes. Une Religion, diſoient alors les Chrétiens, qui permet à l'homme de forcer la croyance de l'homme, eſt une Religion fauſſe. Ils condamnoient Mahomet dans leurs diſcours, & le juſtifioient par leur conduite. Ce qu'ils appelloient vice en lui, ils l'appelloient vertu en eux. Croiroit-on que le Muſulman, ſi dur dans ſes principes, fût dans ſes mœurs plus

o) *Voyez* Deſcription des mœurs des Sauvages de la Louiſiane, *page* 105.

doux que le Catholique ? Faut-il que le Turc ſoit tolérant envers le Chrétien, *p*) l'Incrédule, le Juif, le Gentil ; & que le Moine, à qui ſa Religion fait un devoir de l'humanité, brûle en Eſpagne ſes ſemblables, & précipite en France dans les cachots le Janſéniſte & le Déiſte ?

Le Chrétien commettroit-il autant d'abominations, s'il avoit de la vertu les mêmes idées que le fils de Dieu ; & ſi le Prêtre, docile aux ſeuls conſeils de ſon ambition, n'étoit ſourd à ceux de l'Evangile ? Si l'on attachoit une idée nette, préciſe & invariable au mot vertu, *q*) les hommes n'en auroient pas

p) C'eſt une juſtice de s'armer d'intolérance contre l'intolérant, comme un devoir au Prince d'oppoſer une armée à une armée ennemie.

q) En ouvrant l'Encyclopédie, art. *Vertu*, quelle ſurpriſe d'y trouver, non une définition de la vertu, mais une déclamation ſur ce ſujet ! *O Homme !* s'écrie le Compoſiteur de cet article, *veux-tu ſavoir ce que c'eſt que vertu ? Rentre en toi-même. Sa définition eſt au fond de ton cœur.* Mais pourquoi ne ſeroit-elle pas également au fond du cœur de l'Auteur ? Et ſuppoſé qu'elle y fût, pourquoi ne l'eût-il pas donnée ? Peu d'hommes, je l'avoue, ont une ſi bonne opinion de leurs lecteurs, & ſi peu d'eux-mêmes. Si cet écrivain eût plus longtemps médité le mot *vertu*, il eût ſenti qu'elle conſiſte dans la connoiſſance de ce que les hom-

toujours des idées si différentes & si disparates.

mes se doivent les uns aux autres, & qu'elle suppose par conséquent la formation des sociétés. Avant cette formation, quel bien ou quel mal faire à une société non encore existante? L'homme des forêts, l'homme nud & sans langage, peut bien acquérir une idée claire & nette de la force ou de la foiblesse, mais non de la justice & de l'équité.

Né dans une isle déserte, abandonné à moi-même, j'y vis sans vice & sans vertu. Je n'y puis manifester ni l'un ni l'autre. Que faut-il donc entendre par ces mots *vertueuses & vicieuses?* Les actions utiles ou nuisibles à la société. Cette idée simple & claire est, à mon sens, préférable à toute déclamation obscure & ampoulée sur la vertu.

Un prédicateur qui ne définit rien dans ses sermons sur la vertu; un moraliste qui soutient tous les hommes bons, & ne croit pas aux injustes, est quelquefois un sot, mais plus souvent un frippon, qui veut être cru honnête, simplement parce qu'il est homme.

Pour oser donner le portrait fidelle de l'humanité, peut-être faut-il être vertueux & jusqu'à un certain point irréprochable. Ce que je sais, c'est que les plus honnêtes ne sont pas ceux qui reconnoissent dans l'homme le plus de vertu. Si je voulois m'assurer de la mienne, je me supposerois citoyen de Rome ou de la Grece, & me demanderois si dans la position d'un Codrus, d'un Régulus, d'un Brutus & d'un Léonidas, j'eusse fait les mêmes actions? La moindre hésitation à cet égard, m'apprendroit que je suis foiblement vertueux. En tous les genres, les forts sont rares, & les tiedes communs.

CHAPITRE XVII.

La Vertu ne rappelle au Clergé que l'idée de ſa propre utilité.

SI preſque tous les corps religieux, dit l'illuſtre & malheureux Procureur-Général du Parlement de Bretagne, ſont par leur inſtitution animés d'un intérêt contraire au bien public, comment ſe formeroient-ils des idées ſaines de la vertu ? Parmi les Prélats, il eſt peu de Fénélons; *a*) peu d'entr'eux ont ſes vertus, ſon humanité & ſon déſintéreſſement. Parmi les Moines, on compte peut-être beaucoup plus de Saints, mais peu d'honnêtes gens. Tout corps religieux eſt avide de richeſſes &

a) L'humanité de Mr. de Fénélon eſt célebre. Un jour qu'un Curé ſe vantoit devant lui d'avoir les Dimanches proſcrit les danſes de ſon village: Mr. le Curé, dit l'Archevêque, ſoyons moins ſéveres pour les autres: abſtenons-nous de danſer; mais que les payſans danſent. Pourquoi ne leur pas laiſſer quelques inſtants oublier leur malheur ? Fénélon, vrai & toujours vertueux, vécut une partie de ſa vie dans la diſgrace. Boſſuet, ſon rival en génie, étoit moins honnête: il fut toujours en crédit.

de pouvoir ; nulle borne à ſon ambition. *b*) Cent bulles ridicules rendues par les Papes en faveur des Jéſuites, en ſont la preuve. Mais ſi le Jéſuite eſt ambitieux, l'Egliſe l'eſt-elle moins ? Qu'on ouvre l'Hiſtoire, c'eſt-à-dire, celle des erreurs & des diſputes des Peres, des entrepriſes du Clergé, & des crimes des Papes ; par-tout l'on voit la puiſſance ſpirituelle, ennemie de la temporelle *c*), oublier

b) L'humble Clergé ſe déclare le premier Corps de l'Etat ; cependant (comme l'obſerve un homme de beaucoup d'eſprit) il n'eſt que trois Corps abſolument eſſentiels à l'adminiſtration. Le premier eſt le Corps de la Magiſtrature : Il eſt chargé de défendre ma propriété contre l'uſurpation de mon voiſin. Le ſecond eſt le Corps de l'armée, pareillement chargé de défendre ma propriété contre l'invaſion de l'ennemi. Le troiſieme eſt le corps des citoyens, qui, nommés à la perception des impôts, doivent fournir à l'entretien des deux premiers. Que ſert l'ordre du Clergé, plus coûteux à l'Etat que les trois autres enſemble ? A maintenir les mœurs. On a des mœurs en Penſylvanie, & point de Clergé.

c) L'Egliſe, en ſe déclarant ſeule Juge de ce qui eſt péché ou non péché, crut à ce titre pouvoir s'attribuer la ſouveraine puiſſance & la ſuprême juriſdiction. En effet, ſi nul n'a droit de punir une bonne action & d'en récompenſer une mauvaiſe, le Juge de leur bonté ou de leur méchanceté eſt le ſeul Juge légitime d'une nation ; les Magiſtrats & les Princes ne ſont plus que les exécuteurs de ſes ſentences ; leur fonc-

que ſon Royaume n'eſt pas de ce monde ; tenter, par des efforts toujours nouveaux, de s'emparer des richeſſes & du pouvoir de la terre ; vouloir non-ſeulement enlever à Céſar ce qui eſt à Céſar, mais vouloir frapper impunément Céſar. S'il étoit poſſible que des Catholiques ſuperſtitieux conſervaſſent quelqu'idée du juſte & de l'injuſte, ces Catholiques, révoltés à la lecture d'une pareille Hiſtoire, auroient le Sacerdoce en horreur.

Un Prince a-t-il promis telle année la ſuppreſſion de tel impôt ; l'année révolue, manque-t-il hautement à ſa parole,

tion ſe réduit à celle de bourreau. Ce projet étoit grand ; il étoit couvert du voile de la Religion. Il n'allarma pas d'abord les Magiſtrats. L'Egliſe, ſoumiſe en apparence à leur autorité, attendoit, pour les en dépouiller, qu'univerſellement reconnue pour ſeule Juge du mérite des actions humaines, cette reconnoiſſance légitimât ſes prétentions. Quel pouvoir les Rois euſſent-ils oppoſé à celui de l'Egliſe ? Nul autre que la force des armées. Alors eſclave de deux Puiſſances, dont les volontés & les loix euſſent été ſouvent contradictoires, le peuple incertain eût attendu que la force décidât entr'elles à laquelle ſeroit due ſon obéiſſance.

Ce projet du Clergé n'a point eu, j'en conviens, ſa pleine exécution. Mais toujours eſt-il vrai, malgré la diſtinction inſignifiante du temporel & du ſpirituel, qu'en tout Etat Catholique, il eſt réellement deux Royaumes & deux maîtres abſolus de chaque citoyen.

pourquoi l'Eglise ne lui reproche-t-elle pas publiquement la violation de cette parole ? C'est qu'indifférente au bonheur public, a la justice, à l'humanité, elle ne s'occupe uniquement que de son intérêt. Que le Prince soit tyran, elle l'absout. Mais qu'il soit ce qu'elle appelle hérétique, elle l'anathématise, elle le dépose, elle l'assassine. Qu'est-ce cependant que le crime d'hérésie ? Ce mot *Hérésie*, prononcé par un homme sage & sans passion, ne signifie autre chose qu'*opinion particuliere*. Ce n'est point d'une telle Eglise qu'il faut attendre des idées nettes de l'équité. Le Clergé n'accordera jamais le nom de vertueuses, qu'aux actions tendantes à l'agrandissement de son pouvoir & de ses richesses. A quelle cause, si ce n'est à l'intérêt du Prêtre, attribuer les décisions contradictoires *d*) de la Sorbonne ? Sans cet intérêt, eût-elle soutenu dans un temps, & toléré dans tous, la doctrine régicide des Jésuites ? Se fût-elle caché l'odieux de cette doctrine ? Eût-elle attendu que le Magistrat la lui indiquât ?

d) Ce seroit un recueil piquant, que celui des condamnations contradictoires portées par la Sorbonne avant & depuis Descartes, contre presque tout ouvrage de génie.

Mais en recevant cette doctrine, ſes Docteurs ont montré plus de ſottiſe que de méchanceté. Qu'ils ſoient ſots, j'y conſens : mais peut-on les ſuppoſer honnêtes, lorſqu'on conſidere la fureur avec laquelle ils ſe ſont élevés contre les livres des Philoſophes, & le ſilence qu'ils ont gardé ſur ceux des Jéſuites ? En approuvant dans leur aſſemblée *e*) la Morale de ces Religieux ; ou les Docteurs la jugeoient ſaine *f*) ſans l'avoir examinée ; (en ce cas quelle opinion avoir de Juges ſi étourdis) ou ils la jugeoient ſaine après l'avoir examinée & reconnue

e) Il eſt parmi les Docteurs des hommes éclairés & honnêtes ; mais ils ſe rendent rarement à de pareilles aſſemblées : Elles ne ſont, dit M. de Voltaire, communément compoſées que de cuiſtres de College.

f) La morale des Jéſuites & celle de Jeſus, n'ont rien de commun ; l'une eſt deſtructive de l'autre. Ce fait eſt prouvé par les extraits qu'en ont donnés les Parlements. Mais pourquoi le Clergé a-t-il toujours répété qu'on avoit du même coup détruit les Jéſuites & la Religion ? C'eſt que dans la langue eccléſiaſtique, Religion eſt ſynonyme de ſuperſtition. Or la ſuperſtition ou la puiſſance papale a peut-être réellement ſouffert de la retraite de ces Religieux. Qu'au reſte, les Jéſuites ne ſe flattent point de leur rappel en France & en Eſpagne. On ſait de quelles proſcriptions leur retour y ſeroit ſuivi ; à quel excès ſe porte la cruauté d'un Jéſuite offenſé.

reconnue telle ; (en ce cas quelle opinion avoir de Juges auſſi ignorants ?) Ou ces Docteurs enfin, après l'avoir examinée & l'avoir trouvée mauvaiſe, l'approuvoient par crainte, g) intérêt ou ambition : (en ce dernier cas quelle opinion avoir de Juges auſſi frippons ?)

Dans un Journal intitulé *Chrétien*, ou *Religion vengée*, ſi le Théologien Gauchat, déclamateur gagé contre les Philoſophes & les Ecrivains les plus eſtimés de l'Europe, s'eſt toujours tû ſur le compte des Jéſuites, c'eſt qu'il en attendoit protection & bénéfice.

L'intérêt dicta toujours les jugements des Théologiens ; on le ſait. Ce n'eſt donc plus aux Sorboniſtes à prétendre au titre de Moraliſtes ; ils en ignorent

g) La crainte qu'inſpiroient les Jéſuites, ſembloit les mettre au-deſſus de toute attaque. Pour braver leur haine & leurs intrigues, il falloit des Chauvelins, des ames nobles, des citoyens généreux & amis du bien public. Pour détruire un tel ordre, le courage ſeul eût-il ſuffi ? Non : il falloit encore du génie : il falloit pouvoir montrer aux citoyens le poignard régicide enveloppé dans le voile du reſpect & du dévouement ; faire reconnoître l'hypocriſie des Jéſuites à travers le nuage d'encens qu'ils répandoient autour du trône & des autels : il falloit enfin, pour enhardir la prudence timide des Parlements, leur faire nettement diſtinguer l'*extraordinaire de l'impoſſible.*

jusqu'aux principes. L'inscription de quelques Cadrans solaires ; *Quod ignoro, docco :* ce que j'enseigne, je l'ignore, devroit être la devise de la Sorbonne. Prendroit-on pour ses guides au ciel & à la vertu, les approbateurs de la Morale Jésuitique ? Que les Docteurs exaltent encore l'excellence des vertus théologales ! Ces vertus sont locales ; la vraie vertu est réputée telle dans tous les siecles & les pays.*h*) L'on ne doit le nom de vertueuses, qu'aux actions utiles au public, & conformes à l'intérêt général. La Théologie a-t-elle toujours éloigné des peuples la connoissance de cette espece de vertu ; en a-t elle toujours obscurci en eux les idées ? C'est un effet de son intérêt : c'est conséquemment à cet intérêt, que le Prêtre a par-tout sollicité le privilege exclusif de l'instruction publique. Des Comédiens François élevent un Théâtre à Séville ; le Chantre

b) Il en est de l'esprit, comme de la vertu. L'esprit appliqué aux vraies sciences de la Géométrie, de la Physique, &c. est esprit dans tous les pays. L'esprit appliqué aux fausses sciences de la Magie, de la Théologie, &c. est local. Le premier de ces esprits est à l'autre, ce que la monnoie africaine, nommée la coquille *Cauris*, est à la monnoie d'or & d'argent : l'une a cours chez quelques nations negres, l'autre dans tout l'univers.

& le Curé le font abattre. Ici, leur dit un des Chanoines, notre troupe n'en ſouffre point d'autre.

O homme! s'écrioit autrefois un Sage, qui ſaura jamais juſqu'où tu portes la folie & la ſottiſe? Le Théologien le ſait, en rit, & en tire bon parti.

Sous le nom de Religion, ce fut toujours l'accroiſſement de ſes richeſſes *i*) & de ſon autorité, que le Théologien pourſuivit. Qu'on ne s'étonne donc point ſi ſes maximes changent ſelon ſa poſition; s'il n'a plus maintenant de la vertu les idées qu'il en avoit autrefois, & ſi la morale de Jeſus n'eſt plus celle de ſes Miniſtres.

Ce n'eſt point uniquement la Secte Catholique, mais toutes les ſectes & tous les peuples, qui, faute d'idées nettes de la probité, en ont eu, ſelon les ſiecles & les pays divers, des notions très-différentes. *k*)

i) Pourquoi tout Moine qui défend avec un emportement ridicule, les faux miracles de ſon fondateur, ſe moque-t-il de l'exiſtence atteſtée des Vampires? C'eſt qu'il eſt ſans intérêt pour la croire. Otez l'intérêt, reſte la raiſon; & la raiſon n'eſt pas crédule.

k) Sur quoi doit-on établir les principes d'une bonne morale? Sur un grand nombre de faits & d'obſervations. C'eſt donc à la formation trop prématurée de certains principes, qu'on

CHAPITRE XVIII.

Des Idées différentes que les divers peuples ſe ſont formées de la Vertu.

En Orient, & ſur-tout en Perſe, le célibat eſt un crime. Rien, diſent les Perſans, de plus contraire aux vues de la nature & du Créateur, que le célibat. *a*) L'amour eſt un beſoin phyſique, une ſécrétion néceſſaire. Doit-on, par le vœu d'une continence perpétuelle, s'oppoſer au vœu de la nature? Le Dieu qui créa en nous des organes, ne fit rien d'inutile; il voulut qu'on en fît uſage.

doit peut-être attribuer leur obſcurité & leur fauſſeté. En morale comme en toute autre ſcience, avant d'édifier un ſyſtême, que faire? Ramaſſer les matériaux néceſſaires pour le conſtruire. On ne peut plus maintenant ignorer qu'une morale expérimentale & fondée ſur l'étude de l'homme & des choſes, ne l'emporte autant ſur une morale ſpéculative & théologique, que la phyſique expérimentale ſur une théorie vague & incertaine. C'eſt parce que la morale religieuſe n'eut jamais l'expérience pour baſe, que l'empire théologique fut toujours réputé le royaume des ténebres.

a) En Perſe, au moment que les enfants atteignent l'âge de puberté, on leur donne une concubine.

Le ſage Légiſlateur d'Athenes, Solon, faiſoit peu de cas de la chaſteté monacale. *b*) Si dans ſes loix, dit Plutarque, il défendit expreſſément aux eſclaves de ſe parfumer & d'aimer les jeunes gens, c'eſt, ajoute cet Hiſtorien, que, même dans l'amour grec, Solon n'apperçevoit rien de déshonnête. Mais ces fiers Républicains, qui ſe livroient ſans honte à toutes ſortes d'amours, ne ſe fuſſent point abaiſſés au vil métier d'eſpion & de délateur; ils n'euſſent point trahi l'intérêt de la patrie, ni attenté à la propriété des biens & de la liberté de leurs concitoyens. Un Grec ou un Romain n'eût point, ſans rougir, reçu les fers de l'eſclavage. Le vrai Romain ne ſupportoit pas même ſans horreur la vue d'un Deſpote d'Aſie.

b) Les Moines eux-mêmes n'ont pas toujours fait le même cas de la pudeur. Quelques-uns, ſous le nom de Mamillaires, ont cru qu'on pouvoit ſans péché prendre la gorge d'une Religieuſe. Il n'eſt point d'acte d'impudicité dont la ſuperſtition n'ait pas fait quelque part un acte de vertu. Au Japon, les Bonzes peuvent aimer les hommes & non les femmes. Dans certains Cantons du Pérou, les actes de l'amour grec étoient des actes de piété: c'étoit un hommage aux Dieux, & qu'on leur rendoit publiquement dans leurs temples.

Du temps de Caton le Censeur, Eumenès vient à Rome. A son arrivée, toute la jeunesse s'empresse autour de lui; le seul Caton l'évite c). Pourquoi, lui demande-t-on, Caton fuit-il un souverain qui le recherche, un Roi si bon, si ami des Romains? Si bon qu'il vous plaira, répond Caton; *tout Prince despote est un mangeur de chair humaine d); que tout vertueux doit fuir.*

c) Madame Makaley, illustre auteur d'une Histoire d'Angleterre, est le Caton de Londres. « Jamais, dit-elle, la vue d'un Despote, ou » d'un Prince, n'a souillé la pureté de mes » regards. »

d) Une absurdité commune à tous les peuples, c'est d'attendre de leur Despote humanité, lumieres. Vouloir former de bons écoliers sans punir les paresseux & récompenser les diligents, c'est folie. Abolir la loi qui punit le vol & l'assassinat, & vouloir qu'on ne vole, ni n'assassine, c'est une volonté contradictoire. Vouloir qu'un Prince s'occupe des affaires de l'Etat, & qu'il n'ait point intérêt de s'en occuper, c'est-à-dire, qu'il ne puisse être puni, s'il les néglige; vouloir enfin qu'un homme au-dessus de la loi, c'est-à-dire, un homme sans loi, soit toujours humain & vertueux, c'est vouloir un effet sans cause. Transporte-t-on des hommes liés & garottés dans la caverne de l'ogre, il les dévore. Le Despote est l'ogre.

En vain eſſayeroit-on de nombrer les différentes idées, qu'ont eues de la vertu, les peuples *e*) & les particuliers *f*). Ce qu'on ſait, c'eſt que le Catholique, qui ſe ſent plus de vénération pour le fondateur d'un Ordre de fainéants, que pour un Minos, un Mercure, un Lycurgue, &c. n'a ſûrement pas d'idées juſtes de la vertu. Or, tant qu'on n'en attachera pas de nettes à ce mot, il faut, ſelon le haſard de ſon éducation, que tout homme s'en forme des idées différentes.

e) Les Calmoucks épouſent tant de femmes qu'ils veulent: ils ont en outre autant de concubines qu'ils en peuvent nourrir. L'inceſte chez eux n'eſt point un crime. Ils ne voient dans un homme & une femme qu'un mâle & une femelle. Un pere épouſe ſa fille ſans ſcrupule; aucune loi ne le lui défend.

f) Chacun ſe dit: J'ai les plus ſaines idées de la vertu; qui ne penſe pas comme moi a tort. Chacun ſe moque de ſon voiſin. Tout le monde ſe montre au doigt, & ne rit jamais de ſoi que ſous le nom d'autrui. Le même Inquiſiteur qui condamnoit Galilée, mépriſoit certainement la ſcélérateſſe & la ſtupidité des Juges de Socrate; il ne penſoit pas qu'un jour il ſeroit, comme eux, le mépris de ſon ſiecle & de la poſtérité. La Sorbonne ſe croit-elle imbécille pour avoir condamné, Rouſſeau, Marmontel, moi, &c.? Non, c'eſt l'étranger qui le croit pour elle.

Une jeune fille eſt élevée par une mere ſtupide & dévote. Cette fille n'entend appliquer ce mot *vertu*, qu'à l'exactitude avec laquelle les Religieuſes ſe feſſent, jeûnent & récitent leur roſaire. Le mot *vertu* ne réveillera donc en elle que l'idée de diſcipline, de haire & de patenôtres.

Une autre fille, au contraire, eſt-elle élevée par des parents inſtruits & patriotes; n'ont-ils jamais cité devant elle comme vertueuſes, que les actions utiles à la patrie; n'ont-ils loué que les Aries, les Porcies, &c.: cette fille aura néceſſairement de la vertu, des idées différentes de la premiere. L'une admirera dans Arie, & la force de la vertu, & l'exemple de l'amour conjugal; l'autre ne verra dans cette même Arie qu'une payenne, une femme mondaine, ſuïcide & damnée, qu'il faut fuir & déteſter.

Qu'on répete ſur deux jeunes gens l'expérience faite ſur deux filles: que l'un d'eux, lecteur aſſidu de la vie des Saints, & témoin, pour ainſi dire, des tourments que leur fait éprouver le démon de la chair, les voie toujours ſe fouetter, ſe rouler dans les épines, ſe paître de femmes de neige, &c., il aura de la vertu des idées différentes de celui qui, livré à des études plus honnêtes &

plus instructives, aura pris pour modeles, les Socrates, les Scipions, les Aristides, les Timoléons, & pour me rapprocher de mon siecle, les Mirons, les Harlais, les Pibracs, les Barillons *g*). " Ce furent ces Magistrats respectables, „ ces illustres victimes de leur amour „ pour la patrie, qui, par leurs bonnes & sages maximes, dissiperent, dit „ le Cardinal de Retz, plus de factions, „ que n'en put allumer tout l'or de l'Espagne & de l'Angleterre. „ Il est donc impossible que ce mot *vertu*, ne réveille en nous des idées diverses *h*), selon

g) Barillon fut exilé à Amboise; & Richelieu, qui l'y relégua, fut le premier des Ministres, dit le Cardinal de Retz, qui osa punir dans les Magistrats, *la noble fermeté avec laquelle ils représentoient au Roi des vérités, pour la défense desquelles leurs sermens les obligeoient d'exposer leur vie.*

h) S'il est vrai que la vertu soit utile aux Etats, il est donc utile d'en présenter des idées nettes; & de les graver dès la plus tendre enfance dans la mémoire des hommes. La définition que j'en ai donnée dans le livre de l'*Esprit*, Discours III, Ch. 13, m'a paru la seule vraie. " La vertu, ai-je dit, n'est autre „ chose que le desir du bonheur public. Le „ bien général est l'objet de la vertu; & les „ actions qu'elle commande, sont les moyens „ dont elle se sert pour remplir cet objet. „ L'idée de la vertu, ai-je ajouté, peut donc „ être par-tout la même. „

qu'on lit Plutarque ou la Légende dorée. Auſſi, dit M. Hume, a-t-on, dans tous les ſiecles & les pays, élevé des autels à des hommes d'un caractere tout-à-fait différent.

„ Si dans les ſiecles & les pays divers, les „ hommes ont paru s'en former de différentes; „ ſi des Philoſophes ont en conſéquence cité „ l'idée de la vertu comme arbitraire, c'eſt „ qu'ils ont pris pour la vertu même, les di„ vers moyens dont elle ſe ſert pour remplir „ ſon objet, c'eſt-à-dire, les diverſes actions „ qu'elle commande. Ces actions ont ſans con„ tredit été quelquefois très-différentes, parce„ que l'intérêt des nations change ſelon les „ ſiecles & leur poſition, & qu'enfin, le bien „ public peut, juſqu'à un certain point, s'opé„ rer par des moyens différents. „

L'entrée d'une marchandiſe étrangere, aujourd'hui permiſe en allemagne comme avantageuſe à ſon commerce & conforme au bien de l'État, peut être demain défendue. On peut demain en déclarer l'achat criminel, ſi, par quelques circonſtances, cet achat devient préjudiciable à l'intérêt national. " Les mêmes actions peu„ vent donc ſucceſſivement devenir utiles & „ nuiſibles à un peuple, & mériter tour-à-tour „ le nom de vertueuſes ou de vicieuſes, ſans „ que l'idée de la vertu change & ceſſe d'être „ la même. „

Rien de plus d'accord avec la loi naturelle, que cette idée. Imagineroit-on que des principes auſſi ſains, auſſi conformes au bien général, euſſent été condamnés? Imagineroit-on qu'on eût pourſuivi un homme, qui, définiſſant " la vraie probité, „ l'habitude des actions utiles à „ la patrie, regarde comme vicieuſe, toute action „ nuiſible à la ſociété? „ N'étoit-il pas évident

Chez les Payens, c'étoit aux Hercules, aux Caſtors, aux Cérès, aux Bacchus, aux Romulus qu'on rendoit les honneurs divins ; & chez les Muſulmans, comme chez les Catholiques, c'eſt à d'obſcurs Dervis, à des Moines

qu'un tel Écrivain ne pouvoit avancer des maximes contraires au bien public, ſans être en contradiction avec lui-même ? Cependant tel fut le pouvoir de l'envie & de l'hypocriſie, que je fus perſécuté par le même Clergé, qui, ſans réclamation, avoit ſouffert qu'on élevât au Cardinalat l'audacieux Bellarmin, pour avoir ſoutenu *que ſi le Pape défendoit l'exercice de la vertu, & commandoit le vice, l'Egliſe Romaine, ſous peine de péché, ſeroit obligée d'abandonner la vertu pour le vice.* " *Niſi vellet contra conſcientiam* „ *peccare.* „ Le Pape, ſelon ce Jéſuite, avoit donc le droit de détruire la loi naturelle, d'étouffer dans l'homme toute idée du juſte & de l'injuſte, & de replonger, enfin, la morale dans le cahos dont les Philoſophes ont tant de peine à la tirer. L'Egliſe devoit-elle approuver ces principes ? Pourquoi le Pape en permit-il la publication ? C'eſt qu'ils flattoient ſon orgueil.

L'ambition Papale, toujours avide de commander, n'eſt jamais ſcrupuleuſe ſur le choix des moyens. En quel pays la maxime la plus abominable, la plus contraire au bien public, n'eſt-elle pas tolérée du puiſſant auquel elle eſt favorable ? En quel pays a-t-on conſtamment puni l'homme vil & bas qui répete ſans ceſſe au Prince : " Ton pouvoir ſur tes ſujets eſt ſans „ bornes ; tu peux à ton gré les dépouiller de „ leurs biens, les jetter dans les fers, & les „ livrer au plus cruel ſupplice. „ C'eſt tou-

vils, enfin, à un Dominique, à un Antoine, qu'on décerne ces mêmes honneurs.

C'étoit après avoir dompté les monstres & puni les tyrans; c'étoit par leur courage, leurs talents, leur bienfaisance & leur humanité, que les anciens héros s'ouvroient les portes de l'Olympe. C'est aujourd'hui par le jeûne, la discipline, la poltronnerie, l'aveugle soumission & la plus vile obéissance, que le Moine s'ouvre celles du ciel.

Cette révolution dans les esprits frappa, sans doute, Machiavel. Aussi dit-il, Discours IV: " Toute religion qui „ fait un devoir des souffrances & de „ l'humilité, n'inspire aux citoyens „ qu'un courage passif; elle énerve leur „ esprit, l'avilit, le prépare à l'esclavage. „ L'effet, sans doute, eût suivi de près cette prédiction, si, comme l'observe M. Hume, les mœurs & les loix des sociétés ne modifioient le caractere & le génie des religions.

jours impunément que le Renard répete au Lion:

„ *Vous leur fîtes, Seigneur,*

„ *En les croquant, beaucoup d'honneur.* „

Les seules phrases qu'on ne répete point sans ger aux Princes, sont celles où l'on fixe les s que la justice, le bien public & la loi lle mettent à leur autorité.

On a vu dans ces deux Chapitres les idées peu nettes juſqu'à préſent attachées aux mots *bon*, *intérêt*, *vertu*. J'ai fait ſentir que ces mots, toujours arbitrairement employés, rappellent & doivent rappeller des idées différentes, ſelon la ſociété dans laquelle on vit, & l'application qu'on en entend faire. Qui veut examiner une queſtion de cette eſpece, doit donc convenir d'abord de la ſignification des mots. Sans cette convention préliminaire, toute diſpute de ce genre devient interminable. Auſſi les hommes, ſur preſque toutes les queſtions morales, politiques & métaphyſiques, s'entendent-ils d'autant moins qu'ils en raiſonnent plus.

Les mots une fois définis, une queſtion eſt réſolue preſqu'auſſi-tôt que propoſée: preuve que tous les eſprits ſont juſtes, que tous apperçoivent les mêmes rapports entre les objets; preuve qu'en Morale, Politique & Métaphyſique *i*), la diverſité d'opinions eſt uni-

i) Par Méthaphyſique, je n'entends pas ce jargon inintelligible, qui, tranſmis des Prêtres Egyptiens à Pythagore, de Pythagore à Platon, de Platon à nous, eſt encore enſeigné dans quelques écoles. Par ce mot, j'entends, comme Bacon, la ſcience des premiers principes de quelque art ou ſcience que ce ſoit. La Poéſie, la Muſique, la Peinture ont leurs principes fondés

quemment l'effet de la signification incertaine des mots, de l'abus qu'on en fait, & peut-être de l'imperfection des langues. Mais quel remede à ce mal?

sur une observation constante & générale: elles ont donc aussi leur Métaphysique.

Quant à la Métaphysique scholastique, est-ce une science? Non: mais, comme je viens de le dire, un jargon: elle n'est goûtée que de l'esprit faux, qui s'accommode d'expressions vuides de sens; que de l'ignorant, qui prend les mots pour des choses, & que du frippon, qui veut faire des dupes. L'homme sensé la mépriſe.

Toute Métaphysique non fondée sur l'observation, ne consiste que dans l'art d'abuser des mots. C'est cette Métaphysique, qui, dans le pays des chimeres, court sans cesse après des boules de savon, dont elle n'exprima jamais que du vent. Maintenant reléguée dans les écoles théologiques, elle les divise encore par ses subtilités; elle peut encore rallumer le fanatisme, & faire de nouveau ruisseler le sang humain.

Je compare ces deux sortes de Métaphysiques aux deux Philosophies différentes de Démocrite & de Platon. C'est de la terre que le premier s'éleve par degrés jusqu'au ciel, & c'est du ciel que le second s'abaisse par degrés jusqu'à la terre. Le système de Platon est fondé sur les nues, & le souffle de la raison a déja en partie dissipé les nuages & le système.

CHAPITRE XIX.

Il eſt un ſeul moyen de fixer la ſignification incertaine des mots, & une ſeule nation qui puiſſe en faire uſage.

POUR déterminer la ſignification incertaine des mots, il faudroit compoſer un Dictionnaire, dans lequel on attacheroit des idées nettes aux différentes expreſſions *a*). Cet ouvrage eſt difficile,

a) Les hommes ont toujours été gouvernés par les mots. Diminue-t-on de moitié le poids de l'écu d'argent, ſi l'on lui conſerve la même valeur numéraire, le ſoldat croit avoir à peu près la même paie. Le Magiſtrat, en droit de juger définitivement juſqu'à la concurrence de certaine ſomme, c'eſt-à-dire, de tel poids en argent, n'oſe juger juſqu'à la concurrence de la moitié de cette ſomme. Voilà comme les hommes ſont dupes des mots & de leur ſignification incertaine. Les Ecrivains parleront-ils toujours de *bonnes mœurs*, ſans attacher à ce mot d'idées nettes & préciſes ? Ignoreront-ils toujours que *bonnes mœurs* eſt une de ces expreſſions vagues, dont chaque nation ſe forme des idées différentes : que s'il eſt de *bonnes mœurs univerſelles*, il en eſt auſſi de *locales*, & qu'en conſéquence je puis, ſans bleſſer les *bonnes mœurs*, avoir un ſerrail à Conſtantinople, & non à Vienne ?

& ne peut s'exécuter que chez un peuple libre. L'Angleterre eſt peut-être en Europe la ſeule contrée dont l'univers puiſſe attendre & tenir ce bienfait. Mais l'ignorance y eſt-elle ſans protecteur ? Nul pays où quelques particuliers n'aient intérêt d'entre-mêler les ténebres du menſonge aux lumieres de la vérité. Le deſir des aveugles, c'eſt que l'aveuglement ſoit univerſel. Le deſir des frippons, c'eſt que la ſtupidité s'étende, & que les dupes ſe multiplient. En Angleterre, comme en Portugal, il eſt des Grands injuſtes. Mais que peuvent-ils à Londres contre un Ecrivain ? Point d'Anglois, qui, derriere le rempart de ſes loix, ne puiſſe braver leur pouvoir, inſulter à l'ignorance, à la ſuperſtition & à la ſottiſe. L'Anglois eſt né libre ; qu'il profite donc de cette liberté pour éclairer le monde ; qu'il contemple dans les hommages rendus encore aujourd'hui aux peuples ingénieux de la Grece, ceux que lui rendra la poſtérité, & que ce ſpectacle l'encourage.

Ce ſiecle eſt, dit-on, le ſiecle de la Philoſophie. Toutes les nations de l'Europe ont en ce genre produit des hommes de génie. Toutes ſemblent aujourd'hui s'occuper de la recherche de vérité. Mais dans quel pays peut-on

impunément les publier ? Il n'en eſt qu'un : c'eſt l'Angleterre.

Anglois *b*) ! uſez de cette liberté, de ce don qui diſtingue l'homme de l'eſclave vil & de l'animal domeſtique, pour diſpenſer la lumiere aux nations ! Un tel bienfait vous aſſure leur éternelle reconnoiſſance. Quels éloges refuſer à un peuple aſſez vertueux pour laiſſer ſes Ecrivains fixer dans un Dictionnaire la ſignification préciſe de chaque mot, & diſſiper par ce moyen l'obſcurité myſtérieuſe qui enveloppe encore la Morale, la Politique, la Métaphyſique, la Théologie *c*), &c. C'eſt aux Auteurs d'un tel Dictionnaire, qu'il eſt réſervé de

b) Tout Gouvernement, diſent les Anglois, qui défend de penſer & d'écrire ſur les objets de l'adminiſtration, eſt à coup ſûr un Gouvernement dont on ne peut rien dire de bon.

c) Les diſputes Théologiques ne ſont & ne peuvent jamais être que des diſputes de mots. Si ces diſputes ont ſouvent occaſionné de grands mouvements ſur la terre, c'eſt que les Princes, dit M. de la Chalotais, ſéduits par quelques Théologiens, ont pris parti dans ces querelles. Que les Gouvernements les mépriſent : les Théologiens, après s'être injuriés & s'être réciproquement accuſés d'héréſie, &c. ſe laſſeront de parler ſans s'entendre & ſans être entendus. La crainte du ridicule leur impoſera ſilence.

terminer tant de diſputes, qu'éterniſe l'abus *d*) des mots. Eux ſeuls peuvent réduire la ſcience des hommes à ce qu'ils ſavent réellement.

d) C'eſt à des diſputes de mots qu'il faut pareillement rapporter preſque toutes ces accuſations d'athéiſme. Il n'eſt point d'homme éclairé qui ne reconnoiſſe une force dans la nature. Il n'eſt donc point d'Athées.

Celui-là n'eſt point Athée, qui dit : le mouvement eſt incompréhenſible, parce qu'on n'en a pas d'idées nettes, parce qu'il ne ſe manifeſte que par ſes effets, & qu'enfin c'eſt par lui que tout s'opere dans l'Univers.

Celui-là n'eſt pas Athée, qui dit, au contraire; le mouvement n'eſt pas Dieu; parce que le mouvement n'eſt pas un être, mais une maniere d'être.

Ceux-là ne ſont pas Athées, qui ſoutiennent le mouvement eſſentiel à la matiere, qui le regardent comme la force inviſible & motrice qui ſe répand dans toutes ſes parties. Voit-on les Aſtres changer continuellement de lieu, ſe rouler perpétuellement ſur leur centre; voit-on tous les corps ſe détruire & ſe reproduire ſans ceſſe ſous des formes différentes; voit-on enfin la nature dans une fermentation & une diſſolution éternelle? qui peut nier que le mouvement ne ſoit, comme l'étendue, inhérent aux corps, & que le mouvement ne ſoit cauſe de ce qui eſt? En effet, diroit M. Hume, ſi l'on donne toujours le nom de cauſe & d'effet à la concomitance de deux faits, & que, par-tout où il y a des corps, il y ait du mouvement, on doit donc regarder le mouvement comme l'ame univerſelle de la matiere & de la divinité, qui, ſeule, en pénetre la ſubſtance. Mais les Philoſophes, qui

Ce Dictionnaire traduit dans toutes les langues, ſeroit le recueil général de preſque toutes les idées des hommes. Qu'on attache à chaque expreſſion des idées préciſes, & le Scholaſtique, qui, par la magie des mots, a tant de fois bouleverſé le monde, ne ſera qu'un magicien ſans puiſſance. Le taliſman dans la poſſeſſion duquel conſiſtoit ſon pouvoir, ſera briſé. Alors tous ces foux, qui, ſous le nom de Métaphyſiciens, errent depuis ſi long-temps dans les pays des chimeres, & qui, ſur des outres pleins de vent, traverſent en tous ſens les profondeurs de l'infini, ne diront plus qu'ils y voient ce qu'ils n'y voient pas, qu'ils ſavent ce qu'ils ne ſavent pas. Ils n'en impoſeront plus aux nations. Alors les propoſitions morales, politiques & métaphyſiques, devenues auſſi ſuſceptibles de démonſtration que

ſont de cette derniere opinion, ſont-ils Athées? Non: ils reconnoiſſent également une force inconnue dans l'Univers. Ceux mêmes qui n'ont point d'idées de Dieu, ſont-ils Athées? Non: parce que tous les hommes le ſeroient; parce qu'aucun n'a d'idées nettes de la divinité; parce qu'en ce genre, toute idée obſcure eſt égale à zéro; & qu'enfin avouer l'incompréhenſibilité de Dieu, c'eſt, comme le prouve M. Robinet, dire ſous un tour de phraſe différent, qu'on n'en a point d'idée.

les propoſitions de Géométrie, les hommes auront de ces ſciences les mêmes idées, parce que tous (comme je l'ai montré) apperçoivent néceſſairement les mêmes rapports entre les mêmes objets.

Une nouvelle preuve de cette vérité, c'eſt qu'en combinant à peu près les mêmes faits, ſoit dans le monde phyſique, comme le démontre la Géométrie, ſoit dans le monde intellectuel, comme le prouve la Scholaſtique, tous les hommes ſont en tous les temps à peu près parvenus aux mêmes réſultats.

CHAPITRE XX.

Les Excurſions des hommes & leurs découvertes dans les Royaumes intellectuels, ont toujours été à peu près les mêmes.

ENTRE les pays imaginaires que parcourt l'eſprit humain, celui des Fées, des Génies, des Enchanteurs, eſt le premier où je m'arrête. On aime les contes: chacun les lit, les écoute, & s'en fait. Un deſir confus du bonheur, nous

promene avec complaisance dans les pays des prodiges & des chimeres.

Quant aux chimeres, elles sont toutes de la même espece. Tous les hommes desirent des richesses sans nombre, un pouvoir sans bornes, des voluptés sans fin; & ce desir vole toujours au-delà de la possession.

Quel bonheur seroit le nôtre, disent la plupart des hommes, si nos souhaits étoient remplis aussi-tôt que formés? O insensés! ignorez-vous toujours que c'est dans le desir même, que consiste une partie de votre félicité? Il en est du bonheur, comme de l'oiseau doré envoyé par les Fées à une jeune Princesse. L'oiseau s'abat à trente pas d'elle. Elle veut le prendre, s'avance doucement, elle est prête à le saisir: l'oiseau vole trente pas plus loin; elle s'avance encore, passe plusieurs mois à sa poursuite; elle est heureuse. Si l'oiseau se fût d'abord laissé prendre, la Princesse l'eût mis en cage, & huit jours après s'en fût dégoûtée. C'est l'oiseau du bonheur, que poursuivent sans cesse l'avare & la coquette. Ils ne l'attrapent point, & sont heureux dans leurs poursuites, parce qu'ils sont à l'abri de l'ennui. Si nos souhaits étoient à chaque instant réalisés, l'ame languiroit dans l'inaction, & croupiroit dans l'ennui. Il faut des desirs à

l'homme ; il faut, pour ſon bonheur, qu'un deſir nouveau & facile à remplir ſuccede toujours au deſir ſatisfait *a*). Peu d'hommes reconnoiſſent en eux ce beſoin. Cependant c'eſt à la ſucceſſion de leurs deſirs, qu'ils doivent leur félicité.

Toujours impatients de les ſatisfaire, les hommes bâtiſſent ſans ceſſe des châteaux en Eſpagne ; ils voudroient intéreſſer la nature entiere à leur bonheur. N'eſt-elle pas aſſez puiſſante pour l'opérer ? C'eſt à des êtres imaginaires, à des Fées, à des Génies qu'ils s'adreſſent. S'ils en deſirent l'exiſtence, c'eſt dans l'eſpoir confus, que, favoris d'un Enchanteur, ils pourront par ſon ſecours devenir, comme dans les mille & une nuits, poſſeſſeurs de la lampe merveilleuſe, & qu'alors rien ne manquera à leur félicité.

a) Il faut des deſirs à l'homme pour être heureux, des deſirs qui l'occupent, mais dont ſon travail ou ſes talents puiſſent lui procurer l'objet. Entre les deſirs de cette eſpece, le plus propre à l'arracher à l'ennui eſt le deſir de la gloire. S'allume-t-il également en tous les pays ? Il en eſt où la recherche de la gloire expoſe l'homme à trop de dangers. Quel motif raiſonnable l'exciteroit à cette pourſuite dans un Royaume, où l'on a ſi maltraité les Voltaires, les Monteſquieux, &c. Si la France, diſent les Anglois, eſt réputée un pays délicieux, c'eſt pour le riche qui ne penſe point.

C'eſt donc l'amour du bonheur, productif de l'avide curioſité & de l'amour du merveilleux, qui, chez les divers peuples, créa ces êtres ſurnaturels; qui, ſous les noms de Fées, de Génies, de Dives, de Péris, d'Enchanteurs, de Sylphes, d'Ondins, &c. n'ont toujours été que les mêmes êtres auxquels on a fait par-tout opérer à peu près les mêmes prodiges. Preuve qu'en ce genre les découvertes ont été à peu près les mêmes.

CONTES PHILOSOPHIQUES.

Les contes de cette eſpece, plus graves, plus impoſants, mais quelquefois auſſi frivoles & moins amuſants que les premiers, ont à peu près conſervé entr'eux la même reſſemblance. Au nombre de ces contes, à la fois ſi ingénieux & ſi ennuyeux, je place le beau moral *b*), la bonté naturelle de l'homme, enfin, les divers ſyſtèmes du monde phyſique. L'expérience ſeule devroit en être l'Architecte. Le Philoſophe ne la conſulte-t-il pas; n'a-t-il pas le courage de

b) Le beau moral ne ſe trouve que dans le Paradis des foux, où Milton fait pirouetter ſans ceſſe les agnus, les ſcapulaires, les chapelets, les indulgences.

s'arrêter où l'observation lui manque? Il croit faire un système, & ne fait qu'un conte.

Ce Philosophe est forcé de substituer des suppositions au vuide des expériences, & de remplir par des conjectures l'intervalle immense, que l'ignorance actuelle & plus encore l'ignorance passée, laisse entre toutes les parties de son système. Quant aux suppositions, elles sont presque toutes de la même espece. Qui lit les Philosophes anciens, voit que tous adoptent à peu près le même plan, & que s'ils different, c'est dans le choix des matériaux employés à la construction de l'univers.

Dans la nature entiere, Thalès ne vit qu'un seul élément; c'étoit le fluide aqueux. Prothée, ce Dieu marin, qui se métamorphose en feu, en arbre, en eau, en animal, étoit l'emblême de son système. Héraclite reconnoissoit ce même Prothée dans l'élément de la lumiere. Il ne voyoit dans la terre qu'un globe de feu réduit à l'état de fixité. Anaxamene faisoit de l'air un agent indéfini : c'étoit le pere commun de tous les éléments. L'air condensé formoit les eaux; l'air encore plus dense formoit la terre. C'étoit aux différents degrés de densité des airs, que tous les êtres devoient leur existence.

existence. Ceux qui d'après ces premiers Philosophes se firent, comme eux, les Architectes du palais du monde, & travaillerent à sa construction, tomberent dans les mêmes erreurs. Descartes en est la preuve. C'est de faits en faits qu'on parvient aux grandes découvertes. Il faut s'avancer à la suite de l'expérience, & jamais ne la précéder.

L'impatience naturelle à l'esprit humain, & sur-tout aux hommes de génie, ne s'accommode pas d'une marche si lente c), mais toujours si sûre : ils

c) Loin de condamner l'esprit de système, je l'admire dans les grands hommes. C'est aux efforts faits pour défendre ou détruire ces systèmes, qu'on doit sans doute une infinité de découvertes.

Qu'on tente donc d'expliquer, s'il est possible, par un seul principe, tous les phénomenes physiques de la nature ; mais toujours en garde contre ces principes, qu'on les regarde simplement comme une des clefs différentes qu'on peut successivement essayer, dans l'espoir de trouver enfin celle qui doit ouvrir le sanctuaire de la nature. Que sur-tout l'on ne confonde point ensemble les contes & les systèmes : ces derniers veulent être appuyés sur un grand nombre de faits. Ce sont les seuls qu'on puisse enseigner dans les écoles publiques ; pourvu néanmoins qu'on n'en soutienne point encore la vérité cent ans après que l'expérience en a démontré la fausseté.

veulent deviner ce que l'expérience seule peut leur révéler. Ils oublient que c'est à la connoissance d'un premier fait, dont pourroient se déduire tous ceux de la nature, qu'est attachée la découverte du système du monde, & que c'est uniquement du hasard, de l'analyse & de l'observation, qu'on peut tenir ce premier fait ou principe général.

Avant d'entreprendre d'édifier le palais de l'univers, que de matériaux il faut encore tirer des carrieres de l'expérience! Il est temps que tout entiers à ce travail, & trop heureux de bâtir de loin en loin quelques parties de l'édifice projeté, les Philosophes, disciples plus assidus de l'expérience, sentent que, sans elle, on erre dans le pays des chimeres, où les hommes dans tous les siecles ont apperçu à peu près les mêmes fantômes, & toujours embrassé des erreurs, dont la ressemblance prouve à la fois, & la maniere uniforme dont les hommes de tous les climats combinent les mêmes objets, & l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit.

CONTES RELIGIEUX.

Ces sortes de contes, moins amusants que les premiers, moins ingénieux que les seconds, & cependant plus respec-

tés, ont armé les nations les unes contre les autres, ont fait ruisseler le sang humain, & porté la désolation dans l'univers. Sous ce nom de contes religieux, je comprends généralement toutes les fausses Religions. Elles ont toujours conservé entr'elles la plus grande ressemblance.

Entre les diverses causes auxquelles on peut en rapporter l'invention *d*), je citerai le desir de l'immortalité pour la premiere. La preuve, si l'on en croit Warburton, & quelques autres savants, que Dieu est l'auteur de la loi des Juifs, c'est, disent-ils, qu'il n'est question dans la Loi Mosaïque, ni des peines, ni des récompenses de l'autre vie, ni par conséquent de l'immortalité de l'ame. Or, ajoutent-ils, si la Religion juive étoit d'institution humaine, les hommes eussent fait de l'ame un être immortel : un intérêt vif & puissant les eût portés à la croire telle *e*) : cet intérêt,

d) Pourquoi, demandoit-on à un certain Cardinal, fut-il en tous les temps des Prêtres, des Religions & des Sorciers ? C'est, répondit-il, qu'en tous les temps il fut des abeilles & des frélons, des laborieux & des paresseux, des dupes & des frippons.

e) Sans examiner s'il est de l'intérêt public d'admettre le dogme de l'immortalité de l'ame,

c'eſt leur horreur pour la mort & l'anéantiſſement. Cette horreur eût ſuffi, ſans le ſecours de la révélation, pour leur faire inventer ce dogme. L'homme veut être immortel, & ſe croiroit tel, ſi la diſſolution de tous les corps qui l'environnent, ne lui annonçoit à chaque inſtant la vérité contraire. Forcé de céder à cette vérité, il n'en deſire pas moins l'immortalité. La chaudiere du rajeuniſſement d'Eſon, prouve l'ancienneté de ce deſir. Pour le perpétuer, il falloit du moins le fonder ſur quelque vraiſemblance. A cet effet, l'on compoſa l'ame d'une matiere extrêmement déliée; on en fit un atôme indeſtructible, ſurvivant à la diſſolution des autres parties, enfin, un principe de vie.

Cet être, ſous le nom d'ame *f*), devoit conſerver après la mort, tous les goûts dont elle avoit été ſuſceptible, lors de ſon union avec le corps. Ce

j'obſerverai qu'au moins ce dogme n'a pas toujours été regardé politiquement comme utile. Il prit naiſſance dans les écoles de Platon; & Ptolomée Philadelphe, Roi d'Egypte, le crut ſi dangereux, qu'il défendit ſous peine de mort de l'enſeigner dans ſes Etats.

f) Les ſauvages ne refuſent l'ame à quoi que ce ſoit. Ils en donnent à leurs fuſils, à leurs chaudières & à leurs briquets. *Voy.* le P. Hennepin, voyage de la Louiſiane, p. 94.

ſyſtême imaginé, l'on douta d'autant moins de l'immortalité de ſon ame, que ni l'expérience, ni l'obſervation ne pouvoient contredire cette croyance; l'une & l'autre n'avoient point de priſe ſur un atôme imperceptible. Son exiſtence à la vérité n'étoit pas démontrée: mais qu'a-t-on beſoin de preuves pour croire ce qu'on deſire; & quelle démonſtration eſt jamais aſſez claire, pour prouver la fauſſeté d'une opinion qui nous eſt chere? Il eſt vrai qu'on ne rencontroit point d'ames en ſon chemin; & c'eſt pour rendre raiſon de ce fait, que les hommes, après la création des ames, crurent devoir créer le pays de leur habitation. Chaque nation & même chaque individu, ſelon ſes goûts & la nature particuliere de ſes beſoins, en donna un plan particulier. Tantôt les peuples ſauvages tranſporterent cette habitation dans une forêt vaſte, giboyeuſe, arroſée de rivieres poiſſonneuſes; tantôt ils la placerent dans un pays découvert, plat, abondant en pâturages, au milieu duquel s'élevoit une fraiſe groſſe comme une montagne, dont on détachoit des quartiers pour ſa nourriture & celle de ſa famille.

Les peuples moins expoſés au beſoin de la faim, & d'ailleurs plus nombreux

& plus instruits, y rassemblerent tout ce que la nature a d'agréable, & lui donnerent le nom d'Elisée. Les peuples avares le modelerent sur le jardin des Hesperides, & y cultiverent des plantes, dont la tige d'or portoit des fruits de diamant. Les nations plus voluptueuses y firent croître des arbres de sucre, & couler des fleuves de lait; ils le peuplerent, enfin, de Houris. Chaque peuple fournit ainsi le pays des ames, de ce qui faisoit sur la terre l'objet de ses desirs. L'imagination dirigée par des besoins & des goûts divers, opéra partout de la même maniere, & fut en conséquence peu variée dans l'invention des fausses Religions.

Si l'on en croit le Président des Brosses, dans son excellente Histoire du Fétichisme, ou du culte rendu aux objets terrestres, le Fétichisme fut non-seulement la premiere des Religions; mais son culte conservé encore aujourd'hui dans presque toute l'Afrique, & surtout en Nigritie, fut jadis le culte universel *g*). On sait, ajoute-t-il, que dans les *Pierres Bætites*, c'étoit *Venus*

g) Si catholique veut dire universel, c'est à tort que le Papisme en prend le titre. La Religion du Fétichisme & celle des Payens ont été les seules vraiment catholiques.

Uranie; que dans la forêt de Dodone, c'étoit les chênes que la Grece adoroit. On sait que les dieux chiens, chats, crocodiles, serpents, éléphants, lions, aigles, mouches, singes, &c. avoient des autels, non-seulement en Egypte, mais encore en Syrie, en Phénicie, & dans presque toute l'Asie. On sait enfin que les lacs, les arbres, la mer & les rochers informes, étoient pareillement l'objet de l'adoration des peuples de l'Europe & de l'Amérique. Or, une semblable uniformité dans les premieres religions, en prouve une d'autant plus grande dans les esprits, qu'on retrouve encore cette même uniformité dans des religions ou plus modernes, ou moins grossieres. Telle étoit la religion celtique. Le Mitras des Perses se retrouve dans le Dieu Thor: l'Ariman, dans le Loup; Feuris, l'Apollon des Grecs, dans le Balder; la Vénus, dans la Fréïa; & les Parques, dans les trois sœurs Urda, Verandi, Skulda. Ces trois sœurs sont assises à la source d'une fontaine, dont les eaux arrosent une des racines du frêne fameux nommé *Ydrasil*. Son feuillage ombrage la terre, & sa cime élevée au-dessus des cieux en forme le dais.

Les fausses Religions ont donc presque par-tout été les mêmes. D'où naît

cette uniformité ? De ce que les hommes à peu près animés du même intérêt, ayant à peu près les mêmes objets à comparer entr'eux, & le même instrument, c'est-à-dire, le même esprit pour les combiner, ont dû nécessairement arriver aux mêmes résultats. C'est parce qu'en général, tous sont orgueilleux, que sans aucune révélation particuliere, par conséquent sans preuve, tous regardent l'homme comme l'unique favori du ciel, & comme l'objet principal de ses soins. Ne pourroit-on pas, d'après un certain moine, se répéter quelquefois :

Qu'est-ce qu'un Capucin devant une planette ?

Faut-il, pour fonder sur des faits l'orgueilleuse prétention de l'homme, supposer, comme dans certaines religions, qu'abandonnant le ciel pour la terre, la divinité, sous la forme d'un poisson, d'un serpent, d'un homme, y venoit jadis en bonne fortune converser avec les mortels ? Faut-il, pour preuve de l'intérêt que le ciel prend aux habitants de la terre, publier des livres, où, selon quelques imposteurs, sont renfermés tous les préceptes & les devoirs que Dieu prescrit à l'homme ?

Un tel livre, si l'on en croit les Musulmans, composé dans le ciel, fut ap-

porté sur la terre par l'Ange Gabriel, & remis par cet Ange à Mahomet. Son nom est le *Koran*. Ouvre-t-on ce livre? Il est susceptible de mille interprétations: il est obscur, inintelligible; & tel est l'aveuglement humain, qu'on regarde encore comme divin, un ouvrage où Dieu est peint sous la forme d'un tyran; où ce Dieu est sans cesse occupé à punir ses esclaves, pour n'avoir pas compris l'incompréhensible; où ce Dieu enfin, auteur de phrases inintelligibles sans le commentaire d'un Iman, n'est proprement qu'un Législateur stupide, dont les loix ont toujours besoin d'interprétations. Jusqu'à quand les Musulmans conserveront-ils tant de respect pour un ouvrage si rempli de sottises & de blasphèmes?

Au reste, si la Métaphysique des fausses Religions, si l'excursion des esprits dans le pays des ames, & les découvertes dans les régions intellectuelles, ont par-tout été les mêmes, sachons encore si les impostures *h)* du corps sacerdotal,

h) On sait que les anciens Druides étoient animés du même esprit que le Prêtre papiste; qu'ils avoient avant lui inventé l'excommunication; qu'ils vouloient, comme lui, commander aux peuples & aux Rois; & qu'ils prétendoient avoir, comme les Inquisiteurs, droit de vie &

pour le soutien de ces fausses religions, n'auroient pas, en tous les pays, conservé entr'elles les mêmes ressemblances.

CHAPITRE XXI.

Impostures des Ministres des fausses Religions.

En tous pays, & les mêmes motifs d'intérêt, & les mêmes faits à combiner, ont fourni au corps sacerdotal les mêmes moyens d'en imposer aux peuples; en tout pays les Prêtres en ont fait usage *a*).

Un particulier peut être modéré dans ses desirs, être content de ce qu'il possede: un corps est toujours ambitieux. C'est plus ou moins rapidement, mais c'est constamment qu'il tend à l'accroisse-

de mort chez tous les peuples où ils s'établissoient.

a) Aux Indes, les Prêtres attachent certaines vertus & certaines indulgences à des tisons brûlés, & les vendent fort cher. A Rome, le P. Pepe, Jésuite, vendoit pareillement de petites prières à la Vierge; il les faisoit avaler aux poules, & assuroit qu'elles en pondroient mieux.

ment de ſon pouvoir & de ſes richeſſes. Le deſir du Clergé fut en tous les temps, d'être puiſſant & riche. Par quel moyen parvint-il à le ſatisfaire? Par la vente de la crainte & de l'eſpérance. Les Prêtres négociants en gros de cette eſpece de denrée, ſentirent que le débit en étoit ſûr & lucratif, & que s'il nourrit le Colporteur, qui vend dans les rues l'eſpoir du gros lot, & le Charlatan, qui vend ſur des tréteaux l'eſpoir de la guériſon & de la ſanté, il pourroit pareillement nourrir le Bonze & le Talapoin, qui vendroient dans leurs temples la crainte de l'enfer & l'eſpoir du paradis: que ſi le charlatan fait fortune en ne débitant qu'une de ces deux eſpeces de denrées, c'eſt-à-dire, l'eſpérance, les prêtres en feroient une plus grande, en débitant encore la crainte. L'homme, ſe ſont-ils dit, eſt timide; ce ſera par conſéquent ſur cette derniere marchandiſe qu'il y aura le plus à gagner. Mais à qui vendre la crainte? Aux pécheurs. A qui vendre l'eſpoir? Aux pénitents. Convaincu de cette vérité, le Sacerdoce comprit qu'un grand nombre d'acheteurs ſuppoſoit un grand nombre de pécheurs, & que ſi les préſents des malades enrichiſſent le Médecin, ce ſeroit les offrandes & les expiations qui déſor-

nous enrichiront les Prêtres, qui l'ôtent aux malades aux uns & les pêchés aux autres. La richesse devient toujours l'héritage du Prêtre. C'est la multiplication des vierges ou le divorce le commerce des femmes, des Messes, &c. accroît le pouvoir & la richesse du clergé. Mais parmi les péchés, si les prêtres n'eussent compté que les actions vraiment nuisibles à la société, la puissance sacerdotale eût eu peu d'entière. Elle ne s'est accrue que par un certain nombre de talismans & de simagrées. Et le clergé voulut même l'exercer sur les hommes vertueux. Pour cet effet, il fallut créer des péchés que les hommes sages pussent commettre. Les Prêtres voulurent donc que les moindres libertés entre filles & garçons, que le désir seul fût partie d'un péché. De plus, ils inventèrent un grand nombre de rits & de cérémonies superstitieuses; ils voulurent que tous les citoyens y fussent assujettis, que l'inobservation de ces rits fût réputée le plus grand des crimes, & que la violation de la loi rituelle, s'il étoit possible, fût, comme chez les Juifs, plus sévérement punie, que les forfaits les plus abominables.

Ces rits & ces cérémonies plus ou moins nombreux chez les diverses na-

tions, furent par-tout à peu près les mêmes : par-tout ils furent sacrés, & assurerent au sacerdoce la plus grande autorité sur les divers ordres de l'État *b*).

b) J'assistois un jour aux représentations que le Clergé d'une Cour d'Allemagne faisoit à son Prince. J'étois porteur de l'anneau merveilleux qui fait dire & écrire aux hommes, non ce qu'ils veulent que les autres entendent & lisent, mais ce qu'ils pensent réellement. Sans la vertu de mon anneau, je n'aurois jamais sans doute entendu ni lu le discours suivant.

Lorsque le Clergé croyoit assurer le Prince que la Religion étoit perdue dans ses États, que la débauche & l'impiété y marchoient le front levé, que les saints jours y étoient profanés par le travail, que la liberté de la presse ébranloit les fondements du trône & des Autels, & qu'en conséquence les Evêques enjoignoient au Souverain d'armer les loix contre la liberté de penser, de protéger l'Eglise, & d'en détruire les ennemis; telles sont les paroles que je crus entendre dans cette adresse.

" Prince, votre Clergé est riche & puissant, » & voudroit l'être encore davantage. Ce n'est » point la perte des mœurs & de la Religion, » c'est celle de son crédit qu'il déplore. Il desire » le plus grand; & vos peuples sont sans res- » pect pour le Sacerdoce. Nous les déclarons » donc impies: nous vous sommons de ranimer » leur piété, & de donner à cet effet à votre » Clergé plus d'autorité sur eux. Le moment » choisi pour se porter accusateur de vos peu- » ples, & vous irriter contre eux, n'est peut- » être pas le plus favorable: jamais vos soldats » n'ont été si braves, vos artisans plus indus- » trieux, vos citoyens plus amis du bien public,

Cependant parmi les Prêtres des différentes nations, il en fut, qui, plus

» & par conſéquent plus vertueux. On vous » dira, ſans doute, que les peuples les plus » immédiatement ſoumis au Clergé, que les Ro- » mains modernes n'ont, ni la même valeur, » ni le même amour pour la patrie, ni par con- » ſéquent la même vertu. On ajoutera peut- » être, que l'Eſpagne & le Portugal, où le Clergé » commande ſi impérieuſement, ſont ruinés & » dévaſtés par l'ignorance, la pareſſe & la ſu- » perſtition, & qu'enfin, entre tous les peuples, » ceux qui ſont généralement honorés & reſ- » pectés, ſont ces mêmes peuples éclairés aux- » quels l'Egliſe catholique donnera toujours le » nom d'impies.

» Que votre oreille, ô Prince, ſoit toujours » fermée à de pareilles repréſentations; que de » concert avec ſon Clergé, V. M. répande les té- » nebres dans ſon empire, & ſache qu'un peu- » ple inſtruit, riche & ſans ſuperſtition, eſt aux » yeux du Prêtre un peuple ſans mœurs. Sont- » ce en effet des citoyens aiſés & induſtrieux, » qui, par exemple, aiment pour la vertu de la » continence tout le reſpect qu'elle mérite?

» Il en eſt, dira-t-on, à cet égard, du ſiecle » préſent, comme des ſiecles paſſés. Charle- » magne, créé ſaint pour ſa libéralité envers le » Sacerdoce, aimoit les femmes comme Fran- » çois I, & Henri VIII. Henri III, Roi de » France, avoit un goût moins décent. Henri » IV, Eliſabeth, Louis XIV, la Reine Anne » careſſoient leurs maîtreſſes ou leurs amants, » de la même main dont ils terraſſoient leurs » ennemis. On ajoutera que les Moines eux- » mêmes ont preſque toujours cueilli en ſecret » les plaiſirs défendus, & qu'enfin, ſans chan- » ger la conſtitution phyſique des citoyens, il

adroits que les autres, exigerent du citoyen, non-seulement l'observation de

» est très-difficile de les arracher au penchant
» damnable qui les porte vers les femmes. Il
» est cependant un moyen de les y soustraire.
» C'est de les appauvrir. Ce n'est point des
» corps sains & bien nourris qu'on peut chasser
» le démon de la chair: l'on n'y parvient que
» par la priere & le jeûne.

» Qu'à l'exemple de quelques-uns de ses
» voisins, Votre Majesté nous permette donc de
» dépouiller ses sujets de toute superfluité, de
» dîmer leurs terres, de piller leurs biens, &
» de les tenir au plus étroit nécessaire. Si
» touchée de ces pieuses remontrances, elle se
» rend à nos prieres, que de bénédictions accu-
» mulées sur elle! Tout éloge seroit au-dessous
» d'une action si méritoire. Mais dans un siè-
» cle où la corruption infecte tous les esprits,
» où l'impiété endurcit tous les cœurs, peut-on
» espérer que Votre Majesté & ses Ministres
» adoptent un conseil si salutaire, un moyen si
» facile d'assurer la continence de ses sujets?

» Quant à la profanation des saints jours,
» nos remontrances à cet égard paroîtront en-
» core absurdes. L'homme qui travaille Fêtes
» & Dimanches, ne s'enivre point; il ne court
» point les femmes; il ne nuit à personne; il
» sert son pays, il accroit l'aisance de sa fa-
» mille; il augmente le commerce de sa nation.

» De deux peuples également puissants &
» nombreux, que l'un fête, comme en Espagne,
» cent-trente jours de l'année, & quelquefois
» le lendemain, que l'autre, au contraire, n'en
» fête aucun, le dernier de ces peuples aura
» 80 ou 90 jours de travail plus que le pre-
» mier. Il pourra donc fournir à plus bas prix
» les marchandises de ses manufactures; ses

certains rits, mais encore la croyance de certains dogmes. Le nombre de ces

» terres seront mieux cultivées, ses moissons
» plus abondantes. Il aura mis la balance du
» commerce en faveur de son pays. Ce dernier
» peuple, plus riche & plus puissant que le pre-
» mier, pourra donc un jour lui donner la loi.
» Rien de commun entre l'intérêt national &
» l'intérêt du Clergé. Uniquement jaloux de
» commander, que veut le Prêtre ? Rétrecir
» l'esprit des Souverains, éteindre en eux jus-
» qu'aux lumieres naturelles. Un peuple est-il
» gouverné par de tels Princes ? Il est tôt ou
» tard la proie d'un voisin plus riche, plus
» éclairé & moins superstitieux. Aussi la gran-
» deur du Clergé catholique est-elle toujours
» destructive de la grandeur d'un Etat. Les
» Prêtres déclament-ils contre la profanation
» des fêtes; qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est
» point l'amour de Dieu, c'est l'amour de leur
» autorité qui les anime. Ce que leur apprend
» à ce sujet l'expérience, c'est que moins un
» homme fréquente les temples, moins il a de
» respect pour leurs Ministres, & moins ces
» Ministres ont de crédit sur lui. Or, si la puis-
» sance est la premiere passion du Prêtre, peu
» lui importe que le jour de fête soit pour
» l'artisan un jour de débauche, qu'au sortir du
» temple il coure les filles & les cabarets, &
» qu'enfin, les après-Vêpres soient si scandaleux.
» Plus de péchés, plus d'expiations, plus d'of-
» frandes, plus le Sacerdoce acquiert de ri-
» chesses & de pouvoir. Quel est l'intérêt de
» l'Eglise ? De multiplier les vices. Que de-
» mande-t-elle aux hommes ? D'être stupides &
» pécheurs. Voilà, SIRE, ce que nous re-
» prochent les impies. Quant à la liberté de
» la presse, si votre Clergé s'éleve si violem-

dogmes inſenſiblement multiplié par

» ment contre elle, s'il vous redit ſans ceſſe
» qu'elle ſape les fondements de la foi, & rend
» la Religion ridicule, ne l'en croyez pas.

» Ce n'eſt pas que le Clergé ne ſente, com-
» me le ſolide & l'ingénieux Auteur de *l'Inveſti-*
» *gator Anglois*, que la vérité eſt à l'épreuve
» du ridicule, que le ridicule ne mord point
» ſur elle, & qu'il en eſt la pierre de touche.
» Un ridicule jeté ſur une démonſtration, eſt
» de la boue jetée ſur du marbre; elle le tâche
» un inſtant, ſe ſeche: il pleut, & la tache a
» diſparu. Convenir qu'une religion ne peut
» ſupporter le ridicule, ce ſeroit en avouer la
» fauſſeté. L'Egliſe catholique ne répete-t-elle
» pas ſans ceſſe que les portes de l'enfer ne
» prévaudront jamais contre elle? Oui: mais
» les Prêtres ne ſont pas la religion: le ridi-
» cule peut affoiblir leur autorité, peut enchaî-
» ner leur ambition. Ils crieront donc toujours
» contre la liberté de la preſſe, exigeront que
» Votre Majeſté interdiſe à ſes ſujets le droit
» d'écrire & de penſer; qu'elle les dépouille à
» cet égard des privileges de l'homme, & ferme
» enfin la bouche à quiconque pourroit l'inſ-
» truire.

» Si tant de demandes vous paroiſſent indiſ-
» cretes, & que jaloux du bonheur de vos peu-
» ples, vous vouliez, SIRE, ne commander
» qu'à des citoyens éclairés, ſachez que la mê-
» me conduite qui vous rendra cher à vos ſu-
» jets, & reſpectable à l'étranger, vous ſera im-
» putée à crime par votre Clergé. Redoutez
» la vengeance d'un corps puiſſant; & pour la
» prévenir, remettez-lui votre épée: c'eſt alors
» qu'aſſuré de la piété de vos peuples, le Sacer-
» doce pourra recouvrer ſur eux ſon ancienne
» autorité, l'étendre de jour en jour, &, lorſ-

eux, accrut celui des incrédules & des

» que cette autorité ſera affermie, s'en ſervir
» pour vous y ſoumettre vous-même.

„ Nous deſirons d'autant plus vivement que
» Votre Majeſté ait égard à cette ſupplique, &
» nous octroye notre demande, qu'elle nous
» délivrera d'une inquiétude ſourde, & qui
» n'eſt pas ſans fondement. Il peut s'établir
» des Quakers dans ſes Etats; ils peuvent ſe
» propoſer de donner gratis aux villes, bourgs,
» villages & hameaux, toute l'inſtruction mo-
» rale & religieuſe qui leur eſt néceſſaire. Il
» peut d'ailleurs ſe former quelque Compagnie
» de Finance, qui prenne au rabais l'entrepriſe
» de cette même inſtruction, & la fourniſſe
» meilleure, & à meilleur compte. Qui ſait
» s'il ne prendroit point alors envie aux Ma-
» giſtrats de s'emparer de nos richeſſes, d'ac-
» quitter avec nos biens une partie de la dette
» nationale, & par ce moyen de faire peut-être,
» de votre nation, la plus redoutable de l'Eu-
» rope? Or, il nous importe peu, SIRE, que
» vos peuples ſoient heureux & redoutés, mais
» beaucoup que le Sacerdoce ſoit riche & puiſ-
» ſant. „

Voilà ce que me parurent contenir les repréſentations du Clergé. Je ne me laſſois point de conſidérer l'adreſſe, l'habileté avec laquelle ſes Prêtres avoient, en tous pays, toujours demandé au nom du ciel, la puiſſance & les richeſſes de la terre: j'admirois la confiance qu'ils avoient toujours eue dans la ſottiſe des peuples, & ſur-tout des puiſſants. Mais ce qui m'étonnoit encore plus, c'étoit (en me rappellant les ſiecles d'ignorance) de voir qu'à cet égard la plupart des Souverains avoient toujours été au-delà de l'attente du Clergé.

hérétiques *c*). Que prétendit enſuite le Clergé ? Que l'héréſie fût punie en eux par la confiſcation de leurs biens ; & cette loi augmenta les richeſſes de l'Egliſe : elle voulut de plus, que la mort fût la peine des incrédules ; & cette loi augmenta ſon pouvoir. Du moment où les Prêtres eurent condamné Socrate, le génie, la vertu & les Rois eux-mêmes tremblerent devant le Sacerdoce. Son trône eut pour ſoutien, l'effroi & la terreur panique. L'un & l'autre étendant ſur les eſprits les ténebres de l'ignorance, devinrent d'inébranlables appuis du pouvoir pontifical. Lorſque l'homme eſt forcé d'éteindre en lui les lumieres de la raiſon, alors, ſans connoiſſance du juſte ou de l'injuſte, c'eſt le Prêtre qu'il conſulte, c'eſt à ſes conſeils qu'il s'abandonne.

Mais pourquoi l'homme ne conſulteroit-il pas de préférence la Loi naturelle ? Les fauſſes religions ſont elles-mêmes fondées ſur cette baſe commune. J'en conviens : mais la loi naturelle n'eſt autre choſe que la raiſon même *d*). Or,

c) On peut dire en Europe, Dieu eſt au ciel : le dire en Bulgarie, eſt une héréſie & une impiété.

d) Quelques-uns veulent qu'au moment de notre naiſſance, Dieu grave en nos cœurs les

comment croire à ſa raiſon, lorſqu'on s'en eſt défendu l'uſage? Qui peut d'ailleurs appercevoir les préceptes de la Loi

préceptes de la Loi naturelle. Le contraire eſt prouvé par l'expérience. Si Dieu doit être regardé comme l'auteur de la loi naturelle, c'eſt en tant qu'il eſt l'auteur de la ſenſibilité phyſique, & qu'elle eſt mere de la raiſon humaine. Cette eſpece de ſenſibilité, lors de la réunion des hommes en ſociété, les força, comme je l'ai déja dit, de faire entr'eux des conventions & des loix, dont la collection compoſe ce qu'on appelle la Loi naturelle. Mais cette loi fut-elle la même chez les divers peuples? Non: ſa plus ou moins grande perfection fut toujours proportionnée aux progrès de l'eſprit humain, à la connoiſſance plus ou moins étendue que les ſociétés acquirent de ce qui leur étoit utile ou nuiſible; & cette connoiſſance fut chez toutes les nations le produit du temps, de l'expérience & de la raiſon.

Pour nous faire voir en Dieu l'Auteur immédiat de la loi naturelle, & par conſéquent de toute juſtice, les Théologiens doivent-ils admettre en lui des paſſions telles que l'amour ou la vengeance? Doivent-ils le peindre comme un être ſuſceptible de prédilection, enfin comme un aſſemblage de qualités incohérentes? Eſt-ce dans un tel Dieu qu'on peut reconnoître l'Auteur de la juſtice? Falloit-il ainſi vouloir concilier les inconciliables, & confondre l'erreur avec la vérité, ſans appercevoir de l'impoſſibilité d'un tel alliage? Il eſt temps que l'homme, ſourd aux contradictions théologiques, n'écoute que les ſeuls enſeignements de la ſageſſe. Sortons, dit St. Paul, de notre aſſoupiſſement: la nuit de l'ignorance eſt paſſée; le

naturelle, à travers les nuages myſtérieux dont le corps ſacerdotal les enveloppe ? Cette loi, dit-on, eſt le canevas de toutes les religions. Soit : mais le Prêtre a ſur ce canevas brodé tant de myſteres, que la broderie en a entiérement couvert le fond. Qui lit l'Hiſtoire, y voit la vertu des peuples diminuer en proportion que leur ſuperſtition s'augmente *e*). Quel moyen d'inſtruire un ſuperſtitieux de ſes devoirs ? Eſt-ce dans la nuit de l'erreur & de l'ignorance qu'il reconnoîtra le ſentier de la juſtice ? Un pays où l'on ne trouve d'hommes inſtruits que dans l'ordre ſacerdotal, eſt un pays où l'on ne ſe formera jamais d'idées nettes & vraies de la vertu.

L'intérêt des Prêtres n'eſt pas que le citoyen agiſſe bien, mais qu'il ne penſe

jour de la ſcience eſt venu, Couvrons-nous des armes de la lumiere, pour détruire les fantômes des ténebres ; & pour cet effet, rendons aux humains leur liberté naturelle, & le libre exercice de leur raiſon.

e) La ſuperſtition eſt encore aujourd'hui la religion des peuples les plus ſages. L'Anglois ne ſe confeſſe, ni ne fête les Saints. Sa dévotion conſiſte à ne point travailler, à ne point chanter le Dimanche. L'homme qui ce jour là joueroit du violon, feroit un impie. Mais il eſt bon Chrétien, s'il paſſe ce même jour au cabaret avec des filles.

point. *Il faut*, disent-ils, *que le fils de l'homme sache peu, & croie beaucoup f).*

J'ai montré les moyens uniformes par lesquels les Prêtres acquierent leur puissance: examinons si les moyens par lesquels ils la conservent, ne seroient pas encore les mêmes.

CHAPITRE XXII.

De l'uniformité des moyens par lesquels les Ministres des fausses Religions conservent leur autorité.

DANS toute Religion, le premier objet que se proposent les Prêtres, est d'engourdir la curiosité de l'homme, & d'éloigner de l'œil de l'examen tout dogme, dont l'absurdité trop palpable ne lui pourroit échapper.

Pour y parvenir, il falloit flatter les passions humaines; il falloit pour perpétuer l'aveuglement des hommes, qu'ils desirassent d'être aveugles, & eussent interêt de l'être. Rien de plus facile au

f) Les Prêtres ne veulent pas que Dieu rende à chacun selon ses œuvres, mais selon sa croyance.

Bonze. La pratique des vertus eſt plus pénible que l'obſervance des ſuperſtitions. Il eſt moins difficile à l'homme de s'agenouiller au pied des autels, d'y offrir un ſacrifice, de ſe baigner dans le Gange *a*), & de manger maigre un Vendredi, que de pardonner, comme Camille, à des citoyens ingrats, que de fouler aux pieds les richeſſes comme Pa-

a) Se peut-il qu'on ait, chez preſque tous les peuples, attaché l'idée de ſainteté, à l'obſervation d'une cérémonie rituelle, d'une ablution, &c. ? Peut-on ignorer encore que les ſeuls citoyens conſtamment vertueux & humains, ſont les hommes heureux par leur caractere ? En effet, quels ſont parmi les dévots les hommes les plus eſtimables ? Ceux qui, pleins de confiance en Dieu, oublient qu'il eſt un enfer. Quels ſont au contraire parmi ces mêmes dévots, les hommes les plus odieux & les plus barbares ? Ceux qui, timides, inquiets & malheureux, voient toujours l'enfer ouvert ſous leurs pas. Pourquoi les dévotes ſont-elles, en général le tourment de leur maiſon, crient-elles ſans ceſſe après leurs valets, en ſont-elles ſi haïes ? C'eſt que toujours en tranſe du Diable, elles le voient toujours prêt à les emporter, & que la crainte & le malheur rendent cruel. Si la jeuneſſe eſt en général plus vertueuſe & plus humaine que la vieilleſſe, c'eſt qu'elle a plus de déſirs, plus de ſanté, qu'elle eſt plus heureuſe. La nature fut ſage, dit un Anglois, de borner la vie de l'homme à 80 ou 100 ans. Si le ciel eût prolongé ſa vieilleſſe, l'homme eût été trop méchant.

pirius, que d'inſtruire l'univers comme Socrate. Flattons donc, a dit le Bonze, les vices humains; que ces vices ſoient mes protecteurs: ſubſtituons les offrandes & les expiations aux vertus, & perſuadons aux hommes qu'on peut, par certaines cérémonies ſuperſtitieuſes, blanchir l'ame noircie des plus grands crimes. Une telle doctrine devoit accroître les richeſſes & le crédit des Bonzes. Ils en ſentirent toute l'importance, ils l'annoncerent, & on l'a reçue avec joie, parce que les Prêtres furent toujours d'autant plus relâchés dans leur morale, & d'autant plus indulgents aux crimes, qu'ils étoient plus ſéveres dans leur diſcipline, & plus exacts à punir la violation des rits *b*).

Tous les Temples devinrent alors l'aſyle des forfaits; la ſeule incrédulité n'y trouva point de refuge. Or, s'il eſt en tout pays peu d'incrédules & beaucoup de méchants, l'intérêt du plus grand nombre fut donc d'accord avec celui des Prêtres.

Entre

b) Si les catholiques ſont en général ſans mœurs, c'eſt qu'à la pratique des vraies vertus, les Prêtres ont, dans la Religion papiſte, toujours ſubſtitué celle des cérémonies ſuperſtitieuſes.

Entre les tropiques, dit un Navigateur, ſont deux Isles en face l'une de l'autre. Dans la premiere, on n'eſt point honnête ſi l'on ne croit un certain nombre d'abſurdités, & ſi l'on ne peut, ſans ſe toucher, ſoutenir la plus cuiſante démangeaiſon. C'eſt à la patience avec laquelle on la ſupporte, qu'eſt principalement attaché le nom de vertueux. Dans l'autre Isle, on n'impoſe nulle croyance aux habitants; l'on peut ſe gratter où cela démange, & même ſe chatouiller pour ſe faire rire; mais l'on n'eſt point réputé vertueux, ſi l'on n'a fait des actions utiles à la ſociété.

L'abſurdité de la morale religieuſe n'en devroit-elle pas déſabuſer les peuples? Un Prêtre, répondrai-je, s'enveloppe-t-il d'un vêtement lugubre; affecte-t-il un maintien auſtere, un langage obſcur; ne parle-t-il qu'au nom de Dieu & des mœurs? Il ſéduit le peuple par les yeux & les oreilles. Que d'ailleurs les mots de *mœurs* & de *vertu* ſoient dans ſa bouche des mots vuides de ſens, peu importe. Ces mêmes mots prononcés d'un ton mortifié, & par un homme vêtu de l'habit de la pénitence, en impoſeront toujours à l'imbécillité humaine.

Tels furent les preſtiges, &, ſi je l'oſe dire, la ſimarre brillante ſous laquelle les Prêtres cacherent leur ambition & leur intérêt perſonnel. Leur doctrine fut d'ailleurs ſévere à certains égards, & ſa ſévérité contribua encore à tromper le vulgaire. C'étoit la boîte de Pandore: ſon dehors éblouiſſoit; mais elle renfermoit au-dedans le fanatiſme, l'ignorance, la ſuperſtition, & tous les maux qui ſucceſſivement ont ravagé la terre. Or, je demande, lorſqu'on voit en tous les temps les Miniſtres des fauſſes religions employer les mêmes moyens, pour accroître & leurs richeſſes & leur credit c), pour conſerver leur autorité, & multiplier le nombre de leurs eſclaves; lorſqu'on retrouve en tous les pays même abſurdité dans les fauſſes religions, mêmes impoſtures dans leurs

c) Si les Prêtres ſe font par-tout les dépoſitaires & les diſtributeurs des aumônes, c'eſt qu'ils s'approprient une partie de ces aumônes; c'eſt que la diſtribution du reſte ſoutient leur crédit, & ſoudoye les pauvres. Tout moyen d'acquérir argent & crédit, paroît légitime aux Prêtres. C'eſt ſans honte que le Clergé catholique charge des réparations des Egliſes, les peuples mêmes dont il épuiſe le tréſor. Les Egliſes ſont les fermes du Clergé; & tout au contraire des riches propriétaires, il a trouvé le moyen de les faire entretenir aux dépens des autres.

Miniſtres, & même crédulité dans tous les peuples *d*), s'il eſt poſſible d'imagi-

d) En Tartarie, ſous le nom de Dalai-Lama, ſi le Grand Pontife eſt immortel; en Italie, ſous le nom de Pape, le même Pontife eſt infaillible. Dans le pays des Mongales, ſi le vicaire du Grand Lama reçoit le titre de *Kutüchta*, c'eſt-à-dire, vicaire du Dieu vivant; en Europe, le Pape porte le même nom. A Bagdat, en Tartarie, au Japon, ſi, dans le deſſein d'avilir & de ſoumettre les Rois, les Pontifes, ſous les noms de Calife, de Lama, de Daïro, ont fait baiſer leurs pieds aux Empereurs; ſi ces Pontifes ont exigé que, montés ſur leur Mule, les Empereurs en tinſſent la bride, & les promenaſſent ainſi par les rues, le Pape n'a-t-il pas exigé les mêmes complaiſances des Empereurs & des Monarques d'Occident? Les Pontifes en tout pays ont donc eu les mêmes prétentions, & les Princes la même ſoumiſſion.

Si les diſputes pour le Califat ont fait en Orient ruiſſeler le ſang humain, les diſputes pour la Papauté l'ont pareillement fait couler en Occident. Six Papes aſſaſſinerent leurs Prédéceſſeurs, & ſe mirent en leur place. Les Papes, dit Baronius, n'étoient point alors des hommes, mais des monſtres.

N'a-t-on pas vu par-tout le nom d'Orthodoxie donné à la religion du plus fort, & celui d'héréſie à celle du foible? Partout le pouvoir ſacerdotal fut protecteur du fanatiſme, & le fanatiſme du meurtre. Par-tout les hommes ſe firent brûler pour des ſottiſes théologiques, & donnerent en ce genre les mêmes preuves d'opiniâtreté & de courage.

Mais ce n'eſt pas uniquement dans les affaires de Religion que les peuples ſe ſont par-tout montrés les mêmes: ils n'ont pas moins con-

ner qu'il y ait effentiellement entre les hommes l'inégalité d'eſprit qu'on y ſuppoſe.

ſervé de reſſemblance entr'eux, lorſqu'il s'eſt agi de quelque changement dans leurs uſages & leurs coutumes. Les Tartares Mantchoux, vainqueurs des Chinois, veulent leur couper les cheveux; ces derniers briſent leurs fers, attaquent, défont ces redoutables Mantchoux, & triomphent de leurs vainqueurs. Le Czar veut faire raſer les Ruſſes; ils ſe révoltent. Le Roi d'Angleterre veut donner des culottes aux montagnards Ecoſſois; ils s'arment. De l'Orient à l'Occident, les peuples ſont donc par-tout les mêmes, & par-tout les mêmes cauſes élevent & détruiſent les empires.

Lors de la conquête de la Chine, quel Prince en occupoit le trône? Un imbécille, une idole qu'on n'oſoit inſtruire du mauvais état de ſes affaires, & qui, toujours encenſé par ſes favoris, n'avoit autour de lui que des intrigants ſans eſprit, ſans lumieres & ſans courage. Qui commandoit aux empires d'Orient & d'Occident, lorſque Rome & Conſtantinople furent priſes & ſaccagées par Alaric & Mahomet ſecond? Des Princes de la même eſpece. Tel étoit peut-être l'état de la France ſous la vieilleſſe de Louis XIV, lorſqu'elle étoit battue de toutes parts.

La preuve que les hommes ſont par-tout les mêmes, c'eſt l'aviliſſement & l'ignorance où tombent ſucceſſivement tous les peuples, ſelon l'intérêt que le Gouvernement croit avoir de les abrutir. Un Miniſtre eſt-il inepte; craint-il, ſi les peuples ouvrent les yeux, d'être reconnu pour tel? Il les leur tient fermés; & la ſtupidité d'un peuple n'eſt point alors l'effet d'une cauſe phyſique, mais morale.

Une cauſe de la même eſpece n'anime-t-elle

Je veux que l'esprit & les talents soient l'effet d'une cause particuliere ; comment alors se persuader que de grands

pas du même esprit, ceux que le hasard éleve aux mêmes emplois ? Quel est en Espagne, en Allemagne, en Angleterre même, le premier soin de l'homme en place ? Celui de s'enrichir. L'affaire publique ne marche qu'après la sienne.

Dans les charges inférieures de la Judicature, si presque tous les hommes ont la même morgue, & la même incapacité pour les affaires d'administration, à quoi l'attribuer ? Au défaut de leur organisation ? Non : mais à celui de leur instruction. Tout homme exercé aux finesses de la chicane, accoutumé à ne juger que d'après l'autorité, remonte difficilement jusqu'aux premiers principes des loix. Il agrandit sa mémoire, & rétrécit son jugement.

Dans l'esprit, comme dans le corps, il n'est de parties fortes que les parties exercées. Les jambes des porteurs de chaises & les bras des bouchers en sont la preuve. Si les muscles de la raison sont, dans les gens de loix, communément assez foibles, c'est qu'ils en font peu d'usage.

Des faits sans nombre prouvent que par-tout les hommes sont essentiellement les mêmes, que la différence des climats n'a point d'influence sensible sur les esprits, & même très-peu sur leurs goûts. L'Illinois, comme l'Islandois, s'assied près de sa barique d'eau-de-vie, jusqu'à ce qu'il l'ait bue. En presque tous les pays, les femmes ont, comme en France, le même desir de plaire, le même goût pour la parure, le même soin de leur beauté, la même aversion pour la campagne, enfin le même amour pour la Capitale, où, toujours environnées d'un plus ou moins grand nombre d'adorateurs, elles se sentent réellement plus puissantes.

hommes, que des hommes par conſéquent doués de cette ſinguliere organiſation, aient cru les fables du Paganiſme, aient adopté la croyance du vulgaire, & ſe ſoient faits quelquefois martyrs des erreurs les plus groſſieres? Un tel fait, inexplicable, tant qu'on conſidere l'eſprit comme le produit d'une organiſation plus ou moins parfaite, devient ſimple & clair, lorſqu'on regarde l'eſprit comme une acquiſition. On ne s'étonne plus alors que des hommes de génie en certains genres, ne conſervent aucune ſupériorité ſur les autres, lorſqu'il s'agit de ſciences ou de queſtions dont ils ne ſe ſont point

Qu'on promene ſes regards ſur l'univers entier; ſi l'on reconnoît même ambition dans tous les cœurs, même crédulité dans tous les eſprits, même fourberie dans tous les Prêtres, même coquetterie dans toutes les femmes, même deſir de s'enrichir dans tous les citoyens, comment ne pas convenir que les hommes tous ſemblables les uns aux autres, ne different que par la diverſité de leur inſtruction; qu'en tous les pays leurs organes ſont à peu près les mêmes, qu'ils en font à peu près le même uſage; & qu'enfin les mains indiennes & chinoiſes, ſont par cette raiſon auſſi adroites dans la fabrique des étoffes que les mains européennes. Rien n'indique donc, comme on le répete ſans ceſſe, que ce ſoit à la différence des latitudes qu'on doive attribuer l'inégalité des eſprits.

occupés, & qu'ils ont peu méditées. On fait, que, dans cette position, le seul avantage de l'homme d'esprit sur les autres (avantage sans doute considérable) c'est l'habitude qu'il a de l'attention, c'est la connoissance des meilleures méthodes à suivre dans l'examen d'une question; avantage nul, lorsqu'on ne s'occupe point de la recherche de telle vérité.

L'uniformité des ruses *e*) employées par les Ministres des fausses religions;

e) Les ruses des Prêtres sont les mêmes partout. Par-tout les Prêtres sont jaloux de s'approprier l'argent des Laïcs. L'Eglise Romaine à cet effet vend la permission d'épouser sa parente. Elle s'engage pour tant de messes, c'est-à-dire, pour tant de pieces de 12 sols, à délivrer tous les ans tant d'ames du Purgatoire, par conséquent à leur faire remettre tant de péchés. A la Pagode de Tinagogo, comme à Rome, les Prêtres, pour les mêmes sommes, vendent à peu près les mêmes espérances.

" A Tinagogo, (dit l'Auteur de l'Histoire » générale des voyages, *Tom. IX*, *pag.* 462) » le troisieme jour d'après un sacrifice qui se » fait à la nouvelle lune de Décembre, on » place dans six longues & belles rues, une » infinité de balances suspendues par une verge » de bronze. Là, chaque Dévot, pour obtenir » la rémission de ses péchés, monte dans l'un » des plateaux de ces balances; & selon l'es- » pece différente de ses fautes, met pour con- » trepoids dans l'autre plateau différentes espe-

la reſſemblance des fantômes apperçus par eux dans les régions intellectuel-

» ces de denrées ou de monnoies. Se reproche-
» t-il la gourmandiſe, la violation du jeûne?
» Il ſe peſe contre du miel, du ſucre, des
» œufs, & du beurre. S'eſt-il livré aux plaiſirs ſenſuels? Il ſe peſe contre du coton, de
» la plume, du drap, des parfums & du vin.
» A-t-il été dur envers les pauvres? Il ſe peſe
» contre des pieces de monnoie. Eſt-il pareſſeux? Contre du bois, du riz, du charbon,
» des beſtiaux & des fruits. Eſt-il enfin orgueilleux? Il ſe peſe contre du poiſſon ſec,
» des balais, de la fiente de vaches, &c. Tout
» ce qui ſert de contre-poids aux pécheurs appartient aux Prêtres. Toutes ces eſpeces de
» dons, forment des piles d'une grande hauteur. Les pauvres mêmes, qui n'ont rien à
» donner, ne ſont point exempts de ces aumônes. Ils offrent leurs cheveux. Plus de cent
» Prêtres ſont aſſis, les ciſeaux en main, pour
» les leur couper. Ces cheveux forment auſſi
» de grands monceaux. Plus de mille Prêtres
» rangés en ordre, en font des cordons, des
» treſſes, des bagues, des bracelets, &c. que
» des dévots achetent & emportent comme des
» précieux gages de la faveur du ciel. Pour ſe
» faire une idée de la ſomme à laquelle on peut
» évaluer ces aumônes pour la ſeule Pagode de
» Tinagogo, il ſuffira, dit Pinto, Auteur de
» cette Relation, de rapporter que l'Ambaſſa-
» deur ayant demandé aux Prêtres, à quelle
» ſomme ils eſtimoient ces aumônes, ils lui ré-
» pondirent ſans héſiter, que des ſeuls cheveux
» des pauvres, ils en tiroient chaque année
» plus de cent mille pardins, qui font quatre-
» vingt-dix-mille ducats portugais.

les *f*) ; l'égale crédulité des peuples, prouvent donc que la nature n'a pas mis entre les hommes l'inégalité d'esprit qu'on y suppose, & qu'en Morale, Politique & Métaphysique, s'ils portent sur les mêmes objets des jugements très-différents, c'est un effet & de leurs préjugés & de la signification indéterminée qu'ils attachent aux mêmes expressions.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire, c'est que si l'esprit se réduit à la science ou à la connoissance des vrais rapports qu'ont entr'eux les objets divers, & si, quelle que soit l'organisation des individus, cette organisation, comme le démontre la Géométrie, ne change rien à la proportion constante dans laquelle les objets les frappent ; il faut que la perfection plus ou moins grande des organes des sens,

f) Quelques Philosophes ont défini l'homme, *un singe qui rit* ; d'autres, *un animal raisonnable*. Quelques-uns enfin, *un animal crédule*. Cet animal, ajoutent-ils, est monté sur deux jambes, a les doigts flexibles, des mains adroites : il a beaucoup de besoins, en conséquence beaucoup d'industrie. D'ailleurs, aussi vain & aussi orgueilleux que crédule, il pense que tous les mondes sont faits pour la terre, & que la terre est faite pour lui. Cette définition ou description de l'homme, ne seroit-elle pas la plus vraie ?

n'ait aucune influence ſur nos idées, & que tous les hommes organiſés, comme le commun d'entr'eux, aient par conſéquent une égale aptitude à l'eſprit.

L'unique moyen de rendre encore, s'il eſt poſſible, cette vérité plus évidente, c'eſt d'en fortifier les preuves en les accumulant. Tâchons d'y parvenir par un autre enchaînement de propoſitions.

CHAPITRE XXIII.

Point de Vérité qui ne ſoit réductible à un fait.

DE l'aveu de preſque tous les Philoſophes, les plus ſublimes vérités une fois ſimplifiées & réduites à leurs moindres termes, ſe convertiſſent en faits; & dès-lors ne préſentent plus à l'eſprit que cette propoſition, *le blanc eſt blanc, le noir eſt noir a*). L'obſcurité apparente

a) Chacun demande: qu'eſt-ce que vérité ou évidence? La racine des mots indique l'idée qu'on y doit attacher. Evidence eſt un dérivé de *videre*, *video*, je vois.

Qu'eſt-ce qu'une propoſition évidente pour moi? C'eſt un fait de l'exiſtence duquel je puis

de certaines vérités, n'eſt donc point dans les vérités mêmes, mais dans la maniere peu nette de les préſenter, &

m'aſſurer par le témoignage de mes ſens, jamais trompeurs, ſi je les interroge avec la précaution & l'attention requiſe.

Qu'eſt-ce qu'une propoſition évidente pour le général des hommes? C'eſt pareillement un fait dont tous peuvent s'aſſurer par le témoignage de leurs ſens, & dont ils peuvent de plus vérifier à chaque inſtant l'exiſtence. Tels ſont ces deux faits, *deux & deux font quatre; le tout eſt plus grand que ſa partie.*

Si je prétends, par exemple, que dans les mers du nord, il eſt un Polype monſtrueux nommé Kraken, & que ce Polype eſt grand comme une petite Iſle; ce fait évident, pour moi, ſi je l'ai vu, ſi j'ai porté à ſon examen toute l'attention néceſſaire pour m'aſſurer de ſa réalité, n'eſt pas même probable pour qui ne l'a pas vu. Il eſt plus raiſonnable de douter de ma véracité, que de croire à l'exiſtence d'un animal ſi extraordinaire.

Mais ſi, d'après les voyageurs, je décris la véritabe forme des édifices de Pékin, cette deſcription, évidente pour ceux qui l'habitent, n'eſt que plus ou moins probable pour les autres. Auſſi le vrai n'eſt-il pas toujours évident, & le probable eſt-il ſouvent vrai. Mais en quoi l'évidence differe-t-elle de la probabilité? Je l'ai déja dit: " Evidence eſt un fait qui tombe ſous „ nos ſens, & dont tous les hommes peuvent à „ chaque inſtant vérifier l'exiſtence. Quant à „ la probabilité, elle eſt fondée ſur des con„ jectures, ſur le témoignage des hommes, & „ ſur cent preuves de cette eſpece. Evidence „ eſt un point unique. Il n'eſt point divers

l'impropriété des mots pour les exprimer. Les réduit-on à un fait ſimple? Si tout fait peut être également apperçu de tous les hommes *b*), organiſés comme le commun d'entr'eux, il n'eſt point de vérités qu'ils ne puiſſent ſaiſir. Or, pouvoir s'élever aux mêmes vérités, c'eſt

„ degrés d'évidence : il eſt au contraire divers „ degrés de probabilité, ſelon la différence „ 1°. Des gens qui atteſtent : 2°. du fait atteſté. „ Cinq hommes me diſent avoir vu un ours dans les forêts de la Pologne. Ce fait, que rien ne contredit, eſt pour moi très-probable. Mais que non-ſeulement ces cinq hommes, mais encore cinq cents autres, m'atteſtent avoir rencontré dans ces mêmes forêts, des ſpectres, des ogres, des vampires; leur témoignage réuni n'a pour moi rien de probable, parce qu'il eſt en pareil cas encore plus commun de raſſembler cinq cents menteurs, que de voir de tels prodiges.

b) Met-on ſous nos yeux tous les faits de la comparaiſon deſquels doit réſulter une vérité nouvelle; attache-t-on des idées nettes aux mots dont on ſe ſert pour la démontrer? Rien alors ne la dérobe à nos regards; & cette vérité bientôt réduite à un fait ſimple, ſera, par tout homme attentif, conçue preſqu'auſſi-tôt que propoſée. A quoi donc attribuer le peu de progrès d'un jeune homme dans les ſciences? A deux cauſes.

L'une, au défaut de méthode dans les Maîtres.

L'autre, au défaut d'ardeur & d'attention dans l'élève.

avoir essentiellement une égale aptitude à l'esprit.

Mais est-il bien vrai que toute vérité soit réductible aux propositions claires ci-dessus énoncées ? Je n'ajouterai qu'une preuve à celles qu'en ont déja données les Philosophes. Je la tire de la perfectibilité de l'esprit humain. L'esprit en est susceptible : l'expérience le démontre. Or, que suppose cette perfectibilité ? Deux choses :

L'une, que toute vérité est essentiellement à la portée de tous les esprits ;

L'autre, que toute vérité peut être clairement présentée.

La puissance que tous les hommes ont d'apprendre un métier, en est la preuve. Si les plus sublimes découvertes des anciens Mathématiciens, aujourd'hui comprises dans les éléments de Géométrie, sont lues des Géometres les moins célebres, c'est que ces découvertes sont réduites à des faits.

Les vérités une fois portées à ce point de simplicité, si parmi elles il en étoit quelques-unes auxquelles les hommes ordinaires ne pussent atteindre, c'est alors qu'appuyé sur l'expérience, on pourroit dire, que, semblable à l'aigle, le seul d'entre les oiseaux qui plane au-dessus des nues & fixe le soleil, le génie

ſeul peut s'élever aux royaumes intellectuels, & y ſoutenir l'éclat d'une vérité nouvelle. Or, rien de plus contraire à l'expérience. Le génie a-t-il apperçu une telle vérité, la préſente-t-il clairement? A l'inſtant même tous les eſprits ordinaires la ſaiſiſſent & ſe l'approprient. Le génie eſt un chef hardi; il ſe fait jour aux régions des découvertes: il y ouvre un chemin, & les eſprits communs ſe précipitent en foule après lui. Ils ont donc en eux la force néceſſaire pour le ſuivre. Sans cette force, le génie y pénétreroit ſeul. Or, juſqu'à ce jour, ſon unique privilege fut d'en frayer le premier la route.

Mais s'il eſt un inſtant où les plus hautes vérités deviennent à la portée des eſprits les plus communs, quel eſt cet inſtant? Celui où, dégagées de l'obſcurité des mots, & réduites à des propoſitions plus ou moins ſimples, elles ont paſſé de l'empire du génie dans celui des ſciences. Juſques-là, ſemblables à ces ames errantes, dit-on, dans les demeures céleſtes, attendant l'inſtant qu'elles doivent animer un corps, & paroître à la lumiere, les vérités encore inconnues errent dans les régions des découvertes, attendant que le génie les y ſaiſiſſe & les tranſporte au ſéjour ter-

reſtre. Une fois deſcendues ſur la terre, & déja apperçues des excellents eſprits, elles deviennent un bien commun.

Dans ce ſiecle, dit M. de Voltaire, ſi l'on écrit communément mieux en proſe que dans le ſiecle paſſé, à quoi les modernes doivent-ils cet avantage? Aux modeles expoſés devant eux. Les modernes ne ſe vanteroient pas de cette ſupériorité, ſi le génie du dernier ſiecle, déja converti en ſcience c), ne fût, ſi je l'oſe dire, entré dans la circulation. Lorſque les découvertes du génie ſe ſont métamorphoſées en ſciences, chaque découverte dépoſée dans leur temple y devient un bien commun; le Temple s'ouvre à tous. Qui veut ſavoir, ſait,

c) Cette métamorphoſe perpétuelle du génie en ſcience, m'a ſouvent fait ſoupçonner que tout dans la nature ſe prépare & s'amene de lui-même. Peut-être la perfection des Arts & des Sciences eſt-elle moins l'œuvre du génie que du temps & de la néceſſité. Le progrès uniforme des ſciences dans tous les pays, confirmeroit cette opinion. En effet, ſi dans toutes les nations, comme l'obſerve M. Hume, *ce n'eſt qu'après avoir bien écrit en vers qu'on parvient à bien écrire en proſe*, une marche ſi conſtante de la raiſon humaine, me paroîtroit l'effet d'une cauſe générale & ſourde. Elle ſuppoſeroit du moins une égale aptitude à l'eſprit, dans tous les hommes de tous les ſiecles & de tous les pays.

& eſt à peu près ſûr de faire tant de toiſes de ſciences par jour. Le temps fixé pour les apprentiſſages, en eſt la preuve. Si la plupart des arts, au degré de perfection où maintenant ils ſont portés, peuvent être regardés comme le produit des découvertes de cent hommes de génie miſes bout à bout, il faut donc, pour exercer ces arts, que l'ouvrier réuniſſe en lui & ſache heureuſement appliquer les idées de ces cent hommes de génie. Quelle plus forte preuve de la perfectibilité de l'eſprit humain, & de ſon aptitude à ſaiſir toute eſpece de vérité !

Si des arts je paſſe aux ſciences, on reconnoît également que les vérités dont l'appercevance eût autrefois déifié leur inventeur, ſont aujourd'hui très-communes. Le ſyſtême de Newton eſt partout enſeigné.

Il en eſt de l'Auteur d'une vérité nouvelle, comme d'un Aſtronome que le deſir de la gloire ou la curioſité fait monter à ſon obſervatoire. Il pointe ſa lunette vers les cieux. A-t-il apperçu dans leur profondeur quelqu'Aſtre ou quelque ſatellite nouveau ? Il appelle ſes amis : ils montent, regardent à travers la lunette ; ils apperçoivent le même Aſtre, parce qu'avec des organes à peu près ſemblables, les hommes doivent découvrir les mêmes objets.

S'il étoit des idées auxquelles les hommes ordinaires ne puſſent s'élever, il ſeroit des vérités, qui, dans l'étendue des ſiecles, n'auroient été ſaiſies que de deux ou trois hommes de la terre également bien organiſés. Le reſte des habitants ſeroient à cet égard dans une ignorance invincible. La découverte du quarré de l'hypoténuſe, égal au quarré des deux autres côtés du triangle, ne ſeroit connu que d'un nouveau Pythagore; l'eſprit humain ne ſeroit point ſuſceptible de perfectibilité: il y auroit enfin des vérités réſervées à certains hommes en particulier. L'expérience au contraire nous apprend, que les découvertes les plus ſublimes, clairement préſentées, ſont conçues de tous: delà ce ſentiment d'étonnement & de honte toujours éprouvé lorſqu'on ſe dit: *rien de plus ſimple que cette vérité*; *comment ne l'aurois-je pas toujours apperçue?* Ce langage a ſans doute quelquefois été celui de l'envie. Chriſtophe Colomb en eſt une preuve. Lors de ſon départ pour l'Amérique, *rien*, diſoient les Courtiſans, *de plus fou que cette entrepriſe.* A ſon retour, *rien*, diſoient-ils, *de plus facile que cette découverte.* Ce langage, ſouvent celui de l'envie, n'eſt-il jamais celui de la bonne foi? N'eſt-ce pas de la meilleure foi du monde que tout-à-

ont d'apprendre, peut-on en conclure, que tous puiſſent également s'élever aux vérités encore inconnues? Cette objection mérite un examen.

CHAPITRE XXIV.

L'Eſprit néceſſaire pour ſaiſir les vérités déja connues, ſuffit pour s'élever aux inconnues.

UNE vérité eſt toujours le réſultat de comparaiſons juſtes ſur les reſſemblances & les différences, les convenances ou les diſconvenances apperçues entre des objets divers. Un maître veut-il expliquer à ſes éleves les principes d'une ſcience, & leur en démontrer les vérités déja connues? Que fait-il? Il met ſous les yeux les objets de la comparaiſon deſquels ces mêmes vérités doivent être déduites.

Mais lorſqu'il s'agit de la recherche d'une vérité nouvelle, il faut que l'inventeur ait pareillement ſous les yeux les objets de la comparaiſon deſquels doit réſulter cette vérité. Mais qui les lui préſente? Le haſard. C'eſt le maître commun de tous les inventeurs. Il pa-

roît donc que l'eſprit de l'homme, ſoit qu'il ſuive la démonſtration d'une vérité, ſoit qu'il la découvre, a dans l'un & l'autre cas les mêmes objets à comparer, les mêmes rapports à obſerver, enfin, les mêmes opérations à faire *a*). L'eſprit néceſſaire pour atteindre aux vérités déja connues, ſuffit donc pour parvenir aux inconnues. Peu d'hommes à la vérité s'y élevent : mais cette différence entr'eux eſt l'effet, 1°. des différentes poſitions où ils ſe trouvent, & de cet enchaînement de circonſtances auquel on donne le nom de haſard : 2°. du deſir plus ou moins vif qu'ils ont de s'illuſtrer, par conſéquent de la paſſion plus ou moins forte qu'ils ont pour la gloire.

a) Je pourrois même ajouter, qu'il faut encore plus d'attention pour ſuivre la démonſtration d'une vérité déja connue, que pour en découvrir une nouvelle. S'agit-il, par exemple, d'une propoſition mathématique ? L'inventeur en ce genre ſait déja la Géométrie ; il en a les figures habituellement préſentes à la mémoire, il ſe les rappelle, pour ainſi dire, involontairement ; ſon attention enfin peut ſe porter toute entiere ſur l'obſervation de leurs rapports. Quant à l'éleve, ces mêmes figures n'étant pas auſſi habituellement préſentes à ſa mémoire, ſon attention eſt donc néceſſairement partagée entre la peine qu'exige, & le rappel de ces figures à ſon ſouvenir, & l'obſervation de leurs rapports.

Les passions peuvent tout. Il n'est point de fille idiote que l'amour ne rende spirituelle. Que de moyens ne lui fournit-il pas, pour tromper la vigilance de ses parents, pour voir & entretenir son amant ? La plus sotte est souvent alors la plus inventive.

L'homme sans passions est incapable du degré d'application auquel est attachée la supériorité d'esprit; supériorité, dis-je, qui peut-être est moins en nous l'effet d'un effort extraordinaire d'attention, que d'une attention habituelle.

Mais si tous les hommes ont une égale aptitude à l'esprit, qui peut donc produire entr'eux tant de différence?

SECTION III.

Des causes générales de l'inégalité des Esprits.

CHAPITRE I.

Quelles sont ces causes?

ELLES se réduisent à deux.

L'une est l'enchaînement différent des événements, des circonstances & des positions où se trouvent les divers hommes. (Enchaînement auquel je donne le nom de hasard.)

L'autre est le desir plus ou moins vif qu'ils ont de s'instruire.

Le hasard n'est pas précisément aussi favorable à tous; & cependant il a plus de part qu'on n'imagine, aux découvertes dont on fait l'honneur au génie. Pour connoître toute l'influence du hasard, qu'on consulte l'expérience; elle nous apprendra, que, dans les arts, c'est à lui que nous devons presque toutes nos découvertes.

En Chymie, c'eſt au travail du grand œuvre que les Adeptes *a*) doivent la plupart de leurs ſecrets. Ces ſecrets n'étoient pas l'objet de leur recherche: ils ne doivent donc pas être regardés comme le produit du génie. Qu'on applique aux différents genres de ſciences ce que je dis de la Chymie, on verra qu'en chacune d'elles, le haſard a tout découvert. Notre mémoire eſt le creuſet des Souffleurs. C'eſt du mêlange de certaines matieres jetées ſans deſſein dans un creuſet, que réſultent quelquefois les effets les plus inattendus & les plus étonnants; & c'eſt pareillement du mêlange de certains faits placés ſans deſſein dans notre ſouvenir, que réſultent nos idées les plus neuves & les plus ſublimes. Toutes les ſciences ſont également ſoumiſes à l'empire du haſard. Son influence eſt la même ſur toutes, mais ne ſe manifeſte point d'une maniere auſſi frappante.

CHA-

a) Quelques Adeptes cherchent dans la Géneſe la Pierre philoſophale. Les ſeuls Eccléſiaſtiques l'y ont trouvée.

CHAPITRE II.

Toute Idée neuve eſt un don du haſard.

UNE vérité entiérement inconnue ne peut être l'objet de ma méditation; lorſque je l'entrevois, elle eſt déja découverte. Le premier ſoupçon eſt en ce genre le trait du génie. A qui dois-je ce premier ſoupçon? Eſt-ce à mon eſprit? Non: il ne pouvoit s'occuper de la recherche d'une vérité dont il ne ſuppoſoit pas même l'exiſtence. Ce ſoupçon eſt donc l'effet d'un mot, d'une lecture, d'une converſation, *a*) d'un accident, enfin, d'un rien, auquel je donne le nom de haſard. Or, ſi nous lui ſommes redevables de ces premiers ſoupçons, & par conſéquent de ces découvertes, peut-on aſſurer que nous

a) C'eſt à la chaleur de la converſation & de la diſpute, qu'on doit ſouvent ſes idées les plus heureuſes. Si ces idées une fois échapées de la mémoire ne s'y repréſentent plus & ſont perdues ſans retour, c'eſt qu'il eſt preſqu'impoſſible de ſe trouver deux fois préciſément dans le concours des circonſtances qui les avoit fait naître. On doit donc regarder de telles idées comme des dons du haſard.

ne lui devions pas encore le moyen de les étendre & de les perfectionner?

La Sirene de Comus eſt l'exemple le plus propre à développer mes idées. Si l'on a long-temps montré cette ſirene à la foire, ſans que perſonne en devinât le méchaniſme, c'eſt que le haſard ne mettoit ſous les yeux de perſonne les objets de la comparaiſon deſquels devoit réſulter cette découverte. Il avoit été plus favorable à Comus. Mais pourquoi n'eſt-il pas en France compté parmi les grands eſprits? C'eſt que ſon méchaniſme eſt plus curieux que vraiment utile. S'ils eût été d'un avantage très-général & très-étendu, nul doute que la reconnoiſſance publique n'eût mis Comus au rang des hommes les plus illuſtres. Il eût dû ſa découverte au haſard, & le titre d'homme de génie à l'importance de cette découverte.

Que réſulte-t-il de cet exemple?

1. Que toute idée neuve eſt un don du haſard;

2. Que s'il eſt des méthodes ſûres pour former des Savants & même des gens d'eſprit, il n'en eſt point pour former des génies & des inventeurs. Mais, ſoit qu'on regarde le génie comme un don de la nature ou du haſard, n'eſt-il pas, dans l'une ou l'autre ſuppoſition, également l'effet d'une cauſe

indépendante de nous? En ce cas, pourquoi mettre tant d'importance à la perfection plus ou moins grande de l'éducation?

La raiſon en eſt ſimple. Si le génie dépend de la fineſſe plus ou moins grande des ſens, l'inſtruction ne pouvant changer le phyſique de l'homme, rendre l'ouie aux ſourds, & la parole aux muets, l'éducation eſt abſolument inutile. Au contraire, ſi le génie eſt en partie un don du haſard, les hommes, après s'être aſſurés, par des obſervations répétées, des moyens employés par le haſard pour former de grands talents, peuvent, en ſe ſervant à peu près des mêmes moyens, opérer à peu près les mêmes effets, & multiplier infiniment ces grands talents.

Suppoſons que pour produire un homme de génie, le haſard doive ſe combiner en lui avec l'amour de la gloire; ſuppoſons encore qu'un homme naiſſe dans un Gouvernement, où, loin d'honorer, on aviliſſe les talents: dans cet empire, il eſt évident que l'homme de génie ſera entiérement l'œuvre du haſard.

En effet, ou cet homme aura vécu dans le monde, & devra ſon amour pour la gloire à l'eſtime qu'aura con-

ſervée pour les talents, la ſociété particuliere où il s'eſt trouvé; *b*) ou il aura vécu dans la retraite, & devra alors ce même amour pour la gloire, à l'étude de l'hiſtoire, au ſouvenir des honneurs anciennement décernés à la vertu & au talent, enfin, à l'ignorance du mépris que ſes concitoyens ont pour l'une ou l'autre.

Suppoſons, au contraire, que cet homme naiſſe dans un ſiecle & ſous une forme de gouvernement où le mérite ſoit honoré. Dans cette hypotheſe, il eſt évident que ſon amour pour la gloire, & ſon génie ne ſera point en lui l'œuvre du haſard, mais de la conſtitution même de l'Etat; par conſéquent de ſon éducation, ſur laquelle la forme des gouvernements a toujours la plus grande influence.

Conſidere-t-on l'eſprit & le génie moins comme l'effet de l'organiſation que du haſard; *c*) il eſt certain, com-

b) Il eſt de telles ſociétés chez tous les peuples, & même chez les plus ſtupides, s'ils ſont policés.

c) J'ai connu la ſottiſe & la méchanceté des Théologiens. Tout eſt à craindre de leur part. Je ſuis donc forcé de renouveller de temps en temps la même profeſſion de foi, de répéter que je ne regarde point le haſard comme un être; que je n'en fais point un Dieu, & que, par ce mot, je n'entends que " l'enchaînement des ef-

me je l'ai déja dit, qu'en obſervant les moyens employés par le haſard pour former de grands hommes, on peut d'après cette obſervation modéler un plan d'éducation, qui, les multipliant dans une nation, y rétreciſſe infiniment l'empire de ce même haſard, & diminue la part immenſe qu'il a maintenant à notre inſtruction.

Cependant ſi c'eſt à des cauſes, à des accidents imprévus qu'on doit toujours le premier ſoupçon, par conſéquent la découverte de toute idée neuve, le haſard conſervera donc toujours une certaine influence ſur les eſprits : j'en conviens; mais cette influence a auſſi des bornes.

„ fets dont nous n'appercevons pas les cauſes. „ C'eſt en ce ſens qu'on dit du haſard, *il conduit le dé*.. Cependant tout le monde ſait que la maniere de remuer le cornet & de jetter ce dé, eſt la raiſon ſuffiſante qui fait amener plutôt terne que ſonnet.

CHAPITRE III.

Des limites à poſer au pouvoir du Haſard.

SI preſque tous les objets conſidérés avec attention ne renfermoient point en eux la ſemence de quelque découverte; ſi le haſard ne partageoit pas à peu près également ſes dons, & n'offroit point à tous des objets de la comparaiſon deſquels il pût réſulter des idées grandes & neuves, l'eſprit ſeroit preſqu'en entier le don du haſard.

Ce ſeroit à ſon éducation qu'on devroit ſa ſcience, au haſard qu'on devroit ſon eſprit; & chacun en auroit plus ou moins, ſelon que le haſard lui auroit été plus ou moins favorable. Or, que nous apprend à ce ſujet l'expérience? C'eſt que l'inégalité des eſprits eſt moins en nous l'effet du partage trop inégal des dons du haſard, que de l'indifférence avec laquelle on les reçoit.

L'inégalité des eſprits doit donc être principalement regardée comme l'effet du degré différent d'attention portée à l'obſervation des reſſemblances & des différences, des convenances & des

diſconvenances qu'ont entr'eux les objets divers. Or, cette inégale attention eſt en nous le produit néceſſaire de la force inégale de nos paſſions.

Il n'eſt point d'homme animé du deſir ardent de la gloire, qui ne ſe diſtingue toujours plus ou moins dans l'art ou la ſcience qu'il cultive. Il eſt vrai qu'entre deux hommes également jaloux de s'illuſtrer, c'eſt le haſard, qui, préſentant à l'un d'eux des objets de la comparaiſon deſquels il réſulte des idées plus fécondes & des découvertes plus importantes, décide ſa ſupériorité. Le haſard, par l'influence qu'il aura toujours ſur le choix des objets qui s'offrent à nous, conſervera donc toujours quelqu'influence ſur les eſprits. Contient-on ſa puiſſance dans ces étroites limites, on a fait tout le poſſible. On ne doit pas s'attendre, à quelque degré de perfection qu'on porte la ſcience de l'éducation, qu'elle forme jamais des gens de génie de tous les habitants d'un empire. Ce qu'elle peut, c'eſt de les y multiplier; c'eſt de faire du plus grand nombre des citoyens, des hommes de ſens & d'eſprit. Voilà juſqu'où s'étend ſon pouvoir. C'en eſt aſſez pour réveiller l'attention des citoyens, & les encourager à la

culture d'une ſcience dont la perfection procureroit en général tant de bonheur à l'humanité, & en particulier tant d'avantages aux nations qui s'en occuperoient.

Un peuple où l'éducation publique donneroit du génie à un certain nombre de citoyens, & du ſens à preſque tous, ſeroit ſans contredit le premier peuple de l'univers. Le ſeul & ſûr moyen d'opérer cet effet, eſt d'habituer de bonne heure les enfants à la fatigue de l'attention.

Les ſemences des découvertes préſentées à tous par le haſard, ſont ſtériles, ſi l'attention ne les féconde. La rareté de l'attention produit celle des génies. Mais que faire pour forcer les hommes à l'application ? Allumer en eux les paſſions de l'émulation, de la gloire & de la vérité. C'eſt la force inégale de ces paſſions, qu'on doit regarder en eux comme la cauſe de la grande inégalité de leurs eſprits.

CHAPITRE IV.

De la ſeconde Cauſe de l'inégalité des Eſprits.

PRESQUE tous les hommes ſont ſans paſſions, ſans amour pour la gloire. *a)* Loin d'en exciter en eux le deſir, la

a) Permis aux inſenſés de déclamer ſans ceſſe contre les paſſions. Ce que l'expérience nous apprend à ce ſujet, c'eſt que ſans elles, il n'eſt ni grand Artiſte, ni grand Général, ni grand Miniſtre, ni grand Poëte, ni grand Philoſophe; c'eſt que la Philoſophie, comme le prouve l'étymologie de ce mot, conſiſte dans l'amour & la recherche de la ſageſſe & de la vérité. Or tout amour eſt paſſion. Ce ſont donc les paſſions, qui, dans leurs travaux, ont toujours ſoutenu les Newtons, les Lockes, les Bayles, &c. Leurs découvertes furent le prix de leurs méditations. Ces découvertes ont ſuppoſé une pourſuite vive, conſtante, aſſidue de la vérité, & cette pourſuite une paſſion.

On n'eſt point Philoſophe, lorſqu'indifférent au menſonge ou à la vérité, on ſe livre à cette apathie & à ce repos prétendu philoſophique, qui retient l'ame dans l'engourdiſſement, & retarde ſa marche vers la vérité. Que cet état ſoit doux, qu'on s'y trouve à l'abri de l'envie & de la fureur des bigots, & qu'en conſéquence, *le pareſſeux ſe diſe prudent*; ſoit: *mais qu'il ne ſe diſe pas Philoſophe.* Quelle eſt la ſociété la plus dangereuſe pour la jeuneſſe? Celle de ces hommes prudents, diſcrets, & d'autant plus ſûrs d'étouf-

plupart des Gouvernements, par une petite & fauſſe politique, *b*) cherchent au contraire à l'éteindre. Alors indifférents à la gloire, les citoyens font peu de cas de l'eſtime publique, & peu d'efforts pour la mériter.

Je ne vois dans la plupart des hommes que des commerçants avides. S'ils

fer dans l'Adoleſcent tout genre d'émulation, qu'ils lui montrent dans l'ignorance un abri contre la perſécution, par conſéquent, le bonheur dans l'inaction.

Parmi les Apôtres de l'oiſiveté, il eſt quelquefois des gens de beaucoup d'eſprit. Ce ſont ceux qui ne doivent leur pareſſe qu'aux dégoûts & aux chagrins éprouvés dans la recherche de la vérité. La plupart des autres ſont des hommes médiocres : ce qu'ils deſirent, c'eſt que tous le ſoient. C'eſt l'envie qui leur fait prêcher la pareſſe.

Que faire pour échapper à la ſéduction de leurs diſcours ? En ſuſpecter la ſincérité ; ſe rappeller qu'un intérêt noble ou vil fait toujours parler les hommes ; que toute ſupériorité d'eſprit importune celui qui dédaigne la gloire & s'enveloppe d'une pareſſe réputée philoſophique ; qu'un tel homme a toujours intérêt d'étouffer dans les cœurs les germes d'une émulation qui lui donneroit trop de ſupérieurs.

b) Le projet de la plupart des Deſpotes eſt de régner ſur des eſclaves, de changer chaque homme en automate. Ces Deſpotes ſéduits par l'intérêt du moment, oublient que l'imbécillité des ſujets annonce la chûte des Rois, qu'elle eſt deſtructive de leur Empire, & qu'enfin il eſt à la longue plus facile de régir un peuple éclairé, qu'un peuple ſtupide.

arment, ce n'eſt point dans l'eſpérance de donner leur nom à quelque contrée nouvelle. Uniquement ſenſibles à l'eſpoir du gain, ce qu'ils craignent, c'eſt que leur vaiſſeau ne s'écarte des routes fréquentées. Or, ces routes ne ſont pas celles des découvertes. Que le navire ſoit par le hafard ou la tempête porté ſur des isles inconnues; le Pilote, forcé d'y relâcher, n'en reconnoît ni les terres, ni les habitants. Il y fait de l'eau, remet à la voile, & court de nouveau les côtes pour y échanger ſes marchandiſes. Rentré enfin dans le port, il déſarme, & remplit le magaſin du propriétaire des richeſſes & des denrées du retour, & ne lui rapporte aucune découverte.

Il eſt peu de Colombs; & ſur les mers de ce monde, uniquement jaloux d'honneurs, de places, de crédit & de richeſſes, peu d'hommes s'embarquent pour la découverte de vérités nouvelles. Pourquoi donc s'étonner ſi ces découvertes ſont rares?

Les vérités ſont, par la main du ciel, ſemées çà & là dans une forêt obſcure & ſans route. Un chemin borde cette forêt; il eſt fréquenté par une infinité de voyageurs. Parmi eux il eſt des curieux, à qui l'épaiſſeur & l'obſcurité

même du bois, inſpire le deſir d'y pénétrer. Ils y entrent; mais embarraſſés dans les ronces, déchirés par les épines, & rebutés dès les premiers pas, ils abandonnent l'entrepriſe, & regagnent le chemin. D'autres, mais en petit nombre, animés, non par une curioſité vague, mais par un deſir vif & conſtant de gloire, s'enfoncent dans la forêt, en traverſent les fondrieres, & ne ceſſent de la parcourir juſqu'à ce que le haſard leur ait enfin découvert quelque vérité plus ou moins importante. Cette découverte faite, ils reviennent ſur leurs pas, percent une route de cette vérité juſqu'au grand chemin, & tout voyageur alors la regarde en paſſant, parce que tous ont des yeux pour l'appercevoir, & qu'il ne leur manquoit pour la découvrir que le deſir vif de la chercher, & la patience néceſſaire pour la trouver.

Un homme jaloux d'un grand nom ſe met-il à la pourſuite d'une vérité importante? il doit s'armer de la patience du chaſſeur. Il en eſt du Philoſophe comme du Sauvage: le moindre mouvement du dernier écarte de lui le gibier; & la moindre diſtraction du premier éloigne de lui la vérité. Or, rien de plus pénible que de tenir long-

temps ſon corps & ſon eſprit dans le même état d'immobilité ou d'attention; c'eſt le produit d'une grande paſſion. Dans le Sauvage, c'eſt le beſoin de manger; dans le Philoſophe, c'eſt celui de la gloire, qui opere cet effet.

Mais qu'eſt ce que ce beſoin de la gloire? Le beſoin même du plaiſir. Auſſi dans tout pays où la gloire ceſſe d'en être repréſentative, le citoyen eſt indifférent à la gloire; le pays eſt ſtérile en génies & en découvertes. Il n'en eſt cependant point, qui, de temps en temps, ne produiſe des hommes illuſtres; parce qu'il n'en eſt aucun où il ne naiſſe, de loin en loin, quelque citoyen, qui, frappé, comme je l'ai dit, des éloges prodigués dans l'hiſtoire aux talents, ne deſire d'en mériter de pareils, & ne ſe mette à cet effet en quête de quelque vérité nouvelle. S'obſtine-t-il à ſa recherche? parvient-il à ſa découverte? eſt-il enorgueilli de ſa conquête? la porte-t-il en triomphe dans ſa patrie? Quelle eſt ſa ſurpriſe, lorſque l'indifférence avec laquelle on la reçoit, lui apprend enfin le peu de cas qu'on en fait?

Alors convaincu qu'en échange des peines & des fatigues qu'exige la recherche de la vérité, il n'aura chez lui

que peu de célébrité & beaucoup de perſécution, il perd courage, il ſe rebute, ne tente plus de nouvelles découvertes, ſe livre à la pareſſe, & s'arrête à moitié de ſa carriere.

Notre attention eſt fugitive: il faut des paſſions fortes pour la fixer. Je veux qu'en s'amuſant, l'on calcule une page de chiffres; on n'en calcule point un volume, qu'on n'y ſoit forcé par l'intérêt puiſſant de ſa gloire ou de ſa fortune. Ce ſont les paſſions qui mettent en action l'égale aptitude que les hommes ont à l'eſprit. Sans elles, cette aptitude n'eſt en eux qu'une puiſſance morte.

Qu'eſt-ce, encore une fois, que l'eſprit? La connoiſſance des vrais rapports qu'un certain nombre d'objets ont entr'eux & avec nous. A quoi doit-on cette connoiſſance? A la méditation, à la comparaiſon des objets. Mais que ſuppoſe cette comparaiſon? Un intérêt plus ou moins vif de les comparer. L'eſprit eſt donc en nous le produit de cet intérêt, & non de la fineſſe plus ou moins grande de nos ſens.

Mais, dira-t-on, ſi la force de notre conſtitution déterminoit celle de nos deſirs; ſi l'homme devoit ſon génie à

ſes paſſions, & ſes paſſions à ſon tempérament; dans cette ſuppoſition, le génie ſeroit encore en nous l'effet de l'organiſation, & par conſéquent un don de la nature.

C'eſt à la diſcuſſion de ce point que ſe réduit maintenant cette importante queſtion; c'eſt de l'examen de ce fait que dépend ſon exacte ſolution.

SECTION IV.

Les Hommes communément bien organisés, sont tous susceptibles du même degré de passion: leur force inégale est toujours en eux l'effet de la différence des positions où le hasard les place. Le caractere original de chaque homme, [comme l'observe Pascal] n'est que le produit de ses premieres habitudes.

CHAPITRE I.

Du peu d'influence de l'Organisation & du Tempérament sur les passions & le caractere des hommes.

AU moment où l'enfant se détache des flancs de la mere, & s'ouvre les portes de la vie, il y entre sans idées, sans passions. L'unique besoin qu'il éprouve, est celui de la faim. Ce n'est

donc point au berceau que ſe font ſentir les paſſions de l'orgueil, de l'avarice, de l'envie, de l'ambition, du deſir, de l'eſtime & de la gloire. Ces paſſions factices, *a*) nées au ſein des Bourgs & des Cités, ſuppoſent des conventions & des loix déja établies entre les hommes; par conſéquent leur réunion en ſociété. De telles paſſions ſeroient donc inconnues, & de celui qui, porté au moment de ſa naiſſance par la tempête & les eaux ſur une côte déſerte, y auroit été, comme Romulus, alaité par une louve, & de celui qui, la nuit enlevé de ſon berceau par une Fée ou un Génie, ſeroit dépoſé dans quelqu'un de ces châteaux enchantés & ſolitaires, où ſe promenoient jadis tant de Princeſſes & de Chevaliers. Or, ſi l'on naît ſans paſſions, l'on naît auſſi ſans caractere. Celui que produit en

a) En Europe, l'on peut au nombre des paſſions factices compter encore la jalouſie. L'on y eſt jaloux, parce qu'on y eſt vain. La vanité entre dans la compoſition de preſque tous les grands amours européens. Il n'en eſt pas de même en Aſie. La jalouſie y peut être un pur effet de l'amour des plaiſirs phyſiques. Sait-on par expérience que plus les deſirs des Sultanes ſont contraints, plus ils ſont vifs, plus elles donnent & reçoivent de plaiſir? La jalouſie, fille de la luxure des Sultans & des Viſirs, y peut conſtruire des ſerrails, & y renfermer les femmes.

nous l'amour de la gloire, eſt une acquiſition, par conſéquent un effet de l'inſtruction. Mais la Nature ne nous donneroit-elle point dès la plus tendre enfance, de l'eſpece d'organiſation propre à former en nous un tel caractere? Sur quoi fonder cette conjecture? A-t-on remarqué qu'une certaine diſpoſition dans les nerfs, les fluides, ou les muſcles, donnât conſtamment la même maniere de penſer; que la nature retranchât certaines fibres du cerveau des uns, pour les ajouter à celui des autres; qu'en conſéquence elle inſpirât toujours à ceux-ci un deſir vif de la gloire? Dans la ſuppoſition où les caracteres ſeroient l'effet de l'organiſation, que pourroit l'éducation? Le moral change-t-il le phyſique? La maxime la plus vraie rend-elle l'ouie aux ſourds? Les plus ſages leçons d'un Précepteur applatiſſent-elles le dos d'un boſſu? alongent-elles la jambe d'un boîteux? élevent-elles la taille d'un pygmée? Ce que la nature fait, elle ſeule peut le défaire. L'unique ſentiment qu'elle ait dès l'enfance gravé dans nos cœurs, eſt l'amour de nous-mêmes. Cet amour fondé ſur la ſenſibilité phyſique, eſt commun à tous les hommes. Auſſi quelque différente que ſoit leur éducation, ce ſentiment eſt-il

toujours le même en eux : auſſi dans tous les temps & les pays, s'eſt-on aimé, s'aime-t-on, & s'aimera-t-on toujours de préférence aux autres. Si l'homme varie dans tous ſes autres ſentiments, c'eſt que tout autre eſt en lui l'effet des cauſes morales. Or, ſi ces cauſes ſont variables, leurs effets doivent l'être. Pour conſtater cette vérité par des expériences en grand, je conſulterai d'abord l'hiſtoire des nations.

CHAPITRE II.

Des Changements ſurvenus dans le caractere des Nations, & des cauſes qui les ont produits.

CHAQUE Nation a ſa maniere particuliere de voir & de ſentir, qui forme ſon caractere ; & chez tous les peuples, ce caractere, ou change tout-à-coup, ou s'altere peu-à-peu, ſelon les changements ſubits ou inſenſibles ſurvenus dans la forme de leur Gouvernement, par conſéquent dans l'éducation publique. *a*)

a) La forme du Gouvernement où l'on vit, fait toujours partie de notre éducation.

Celui des François, depuis longtemps regardé comme gai, ne fut pas toujours tel. L'Empereur Julien dit des Pariſiens : *Je les aime, parce que leur caractere, comme le mien, eſt auſtere b) & ſérieux.*

Le caractere des peuples change donc. Mais, dans quel moment ce changement ſe fait-il le plus ſenſiblement appercevoir? Dans les moments de révolution, où les peuples paſſent tout-à-coup de l'état de liberté à celui de l'eſclavage. Alors, de fier & d'audacieux qu'étoit un peuple, il devient foible & puſillanime ; il n'oſe lever ſes regards ſur l'homme en place ; il eſt gouverné, & peu lui importe qui le gouverne. Ce peuple enfin découragé ſe dit comme l'âne de la Fable : *Quel que ſoit mon maître, je n'en porterai pas un plus lourd fardeau.* Autant un citoyen libre eſt paſſionné pour la gloire de ſa nation, autant un eſclave eſt indifférent au bien public. Son cœur privé d'activité & d'é-

b) Quelques-uns ont, à la guerre, regardé l'impétuoſité de l'attaque, comme le caractere diſtinctif des François : mais cette impétuoſité n'eſt point un caractere : elle leur eſt commune avec les Turcs, & généralement avec toutes les nations non accoutumées à une diſcipline ſévere. Les François d'ailleurs en ſont ſuſceptibles. Le Roi de Pruſſe en a dans ſes armées, & tous y ſont l'exercice à la pruſſienne.

nergie, eſt ſans vertus, ſans eſprit, ſans talents : les facultés de ſon ame ſont engourdies : il néglige les Arts, le Commerce, l'Agriculture, &c. Ce n'eſt point à des mains ſerviles qu'il appartient, diſent les Anglois, de travailler & de fertiliſer la terre. Un Simonide aborde un empire deſpotique, & n'y trouve point de traces d'hommes. Le peuple libre eſt courageux, franc, humain & loyal. *c*) Le peuple eſclave eſt lâche, perfide, délateur, barbare : il pouſſe à l'excès ſa cruauté. Si l'Officier trop ſévere, au moment du combat, a tout à redouter du ſoldat maltraité ; ſi le jour de la bataille eſt pour ce dernier le jour du reſſentiment ; celui de la ſédition eſt pareillement pour l'eſclave opprimé le jour long-temps attendu de la vengeance : elle eſt d'autant plus atroce, que la crainte en a plus long-temps concentré la fureur. *d*)

c) Les mots *loyal* & *poli*, ne ſont point ſynonymes. Un peuple eſclave peut être poli. L'habitude de la crainte doit le rendre révérencieux. Un tel peuple eſt ſouvent plus civil & toujours moins loyal qu'un peuple libre. Les Négociants de tous les pays atteſtent la loyauté des commerçants Anglois. L'homme libre eſt en général l'homme honnête.

d) La dépoſition de Nabab-Jaffier-Ali-Kan, rapportée dans la Gazette de Leyde du 23 Juin 1761, en eſt la preuve.

Quel tableau frappant d'un changement ſubit dans le caractere d'une nation, nous préſente l'Hiſtoire Romaine! Quel peuple avant l'élévation des Céſars montra plus de force, de vertu, plus d'amour pour la liberté, plus d'horreur pour l'eſclavage; & quel peuple (le trône des Céſars affermi) montra plus de foibleſſe & de vileté *e*)? Sa baſſeſſe fatiguoit Tibere.

Indifférent à la liberté, Trajan la lui offre: il la refuſe. Il dédaigne cette liberté que ſes ancêtres euſſent payée de tout leur ſang. Tout change alors dans Rome; & l'on voit à ce caractere opiniâtre & grave, qui diſtinguoit ſes premiers habitants, ſucceder ce caractere léger & frivole, que Juvénal leur reproche dans ſa dixieme ſatyre.

Veut-on un exemple plus récent d'un pareil changement? Comparons les Anglois d'aujourd'hui aux Anglois du temps d'Henri VIII, d'Edouard VI, de Marie & d'Eliſabeth. Ce peuple maintenant ſi humain, ſi tolérant, ſi éclairé, ſi libre, ſi induſtrieux, ſi ami des Arts & de la Philoſophie, n'étoit alors qu'un peuple eſclave, inhumain,

e) Dans une Nation avilie, on ne trouve pas même parmi ſes meilleurs citoyens, des caracteres d'une certaine élévation. Des ames nobles & fieres y ſeroient trop diſcordantes avec les autres.

ſuperſtitieux, ſans arts & ſans induſtrie.

Un Prince uſurpe-t-il ſur ſes peuples une autorité ſans bornes ? Il eſt ſûr d'en changer le caractere, d'énerver leur ame, de la rendre craintive & baſſe. *f*) C'eſt de ce moment qu'indifférents à la gloire, ſes ſujets perdent ce caractere d'audace & de conſtance propre à ſupporter tous les travaux, à braver tous les dangers. Le poids du pouvoir arbitraire briſe en eux le reſſort de l'émulation.

f) En Orient, quel eſt l'homme le plus loué ? Le plus tyran, le plus craint & le plus déteſtable. Mais ce tyran, tant loué de ſon vivant, peut donc toujours ſe croire l'idole & l'amour de ſes peuples. Si l'hiſtoire en trace enfin le portrait, c'eſt longtemps après ſa mort. Quel moyen reſte-t-il donc au Monarque d'Orient, pour ſavoir s'il emporte réellement dans la tombe l'eſtime & les regrets de ſes ſujets ? Il n'en eſt qu'un : c'eſt de réfléchir ſur lui-même ; d'examiner s'il s'eſt toujours occupé du bonheur de ſes peuples, & ſi dans toutes ſes actions il n'a jamais conſulté que l'intérêt national. Y fut-il toujours indifférent ? Il peut être ſûr, quelqu'éloge qu'on lui donne, que ſon nom ſera le mépris de la poſtérité. La mort eſt la lance d'Ituriel : elle détruit le charme du menſonge & de la flatterie.

Ce que la mort opere ſur les Sultans, la diſgrace l'opere ſur ſes Viſirs. Sont-ils en place ? Point d'éloges qu'on ne leur prodigue, point de talents qu'on leur refuſe. En ſortent-ils ? Ils ne ſont plus que ce qu'ils étoient avant d'y parvenir, ſouvent des hommes communs & ſans génie.

Qu'impatient de la contradiction, g) le Prince donne le nom de factieux à l'homme vrai; il a ſubſtitué dans ſa nation le caractere de la fauſſeté à celui de la franchiſe. Que dans des moments critiques, ce Prince livré à ſes flatteurs, ne trouve enſuite auprès de lui que des gens ſans mérite : à qui s'en prendre? A lui ſeul; c'eſt lui-même qui les a rendus tels.

Qui croiroit, en conſidérant les maux de la ſervitude, qu'il fût encore des Princes aſſez petits pour vouloir régner ſur des eſclaves, des Princes aſſez ſtupides

g) Le Deſpote, toujours ſans prévoyance contre les ennemis du dehors, pourroit-il ſe flatter que des peuples habitués à trembler ſous le fouet du pouvoir, aſſez vils pour ſe laiſſer lâchement dépouiller de la propriété de leurs biens, de leur vie & de leur liberté, le défendront contre l'attaque d'un ennemi puiſſant? Un Monarque doit ſavoir qu'en briſant la chaîne qui lie l'intérêt de chaque particulier à l'intérêt général, il anéantit toute vertu: que la vertu détruite dans un empire, le précipite à ſa ruine; que les étaies du trône deſpotique doivent s'affaiſſer ſous ſon poids; qu'uniquement fort de la force de ſon armée, cette armée défaite, ſes ſujets affranchis de toute crainte, ceſſeront de combattre pour lui; que deux ou trois batailles ont en Orient décidé du ſort des plus grands états. Darius, Tigrane, Antiochus en ſont la preuve. Les Romains combattirent 400 ans pour ſubjuger la libre Italie; & pour ſe ſoumettre la ſervile Aſie, ils ne firent que s'y préſenter.

pides pour ignorer les changements funeſtes que le deſpotiſme opere dans le caractere de leurs ſujets ?

Qu'eſt-ce que le pouvoir arbitraire ? Un germe de calamités, qui, dépoſé dans le ſein d'un état, ne s'y développe que pour y porter le fruit de la miſere & de la dévaſtation. Croyons-en le Roi de Pruſſe. " Rien de meilleur „, dit-il, dans un diſcours prononcé à l'Académie de Berlin, que le " Gouvernement „ arbitraire ; mais ſous des Princes juſ- „ tes, humains & vertueux. Rien de „ pis ſous le commun des Rois. „ Or, que de Rois de cette eſpece ! Combien compte-t-on de Titus, de Trajans & d'Antonins ? Voilà ce que penſe un grand homme. Quelle élévation d'ame, quelles lumieres un tel aveu ne ſuppoſe-t-il pas dans un Monarque ! Qu'annonce en effet le pouvoir deſpotique ? Souvent la ruine du Deſpote, & toujours celle de ſa poſtérité. *h*) Le fondateur d'une telle puiſſance met ſon Royaume à fonds perdu : ce n'eſt que l'intérêt viager & mal-entendu de la Royauté, c'eſt-à-

h) Pour l'intérêt de ſa gloire & de ſa ſûreté, le Deſpote devroit regarder comme amis ces mêmes Philoſophes qu'il hait, & comme ennemis ces mêmes Courtiſans qu'il chérit, & qui, vils flatteurs de tous ſes vices, l'excitent aux crimes qui préparent ſa chûte.

dire, celui de l'orgueil, de la paresse ou d'une passion semblable, qui fait préférer l'exercice d'un despotisme injuste & cruel sur des esclaves malheureux, à l'exercice d'une puissance légitime & bien aimée *i*), sur un peuple libre & fortuné. Le pouvoir arbitraire est un enfant sans prévoyance, qui sacrifie sans cesse l'avenir au présent.

Le plus redoutable ennemi du bien public n'est point le trouble, ni la sédition, mais le despotisme. *k*) Il change le caractère d'une nation, & toujours en mal; il n'y porte que des vices.

i) A quel signe distingue-t-on le pouvoir arbitraire du pouvoir légitime? Tous deux font des loix, tous deux infligent le supplice de mort ou de moindres peines aux violateurs de ces loix; tous deux emploient la force de la communauté, c'est-à-dire, celle de la nation, ou pour maintenir leurs Edits, ou pour repousser l'attaque de l'ennemi. Oui; mais ils diffèrent, dit Locke, en ceci: c'est que le premier de ces pouvoirs emploie la force publique pour satisfaire des fantaisies, & s'asservir ses concitoyens; & que le second s'en sert pour se rendre respectable à ses voisins, pour assurer aux citoyens la propriété de leurs biens, leur vie, leur liberté; pour accroître leur bonheur. Enfin, l'usage de la force nationale pour tout autre objet que l'avantage général, est un crime. C'est donc à la différente maniere d'employer la force nationale, qu'on peut distinguer le pouvoir arbitraire du pouvoir légitime.

k) Tel parut le Despotisme au vertueux Tullus, 7e. Roi de Rome: il eut le courage de mettre lui-même des bornes à l'autorité royale.

Quelle que ſoit la puiſſance d'un Sultan des Indes, il n'y créera jamais de citoyens magnanimes. Il ne trouvera jamais dans ſes eſclaves les vertus des hommes libres. La Chymie ne tire d'un corps mixte qu'autant d'or qu'il en renferme, & le pouvoir le plus arbitraire ne tire jamais d'un eſclave que la baſſeſſe qu'il contient.

L'expérience prouve donc que le caractere & l'eſprit des peuples changent avec la forme de leur Gouvernement; qu'un Gouvernement différent donne tour-à-tour à la même nation un caractere élevé ou bas, conſtant ou léger, courageux ou timide.

Les hommes apportent donc en naiſſant, ou nulle diſpoſition, ou des diſpoſitions à tous les vices & les vertus contraires. Ils ne ſont donc que le produit de leur éducation. Si le Perſan n'a nulle idée de la liberté, ſi le Sauvage n'a nulle idée de ſa ſervitude, c'eſt un effet de leur différente inſtruction.

Pourquoi, diſent les étrangers, n'apperçoit-on d'abord dans tous les François qu'un même eſprit & un même caractere, comme une même phyſionomie dans tous les Negres? C'eſt que les François ne jugent & ne penſent point

d'après eux, *l*, mais d'après les gens en place. Leur maniere de voir par cette raiſon doit être aſſez uniforme. Il en eſt des François comme de leurs femmes : ont-elles mis leur rouge, ſont-elles au ſpectacle ; toutes ſemblent porter le même viſage. Je ſais qu'avec de l'attention, l'on découvre toujours quelque différence entre les caracteres & les eſprits des individus, mais il faut du temps pour l'appercevoir.

L'ignorance des François, l'inquiſition de leur police, le crédit de leur Clergé, les rend en général plus ſemblables entr'eux qu'on ne l'eſt par-tout ailleurs. Or, ſi telle eſt influence de la forme du Gouvernement ſur les mœurs & le caractere des peuples, quel changement dans les idées & le caractere des particuliers, ne doivent point produire les changements arrivés dans leur fortune & leur poſition !

l) Entre les diverſes cauſes du peu de ſuccès de la France dans la derniere guerre, ſi l'on compte la jalouſie, l'inexpérience des Généraux & leur indifférence pour le bien public, peut-être ne faut-il pas oublier la gangrene de l'imbécillité religieuſe, qui commença dès-lors à s'étendre ſur tous les eſprits. Maintenant le François n'oſe plus penſer par lui-même. De jour en jour, il penſera moins, & ſera de jour en jour moins redoutable.

CHAPITRE III.

Des Changements ſurvenus dans le caractere des particuliers.

CE qui s'opere en grand & d'une maniere frappante dans les nations, s'opere en petit & d'une maniere moins ſenſible dans les individus. Preſque tout changement dans leurs poſitions, en occaſionne dans leurs caracteres. Un homme eſt ſévere, chagrin, impérieux; il gronde, il maltraite ſes eſclaves, ſes enfants & ſes domeſtiques. Le haſard l'égare dans une forêt, il ſe retire la nuit dans un antre. Des lions y repoſent. Cet homme y conſerve-t-il ſon caractere dur & chagrin? Non: il ſe tapit dans un coin de l'antre, & n'excite par aucun geſte la fureur de ces animaux.

De l'antre du lion phyſique, qu'on tranſporte ce même homme dans la caverne du lion moral: qu'on l'attache au ſervice d'un Prince cruel & deſpote; doux & modéré en préſence du maître, peut-être cet homme deviendra-t-il le plus vil & le plus rampant de ſes eſclaves. Mais, dira-t-on, ſon caractere con-

traint ne ſera pas changé : c'eſt un arbre courbé avec effort, que ſon élaſticité naturelle rendra bientôt à ſa premiere forme. Eh quoi ! imagine-t-on que cet arbre, quelques années aſſujetti par des cables à une certaine courbure, pût jamais ſe redreſſer ? Quiconque aſſure qu'on contraint & qu'on ne change point les caracteres, ne dit rien autre choſe, ſinon, qu'on ne détruit point en un inſtant des habitudes anciennement contractées.

L'homme d'humeur la conſerve, parce qu'il a toujours quelqu'inférieur ſur lequel il peut l'exercer. Mais qu'on le tienne long-temps en préſence du lion ou du Deſpote ; nul doute qu'une contrainte longue, répétée & transformée en habitude, n'adouciſſe ſon caractere. En général, tant qu'on eſt jeune aſſez pour contracter des habitudes nouvelles, les ſeuls défauts & les ſeuls vices incurables, ſont ceux qu'on ne peut corriger ſans employer des moyens dont les mœurs, les loix ou la coutume ne permettent point l'uſage. Il n'eſt rien d'impoſſible à l'éducation : elle fait danſer l'ours.

Qu'on médite ce ſujet, l'on ſentira que notre premiere nature, comme le prouve Paſcal & l'expérience, n'eſt au-

tre choſe que notre premiere habitude. *a*)

L'homme naît ſans idées, ſans paſſions; il naît imitateur, il eſt docile à l'exemple: c'eſt par conſéquent à l'inſtruction qu'il doit ſes habitudes & ſon caractere. Or, je demande pourquoi des habitudes contractées pendant un certain temps, ne ſeroient pas à la longue détruites par des habitudes contraires. Que de gens ne voit-on pas changer de caractere ſelon le rang, ſelon la place différente qu'ils occupent à la Cour & dans le Miniſtere, enfin, ſelon le changement arrivé dans leurs poſitions? Pourquoi le bandit tranſporté d'Angleterre en Amérique, y devient-il ſouvent honnête? C'eſt qu'il devient propriétaire, c'eſt qu'il a des terres à cultiver, & qu'enfin ſa poſition a changé.

Le Militaire eſt dans les camps dur & impitoyable; l'Officier accoutumé à voir couler le ſang, devient inſenſible à ce ſpectacle. Eſt-il de retour à Londres, à Paris, à Berlin? il redevient humain & compatiſſant. Pourquoi regarde-t-on chaque caractere comme l'effet d'une organiſation particuliere, lorſqu'on ne peut déterminer quelle eſt cette organiſation? Pourquoi chercher dans des

a) Si l'Auteur de l'Emile a nié la vérité de cet axiome, c'eſt qu'il n'a pas ſaiſi le ſens de Paſcal.

qualités occultes la cause d'un phénomene moral, que le développement du sentiment de l'amour de soi peut si clairement & si facilement expliquer ?

CHAPITRE IV.

De l'Amour de soi.

L'HOMME est sensible au plaisir & à la douleur physique : en conséquence, il fuit l'un, & cherche l'autre, & c'est à cette fuite & à cette recherche constante, qu'on donne le nom d'amour de soi.

Ce sentiment, effet immédiat de la sensibilité physique, & par conséquent commun à tous, est inséparable de l'homme. J'en donne pour preuve sa permanence, l'impossibilité de le changer, ou même de l'altérer. De tous les sentiments, c'est le seul de cette espece ; nous lui devons tous nos desirs, toutes nos passions : elles ne peuvent être en nous que l'application du sentiment de l'amour de soi à tel ou tel objet.

C'est donc à ce sentiment diversement modifié selon l'éducation qu'on reçoit, selon le Gouvernement sous lequel on vit, & les positions différentes où l'on

ſe trouve, qu'on doit attribuer l'étonnante diverſité des paſſions & des caracteres.

L'amour de nous-mêmes nous fait en entier ce que nous ſommes. Par quelle raiſon eſt-on ſi avide d'honneurs & de dignités? C'eſt qu'on s'aime, c'eſt qu'on deſire ſon bonheur, & par conſéquent le pouvoir de ſe le procurer. L'amour de la puiſſance & des moyens de l'acquérir, eſt donc néceſſairement lié dans l'homme à l'amour de lui-même. *a*) Chacun veut commander, parce que chacun voudroit accroître ſa félicité, &, pour cet effet, que tous ſes concitoyens s'en occupaſſent. Or, entre tous les moyens de les y contraindre, le plus ſûr eſt celui de la force & de la violence. L'amour du pouvoir, fondé ſur celui du bon-

a) L'amour de l'homme pour le pouvoir eſt tel, qu'en Angleterre même, il n'eſt preſque point de Miniſtre qui ne voulût revêtir ſon Prince du pouvoir arbitraire. L'ivreſſe d'une grande place fait oublier au Miniſtre, qu'accablé lui-même ſous le poids du pouvoir qu'il édifie, lui & ſa poſtérité en ſeront peut-être les premieres victimes.

Qui fait chercher les grands emplois? Seroit-ce le deſir d'y faire le bien? Qui ne ſeroit animé que de ce motif, les regarderoit comme un fardeau. Si l'on les deſire, c'eſt moins pour l'utilité publique que pour la ſienne propre. Les hommes ne naiſſent donc pas auſſi bons que quelques-uns le prétendent. Bonté ſuppoſe amour des autres, & c'eſt en nous ſeuls que ſe concentre tout notre amour.

heur, eſt donc l'objet commun de tous nos deſirs. *b*). Auſſi les richeſſes, les honneurs, la gloire, l'envie, la conſidération, la juſtice, la vertu, l'intolérance, enfin, toutes les paſſions factices, *c*) ne ſont-elles en nous que l'amour du pouvoir, déguiſé ſous ces noms différents.

Le pouvoir eſt l'objet unique de la recherche des hommes. Pour le prouver, je vais montrer que toutes les paſſions ci-deſſus citées, ne ſont proprement en nous que l'amour du pouvoir; & j'en conclurai que cet amour étant commun à tous, tous ſont ſuſceptibles du deſir, de l'eſtime & de la gloire, par conſéquent de l'eſpece de paſſion propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ont à l'eſprit les hommes organiſés comme le commun d'entr'eux.

b) Le deſir du pouvoir eſt général; & ſi pour y parvenir tous les hommes ne s'expoſent point aux mêmes dangers, c'eſt que l'amour de la conſervation eſt dans la plupart d'entr'eux en équilibre avec l'amour de la puiſſance.

c) Tout en nous eſt paſſion factice, à l'exception des beſoins, des douleurs & des plaiſirs phyſiques.

CHAPITRE V.

De l'Amour, des Richeſſes & de la Gloire.

A La tête des vertus cardinales, on place la force & le pouvoir : c'eſt la vertu la plus, & peut-être la ſeule vraiment eſtimée. Le mépris eſt le partage de la foibleſſe.

D'où naît notre dédain pour ces nations orientales, dont quelques-unes nous égalent en induſtrie, comme le prouvent la fabrique de leurs étoffes, & dont pluſieurs nous ſurpaſſent peut-être en vertus ſociales ? Mépriſons-nous ſimplement en elles la baſſeſſe avec laquelle elles ſupportent le joug d'un deſpotiſme honteux & cruel ? Un tel mépris ſeroit juſte ; mais non : nous les mépriſons comme lâches, & non exercées aux armes. C'eſt donc la force *a*) qu'on reſpecte, & la foibleſſe qu'on mé-

a) En preſque tous pays, l'on donne à la force la préférence ſur la juſtice. En France, l'on met l'Avocat à la taille : l'on en exempte le Lieutenant. Pourquoi ? C'eſt que l'un eſt juſqu'à un certain point repréſentatif de la juſtice, & l'autre de la force.

priſe. L'amour de la force & du pouvoir, eſt commun à tous. *b*) Tous le deſirent : mais tous, comme Céſar ou Cromwel, n'aſpirent point à un pouvoir ſuprême ; peu d'hommes en conçoivent le projet, encore moins ſont à portée de l'exécuter.

L'eſpece de pouvoir qu'en général on ſouhaite, eſt celui qu'on peut facilement acquérir. Chacun peut devenir riche, & chacun déſire les richeſſes. Par elles, on ſatisfait à tous ſes goûts, on ſecourt les malheureux, on oblige une infinité d'hommes, & par conſéquent on leur commande.

La gloire, comme les richeſſes, procure le pouvoir ; & l'on en eſt pareillement avide. La gloire s'acquiert, ou par les armes ou par l'éloquence. On ſait quelle eſtime on avoit à Rome & dans la Grece pour l'éloquence : elle y conduiſoit aux grandeurs & à la puiſſance. *Magna vis & magnum nomen*, dit à ce ſujet Cicéron, *ſunt unum & idem*. Chez ces peuples, un grand nom donnoit un grand pouvoir. L'Orateur célebre commandoit à une multitude de

b) L'homme ſans deſirs, l'homme qui ſe croit parfaitement heureux, ſeroit, ſans doute, inſenſible à l'amour du pouvoir. Eſt-il des hommes de cette eſpece ? Oui : mais en trop petit nombre pour y avoir égard.

clients. Or, dans tout état républicain, quiconque eſt ſuivi d'une foule de clients, eſt toujours un citoyen puiſſant. L'Hercule Gaulois, de la bouche duquel ſortoit une infinité de fils d'or, étoit l'emblème de la force morale de l'éloquence. Mais pourquoi cette éloquence jadis ſi reſpectée n'eſt-elle plus maintenant honorée & cultivée qu'en Angleterre? C'eſt que par-tout ailleurs elle n'ouvre plus la route des honneurs.

L'amour de la gloire, de l'eſtime, de la conſidération, n'eſt donc proprement en nous que l'amour déguiſé de la puiſſance.

La gloire, dit-on, eſt la maîtreſſe de preſque tous les grands hommes: ils la pourſuivent à travers les dangers; ils bravent pour l'obtenir les travaux de la guerre, les ennuis de l'étude, & la haine de mille rivaux *c*). Mais dans quel pays? Dans ceux où la gloire fait puiſſance. Par-tout où la gloire ne ſera qu'un vain titre, où le mérite ſera ſans crédit réel,

c) Quels ſont les ennemis d'un homme célebre? Ses rivaux & preſque tous ſes contemporains. Sa préſence les humilie. De qui l'homme illuſtre eſt-il loué? De l'étranger: l'étranger eſt ſans envie. C'eſt la poſtérité vivante. L'éloignement des lieux équivaut à celui des temps. L'eſtime de l'étranger eſt pour l'homme de Lettres, preſque l'unique récompenſe qu'il puiſſe maintenant attendre de ſes travaux.

le citoyen indifférent à l'eſtime publique ſera peu d'efforts pour l'obtenir. Pourquoi la gloire eſt-elle regardée comme une plante du ſol républicain, qui, dégénérée dans les pays deſpotiques, n'y pouſſe jamais avec une certaine vigueur? C'eſt que dans la gloire on n'anime proprement que le pouvoir, & que dans un gouvernement arbitraire, tout pouvoir diſparoît devant celui du deſpote. L'homme qui paſſe la nuit ſous les armes ou dans ſes bureaux, s'imagine aimer l'eſtime: il ſe trompe. L'eſtime n'eſt que le nom qu'il donne à l'objet de ſon amour, & le pouvoir eſt la choſe même.

Sur quoi j'obſerverai que ce même éclat, que cette même puiſſance dont quelquefois la gloire eſt environnée, & qui nous la rend ſi chere, doit ſouvent nous la rendre odieuſe dans nos concitoyens: & de-là l'envie.

CHAPITRE VI.

De l'Envie.

LE mérite, dit Pope, produit l'envie, comme le corps produit l'ombre. L'envie annonce le mérite, comme la fumée l'incendie & la flamme. L'envie achar-

née contre le mérite, ne le respecte ni dans les grandes places, ni sur le trône. Elle poursuit également un Voltaire, un Catinat, un Frédéric. Si l'on se rappelloit souvent jusqu'où se porte sa fureur, peut-être qu'effrayés des malheurs semés sur les pas des grands talents, on seroit sans courage pour les acquérir.

L'homme de génie qui se dit à la lueur de sa lampe : ce soir je finis mon ouvrage : demain est le jour de la récompense ; demain le public reconnoissant s'acquitte envers moi : demain, enfin, je reçois la couronne de l'immortalité : cet homme oublie qu'il est des envieux. En effet, demain arrive ; l'ouvrage est publié : il est excellent, & le public n'acquitte point sa dette. L'envie détourne loin de l'auteur le parfum suave des éloges *a)* ; elle y substitue l'odeur empes-

a) De toutes les passions, l'envie est la plus détestable. Le portrait qu'en fait je ne sais quel Poëte, est effrayant.

La compassion, dit-il, s'attendrit sur l'infortune des hommes : l'envie s'en réjouit, & trouve sa joie dans leurs peines.

Il n'est point de passion qui ne se propose quelque plaisir pour objet. Le malheur d'autrui est le seul que se propose l'envie.

Le mérite s'indigne de la prospérité du méchant & du stupide, & l'envie de celle du bon & du spirituel.

L'amour & la colere allumés dans une ame, y brûlent une heure, un jour, une année ; l'envie la ronge jusqu'au tombeau.

tée de la critique & de la calomnie. Le jour de la gloire ne luit preſque jamais que ſur la tombe des grands hommes. Qui mérite l'eſtime, rarement en jouit; & qui ſeme le laurier, ſe repoſe rarement ſous ſon ombrage. *b*)

Mais l'envie habite-t-elle tous les cœurs? Il n'en eſt point du moins où elle ne pénetre. Que de grands hommes ne peuvent ſouffrir de concurrents, ne veulent entrer en partage d'eſtime avec aucun de leurs concitoyens, & oublient qu'au banquet de la gloire, il faut, ſi je l'oſe dire, que chacun ait ſa portion!

Les ames mêmes les plus nobles prêtent quelquefois l'oreille à l'envie: elles réſiſtent à ſes conſeils; mais non ſans efforts. La nature a fait l'homme envieux. Vouloir le changer à cet égard, c'eſt vouloir qu'il ceſſe de s'aimer; c'eſt vouloir l'impoſſible. Que le Légiſlateur ne ſe propoſe donc point d'impoſer ſilence à la jalouſie, mais d'en rendre la rage impuiſſante, & d'établir, comme

Sous la banniere de l'envie marchent la haine, la calomnie, la trahiſon & la cabale.

Par-tout l'envie traîne à ſa ſuite la maigreur de la famine, les venins de la peſte, & la rage de la guerre.

b) Si les grands Ecrivains deviennent après leur mort les Précepteurs du genre humain, il faut convenir, que, de leur vivant, les Précepteurs ſont bien châtiés par leurs éleves.

en Angleterre, des loix propres à protéger le mérite contre l'humeur du Miniſtre & le fanatiſme du Prêtre. C'eſt tout ce que la ſageſſe peut en faveur des talents. Prétendre plus, & ſe flatter d'anéantir l'envie, c'eſt folie. Tous les ſiecles ont déclamé contre ce vice. Qu'ont produit ces déclamations? Rien. L'envie exiſte encore, & n'a rien perdu de ſon activité, parce que rien ne change la nature de l'homme.

Cependant il eſt un moment où l'envie lui eſt inconnue: ce moment eſt celui de la premiere jeuneſſe. Peut-on encore ſe flatter de ſurpaſſer ou du moins d'égaler en mérite des hommes déja honorés de l'eſtime publique? eſpere-t-on entrer en partage de la conſidération qui leur eſt décernée? Alors, pleins de reſpect pour eux, leur préſence excite notre émulation: on les loue avec tranſport, parce qu'on a intérêt de les louer, & d'accoutumer le public à reſpecter en eux nos talents futurs. La louange eſt donc un tribut que la jeuneſſe paie volontiers au mérite, & que l'âge mûr lui refuſera toujours.

A trente ans, l'émulation de vingt s'eſt déja transformée en envie. Perd-on l'eſpoir d'égaler ceux qu'on admire, l'admiration fait place à la haine. La reſſource de l'orgueil, c'eſt le mépris des

talents. Le vœu de l'homme médiocre, c'eſt de n'avoir point de ſupérieur. Que d'envieux répetent tout bas, d'après je ne ſais quel comique.

Je t'aime d'autant plus que je t'eſtime moins.

Ne peut-on étouffer la réputation d'un homme célebre, on exige du moins de lui la plus grande modeſtie. L'envieux a reproché à M. Diderot, juſqu'à ces mots du commencement de ſon interprétation de la nature : *Jeune homme, prends & lis.* L'on étoit jadis moins difficile. Le Juriſconſulte Dumoulin dit de lui : *Moi qui n'ai point d'égal, & qui ſuis ſupérieur à tout le monde.* Tant d'actes d'humilité exigés maintenant de la part des auteurs, ſuppoſe un ſingulier accroiſſement dans l'orgueil des lecteurs. Un tel orgueil annonce la haine du mérite, & cette haine eſt naturelle. En effet, ſi, jaloux de leur bonheur, les hommes deſirent le pouvoir, & par conſéquent la gloire & la conſidération qui le procurent, ils doivent déteſter dans un homme trop illuſtre celui qui les en prive. Pourquoi dit-on hautement tant de mal des gens d'eſprit ? C'eſt qu'on ſe ſent intérieurement forcé d'en penſer du bien. Lorſqu'on tire le gâteau des Rois, l'on en

conſerve une part pour Dieu ; & lorſqu'on détaille le mérite d'un homme ſupérieur, on lui trouve toujours quelque défaut : c'eſt la part de l'envie.

Ne s'éleve-t-on point au-deſſus de ſes concitoyens, on veut les abaiſſer juſqu'à ſoi. Qui ne peut leur être ſupérieur, veut du moins vivre avec des égaux *c*). Tel eſt & ſera toujours l'homme.

c) Eſt-on intérieurement contraint de reconnoître dans un autre plus d'eſprit qu'en ſoi ; on le hait, ſa préſence importune : l'on veut ſe venger, s'en défaire ; & pour cet effet, on l'on le force à s'expatrier, comme Deſcartes, Bayle, Maupertuis, &c. ou l'on le perſécute, comme Montesquieu, Diderot, &c.

Il n'eſt point, dit-on, de grand homme aux yeux de ſa femme ou de ſon valet-de-chambre. Je le crois bien. Comment vivre habituellement avec un homme qu'on ſeroit trop ſouvent forcé d'admirer ? On prend dans ce cas le parti, ou de le quitter, ou de l'eſtimer peu.

Les grandeurs & les richeſſes peuvent quelque temps impoſer ſilence à l'envie ; mais elle s'en irrite en ſecret. On ne veut pas qu'un homme déjà notre ſupérieur en naiſſance & en dignité, le ſoit encore en talents. Cet homme écrit-il comme Frédéric ? On ridiculiſe en lui le talent d'écrire qu'on admire dans Céſar, Cicéron, &c. On le voit à regret conſtater ſon mérite par un bon ouvrage. Eh quoi ! Sa ſeule converſation ne ſuffiroit-elle pas pour prouver ſon eſprit ? Non, dans la converſation, les idées ſe ſuccedent très-rapidement : on n'a le temps ni de les conſidérer ſous toutes les faces, ni d'en apprécier la juſteſſe. D'ailleurs, le ton, le geſte de celui qui parle, la diſpoſition de celui qui écoute, tout peut en impoſer. On eſt

Parmi les ames vertueuſes & les plus au-deſſus de la jalouſie, peut-être n'en eſt-il aucune qui ne ſoit en ce genre fouillée de quelque tache légere. Qui peut en effet ſe vanter d'avoir toujours loué courageuſement le génie? de n'avoir à cet égard jamais diſſimulé ſon eſtime? de n'avoir pas en préſence du maître gardé un ſilence coupable, & dans les éloges donnés aux talents, de n'avoir point ajouté un de ces *mais* perfides, qui ſi ſouvent échappent à la jalouſie? *d*)

Tout grand talent eſt en général un objet de haine, & de-là l'empreſſement avec lequel on achete les feuilles où l'on le déchire cruellement. Quel autre mo-

donc toujours en droit de nier un pareil mérite. On en uſe, & l'on ſe conſole.

Peut-être pour être aimé, faut-il mériter peu d'eſtime. Toute ſupériorité attire reſpect & inimitié. Pourquoi l'affabilité rend-elle le mérite ſupportable? C'eſt qu'elle le rend un peu mépriſable.

Le mérite réſervé donne à la fois une diſpoſition au reſpect & à la haine, & le mérite affable une diſpoſition à l'amour & au mépris. Qui veut être chéri de ce qui l'environne, doit ſe contenter de peu d'eſtime. L'oubli du mérite en eſt le pardon. Les grands talents ſont quelques admirateurs, & peu d'amis. Le vœu ſecret & général du plus grand nombre, ce n'eſt pas que l'eſprit s'exalte, c'eſt que la ſottiſe s'étende.

d) Que d'hommes donnent aux anciens la préférence ſur les modernes, pour n'être pas forcés de reconnoître dans leur ſociété un Locke, un Sénèque, un Virgile, &c. !

tif les feroit lire? Seroit-ce le desir de perfectionner son goût? *e*) Mais les auteurs de ces feuilles ne sont ni des Longins, ni des Despréaux: ils n'ont pas même la prétention d'éclairer le public. Qui peut composer de bons ouvrages, ne s'amuse point à critiquer ceux des autres.

L'impuissance de bien faire, produit le critique. Sa profession est humble. Si les Desfontaines plaisent, c'est en qualité de consolateurs des sots. *f*) C'est l'amertume de leur satyre, qui proclame le génie.

Blâmer avec acharnement, est la maniere de louer de l'envie. C'est le premier

e) Quel motif fait acheter les feuilles satyriques? La critique qu'on y fait des grands hommes; les louanges qu'on y donne aux médiocres. On ne changera point à cet égard la nature humaine. Si les Athéniens, dit Plutarque, avancerent si promptement le jeune Cimon aux premieres places, c'étoit pour mortifier Thémistocle. Ils s'ennuyoient d'estimer long-temps le même homme. Pourquoi vante-t-on à l'excès les talens naissants? souvent pour déprimer les talents reconnus. Pénetre-t-on, dit Plutarque, profondement dans le cœur humain, en connoit-on les principes moteurs? on voit que le desir d'obliger un homme, a souvent moins de part au service qu'on lui rend, que l'envie d'en humilier un autre.

f) Racine & Pradon font chacun une Phedre. Les Desfontaines du siecle s'éleverent contre Racine, & leur critique eut du succès. Elle déchargea quelque temps les sots du poids insupportable de l'estime.

éloge que reçoit l'auteur d'un bon ouvrage, & le ſeul qu'il puiſſe arracher de ſes rivaux. C'eſt à regret qu'on admire; c'eſt uniquement ſoi qu'on veut trouver eſtimable. Il n'eſt preſque point d'homme qui ne parvienne à ſe le perſuader. A-t-on le ſens commun? on le préfere au génie. A-t-on quelques petites vertus? on les met au-deſſus des plus grands talents. On dépriſe tout ce qui n'eſt pas ſoi.

En fait d'envie, il n'eſt qu'un homme qui puiſſe s'en croire exempt. C'eſt celui qui ne s'eſt jamais examiné.

Le génie a pour protecteurs *g*) & panégyriſtes la jeuneſſe & quelques hommes éclairés & vertueux. Mais leur impuiſſante protection *h*) ne lui donne ni crédit, ni conſidération. Quelle eſt cependant la nourriture commune du talent & de la vertu? La conſidération & les éloges. Privé de cette nourriture, l'un & l'autre languit & meurt; l'acti-

g) En général, les peres honnêtes & peu éclairés voient impatiemment leurs fils fréquenter les hommes de Lettres, & donner à leur ſociété la préférence ſur toute autre: l'orgueil paternel en eſt humilié.

h) Si, comme on le dit, les Lettres & la Philoſophie ſont en France ſans protecteurs, on peut, ſans être Prophete, aſſurer que la génération prochaine y ſera ſans eſprit & ſans talents, & que de tous les arts, ceux de luxe y ſeront les ſeuls cultivés.

vité & l'énergie de l'ame s'éteint. C'eſt la flamme qui n'a plus rien à dévorer.

En preſque tous les gouvernements, les talents, comme les priſonniers des Romains condamnés & livrés aux bêtes, en ſont la proie. Le génie eſt-il en mépris à la cour? l'envie fait le reſte. *i*) Elle en détruit juſqu'à la ſemence. Le mérite a-t-il toujours à lutter contre l'envie? il ſe fatigue, & quitte l'arene, s'il n'y voit point de prix pour le vainqueur. On n'aime ni l'étude, ni la gloire pour elles-mêmes, mais pour les plaiſirs, l'eſtime & le pouvoir qu'elles procurent. Pourquoi? C'eſt qu'en général on deſire moins d'être eſtimable que d'être eſtimé; c'eſt que, jaloux de la gloire du moment, *k*) la plupart des écrivains, uniquement attentifs à flatter le goût de leur ſiecle & de leur nation, *l*) ne lui préſentent que les idées du jour, des idées agréables à l'homme en place, par la

i) La violence & la perſécution ſont en général proportionnées au mérite du perſécuté. En tout pays, les hommes illuſtres ont éprouvé des diſgraces. En Angleterre, il n'y a guere plus de 150 ans qu'on y peut être impunément grand homme.

k) Peu d'Auteurs penſent d'après eux. La plupart font des livres d'après des livres. Cependant qui n'a point une maniere à lui, ne doit pas s'attendre à l'eſtime de la poſtérité.

l) Jadis toujours à genoux devant les Anciens, quiconque eût en ſecret préféré le Taſſe à Virgile, ou à Homere, n'en fût jamais convenu. Quel mo-

protection duquel ils eſperent obtenir argent, conſidération, & même un ſuccès éphémere.

Mais il eſt des hommes qui le dédaignent. Ce ſont ceux qui tranſportés en eſprit dans l'avenir, & jouiſſant d'avance des éloges & de la conſidération de la poſtérité, craignent de ſurvivre à leur réputation. *m*) Ce ſeul motif leur fait ſacrifier la gloire & la conſidération du moment, à l'eſpoir quelquefois éloigné d'une gloire & d'une conſidération plus grande. Ces hommes ſont rares. Ils ne deſirent que l'eſtime des citoyens eſtimables.

Qu'importe à Marmontel les cenſures *n*) de la Sorbonne ? Il eût rougi de ſes éloges. La couronne treſſée par la ſottiſe, ne

tif néanmoins a-t-on de taire ſon ſentiment, lorſqu'on ne le donne pas pour loi ? Qui mieux que la diverſité des opinions, peut éclairer le goût du public ?

m) Le Prince & le Magiſtrat redoutent-ils le jugement de la poſtérité ? Ils méritent communément ſon eſtime ; ils ſont juſtes dans leurs édits & leurs ſentences. Il en eſt de même d'un Auteur. A-t-il, en écrivant, la poſtérité préſente à ſon ſouvenir ? ſa maniere de comparer devient grande. Il découvre des vérités importantes : il s'aſſure de l'eſtime générale, parce qu'il écrit pour les hommes de tous les ſiecles & de tous les pays.

n) Ce libelle théologique intitulé : *Cenſure de Bélisaire*, fait horreur par la barbarie & la cruauté de

ne s'ajuſte point ſur la tête du génie. C'eſt le nouvel ornement d'Architecture, dont on avoit en Languedoc couronné la maiſon quarrée. Un voyageur paſſe devant l'édifice, & s'écrie : " Je vois le „ chapeau d'Arlequin ſur la tête de „ Céſar. „

Qu'on n'imagine cependant pas que le citoyen le plus jaloux d'une eſtime durable, aime, & la gloire & la vérité même. Si telle eſt la nature de chaque individu, qu'il ſoit néceſſité de s'aimer de préférence à tous, l'amour du vrai eſt toujours en lui ſubordonné à l'amour de ſon bonheur : il ne peut aimer, dans le vrai, que le moyen d'accroître ſa félicité. Auſſi ne recherche-t-il ni la gloire, ni la vérité dans les pays & les gouvernements où l'un & l'autre ſont mépriſés.

Le réſultat de ce Chapitre & du précédent, c'eſt, que la fureur de l'envie, le deſir des richeſſes & des talents, l'amour de la conſidération, de la gloire & de la vérité, ne ſont jamais dans l'homme

de ſes aſſertions : il rappelle toujours à mon eſprit ce beau vers de Racine :

Eh quoi, Mathan ! d'un Prêtre eſt-ce-là le langage ?

que l'amour de la force & du pouvoir, o) déguiſé ſous ces noms différents.

CHAPITRE VII.

De la Juſtice.

LA juſtice eſt la conſervatrice de la vie, de la liberté des citoyens. Chacun veut jouir de ſes diverſes propriétés. Chacun aime donc la juſtice dans les autres, & veut qu'ils ſoient juſtes

o) Les Citoyens auxquels on doit le plus de reſpect, ſont d'abord ces Généraux & ces Miniſtres habiles, dont la valeur ou la ſageſſe aſſure, ou la grandeur, ou la félicité des Empires : mais après ces Chefs de guerre ou de juſtice, quels citoyens ſont les plus utiles ? Ceux qui perfectionnent les Arts & les Sciences, dont les découvertes utiles & agréables, ou fourniſſent aux beſoins de l'homme, ou l'arrachent à ſes ennuis. Pourquoi donc marquer plus de conſidération à l'homme riche, à l'homme en faveur, qu'au grand Géometre, au grand Poëte & au grand Philoſophe ? C'eſt que notre premier reſpect eſt pour un pouvoir à la poſſeſſion duquel nous joignons toujours l'idée de bonheur & de plaiſir.

Le pouvoir eſt l'idole de la jeuneſſe, & même de l'homme fait, tant qu'il peut entrelaſſer des myrthes à ſes lauriers.

Si ce même pouvoir eſt quelquefois le dédain du vieillard, c'eſt qu'il n'en tire plus le même avantage.

à ſon égard. Mais qui lui feroit deſirer de l'être à l'égard des autres? Aime-t-on la juſtice pour la juſtice même, ou pour la conſidération qu'elle procure? C'eſt l'objet de mon examen.

L'homme s'ignore ſi ſouvent lui-même; on apperçoit tant de contradiction entre ſa conduite & ſes diſcours, *a*) que, pour le connoître, c'eſt dans ſes actions & dans ſa nature même qu'il le faut étudier.

a) En morale comme en religion, il eſt peu de vertueux & beaucoup d'hypocrites. Mille gens ſe parent de ſentiments qu'ils n'ont, ni ne peuvent avoir. Compare-t-on leur conduite avec leurs diſcours? on ne voit en eux que des fripons, qui veulent faire des dupes. On doit en général ſe méfier de la probité de quiconque affiche des mœurs trop auſteres, & ſe donne pour Romain. Il en eſt qui ſe montrent réellement vertueux au moment que la toile ſe leve, & qu'ils vont jouer un grand rôle ſur la ſcene de ce monde. Mais dans le déshabillé, combien en eſt-il qui conſervent la même honnêteté, & ſoient toujours juſtes?

Ce qui m'aſſure de l'amour des premiers Romains pour la vertu, c'eſt la connoiſſance de leurs loix & de leurs mœurs. Sans cette connoiſſance, la vertu des Romains modernes me feroit ſuſpecter celle des premiers; & je dirois, comme le Cardinal de Beſſarion au ſujet des miracles, *que les nouveaux le font douter des anciens.*

L'homme juſte, mais éclairé, ne prétend point aimer la juſtice pour la juſtice même. Eſt-on ſans reproche? on avoue ſans honte, que, dans

que l'amour de la force & du pouvoir, o) déguiſé ſous ces noms différents.

CHAPITRE VII.

De la Juſtice.

LA juſtice eſt la conſervatrice de la vie, de la liberté des citoyens. Chacun veut jouir de ſes diverſes propriétés. Chacun aime donc la juſtice dans les autres, & veut qu'ils ſoient juſtes

o) Les Citoyens auxquels on doit le plus de
ſpect, ſont d'abord ces Généraux & ces Mi
habiles, dont la
grandeur, ou l
ces Chefs de
ſont les plu
Arts & les
agréable
ou l'a
que
l'
g

2°. La création d'une langue propre à ſe communiquer un certain nombre d'idées. *a*)

Or, s'il eſt des ſauvages dont la langue ne s'étend point encore au-delà de cinq ou ſix ſons ou cris, la formation d'une langue eſt donc l'œuvre de pluſieurs ſiecles. Juſqu'à cette œuvre accomplie, les hommes ſans conventions & ſans loix, vivent donc en état de guerre.

a) Selon M. Locke, " une loi eſt une regle » preſcrite aux citoyens, avec la ſanction de » quelque peine ou récompenſe propre à détour- » ner leurs volontés. Toute loi, ſelon lui, ſup- » poſe peine & récompenſe attachée à ſon obſer- » vation ou à ſon infraction. „

Cette définition donnée, l'homme qui viole chez un peuple policé une convention, non encore revêtue de cette ſanction, n'eſt point puniſſable; cependant il eſt injuſte. Mais pouvoit-il l'être avant l'établiſſement de toute convention, & la formation d'une langue propre à l'exprimer? Non, parce que, dans cet état, l'homme n'a d'idées, ni de la propriété, ni par conſéquent de la juſtice.

Que nous apprend à ce ſujet l'expérience, à laquelle, en morale comme en phyſique, il faut ſoumettre les théories les plus ingénieuſes, & qui, ſeule, en conſtate la vérité ou la fauſſeté? C'eſt que l'homme a des idées de la force, avant d'en avoir de la juſtice: c'eſt qu'en général il eſt ſans amour pour elle; c'eſt que, même dans les pays policés, où l'on parle toujours d'équité, perſonne ne la conſulte qu'il n'y ſoit forcé par la crainte d'un pouvoir égal ou ſupérieur au ſien.

Cet état, dira-t-on, eſt un état de malheurs, & le malheur, créateur des loix, doit forcer les hommes à les accepter. Oui: mais juſqu'à cette acceptation, ſi les hommes ſont malheureux, ils ne ſont pas du moins injuſtes. Comment uſurper le champ, le verger du propriétaire, & commettre, enfin, un vol, lorſqu'il n'eſt encore ni propriétaire, ni partage de champ ou de verger? Avant que l'intérêt public eût déclaré la loi du premier occupant une loi ſacrée, quel eût été le plaidoyer d'un Sauvage habitant un canton giboyeux, dont un Sauvage plus fort eût voulu le chaſſer?

Quel eſt ton droit, diroit le premier, pour me bannir de ce canton?

A quel titre, diroit le ſecond, prétends-tu le poſſéder?

Le haſard, répondroit le foible, y a porté mes pas; il m'appartient, parce que je l'habite, & que la terre eſt au premier occupant.

Quel eſt ce droit du premier occupant, *b*) répondroit le puiſſant? Si le

b) C'eſt du moment où les hommes multipliés ont été forcés de cultiver la terre, qu'ils ont ſenti la néceſſité d'aſſurer au cultivateur, & ſa récolte, & la propriété du champ qu'il labouroit. Avant la culture, doit-on s'étonner que le fort crût avoir ſur un terrein vague & ſtérile, autant de droit que le premier occupant?

hasard t'a le premier conduit en ce lieu, le même hasard m'a donné la force nécessaire pour t'en chasser. Auquel des deux droits donner la préférence? Veux-tu connoître toute la supériorité du mien? Leve les yeux au ciel; tu vois l'Aigle fondre sur la Colombe: abaisse les sur la terre; tu vois le Cerf déchiré par le Lion: porte tes regards sur la profondeur des mers; tu vois la Dorade dévorée par le Requin. Tout dans la nature t'annonce que le foible est la proie du puissant. La force est un don des Dieux. Par elle je possede tout ce que je puis ravir. En m'armant de ces bras nerveux, le ciel t'a donc déclaré sa volonté. Fuis de ces lieux: cede à la force, ou combats. *c*)

Que répondre au discours de ce Sauvage, & quelle injustice lui reprocher,

c) La résistance au puissant est réputée sédition, & crime même dans les pays policés. Quelle preuve plus claire de ce fait, que les plaintes d'un négociant anglois, portées à la Chambre des Communes. " Messieurs, dit-il, " vous n'imagineriez jamais les tours perfides " que nous font les Negres. Leur méchanceté " est telle, sur certaines côtes d'Afrique, qu'ils " préferent la mort à l'esclavage. Sont-ils achetés? ils se poignardent, se jettent dans des " puits. Autant de perdu pour l'acheteur. Jugez par ce fait, de la perversité de cette maudite race. "

lorſque le droit du premier occupant n'eſt pas encore un droit convenu ?

Juſtice ſuppoſe loix établies. Obſervation de la juſtice ſuppoſe équilibre de la puiſſance entre les citoyens. Le maintien de cet équilibre eſt le chef-d'œuvre de la ſcience de la législation. C'eſt une crainte mutuelle & ſalutaire qui force les hommes d'être juſtes les uns envers les autres. Que cette crainte ceſſe d'être réciproque, alors la juſtice devient une vertu méritoire, & dès-lors la législation d'un peuple eſt vicieuſe. Sa perfection ſuppoſe que l'homme eſt néceſſité à la juſtice.

La juſtice eſt inconnue du Sauvage iſolé. Si l'homme policé en a quelqu'idée, c'eſt qu'il reconnoît des loix. Mais aime-t-il la juſtice pour elle-même ? C'eſt à l'expérience à nous en inſtruire.

CHAPITRE IX.

De la Juſtice conſidérée dans l'homme & les peuples policés.

QUEL amour l'homme a-t-il pour la juſtice ? Pour le ſavoir, qu'on éleve un citoyen au-deſſus de tout eſpoir &

de toute crainte : qu'on le place ſur un trône d'Orient.

Aſſis ſur ce trône, il peut lever d'immenſes taxes ſur ſes peuples. Le doit-il ? Non. Toute taxe a les beſoins de l'Etat pour objet & pour meſure. Tout impôt perçu au-delà de ſes beſoins, eſt un vol, une injuſtice. Point de vérité plus avouée. Cependant, malgré le prétendu amour de l'homme pour l'équité, point de Deſpote Aſiatique qui ne commette cette injuſtice, & ne la commette ſans remords. Que conclure de ce fait ? Que l'amour de l'homme pour la juſtice eſt fondé, ou ſur la crainte des maux compagnons de l'iniquité, ou ſur l'eſpoir des biens compagnons de l'eſtime, de la conſidération, & enfin du pouvoir attaché à la pratique de la juſtice.

La néceſſité où l'on eſt pour former des hommes vertueux, de punir, de récompenſer, d'inſtituer des loix ſages, d'établir une excellente forme de gouvernement, ſont autant de preuves évidentes de cette vérité.

Qu'on applique aux peuples ce que je dis de l'homme. Deux peuples ſont voiſins, ils ſont à certains égards dans une dépendance réciproque : ils ſont en conſéquence forcés de faire entr'eux

des conventions, & de créer un droit des gens. Le reſpectent-ils? Oui, tant qu'ils ſe craignent réciproquement; tant qu'une certaine balance de pouvoir ſubſiſte entr'eux. Cette balance eſt-elle rompue? la nation la plus puiſſante viole ſans pudeur ces conventions. *a*) Elle devient injuſte, parce qu'elle peut l'être impunément.

Le reſpect tant vanté des hommes pour la juſtice, n'eſt jamais en eux qu'un reſpect pour la force.

Cependant point de peuple, qui, dans la guerre, ne réclame la juſtice en ſa faveur. J'en conviens. Mais dans quel moment, dans quelle poſition? Lorſque ce peuple eſt entouré de nations puiſſantes, qui peuvent prendre part à ſes querelles. Quel eſt alors l'objet de ſa réclamation? De montrer dans ſon

a) Dans quel moment les peuples violent-ils le droit des gens? lorſqu'ils le peuvent impunément. Rome foible fut équitable & vertueuſe. Eut-elle conquis la Macédoine? aucune nation ne peut lui réſiſter. Rome devenue plus forte ceſſa d'être juſte. Ses habitants furent dès-lors ſans honneur & ſans foi. Le puiſſant eſt toujours injuſte. La juſtice entre les nations eſt toujours fondée ſur une crainte réciproque; & de-là cet axiôme politique:

Si vis pacem, para bellum.

Veux-tu la paix? ſois prêt à la guerre.

ennemi un voiſin injuſte, ambitieux, redoutable; d'exciter contre lui la jalouſie des autres peuples, de s'en faire des alliés, & de ſe fortifier de leurs forces. L'objet d'une nation dans tant d'appels à la juſtice, c'eſt d'accroître ſa puiſſance, & d'aſſurer ſa ſupériorité ſur une nation rivale. L'amour prétendu des peuples pour la juſtice, n'eſt donc en eux qu'un amour réel du pouvoir.

Pour s'aſſurer de cette vérité, ſuppoſons qu'uniquement occupés de leurs affaires domeſtiques, les voiſins de deux nations rivales ne puiſſent prendre part à leurs querelles, & leur prêter ſecours: qu'arrivera-t-il? C'eſt que, ſans appel à la juſtice, & ſans égard à l'équité, la nation la plus puiſſante portera le fer & le feu chez la nation ennemie. Son droit ſera la force. Malheur, dira-t-elle, au foible & au vaincu!

Lorſqu'à la tête des Gaulois, Brennus attaqua les Cluſiens: " Quelles " offenſes, lui dirent les Ambaſſadeurs " Romains, les Cluſiens vous ont-ils " faites? " Brennus à cette demande ſe prit à rire: " Leur offenſe, répon- " dit-il, c'eſt le refus qu'ils font de " partager leurs terres avec moi. C'eſt " la même que vous ont faite jadis, &

„ ceux d'Albe, & les Fidénates & les
„ Ardéates; que vous faiſoient naguere
„ les Véiens, les Carpenates, une par-
„ tie des Faliſques & des Volſques.
„ Pour vous en venger, vous avez
„ pris les armes, vous avez lavé cette
„ injure dans leur ſang, vous avez
„ aſſervi leurs perſonnes, pillé leurs
„ biens, ruiné leurs villes & leurs cam-
„ pagnes: & en ceci vous ne leur avez
„ fait ni tort, ni injuſtice; vous avez
„ obéi à la plus ancienne des loix, qui
„ donne au fort le bien du foible; loi
„ ſouveraine dans la nature, qui com-
„ mence aux Dieux, & finit aux ani-
„ maux. Etouffez donc, ô Romains!
„ votre pitié pour les Cluſiens. La com-
„ paſſion eſt encore inconnue aux Gau-
„ lois: ne leur en inſpirez pas le ſen-
„ timent, ou craignez qu'ils n'aient
„ auſſi pitié de ceux que vous oppri-
„ mez. „

Peu de chefs de nations ont l'audace & la franchiſe de Brennus. Leurs diſcours ſeront différents: leurs actions ſont les mêmes; & dans le fait, tous ont le même mépris pour la juſtice. *b*)

b) Ariſtote met le brigandage au nombre des différentes eſpeces de chaſſes. Selon, entre les diverſes profeſſions, compte celle de voleur. Il obſerve ſeulement qu'il ne faut voler, ni ſes con-

L'Hiſtoire du Monde n'eſt que le vaſte recueil des preuves multipliées de cette vérité. *c*) Les invaſions des Huns,

citoyens, ni les alliés de la République. Rome fut ſous le premier de ſes Rois un repaire de brigands. Les Germains, dit Céſar, regardent la dévaſtation & le pillage comme le ſeul exercice convenable à la jeuneſſe, le ſeul qui puiſſe l'arracher à la pareſſe, & former des hommes.

c) Il eſt, dit-on, un droit des gens entre les Anglois, les François, les Allemands, les Italiens, &c. Je le crois. La crainte des repréſailles l'établit chez des nations qu'une puiſſance à peu-près égale force à reſpecter. Sont-elles affranchies de cette crainte? ont elles affaire à des peuples ſauvages? dès ce moment, le droit des gens eſt nul & chimérique à leurs yeux.

Eſt-ce aux nations Chrétiennes à parler de droit des gens, de loi naturelle & de vertu? elles qui, ſans outrage de la part des Indiens Orientaux, abordent leurs côtes, dévaſtent leurs villes, & en chaſſent les habitants; elles qui, dans les villages Africains, portent avec les marchandiſes de l'Europe, la diſcorde, la guerre, & en profitent pour faire des eſclaves; elles enfin qui, ſans prétexte & ſans offenſe de la part des Indiens Occidentaux débarquent en Amérique, renverſent les trônes de Montézume & des Incas, égorgent leurs ſujets, s'approprient leurs Etats, & oublient qu'il eſt un droit de *primo occupanti*?

L'Egliſe ſe vante de faire reſtituer les larcins & les dépôts volés: mais a-t-elle fait reſtituer les empires du Mexique & du Pérou à leurs vrais propriétaires? De concert avec les Princes, n'a-t-elle pas, au contraire, pillé le nouveau monde? ne s'eſt-elle pas enrichie de ſes dépouilles, & n'a-t-elle pas enfin, par ſa conduite, jeté du mépris

des Goths, des Vandales, des Suevès, des Romains, les conquêtes & des Eſpagnols & des Portugais dans l'une & l'autre Inde; enfin, nos Croiſades, tout prouve, que, dans leurs entrepriſes, c'eſt leur force & non la juſtice que les nations conſultent. Tel eſt le tableau que nous préſente l'Hiſtoire. Or, le même principe qui meut les nations, doit, & néceſſairement & pareillement mouvoir les individus qui les compoſent. Que la conduite des nations nous éclaire donc ſur la nôtre.

ſur les préceptes de cette loi naturelle, qu'elle dit gravée par Dieu dans tous les cœurs?

Eſt-il d'ailleurs une morale plus abſurde & plus petite que celle de l'Egliſe? Qu'un Prince prenne une maîtreſſe, qu'il ſatisfaſſe un goût auſſi indifférent au bien public; ſi ce goût ou cette maîtreſſe eſt défavorable aux projets de l'Egliſe, le Prêtre s'éleve & crie à l'impiété. Mais que ce même Prince porte la dévaſtation & la guerre chez un peuple qui ne l'a pas offenſé; qu'il faſſe périr 400, 000 hommes dans cette expédition; qu'il ſurcharge ſes ſujets d'impôts; le Prêtre garde le ſilence. Belle morale que celle du Clergé Catholique!

CHAPITRE X.

Le particulier, comme les nations, n'eſtime, dans la Juſtice, que la conſidération, & le pouvoir qu'elle lui procure.

UN homme eſt-il, par rapport à ſes concitoyens, à peu près dans l'état d'indépendance d'un peuple à l'égard d'un autre? cet homme n'aime dans la juſtice *a*) que le pouvoir & le bonheur qu'elle lui procure. A quelle autre

a) On aime, dit-on, la juſtice. Mais les Magiſtrats en ſont les organes; & chargés par état de l'adminiſtrer: ils doivent ſur-tout protéger l'innocence. La protegent-ils réellement? Une affaire criminelle eſt en Eſpagne & en Angleterre inſtruite de deux manieres différentes. Celle où l'on donne un Avocat à l'accuſé, où l'on fait publiquement ſon procès, eſt ſans contredit celle où l'innocence eſt le plus à l'abri de la corruption & de la partialité des Juges. C'eſt la meilleure. Pourquoi n'eſt-elle pas adoptée? Pourquoi les Magiſtrats n'en ſollicitent-ils pas l'admiſſion? C'eſt qu'ils imaginent que plus leurs ſentences ſeront arbitraires, plus ils inſpireront de crainte, & plus ils acquerront de pouvoir ſur le peuple. L'amour tant vanté de l'équité, n'eſt donc ni naturel, ni commun aux hommes. Or, comment ſe dire ami de l'humanité, lorſqu'on ne l'eſt pas de même de la juſtice?

cauſe en effet, ſinon à cet extrême amour pour le pouvoir, attribuer notre admiration pour le Conquérant? *b*) Le Conquérant, dit le Corſaire Démétrius à Alexandre, eſt un homme, qui, à la tête de cent mille autres, vole à la fois cent mille bourſes, égorge cent mille citoyens, fait en grand le mal que le brigand fait en petit, & qui, plus injuſte que ce dernier, eſt plus nuiſible à la ſociété. Le voleur eſt l'effroi du particulier. Le Conquérant eſt, comme le Deſpote, le fléau d'une nation. Qui détermine notre reſpect pour les Alexan-

b) L'idée de bonheur étroitement liée dans notre mémoire à l'idée de puiſſance, en peut être difficilement ſéparée. On reſpecte juſqu'à l'apparence du pouvoir. C'eſt à ce ſentiment qu'on doit peut-être une certaine admiration pour le ſuicide. On ſuppoſe une grande puiſſance à qui méprife aſſez la vie pour ſe donner la mort. A quelle autre cauſe, ſinon à l'amour du pouvoir, doit-on attribuer l'exceſſive haine des femmes ſages pour les hommes d'un certain goût? Les Alexandres, les Socrates, les Solons, les Catinats étoient des Héros des amis fidelles, des citoyens honnêtes; on peut donc, avec ce certain goût ſervir utilement & ſa famille & ſa patrie. D'où vient l'horreur des femmes pour les hommes qui en ſont ſoupçonnés? C'eſt qu'elles ont ſur eux peu de puiſſance. Or, ce défaut de pouvoir leur eſt inſupportable. Ce ſont autant d'eſclaves de moins dans leur empire. Ils ſont donc coupables d'un crime que la mort ſeule peut expier.

dres, les Cortès, & notre mépris pour les Cartouches, les Raffiats? La puiſſance des uns, & l'impuiſſance des autres. Dans le brigand, ce n'eſt pas proprement le crime, mais la foibleſſe qu'on mépriſe. c) Le Conquérant ſe préſente comme fort : on veut être fort; on ne peut mépriſer ce qu'on voudroit être.

L'amour de l'homme pour le pouvoir eſt tel, qu'en tous les cas l'exercice lui en eſt agréable, parce qu'il lui en rappelle l'exiſtence. Tout homme deſire une grande puiſſance, & tout homme ſait qu'il eſt preſqu'impoſſible d'être à la fois toujours juſte & puiſſant. On fait ſans doute de ſon pouvoir un uſage meilleur ou moins bon, ſelon l'éducation différente qu'on a reçue: mais enfin, quelqu'heureuſe qu'elle ait été, il n'eſt point de Grand qui ne commette encore des injuſtices. L'abus du pouvoir eſt lié au pouvoir, comme

c) C'eſt la force qui rend un Monarque reſpectable à un Monarque. Philippe ſecond travaille à ſon bureau; il ſe ſent un beſoin; il appelle, perſonne ne vient. Son bouffon ſe met à rire. De quoi ris-tu, dit le Roi? Du reſpect, de l'eſtime & de la crainte que vous inſpirez à l'Europe, & du mépris qu'elle auroit pour vous, ſi vous ceſſiez d'être fort, & que vos autres ſujets ne vous ſerviſſent pas mieux que vos domeſtiques.

l'effet l'eſt à la cauſe. Corneille l'a dit :

Qui peut tout ce qu'il veut, veut plus que ce qu'il doit. d)

d) L'enthouſiaſme de l'équité ſe fait rarement ſentir aux Princes. Peu d'entr'eux ſont animés du noble amour de l'humanité. Dans l'Antiquité, le ſeul Gélon en fournit un exemple. Il a horreur des ſacrifices humains ; il porte la guerre en Afrique, & contraint les Carthaginois vaincus d'abolir ces déteſtables ſacrifices. Catherine arme pareillement pour forcer les Polonois à la tolérance. De toutes les guerres, ces deux ſont peut-être les ſeules réellement entrepriſes pour le bonheur des nations. Gélon & Catherine II partageront donc à cet égard l'eſtime de la poſtérité. Veut-on apprécier le mérite des Souverains ? Qu'on ne les juge point ſur de petits maux produits par quelques tracaſſeries domeſtiques, mais ſur les grands biens qu'ils ont, ou faits, ou voulu faire à l'humanité. Le deſir du bien eſt rare en eux. Le ſeul moment où communément le bien public s'opere, eſt celui où l'intérêt du puiſſant ſe trouve conforme à l'intérêt général. Quel inſtant les Rois de France prirent-ils pour rendre la liberté aux ſujets, & pour affoiblir le pouvoir féodal ? Celui où les orgueilleux vaſſaux de la Couronne marchoient égaux aux Souverains. Alors l'ambition des Monarques ordonna l'affranchiſſement des peuples.

Que les Princes d'Orient ne vantent point leur amour pour l'équité. Qui veut abrutir des ſujets, ne les aime point. C'eſt folie de croire que les peuples en ſeront plus dociles & plus faciles à gouverner. Plus une nation eſt éclairée, plus elle ſe prête aux juſtes demandes d'un gouvernement équitable. Qui veut aveugler les citoyens, veut être impunément injuſte. Tels ſont

Ce vers eſt un axiome moral confirmé par l'expérience; & cependant perſonne ne refuſe une grande place, dans la crainte de s'expoſer à la tentation prochaine d'une injuſtice. L'amour de l'équité eſt donc toujours en nous ſubordonné à l'amour du pouvoir. L'homme uniquement occupé de lui-même, ne cherche que ſon bonheur. S'il reſpecte l'équité, c'eſt le beſoin qui l'y néceſſite. *e*)

en général les hommes: & cependant la plupart d'entr'eux oſent ſe dire amis de la juſtice. O ignorance de ſoi-même! ô hypocriſie!

e) Eſt-il, comme on le dit, des hommes qui ſacrifient leur intérêt le plus cher à celui de la juſtice? Non: mais il en eſt qui n'ont rien de plus cher que la juſtice. Ce ſentiment généreux eſt en eux l'effet d'une excellente éducation. Quel moyen de le graver dans toutes les ames? En leur préſentant d'une part l'homme injuſte comme avili, mépriſé, & par conſéquent comme foible; & de l'autre, l'homme juſte, comme eſtimé, honoré, & par conſéquent comme fort.

Les idées de juſtice ſe ſont-elles par ce moyen liées dans la mémoire aux idées de pouvoir & de bonheur? elles ſe confondent, & n'en forment plus qu'une. Prend-on l'habitude de ſe les rappeller enſemble? bientôt il n'eſt plus poſſible de les ſéparer. Cette habitude une fois contractée, on met de l'orgueil à ſe montrer toujours juſte & vertueux; & rien alors qu'on ne ſacrifie à ce noble orgueil.

S'éleve-t-il un différend entre deux hommes à peu près égaux en force & en puiſſance; tous deux contenus par une crainte réciproque, ont recours à la juſtice: chacun en réclame la déciſion. Pourquoi? Pour intéreſſer le public en ſa faveur, & par ce moyen acquérir une certaine ſupériorité ſur ſon adverſaire.

Mais que l'un de ces deux hommes, manifeſtement plus puiſſant que l'autre, puiſſe impunément l'outrager; alors, ſourd au cri de la juſtice, il ne diſcute plus, il commande. Ce n'eſt ni l'équité, ni même l'apparence de l'équité, qui juge entre le foible & le puiſſant; mais la force, le crime & la tyrannie. C'eſt

Voilà comme l'amour du pouvoir & de la conſidération engendre l'amour de la juſtice. Ce dernier amour, il eſt vrai, eſt étranger à l'homme: celui du pouvoir au contraire lui eſt naturel: il eſt commun à tous, au vertueux comme au fripon, au ſauvage comme à l'homme policé. L'amour du pouvoir eſt l'effet immédiat de la ſenſibilité phyſique; & le deſir de la juſtice, l'effet de l'inſtruction. En conſéquence, c'eſt de la ſageſſe des loix que dépend la vertu des peuples. Que d'hommes vertueux chez un peuple où l'on reſpecte la juſtice, ſeroient injuſtes chez une nation féroce, où l'équité ſeroit traitée de foibleſſe & de lâcheté! On n'aime donc point l'équité pour l'équité même. C'eſt une queſtion de tout temps décidée par la conduite & les mœurs de tous les peuples & de tous les deſpotes.

à ce titre que le Divan donne le nom de ſéditieuſes, aux remontrances du foible qu'il opprime.

Pour faire encore plus fortement ſentir tout l'amour des hommes pour le pouvoir, je n'ajoute qu'une preuve aux précédentes; c'eſt la plus forte.

CHAPITRE XI.

L'amour du pouvoir, dans toute eſpece de gouvernement, eſt le ſeul moteur des hommes.

DANS chaque forme de Gouvernement, dit M. de Monteſquieu, il eſt un différent principe d'action. " La „ crainte dans les Etats deſpotiques, „ l'honneur dans les Monarchiques, „ la vertu dans les Républicains, ſont „ ces divers principes moteurs. "

Mais ſur quelle preuve M. de Monteſquieu *a*) fonde-t-il cette aſſertion?

a) La crainte, dit M. de Monteſquieu, eſt le principe moteur des empires deſpotiques. Il ſe trompe. La crainte n'augmente point, elle affoiblit, au contraire, le reſſort des ames. Je n'admets pour principe d'activité d'une nation, que les objets conſtants du deſir de preſque tous les citoyens. Or dans les Etats deſpotiques, il n'en

Eſt-il bien vrai que la crainte, l'honneur, & l'amour de la vertu ſoient

eſt que deux; l'un le deſir de l'argent, l'autre la faveur du Prince.

Dans les deux autres formes de gouvernement, il eſt, ſelon le même écrivain, deux autres principes de mouvement, d'une nature, dit-il, très-différente; l'un eſt l'honneur: il s'applique aux Etats monarchiques; l'autre eſt la vertu: il n'eſt applicable qu'aux Républiques.

Les mots *honneur* & *vertu*, ne ſont pas, il eſt vrai, parfaitement ſynonymes. Cependant ſi celui *d'honneur* rappelle toujours à l'eſprit l'idée de quelque vertu, ces mots ne different donc entr'eux que dans l'étendue de leur ſignification. L'honneur & la vertu ſont donc des principes de même nature.

Si M. de Monteſquieu ne ſe fût pas propoſé de donner à chaque forme de gouvernement un principe différent d'action, il eût reconnu le même dans tous. Ce principe eſt l'amour du pouvoir, par conſéquent l'intérêt perſonnel diverſement modifié ſelon les différentes conſtitutions des Etats & leurs diverſes législations. Si la vertu, comme il le dit, eſt le principe d'activité des Etats républicains, ce n'eſt du moins que dans des Républiques pauvres & guerrieres. L'amour de l'or & du gain eſt celui des Républiques commerçantes.

Il paroît donc qu'en tous les Gouvernements, l'homme obéit à ſon intérêt; mais que ſon intérêt n'eſt pas le même dans tous. Plus on examine à cet égard les mœurs des peuples, plus on s'aſſure que c'eſt à leur législation qu'ils doivent leurs vices & leurs vertus. Les principes de M. Monteſquieu ſur cette queſtion me paroiſſent plus brillants que ſolides.

réellement les forces motrices & différentes des divers Gouvernements? Ne pourroit-on pas, au contraire, assurer qu'une cause unique, mais variée dans ses applications, est également le principe d'activité de tous les empires, & que si M. de Montesquieu, moins frappé du brillant de sa division, eût plus scrupuleusement discuté cette question, il fût parvenu à des idées plus profondes, plus claires & plus générales. Il eût apperçu dans l'amour du pouvoir, le principe moteur de tous les citoyens: il eût reconnu dans les divers moyens d'acquérir le pouvoir, le principe auquel on doit en tous les siecles & dans tous les pays rapporter la conduite différente des hommes. En effet, dans toute nation le pouvoir est, ou, comme à Maroc & en Turquie, concentré dans un seul homme; ou, comme à Venise & en Pologne, réparti entre plusieurs; ou, comme à Sparte, à Rome & en Angleterre, partagé dans le corps entier de la nation. Conséquemment à ces diverses répartitions de l'autorité, on sent que tous les citoyens peuvent contracter des habitudes & des mœurs différentes, & cependant se proposer tous le même objet, c'est-à-dire, celui de plaire à la Puissance suprême, de se la rendre favorable, & d'obtenir

par ce moyen quelque portion ou émanation de ſon autorité.

Du Gouvernement d'un ſeul.

Le Gouvernement eſt-il purement arbitraire? La ſuprême Puiſſance réſide dans les ſeules mains du Sultan. Ce Sultan, communément mal élevé, accorde-t-il ſa protection à certains vices, eſt-il ſans humanité, ſans amour de la gloire, ſacrifie-t-il à ſes caprices le bonheur de ſes ſujets? les Courtiſans, uniquement jaloux de ſa faveur, modelent leur conduite ſur la ſienne: ils affectent d'autant plus de mépris pour les vertus patriotiques, que le Deſpote marque pour elles plus d'indifférence. Dans ce pays, on ne voit ni Timoléons, ni Léonidas, ni Régulus, &c. De tels citoyens ne peuvent éclore qu'au degré de conſidération & de reſpect qu'on avoit pour eux à Rome & dans la Grece, où l'homme vertueux, aſſuré de l'eſtime nationale, ne voyoit rien au-deſſus de lui.

Dans un état deſpotique, quel reſpect auroit-on pour un homme honnête? Le Sultan, unique diſpenſateur des récompenſes & des punitions, concentre en lui toute la conſidération. L'on n'y brille que de ſon éclat réfléchi, & le plus

plus vil favori y marche égal au Héros. Dans tout Gouvernement de cette eſpece, il faut que l'émulation s'éteigne. L'intérêt du Deſpote, ſouvent contraire à l'intérêt public, y doit obſcurcir toute idée de vertu; & l'amour du pouvoir, ce principe moteur du citoyen, n'y peut former des hommes juſtes & vertueux.

Du Gouvernement de pluſieurs.

Dans ces Gouvernements, la ſuprême puiſſance eſt entre les mains d'un certain nombre de Grands. Le corps des Nobles eſt le Deſpote. *b*) L'objet de ces nobles eſt de retenir le peuple dans une pauvreté & un aſſerviſſement honteux & inhumain. Or, pour leur plaire, pour en être protégé, & mériter leur faveur, que faire? Entrer dans leurs vues, favoriſer leur tyrannie,

b) Dans le Gouvernement féodal, quels ſont les tyrans du peuple? Les Seigneurs. Les tyrans, dira-t-on, y ſont donc plus multipliés que dans les Gouvernements deſpotiques? J'en doute. Le Sultan a ſous lui des Viſirs, des Bachas, des Beys, des Receveurs d'impôts, des Directeurs de Douanes ou de Domaines, enfin une infinité de Commis ou de ſous-Deſpotes, encore plus indifférents que les propriétaires au bonheur des vaſſaux.

ſacrifier perpétuellement le bonheur du plus grand nombre à l'orgueil du plus petit. Dans une pareille nation, il eſt encore impoſſible que l'amour du pouvoir produiſe des hommes juſtes & de bons citoyens.

Du Gouvernement de tous.

Le pouvoir ſuprême eſt-il, dans un Etat, également réparti entre tous les ordres de citoyens? la nation eſt le deſpote. Que deſire-t-elle? Le bien du plus grand nombre. Par quels moyens obtient-on ſa faveur? Par les ſervices qu'on lui rend. Alors toute action conforme à l'intérêt du grand nombre, eſt juſte & vertueuſe: alors l'amour du pouvoir, principe moteur des citoyens, doit les néceſſiter à l'amour de la juſtice & des talents.

Quel eſt le produit de cet amour? La félicité publique.

La puiſſance ſuprême, partagée dans toutes les claſſes des citoyens, eſt l'ame, qui, répandue également dans tous les membres d'un état, le vivifie, le rend ſain & robuſte.

Qu'on ne s'étonne donc point ſi cette forme de Gouvernement a toujours été citée comme la meilleure. Les

citoyens libres & heureux n'y obéiſſent qu'à la législation qu'eux-mêmes ſe ſont donnée; ils ne voient au-deſſus d'eux que la juſtice & la loi: ils vivent en paix, parce qu'au moral, comme au phyſique, c'eſt l'équilibre des forces qui produit le repos. L'ambition d'un homme l'a-t-elle rompu? n'exiſte-t-il plus de dépendance entre les diverſes claſſes de citoyens? eſt-il, ou, comme en Perſe, un homme, ou, comme en Pologne, un corps de Grands, dont l'intérêt s'iſole de celui de leur nation? L'on n'y rencontre que des oppreſſeurs & des opprimés; & les citoyens ſe partagent en deux claſſes; l'une d'eſclaves, & l'autre de tyrans.

Si M. de Monteſquieu eût médité profondément ces faits, il eût ſenti qu'en tous les pays, les hommes ſont unis par l'amour du pouvoir; mais que ce pouvoir s'obtient par des moyens divers, ſelon que la puiſſance ſuprême, ou ſe réunit, comme en Orient, dans les mains d'un ſeul, ou ſe diviſe, comme en Pologne, dans le corps des Grands, ou ſe partage, comme à Rome & à Sparte, dans les divers ordres de l'Etat; que c'eſt à la maniere différente dont le pouvoir s'acquiert, que les hommes doivent leurs vices ou leurs

vertus, & qu'ils n'aiment point la juſtice pour la juſtice même.

Une des plus fortes preuves de cette vérité, eſt la baſſeſſe avec laquelle les Rois eux-mêmes honorerent l'injuſtice dans la perſonne de Cromwel. Ce Cromwel, inſtrument aveugle & criminel de la liberté future de ſon pays, n'étoit qu'un brigand injuſte & redoutable. Cependant, à peine eſt-il nommé Protecteur, que tous les Princes Chrétiens courtiſent ſon amitié, tous s'efforcent, par leurs députations & leurs Ambaſſadeurs, de légitimer, autant qu'il eſt en eux, les crimes de l'uſurpateur. Perſonne alors ne s'indigna de la baſſeſſe avec laquelle on recherchoit cette alliance. L'injuſtice n'eſt donc jamais mépriſée que dans le foible. Or, ſi le principe moteur des Monarques & des nations entieres, l'eſt des individus qui les compoſent, on peut donc aſſurer, qu'uniquement occupé d'accroître ſa conſidération, l'homme n'aime dans la juſtice que la puiſſance & la félicité qu'elle lui procure.

C'eſt à ce même motif qu'il doit ſon amour pour la vertu.

CHAPITRE XII.

De la Vertu.

LE mot *vertu*, également applicable à la *prudence*, au *courage*, *a*) à la charité, n'a donc qu'une ſignification incertaine & vague. Cependant il rappelle toujours à l'eſprit l'idée confuſe de quelque qualité utile à la ſociété.

Lorſque les qualités de cette eſpece ſont communes au plus grand nombre des citoyens, une nation eſt heureuſe au-dedans, redoutable au-dehors, & recommandable à la poſtérité. La vertu, toujours utile aux hommes, par conſéquent toujours reſpectée, doit, au moins en certains pays, réfléchir pouvoir & conſidération ſur le vertueux. Or, c'eſt cet amour de la conſidération, qu'il prend en lui pour l'amour de la vertu. Chacun prétend l'aimer pour elle-même. Cette phraſe eſt dans la bouche de tous, & dans le cœur

a) *Virtus*, dit Cicéron, eſt un dérivé du mot *vis*. Sa ſignification naturelle eſt *fortitudo*. Auſſi a-t-il en grec la même racine. Force & courage ſont les premieres idées que les hommes purent ſe former de la vertu.

d'aucun. Quel motif détermine l'auſtere Anachorete à jeûner, prendre le cilice & la diſcipline? L'eſpoir du bonheur éternel: il craint l'enfer, & deſire le paradis.

Plaiſir & douleur, ces principes productifs des vertus monacales, ſont auſſi les principes des vertus patriotiques. L'eſpoir des récompenſes les fait éclore. Quelqu'amour déſintéreſſé qu'on affecte pour elles, *ſans intérêt d'aimer la vertu, point de vertu.* Pour connoître l'homme à cet égard, il faut l'étudier, non dans ſes diſcours, mais dans ſes actions. Quand je parle, je mets un maſque: quand j'agis, je ſuis forcé de l'ôter. Ce n'eſt plus alors ſur ce que je dis, c'eſt ſur ce que je fais, que l'on me juge: & l'on me juge bien.

Qui plus que le Clergé prêcha l'amour de l'humilité & de la pauvreté? Et qui mieux que l'hiſtoire même du Clergé, prouve la fauſſeté de cet amour?

En Baviere, l'Electeur, dit-on, a, pour l'entretien de ſes troupes, de ſes juſtices & de ſa cour, moins de revenu que le Clergé pour l'entretien de ſes Prêtres. Cependant en Baviere, comme par-tout ailleurs, le Clergé prêche la vertu de pauvreté. C'eſt donc la pauvreté d'autrui qu'il prêche.

Pour ſavoir le cas réel qu'on fait de la vertu, ſuppoſons-la reléguée près d'un Prince dont elle ne puiſſe attendre ni grace, ni faveur. Quel reſpect à ſa cour aura-t-on pour la vertu? Aucun. On n'y peut eſtimer que la baſſeſſe, l'intrigue, & la cruauté, déguiſées ſous les noms de décence, de ſageſſe & de fermeté. Un Viſir y donne-t-il audience? Les Grands, proſternés à ſes pieds, daigneront à peine jetter un regard ſur le mérite. Mais, dira-t-on, l'hommage de ces Courtiſans eſt forcé; c'eſt un effet de leur crainte: ſoit. L'on rend donc plus à la crainte qu'à la vertu. Ces Courtiſans, ajoutera-t-on, mépriſent l'idole qu'ils encenſent. Il n'en eſt rien. On hait le puiſſant, on ne le mépriſe point. Ce n'eſt pas la colere du géant, c'eſt celle du pigmée qu'on dédaigne: ſon impuiſſance le rend ridicule. Quelque choſe qu'on diſe, l'on ne mépriſe point réellement ce qu'on n'oſe mépriſer en face. Le mépris ſecret prouve foibleſſe, & celui dont on ſe targue en pareil cas n'eſt que la vanterie d'une haine impuiſſante. *b*) L'homme en place eſt le

b) En Angleterre, ſi la mal-honnêteté eſt dans un Grand mépriſée des petits, c'eſt que ces petits, protégés par la loi, n'ont rien à en re-

géant moral : il eſt toujours honoré. L'hommage rendu à la vertu, eſt paſſager ; celui qu'on rend à la force, eſt éternel. Dans les forêts, c'eſt le lion & non le cerf qu'on reſpecte. La force eſt tout ſur la terre. La vertu ſans crédit s'y éteint. Si dans les ſiecles d'oppreſſion elle a quelquefois jeté le plus grand éclat, ſi lorſque Thebes & Rome gémiſſoient ſous la tyrannie, l'intrépide Pelopidas, le vertueux Brutus, naiſſent & s'arment, c'eſt que le ſceptre étoit encore incertain dans les mains du tyran ; c'eſt que la vertu pouvoit encore ouvrir un chemin à la grandeur & à la puiſſance. N'y fraye-t-elle plus de route ? le tyran s'eſt-il, à la faveur du luxe & de la molleſſe, affermi ſur le trône ? a-t-il plié le peuple à la ſervitude ? il ne naît plus alors de ces vertus ſublimes, qui, par le bienfait de l'exemple, pourroient être encore ſi utiles à l'univers. Le germe de l'héroïſme eſt étouffé.

En Orient, une vertu mâle ſeroit folie aux yeux même de ceux qui s'y piquent encore d'honnêteté. Quiconque y plai-

douter. Dans tout autre pays, ſi le vice du Grand eſt au contraire reſpecté, c'eſt qu'en lui le vice eſt armé de puiſſance, & qu'on peut abhorrer, mais non mépriſer la puiſſance.

deroit la cauſe du peuple, y paſſeroit pour ſéditieux.

Thamas-Kouli-Kan entre dans l'Inde avec ſon armée; la ravage, & la déſolation le ſuit. Un Indien courageux l'arrête: " O Thamas! lui dit-il, es-tu „ Dieu? agis donc en Dieu: es-tu Pro„ phete? conduis-nous dans la voie du „ ſalut: es-tu Roi? ceſſe d'être barbare; „ que par toi le peuple ſoit protégé, & „ non détruit. Je ne ſuis point, lui ré„ pond Thamas, un Dieu, pour agir „ en Dieu; un Prophete, pour mon„ trer la voie du ſalut; un Roi, pour „ rendre des peuples heureux. Je ſuis „ un homme envoyé dans la colere du „ ciel, pour viſiter les nations. *c*) „ Le diſcours de l'Indien fut traité de ſéditieux, *d*) & la réponſe de Thamas applaudie de l'armée.

S'il eſt au théâtre un caractere généralement admiré, c'eſt celui de Léontine. Cependant quelle eſtime, à la cour d'un Phocas, auroit-on pour un pareil caractere? Sa magnanimité effrayeroit les favoris; & le peuple, à la longue toujours l'écho des grands, en condamneroit la noble audace.

c) Attila, comme Thamas, ſe glorifioit d'être le fléau de l'Éternel.

d) Séditieux & rebelle ſont les noms injurieux que l'oppreſſeur puiſſant donne au foible opprimé.

Vingt-quatre heures de séjour dans une cour d'Orient prouvent ce que j'avance. La fortune & le crédit y sont seuls respectés. Comment y aimer la vertu? Comment la connoître? Pour s'en former des idées nettes, *e*) il faut habiter un pays où l'utilité publique soit l'unique mesure du mérite des actions humaines. Ce pays est encore inconnu des Géographes. Mais les Européens, dira-t-on, sont du moins à cet égard très-différents des Asiatiques: s'ils ne sont pas libres, du moins ne sont-ils pas encore entiérement dégradés par l'esclavage. Ils peuvent donc encore aimer & connoître la vertu.

CHAPITRE XIII.

De la maniere dont la plupart des Européens considerent la vertu.

LA plupart des peuples de l'Europe honorent la vertu dans la spéculation: c'est un effet de leur éducation. Ils la mé-

e) Dans tout empire où les volontés momentanées du Prince sont loix, toutes les loix sont contradictoires, & l'on n'apperçoit des principes moraux, ni dans ceux qui gouvernent, ni dans ceux qui sont gouvernés.

priſent dans la pratique : c'eſt un effet de la forme de leurs gouvernements.

Si l'Européen admire dans l'Hiſtoire, applaudit au théâtre, des actions généreuſes, auxquelles l'Aſiatique ſeroit ſouvent inſenſible, c'eſt, comme je viens de le dire, l'effet de ſon inſtruction.

L'étude de l'Hiſtoire grecque & romaine en fait partie. A cette lecture, quelle ame encore ſans intérêt & ſans préjugés ne ſe ſent pas affectée des mêmes ſentimens patriotiques qui jadis animoient les anciens héros ! L'adoleſcence ne refuſe point ſon eſtime à des vertus, qui, conſacrées par le reſpect univerſel, ont été célébrées dans tous les ſiecles par les Écrivains les plus illuſtres.

Faute de la même inſtruction, l'Aſiatique n'éprouve pas les mêmes ſentiments, & ne conçoit pas la même vénération pour les vertus mâles des grands hommes. Si l'Européen les admire ſans les imiter, c'eſt qu'en preſqu'aucun gouvernement ces vertus ne conduiſent point aux grandes places, & qu'on n'eſtime réellement que le pouvoir.

Qu'on me préſente dans l'Hiſtoire ou ſur le théâtre un grand homme Grec, Romain, Breton, ou Scandinave ; je l'admirerai. Les principes de vertu reçus dans mon enfance, m'y forceront : je me livrerai d'autant plus volontiers à ce

ſentiment, que je ne me comparerai point à ce héros. Que ſa vertu ſoit forte & la mienne foible, je m'en déguiſerai la foibleſſe; je rejetterai ſur la différence des lieux, des temps & des circonſtances, celle que je remarque entre lui & moi. Mais ſi ce grand homme eſt mon concitoyen, pourquoi ne l'imitai-je point dans ſa conduite? Sa préſence doit humilier mon orgueil. Puis-je m'en venger? Je me venge: je blâme en lui ce que je reſpecte dans les anciens. J'inſulte à ſes actions généreuſes: je le punis de ſon mérite, & je mépriſe du moins hautement en lui ſon impuiſſance.

Ma raiſon, qui juge la vertu des morts, me contraint d'eſtimer dans la ſpéculation les Héros qui ſe ſont rendus utiles à leur patrie. Le tableau de l'héroïſme ancien produit un reſpect involontaire dans toute ame qui n'eſt point encore entiérement dégradée. Mais dans mon concitoyen, cet héroïſme m'eſt odieux. J'éprouve en ſa préſence deux ſentiments contradictoires; l'un d'eſtime, l'autre d'envie. Soumis à ces deux impulſions différentes, je hais le Héros vivant; je dreſſe un trophée ſur ſa tombe, & ſatisfais ainſi mon orgueil & ma raiſon. Lorſque la vertu eſt ſans crédit, ſon impuiſſance me met en droit de

la mépriſer, & j'en profite. La foibleſſe attire l'inſulte *a*) & le dédain.

Pour être honoré de ſon vivant, il faut être fort. *b*) Auſſi le pouvoir eſt-il l'unique objet du deſir des hommes. Qu'ils aient à choiſir entre les forces d'Encelade & les vertus d'Ariſtide; c'eſt au don de la force qu'ils donneront la préférence. De l'aveu de tous les Critiques, le caractere d'Enée eſt plus juſte & plus vertueux que celui d'Achille. Pourquoi donc celui du dernier excite-t-il plus d'admiration? C'eſt qu'Achille eſt fort; c'eſt qu'on deſire encore plus d'être puiſſant que juſte, & qu'on admire toujours ce qu'on voudroit être.

Sous le nom de vertu, c'eſt toujours le pouvoir & la conſidération que l'on

a) Le mépris eſt le partage de la foibleſſe. Cette vérité eſt peut-être la ſeule qui ne ſoit ignorée d'aucun Prince. Un Souverain perd-il une province, une ville? il eſt mépriſable à ſes propres yeux. Enleve-t-il injuſtement cette ville ou cette province à ſon voiſin? il s'en croit plus eſtimable: il a toujours vu l'injuſtice honorée dans le puiſſant, & l'univers ſe taire devant la force.

b) Le fort & le méchant, dit un poëte Anglois, ne redoute qu'un plus fort & plus méchant que lui. Mais le juſte & le vertueux doit redouter tous les hommes: il a tous ſes concitoyens pour perſécuteurs: juſqu'à ſes amis, tout l'attaque. Sa vertu les affranchit de la crainte de ſa vengeance: ſon humanité équivaut en lui à foibleſſe; & dans un Gouvernement vicieux, le bon & le foible ſont nés victimes du méchant & du fort.

recherche. Pourquoi exiger au théâtre, que la vertu y triomphe toujours du vice? Qui fut l'inventeur de cette regle? Le ſentiment intérieur & confus, qu'on n'aime dans la vertu que la conſidération qu'elle procure. Les hommes ne ſont vraiment jaloux que de commander, & c'eſt cet amour de la puiſſance, qui fournit au Légiſlateur le moyen de les rendre & plus fortunés & plus vertueux.

CHAPITRE XIV.

L'amour du pouvoir eſt dans l'homme la diſpoſition la plus favorable à la vertu.

SI la vertu étoit en nous l'effet, ou d'une organiſation particuliere, ou d'une grace de la divinité, il n'y auroit d'honnêtes que les hommes organiſés par la nature, ou prédeſtinés par le ciel pour être vertueux. Les loix bonnes au mauvaiſes, la forme plus ou moins parfaite des gouvernements, n'auroient que peu d'influence ſur les vertus des peuples. Les Souverains ſeroient dans l'impuiſſance de former de bons citoyens; & l'emploi ſublime de Légiſlateur, ſeroit, pour ainſi dire, ſans fonctions. Qu'on

regarde au contraire la vertu comme l'effet d'un desir commun à tous; (tel est le desir de commander) le Législateur pouvant toujours attacher estime, richesse, enfin, puissance, sous quelque dénomination que ce soit, à la pratique des vertus, il peut toujours y nécessiter les hommes. Dans une excellente législation, les seuls vicieux seroient les foux. C'est donc toujours à l'absurdité plus ou moins grande des loix, qu'il faut, en tout pays, attribuer la plus ou moins grande stupidité ou méchanceté des citoyens.

Le ciel, en inspirant à tous l'amour du pouvoir, leur a fait le don le plus précieux. Qu'importe que tous les hommes naissent vertueux, si tous naissent susceptibles d'une passion qui peut les rendre tels?

Cette vérité clairement exposée, c'est au Législateur, c'est aux Magistrats à découvrir ensuite, dans l'amour universel des hommes pour la puissance, les moyens d'assurer la vertu des citoyens & le bonheur des peuples.

Quant à moi, j'ai rempli ma tâche, si j'ai prouvé que l'homme rapporte & rapportera toujours ses desirs, ses idées & ses actions, à sa félicité; que l'amour de la vertu est en lui toujours fondé sur le desir du bonheur; qu'il n'aime dans

la vertu que la richeſſe & la conſidération qu'elle lui procure, & qu'enfin, juſqu'au deſir de la gloire, tout n'eſt dans l'homme qu'un amour déguiſé du pouvoir. C'eſt dans ce dernier amour que ſe cache encore le principe de l'intolérance. Il en eſt de deux eſpeces: l'une civile, l'autre religieuſe.

CHAPITRE XV.

De l'Intolérance civile.

L'HOMME naît entouré de peines & de plaiſirs. S'il deſire l'épée du pouvoir, c'eſt pour écarter les unes, & conquérir les autres. Altéré de puiſſance, ſa ſoif à cet égard eſt inſatiable. Non content de commander à ſa nation, il veut encore commander à ſes opinions. Il n'eſt pas moins jaloux de s'emparer de la raiſon de ſes concitoyens, que le conquérant d'envahir les tréſors & les provinces de ſes voiſins.

Il ne ſe croit vraiment maître que de ceux dont il s'aſſervit les eſprits. Il emploie à cet effet la force: elle ſoumet à la longue la raiſon. Les hommes finiſſent par croire les opinions qu'on les

force de publier. Ce que ne peut le raiſonnement, la violence l'exécute.

L'intolérance dans les Monarques eſt toujours l'effet de leur amour pour le pouvoir. Ne pas penſer comme eux, c'eſt mettre une borne à leur autorité: c'eſt annoncer un pouvoir égal au leur. Ils s'en irritent.

Quel eſt en certains pays le crime le plus ſévérement puni? La contradiction. Quel forfait fit en France inventer le ſupplice oriental de la cage de fer? Quel infortuné y renferma-t-on? Fut-ce le militaire lâche & ſans génie, qui dirigea mal un ſiege, défendit mal une place, & qui, par ineptie, jalouſie ou trahiſon, laiſſa ravager les provinces qu'il pouvoit couvrir? Fut-ce le Miniſtre qui ſur-chargea le peuple d'impôts, *a*) & dont les édits furent deſtructifs du bonheur public? Non: le malheureux condamné à ce ſupplice, fut un Gazetier d'Hollande, qui, critiquant peut-être trop amérement les projets de quel-

a) Un Mylord débarque en Italie, parcourt les campagnes de Rome, & s'embarque bruſquement pour l'Angleterre. Pourquoi, lui dit-on, quittez-vous ce beau pays? " Je n'y puis, répond-il, „ ſoutenir plus long-temps le ſpectacle du mal„ heur des payſans Romains; leur miſere me dé„ chire: ils n'ont plus la face humaine. „ Ce ſeigneur exagéroit peut-être; mais il ne mentoit pas.

ques Miniſtres François *b*), fit rire l'Europe à leurs dépens. *c*)

Quel homme en Eſpagne, en Italie, fait-on pourrir dans les cachots? Eſt-ce le Juge qui vend la juſtice, le Gouverneur qui méſuſe de ſon pouvoir? Non: mais le Colporteur qui vend pour vivre quelques livres où l'on doute de l'humilité & de la pauvreté eccléſiaſtique. A qui dans certaines contrées donne-t-on le nom de mauvais citoyen? Eſt-ce au frippon qui vole & diſſipe la caiſſe nationale? De tels forfaits, preſque toujours impunis, trouvent par-tout des protecteurs. Celui-là ſeul eſt mauvais citoyen, qui, dans une chanſon ou une épi-

b) Le meurtre de Clitus fut la honte d'Alexandre; & le ſupplice du Gazettier Hollandois, celle du Miniſtre François. Le crime de ces deux infortunés fut le même: tous deux eurent l'imprudence d'être vrais. L'on s'indigna dans le ſiecle dernier du traitement fait au Gazetier. Il eſt des ſiecles encore plus vils, où le ſupplice de l'homme vrai trouveroit des approbateurs.

c) S'attendrit-on ſur le ſort de ce Gazetier? Compare-t-on le crime au châtiment? L'on ſe croit tranſporté chez ce Sultan des Indes, qui fait pendre ſon viſir pour avoir mis trois grains de poivre dans une tartre à la crême. Peu s'en eſt fallu que l'illuſtre & malheureux M. de la Chalotais n'ait ſubi le même ſort, pour avoir pareillement mis trois grains de ſel dans une lettre écrite, dit-on, à un Contrôleur-général.

gramme, a ri de la fripponnerie ou de la frivolité *d*) d'un homme en place.

J'ai vu des pays où le disgracié n'est pas celui qui fait le mal, mais celui qui révele son auteur. Met-on le feu à la maison? C'est l'accusateur qu'on châtie, & l'incendiaire qu'on caresse. Dans de tels Gouvernements, souvent le plus grand des crimes est l'amour de la patrie, & la résistance aux ordres injustes du puissant.

Pourquoi le mérite est-il toujours suspect au Ministre inepte? D'où naît sa haine pour les gens de Lettres? *e*) De ce qu'il les regarde comme autant de fanaux propres à éclairer ses méprises. *f*)

d) En France, pourquoi n'oseroit-on mettre la frivolité des grands sur la scene? c'est que des comédies de cette espece opéreroient, dira-t-on, peu de conversion: j'en conviens. Un Poëte, qui, par un tableau ridicule & saillant de la frivolité, se flatteroit de corriger à cet égard les mœurs françoises, se tromperoit. On ne remplit point le tonneau des Danaïdes. Il ne se forme point d'esprit sensé dans un Gouvernement sur lequel les femmes & les Prêtres ont une certaine influence. L'esprit léger & frivole est le seul qu'on y doive cultiver: c'est le seul qui conduise à la fortune.

e) Ce n'est point à son génie, c'est toujours à quelqu'événement particulier que l'homme de talents doit la protection de l'ignorant. Si la laideur cherche la compagnie des avengles, l'ignorance fuit celle des clairvoyants.

f) Le Visir inepte voit toujours de mauvais œil l'homme qui voyage chez des peuples & des Prin-

Sous le nom de Foux, l'on attachoit jadis des Sages à la perſonne des Princes, & ſous ce nom, il leur étoit quelquefois permis de dire la vérité. *g*) Ces foux déplurent : leur charge a par-tout été ſupprimée, & c'eſt peut-être la ſeule réforme générale que les ſouverains aient faite dans leur maiſon. Ces foux ſont les derniers ſages qu'on ait ſoufferts auprès des grands. Veut-on s'en approcher, veut-on leur être agréable, que faire ? Parler comme eux, & les fortifier dans leurs erreurs. Ce rôle n'eſt pas celui d'un homme éclairé, franc & loyal. Il parle & penſe d'après lui : les grands le ſavent, & l'en haïſſent. Ils ſentent à cet égard la borne de leur autorité. C'eſt aux hommes de cette eſpece qu'il eſt ſurtout défendu de penſer & d'écrire ſur les matieres d'adminiſtration. Qu'en arrive-

ces éclairés. Ce Viſir craint qu'au retour le voyageur ne le mépriſe. Ennemi né des gens inſtruits, il ſe vante de ſon mépris pour eux, & c'eſt ſur ce mépris que l'étranger le juge. Les grands Miniſtres & les grands Princes ont toujours été protecteurs des lettres. Le Prince de Brunſwick, Catherine II, le Prince Henri de Pruſſe, &c. en ſont la preuve.

g) C'étoit le privilege des Foux, de dire quelquefois la vérité aux Princes : mais encore avec quelle précaution & dans quel moment ! Imitons, diſoit l'un d'eux, la prudence des chats : ils ne ſe croyent point en ſûreté dans un appartement, qu'ils n'en aient auparavant flairé tous les coins.

t-il ? C'eſt que, privés du conſeil de gèns inſtruits, les Rois ſacrifient à la crainte momentanée de la contradiction, leur puiſſance réelle & durable. En effet, ſi le Prince n'eſt fort que de la force de ſa nation ; ſi la nation n'eſt forte que de la ſageſſe de ſon adminiſtration, & ſi les hommes chargés de cette adminiſtration ſont néceſſairement tirés du corps de la nation, il eſt impoſſible dans un Gouvernement où l'on perſécute l'homme qui penſe, où l'on aveugle tous les citoyens, que la nation produiſe de grands Miniſtres. Le danger de s'inſtruire y détruit l'inſtruction, & le peuple gémit ſous le ſceptre de cette orgueilleuſe ignorance, qui bien-tôt précipite dans une ruine commune, & le deſpote & ſa nation. *h*)

L'intolérance de cette eſpece, eſt un écueil où ſe briſent tôt ou tard les plus grands empires.

b) C'eſt à la liberté dont jouiſſent encore les Anglois & les Hollandois, que l'Europe doit le peu qui lui en reſte. Sans eux, preſqu'aucune nation qui ne gémiſſe ſous le joug de l'ignorance & du deſpotiſme. Tout homme vertueux, tout bon citoyen doit donc s'intéreſſer à la liberté de ces deux peuples.

CHAPITRE XVI.

L'Intolérance eſt ſouvent fatale aux Princes.

LE pouvoir & le plaiſir préſent ſont ſouvent deſtructifs du plaiſir & du pouvoir à venir. Pour commander avec plus d'empire, un Prince deſire-t-il des ſujets ſans idées, ſans énergie, ſans caractere, *a*) enfin, des automates, toujours obéiſſants à l'impreſſion qu'il leur donne? S'il parvient à les rendre tels, il ſera puiſſant au-dedans, foible au-dehors: il ſera le tyran de ſes ſujets, & le mépris de ſes voiſins.

Telle eſt la poſition du deſpote. Qui la lui fait deſirer? L'orgueil du moment. Il ſe dit à lui-même: c'eſt ſur mes peuples que j'exerce habituellement mon pouvoir: c'eſt donc leur réſiſtance & leur contradiction, qui, rappellant plus ſouvent à ma mémoire l'idée de mon impuiſſance, me ſeroit la plus inſuppor-

a) Ce n'eſt qu'à des automates que le deſpotiſme commande. On n'a de caractere que dans les pays libres. Les Anglois en ont un. Les Orientaux n'en ont point. La crainte & la baſſeſſe l'étouffent en eux.

table. S'il défend en conſéquence la penſée à ſes ſujets, il déclare par cet acte, qu'indifférent à la grandeur & à la félicité de ſa nation, peu lui importe de mal gouverner; mais beaucoup de gouverner ſans contradiction. Or, du moment où le fort a parlé, le foible ſe tait, s'abrutit, & ceſſe de penſer; parce qu'il ne peut communiquer ſes penſées.

Mais, dira-t-on, ſi l'engourdiſſement dans lequel la crainte retient les eſprits, eſt nuiſible à un état; faut-il en conclure, que la liberté de penſer & d'écrire ſoit ſans inconvénient?

En Perſe, dit Chardin, on peut, juſques dans les cafés, parler hautement, & cenſurer impunément le Viſir. Le Miniſtere, qui veut être averti du mal qu'il fait, ſait qu'il ne peut l'être que par le cri public. Peut-être en Europe eſt-il des pays plus barbares que la Perſe.

Mais encore, du moment où le citoyen pourra tout penſer, tout écrire, que de livres faits ſur des matieres qu'il n'entendra pas! Que de ſottiſes les Écrivains ne diront-ils pas! Tant mieux: ils en laiſſeront moins à faire aux Viſirs. La critique relevera les erreurs de l'auteur; le public s'en moquera: c'eſt toute la punition qu'il mérite. Si la légiſlation eſt une ſcience, la perfection doit être l'ouvre du temps & de l'expérience. En

quelque genre que ce ſoit, un excellent livre en ſuppoſe une infinité de mauvais. Les Tragédies de la paſſion dûrent précéder celles d'Héraclius, de Phedre, de Mahomet, &c. Que la preſſe ceſſe d'être libre, *b*) l'homme en place non averti de ſes fautes en commettra ſans ceſſe de nouvelles. Il fera preſque toutes les ſottiſes que l'Écrivain eût dites. *c*) Or, il importe peu à une nation qu'un auteur diſe des ſottiſes; c'eſt tant pis pour lui: mais il lui importe beaucoup que le Miniſtre n'en faſſe point; c'eſt tant pis pour elle.

La liberté de la preſſe n'a rien de contraire à l'intérêt général. *d*) Cette liberté eſt

b) Le Gouvernement défend-il d'imprimer ſur les matieres d'adminiſtration? il fait vœu d'aveuglement, & ce vœu eſt aſſez commun. " Tant que » mes finances ſeront bien régies, & mes armées » bien diſciplinées, diſoit un grand Prince, écrira » qui voudra contre ma diſcipline & mon adminiſ» tration. Mais ſi je négligeois l'un ou l'autre, » qui ſait ſi je n'aurois pas la foibleſſe d'impoſer » ſilence aux Ecrivains? "

c) Entre-t-on au Miniſtre? ce n'eſt plus le temps de ſe faire des principes, mais de les appliquer. Emporté par le courant des affaires, ce qu'on apprend alors ne ſont que des détails toujours ignorés de quiconque n'eſt point en place.

d) Gêner la preſſe, c'eſt inſulter une nation; lui défendre la lecture de certains livres, c'eſt la déclarer eſclave ou imbécille. Cette défenſe doit l'indigner. Mais, dira-t-on, c'eſt preſque toujours

eſt dans un peuple l'aliment de l'émulation. Quels hommes ſont chargés de l'entretenir? Les gens en place. Qu'ils veillent d'autant plus ſoigneuſement à ſa conſervation, qu'une fois éteinte, il eſt preſqu'impoſſible de la rallumer. Un peuple déja policé tombe-t-il dans l'abrutiſſement? quel remede à ce mal? Nul autre que la conquête: elle ſeule peut redonner de nouvelles mœurs à ce peuple, & le rendre de nouveau célebre & puiſſant. Un peuple eſt-il avili? qu'il ſoit conquis. C'eſt le vœu d'un citoyen honnête, d'un homme qui s'intéreſſe à la gloire de ſa nation, qui ſe croit grand de ſa grandeur, & heureux de ſon bonheur. Le vœu du deſpote n'eſt pas le même, parce qu'il ne ſe confond point avec ſes eſclaves; parce qu'indifférent à leur gloire, comme à leur bonheur, il n'eſt touché *e*) que de leur ſervile obéiſſance.

jours d'après l'opinion des puiſſants qu'elle approuve ou condamne un livre. Oui, dans le premier moment; mais ce premier jugement eſt nul: c'eſt le cri des intéreſſés pour ou contre. Le jugement vraiment intéreſſant pour un auteur, eſt le jugement réfléchi du public: il eſt preſque toujours juſte.

e) L'âge où l'on parvient aux grandes places, eſt ſouvent celui où l'attention devient la plus pénible. A cet âge, qui me contraint d'étudier, eſt mon ennemi. Je demande ſa punition, & deſire ſa mort. Je veux bien pardonner aux poëtes leurs

Le Sultan aveuglément obéi eſt content. Que d'ailleurs ſes ſujets ſoient ſans vertus, que l'empire s'affoibliſſe, qu'il périſſe par la conſomption, peu lui importe : il ſuffit que la durée de la maladie en cache la véritable cauſe, & qu'on ne puiſſe en accuſer l'ignorance du médecin. La ſeule crainte des Sultans & de leurs Viſirs, c'eſt une convulſion ſubite dans l'empire. Il en eſt des Viſirs, comme des Chirurgiens ; leur unique deſir, c'eſt que l'état & le malade n'expirent point entre leurs mains Que d'ailleurs l'un & l'autre meurent du régime qu'ils preſcrivent, leur réputation eſt ſauve ; ils s'en inquietent peu.

Dans les Gouvernements arbitraires, l'on ne s'occupe que du moment préſent. On ne demande point au peuple, induſtrie & vertu, mais ſoumiſſion & argent. Semblable à l'Araignée qui ſans ceſſe entoure de nouveaux fils l'inſecte dont elle fait ſa proie, le Sultan, pour dévorer plus tranquillement ſes peuples, *f*) les

beaux vers ; je puis les lire ſans attention : mais je ne pardonne point au moraliſte ſes bons raiſonnements. L'importance des ſujets qu'il traite, m'oblige de réfléchir. Combat-il mes préjugés ? il bleſſe mon orgueil, il m'arrache d'ailleurs à ma pareſſe : il me force à penſer. Or, toute contrainte produit haine.

f) Le terrein du deſpotiſme eſt fécond en miſeres comme en monſtres. Le deſpotiſme eſt un luxe

charge chaque jour de nouvelles chaînes. A-t-il enfin, par la crainte, ſuſpendu en eux tout mouvement; quel ſecours en attendre contre l'attaque d'un voiſin puiſſant? Mais le Sultan ne prévoit-il pas qu'en conſéquence lui & ſes ſujets ſubiront bien-tôt le joug du vainqueur? Le deſpotiſme ne prévoit rien.

Toute remontrance l'importune & l'irrite. C'eſt l'enfant mal élevé; il mord dans le fruit empoiſonné, & bat la mere qui le lui arrache. Quel cas, ſous ſon regne, fait-on d'un citoyen vrai & courageux? C'eſt un fou qu'on punit comme tel. *g*) Quel cas ſous ce même regne fait-

de pouvoir, inutile au bonheur du Souverain. La ſeule idée de ce pouvoir eût fait frémir un Romain. Il eſt l'effroi d'un Anglois. " Craignons, dit à ce „ ſujet le Juge Prat, que l'étude de l'italien & du „ françois n'aviliſſe un peuple libre. „

Que ſont aux yeux d'un Anglois les grands de l'Europe? Des hommes qui joignent à la qualité d'eſclaves, celle d'oppreſſeurs des peuples, des citoyens que la loi même ne peut protéger contre l'homme en place. Un grand n'eſt en Portugal propriétaire, ni de ſa vie, ni de ſes biens, ni de ſa liberté. C'eſt un negre domeſtique, qui, fouetté par l'ordre immédiat du maître, mépriſe le negre de l'habitation, fouetté par l'ordre de l'Intendant. Voilà dans preſque toutes les cours de l'Europe, l'unique différence ſenſible entre l'humble Bourgeois & l'orgueilleux grand Seigneur.

g) Il faut ou ramper, ou s'éloigner de la cour. Qui ne peut vivre que de ſes graces, doit être vil, ou mourir de faim. Peu d'hommes prennent ce dernier parti.

ou d'un citoyen bas & vil ? *h*) C'eſt un ſage, qu'on récompenſe comme tel. Les Sultans veulent-ils être flattés ? *i*) ils le ſont. Qui peut ſe refuſer conſtamment à leurs deſirs ? Qui peut ſous un pareil Gouvernement s'intéreſſer vivement au bonheur public ? Seroient-ce quelques ſages répandus çà & là dans un empire ? On eſt ſourd à leurs conſeils. Leurs lumieres n'éclairent perſonne. Ce ſont des lampes dans des tombeaux. A qui le deſpote ſe confie-t-il ? A des hommes qui, vieillis dans les anti-chambres, en ont l'eſprit & les mœurs. Ce furent ces flatteurs qui précipiterent les Stuards à leur ruine. " Quelques Prélats, dit „ un illuſtre Anglois, s'étant apperçus „ de la bigotte foibleſſe de Jacques pre- „ mier, en profiterent pour lui perſua- „ der que la tranquillité publique dé-

h) Le feu Roi de Pruſſe, à ſouper avec l'Ambaſſadeur d'Angleterre, lui demande ce qu'il penſe des Princes. " En général, répond-il, ce ſont „ de mauvais-ſujets : ils ſont ignorants, ils ſont „ perdus par la flatterie. La ſeule choſe à laquelle „ ils réuſſiſſent, c'eſt à monter à cheval. Auſſi de „ tous ceux qui les approchent, le cheval eſt le „ ſeul qui ne les flatte point, & qui leur caſſe le „ cou, s'ils le gouvernent mal. „

i) Plus un Gouvernement eſt deſpotique, plus les ames y ſont avilies & dégradées, plus l'on s'y vante d'aimer ſon Tyran. Les eſclaves béniſſent à Maroc leur ſort & leur Prince, lorſqu'il daigne lui-même leur couper le cou.

„ pendoit de l'uniformité du culte, „ c'eſt-à-dire, de certaines cérémonies „ religieuſes. Jacques le crut, tranſmit „ cette opinion à ſes deſcendants. Quel- „ les en furent les ſuites? L'exil & la „ ruine de ſa maiſon. „

" Lorſque le ciel, dit Velleius Pater- „ culus, veut châtier un Souverain, „ il lui inſpire le goût de la flatterie *k*) & „ la haine de la contradiction. Au même „ inſtant l'entendement du ſouverain „ s'obſcurcit: il fuit la ſociété des ſages, „ marche dans les ténebres, tombe dans „ les abymes, &, ſelon le proverbe „ latin, paſſe de la fumée dans le feu. „ Si tels ſont les ſignes de la colere du ciel, contre quel Sultan n'eſt-il pas irrité? Qui d'entr'eux choiſit ſes favoris parmi les citoyens les plus vrais & les plus éclairés? Le Philoſophe Anacharſis, dira-t-on, flatta baſſement un Roi de Chypre. Il fut par l'ordre du Prince pilé dans un mortier. Oui, mais ce mortier s'eſt perdu.

k) Les Souverains corrompus par la flatterie, ſont des enfants gâtés. Habitués à commander à des eſclaves, ils ont ſouvent voulu conſerver le même ton avec leurs égaux, & en ont été quelquefois punis par la perte d'une partie de leurs états. C'eſt le châtiment que les Romains infligerent à Tigrane, à Antiochus, &c., lorſque ces deſpotes oſerent s'égaler à des peuples libres.

" De quelle maniere parle-t-on de „ moi & de mon Gouvernement, di„ ſoit un Empereur de la Chine a Con„ fucius ? Chacun, repond le Philo„ ſophe, ſe tait; tous gardent un morne „ ſilence. C'eſt ce que je deſire, répond „ l'Empereur. Et c'eſt ce que vous de„ vriez craindre, réplique le Philoſo„ phe. Le malade flatté eſt abandonné : „ ſa fin eſt prochaine. Il faut révéler au „ Monarque les défauts de ſon eſprit, „ comme les maladies de ſon corps. Sans „ cette liberté, l'état & le Prince ſont „ perdus. „ Cette réponſe déplut à l'Empereur. Il vouloit être loué. L'intérêt préſent de l'orgueil l'emporte preſque toujours ſur tout intérêt à venir, & les peuples ſont Princes en ce point.

CHAPITRE XVII.

La flatterie n'eſt pas moins agréable aux peuples qu'aux Souverains.

LEs peuples veulent, comme les Rois, être courtiſés & flattés. La plupart des Orateurs d'Athenes n'étoient que de vils adulateurs de la populace. Prince,

nation, particulier, *a*) tout eſt avide d'éloges. A quoi rapporter ce deſir univerſel ? A l'amour du pouvoir.

Qui me loue, réveille en moi l'idée de puiſſance, à laquelle ſe joint toujours l'idée du bonheur. Qui me contredit, rappelle au contraire à mon ſouvenir l'idée de foibleſſe, à laquelle ſe joint toujours l'idée du malheur. Le deſir de la louange eſt commun à tous : mais trop ſenſibles à cette louange, les peuples ont quelquefois donné le nom de bons patriotes à leurs plus vils flatteurs. Qu'on vante avec tranſport les vertus de ſa nation, mais qu'on ne ſoit pas aveugle ſur ſes vices. L'éleve le plus vraiment aimé, n'eſt pas le plus loué. Le véritable ami n'eſt point adulateur.

Les particuliers ne ſont que trop portés à vanter les vertus de leurs concitoyens ; ils ſont cauſe commune avec eux. Notre adulation pour nos compatriotes, n'eſt point la meſure de notre amour pour la patrie. En général, point d'homme qui n'aime ſa nation. L'amour des François eſt naturel au François. Pour devenir mauvais ci-

a) Eſt-on riche, on veut être loué comme riche. A-t-on de la naiſſance ? on veut être loué comme gentilhomme. Eſt-on bien fait ? on veut être loué pour ſa taille. En fait de louange, on n'eſt point difficile ; on s'accommode de tout.

toyen, il faut que, détachant mon intérêt de l'intérêt public, les loix me rendent tel.

L'homme vertueux se reconnoît au desir qu'il a de rendre encore, s'il est possible, ses concitoyens & plus illustres, & plus heureux. En Angleterre, les vrais patriotes sont ceux qui s'élevent avec le plus de force contre les abus du Gouvernement. En Portugal, à qui donne-t-on ce même titre ? A celui qui loue le plus bassement l'homme en place : & cependant quel citoyen ! quel patriote !

C'est à cette connoissance approfondie des motifs de notre amour pour la flatterie, & de notre haine pour la contradiction, qu'on doit la solution d'une infinité de problèmes moraux, inexplicables sans cette connoissance. Pourquoi toute vérité nouvelle est-elle d'abord si mal accueillie ? C'est que toute vérité de cette espece contredit toujours quelqu'opinion généralement accréditée, prouve la foiblesse ou la fausseté d'une infinité d'esprits, & qu'une infinité de gens par conséquent ont intérêt de haïr & d'en persécuter l'auteur.

Le frere Côme perfectionne l'instrument de la taille : il opere d'une maniere nouvelle : cette maniere est à la fois moins dangereuse & moins douloureuse. Qu'importe ? L'orgueil des Chirurgiens

fameux en eſt humilié : ils le perſécutent, veulent le bannir de France ; ils ſollicitent une lettre de cachet, & le haſard veut qu'on la refuſe.

Si l'homme de génie eſt preſque partout plus vivement pourſuivi que l'aſſaſſin, c'eſt que l'un n'a que les parents de l'aſſaſſiné, & l'autre tous ſes concitoyens pour ennemis.

J'ai vu une dévote demander à la fois au Miniſtre, la grace d'un voleur, & l'empriſonnement d'un Janſéniſte & d'un Déiſte. Quel motif la déterminoit ? Son orgueil. Que m'importe, eût-elle dit volontiers, qu'on vole & qu'on aſſaſſine, pourvu que ce ne ſoit ni moi, ni mon Confeſſeur ? Ce que je veux, c'eſt qu'on ait de la Religion ; c'eſt que le déiſte par ſes raiſonnements ne bleſſe plus ma vanité.

Nous éclaire-t-on ? on nous humilie. Porte-t-on la lumiere au nid des petits hiboux ? ſon éclat les importune : ils crient. Les hommes médiocres ſont ces petits hiboux. Qu'on leur préſente quelques idées claires & lumineuſes, ils crieront qu'elles ſont dangereuſes, fauſſes *b*) & puniſſables.

b) L'homme de génie penſe d'après lui. Ses opinions ſont quelquefois contraires aux opinions reçues : il bleſſe donc la vanité du grand nombre. Pour n'offenſer perſonne, il ne faut avoir que les

Sous quel Prince & dans quel pays eſt-on impunément grand homme ? En Angleterre, ou ſous le regne d'un Trajan ou d'un Fréderic. Dans toute autre forme de Gouvernement, ou ſous tout autre Souverain, la récompenſe des talents, c'eſt la perſécution. Les idées fortes & grandes ſont preſque par-tout proſcrites. Les auteurs les plus généralement lus, ſont ceux qui rendent d'une maniere neuve & ſaillante les idées communes. Ils ſont loués, parce qu'ils ne ſont pas louables, parce qu'ils ne contrediſent perſonne. La contradiction, inſupportable à tous, l'eſt ſur-tout aux grands. A quel degré n'alluma-t-elle pas la fureur de Charles-quint contre les Luthériens ? Ce Prince, dit-on, ſe repentit de les avoir perſécutés. Soit : mais, dans quel moment ? Lorſqu'après avoir abdiqué l'Empire, il vivoit dans la retraite. J'ai, diſoit-il alors, trente montres ſur ma table, & pas deux qui marquent au même inſtant préciſément la même heure. c) Comment donc imaginer

idées de tout le monde. L'on eſt alors ſans génie & ſans ennemis.

c) Un domeſtique de Charles-quint entre étourdiment dans ſa cellule, renverſe une table, & briſe les trente montres poſées deſſus. Charles ſe prend à rire. Plus heureux que moi, dit-il au domeſtique, tu trouves enfin le ſeul moyen de les mettre d'accord.

qu'en fait de religion, je ferois penſer tous les hommes de la même maniere ? Quelle étoit ma folie & mon orgueil ! Plût au ciel que Charles-quint eût fait plutôt cette réflexion ! il eût été plus juſte, plus tolérant & plus vertueux. Que de ſemences de guerres il eût étouffées ! Que de ſang humain il eût épargné !

Nul Prince, nul homme même n'aſſigne des bornes à ſon pouvoir. Ce n'eſt point aſſez de régner ſur un peuple, de commander aux idées de ſes concitoyens, on veut encore commander à leurs goûts. M. Rouſſeau n'aime point la muſique françoiſe. Son ſentiment eſt ſur ce point d'accord avec celui de toutes les nations de l'Europe. Il le déclare dans un ouvrage ; mille voix s'élevent contre lui : il faut le faire pourrir dans un cachot. On ſollicite une lettre de cachet, & le Miniſtre, heureuſement trop ſage pour l'accorder, ne veut point expoſer la nation Françoiſe à ce ridicule.

Point d'attentats auxquels ne ſe porte l'intolérance humaine. Prétendre ſur ce point corriger l'homme, c'eſt vouloir qu'il préfere les autres à lui, c'eſt vouloir changer ſa nature. Le Sage ne veut pas l'impoſſible. Il ſe propoſe de déſarmer, & non de détruire l'intolérance. Mais qui peut l'enchaîner ? Une crainte

les plus atroces ! Quoi ! le jour de la tolérance ne luit point encore ? Quoi ! des gens honnêtes ſe haïſſent & ſe perſécutent ſans honte pour des diſputes de mots, ſouvent pour le choix des erreurs, & parce qu'ils portent les noms divers de Luthériens, de Calviniſtes, de Catholiques, de Mahométans, &c ?

En anathématiſant le Kalender ou le Derviche, le Moine ignore-t-il qu'aux yeux de ce Derviche, le vrai impie, le vrai ſcélérat, eſt ce Chrétien, ce Pape, ce Moine qui ne croit pas à Mahomet ? Faut-il qu'éternellement condamnée à la ſtupidité, chaque ſecte approuve en elle ce qu'elle déteſte dans les autres ?

Qu'on ſe rappelle quelquefois la parabole ingénieuſe d'un peintre célebre. Tranſporté, dit-il, en rêve aux portes du paradis, le premier objet qui frappe mes yeux eſt un vieillard vénérable : à ſes clefs, à ſa tête chauve, à ſa longue barbe, je reconnois St. Pierre. L'Apôtre ſe tient ſur le ſeuil des portes céleſtes. Une foule de gens s'avancent vers lui. Le premier qui ſe préſente eſt un Papiſte. J'ai, lui dit-il, toute ma vie été dévot, & cependant aſſez honnête homme. Entre donc, répond le Saint, & place-toi au blanc des Catholiques. Vient après un Réformé, il lui préſente la même requête ; il en reçoit la même ré-

ponſe : place-toi, dit le Saint, parmi les réformés. Arrivent enſuite des marchands de Smyrne, de Bagdat, de Balſora, &c. Ils étoient Muſulmans, avoient toujours été vertueux ; & St. Pierre leur fit prendre place parmi les Muſulmans. Enfin, vient un Incrédule. Quelle eſt ta ſecte, demanda l'Apôtre ? D'aucune, Monſeigneur : j'ai cependant toujours été honnête. Tu peux donc entrer ; mais où te mettre ? Choiſis toi-même : aſſieds-toi près de ceux qui te paroiſſent les plus raiſonnables.

Plût au ciel qu'éclairé par cette parabole, on ne prétendit plus commander aux opinions des autres ! Dieu veut que la vérité ſoit la récompenſe de l'examen. Les prieres les plus efficaces pour en obtenir la connoiſſance, ſont, dit-on, l'étude & l'application. O Moines ſtupides ! avez-vous jamais fait cette priere ?

Qu'eſt-ce que vérité ? Vous l'ignorez ; & vous perſécutez celui qui, dites-vous, ne la connoît pas : & vous avez canoniſé les Dragonades des Cévenes ; & vous avez élevé à la dignité de Saint, un Dominique, un barbare, qui fonda le tribunal de l'Inquiſition, & maſſacra les Albigeois ; *a*) & ſous Charles IX,

a) Les Albigeois furent traités comme les Vaudois. On n'imagine point l'excès auquel ſe porta contr'eux la fureur de l'intolérance. Le tableau

vous faisiez aux Catholiques un devoir du meurtre des Réformés ! Et dans ce siecle enfin, si éclairé, si philosophe, où la tolérance recommandée dans l'Evan-

effrayant des barbaries exercées contre les Vaudois, nous est conservé par Samuel Morland, Ambassadeur d'Angleterre en Savoye, & pour lors résidant sur les lieux mêmes. " Jamais, dit-il, les chrétiens n'ont commis tant de cruautés contre les » chrétiens. L'on coupoit la tête aux Barbes ; » (c'étoient les Pasteurs de ces peuples) on les faisoit bouillir ; on les mangeoit. On fendoit avec » des cailloux le ventre des femmes jusqu'au nombril. On coupoit à d'autres les mamelles : on » les faisoit cuire sur le feu, & l'on les mangeoit. » On mettoit à d'autres le feu aux parties honteuses : on les leur brisoit, & l'on mettoit en place » des charbons ardents. On arrachoit à d'autres les » ongles avec des pinces. On attachoit des hommes demi-morts à la queue des chevaux, & l'on » les traînoit en cet état à travers les rochers. Le » moindre de leurs supplices étoit d'être précipités » d'un mont escarpé, d'où ils tomboient souvent » sur des arbres auxquels ils restoient attachés, » & sur lesquels ils périssoient de faim, de froid » ou de blessures L'on en hâchoit en mille pieces, » & l'on semoit leurs membres & leurs chairs » meurtries dans les campagnes. On empaloit les » vierges par les parties naturelles ; on les portoit en cette posture en guise d'étendard. On » traîna entr'autres un jeune homme nommé Pélanchion par les rues de Lucerne, semé partout de cailloux pointus. Si la douleur lui faisoit lever la tête ou les mains, on les lui assommoit. Enfin, on lui coupa les parties honteuses qu'on lui enfonça dans la gorge, & on l'étouffa ainsi ; ensuite on lui coupa la tête, & l'on » jeta le tronc sur le rivage. Les Catholiques déchiroient de leurs mains les enfants qu'ils arra-

gile devroit être la vertu de tous les hommes, il eſt des Caveiracs qui traitent la tolérance de crime & d'indifférence pour

» choient au berceau : ils faiſoient rôtir les petites filles toutes vives, leur coupoient les mamelles, & les mangeoient Ils coupoient à d'autres le nez, les oreilles & les autres parties du » corps. Ils rempliſſoient la bouche de quelques-uns de poudre à canon, & y mettoient le feu. » Ils en écorchoient tout vifs ; ils en tendoient » la peau devant les fenêtres de Lucerne : ils arrachoient la cervelle à d'autres qu'ils faiſoient rôtir & bouillir pour en manger. Les moindres » ſuppliçes étoient de leur arracher le cœur, de » les brûler vifs ; de leur couper le viſage, de les » mettre en mille morceaux, & de les noyer. » Mais ils ſe montrerent vrais Catholiques & dignes Romains, quand ils allumerent un four à » Carcigliarre, dans lequel ils forcerent onze Vaudois à ſe jetter les uns après les autres dans les » flammes, juſqu'au dernier, que ces meurtriers y » jeterent eux-mêmes. On ne voyoit dans toutes » les vallées que des corps morts ou mourants. » Les neiges des alpes étoient teintes de ſang. » L'on trouvoit ici une tête coupée, là un tronc, » des jambes, des bras, des entrailles déchirées, & un cœur palpitant. »

Quel prétendu crime puniſſoit-on dans les Vaudois avec tant de barbarie ? Celui, diſoit-on, de la rébellion. Ce qu'on leur reprochoit, c'étoit de n'avoir point abandonné leur demeure & le lieu de leur naiſſance au premier ordre de Gaſtalde & du Pape ; de ne s'être point exilés d'un pays qu'ils poſſédoient depuis 1500 ans, & dans lequel ils avoient toujours librement exercé leur culte. C'eſt ainſi que la douce Religion Catholique, ſes doux Miniſtres & ſes doux Saints ont toujours traité les hommes. Que feroient de plus les Apôtres du diable ?

la Religion, & qui voudroient revoir encore ce jour de ſang & de maſſacre, ce jour affreux de St. Barthelemi, où l'orgueil ſacerdotal ſe promenoit dans les rues commandant la mort des François. Tel le Sultan, ſuivi du bourreau, parcourt les rues de Conſtantinople, demandant le ſang du chrétien qui porte la culotte rouge. Plus barbares que ce Sultan, c'eſt vous qui diſtribuez aux chrétiens des glaives pour s'entr'égorger.

O Religions, *b*) (je parle ici des fauſſes) vous êtes toutes d'un ridicule palpable! Encore ſi vous n'étiez que ridicules, l'homme d'eſprit ne releveroit point vos abſurdités. S'il s'en fait un devoir, c'eſt que ces abſurdités dans des hommes armés du glaive de l'intolé-

b) On ne porte point ſur les religions l'œil attentif de l'examen, ſans concevoir le dernier mépris pour l'eſpece humaine en général, & pour ſoi-même en particulier. Quoi! ſe dit-on; il a fallu des milliers d'années pour déſabuſer des hommes auſſi ſpirituels que moi des contes du Paganiſme! quoi, les Juifs & les Guebres conſervent encore leurs erreurs! quoi! les Muſulmans croient encore à Mahomet, & ſeront peut-être des milliers d'années, à reconnoître la fauſſeté du Koran? Il faut donc que l'homme ſoit un animal bien imbécille & bien crédule, & qu'enfin notre planete, comme l'a dit un ſage, ſoit le Bedlam, ou les petites maiſons de l'univers.

rance, c) ſont un des plus cruels fléaux de l'humanité.

Entre les diverſes Religions, quelles ſont celles qui portent le plus de haine aux autres ſectes? La Catholique & la Juive. Cette haine eſt-elle dans leurs Miniſtres l'effet de leur ambition, ou celui d'un zele ſtupide & mal entendu? La différence entre le vrai & le faux zele eſt frappante. On ne peut s'y méprendre. d) Le premier eſt toute onction, toute humanité, toute douceur, toute charité; il pardonne à tous, & ne nuit à perſonne. Telle eſt au moins l'idée que

c) Pourquoi le Prêtre eſt-il aſſez généralement aimé en Angleterre? c'eſt qu'il eſt tolérant; c'eſt que la loi lui lie les mains, & ne lui laiſſe nulle part à l'adminiſtration; c'eſt qu'il ne nuit, & ne peut nuire à perſonne; c'eſt que l'entretien du Clergé Anglois eſt moins à charge à l'état que celui du Clergé Catholique, & qu'enfin en ce pays, la Religion n'eſt proprement qu'une opinion philoſophique.

d) Ce que je dis du zele, je le dis de l'humilité. Quelque ſot qu'on ſuppoſe un Cardinal, il ne l'eſt jamais aſſez pour ſe croire vraiment humble, lorſqu'il ſe donne à Rome pour le Protecteur d'un Empire tel que la France. La vraie humilité refuſeroit un titre auſſi faſtueux. Non que je veuille nier la ſtupidité de quelques Prélats: mais leurs ambitieuſes prétentions prouvent moins l'habileté du Clergé que la ſottiſe des peuples. Pendant mon ſéjour au Japon, me diſoit un voyageur, on ne prononça jamais le nom de *Dot-Sury-Sama*, c'eſt-à-dire, *Monſeigneur la Grue*, ſans que je me rappellaſſe, malgré moi, le nom de quelqu'Evêque.

nous en donnent les paroles & les actions du fils de Dieu. *c*)

CHAPITRE XIX.

L'Intolérance & la Perſécution n'eſt pas de Commandement divin.

A QUI Jeſus donna-t-il le nom de races de viperes? Fut-ce aux payens, aux Eſſéniens, à ces Saducéens *a*) qui nioient l'immortalité de l'ame, & même l'exiſtence de Dieu? Non: ce fut aux Phariſiens; ce fut aux Prêtres Juifs.

Faut-il que par la fureur de leur intolérance, les Prêtres Catholiques méritent encore ce même nom? A quel titre perſécutent-ils un Hérétique? Il ne

c) Jeſus n'exerça nulle domination ſur la terre. S'il eût voulu que le Sacerdoce y commandât, il eût d'abord légué ce commandement à ſes Apôtres. Or, leurs ſucceſſeurs en ſont encore à nous montrer leur commiſſion & le titre d'un pareil legs.

a) Les Saducéens étoient regardés comme les plus vertueux d'entre les juifs. En hébreu, le mot Saduc eſt ſynonyme de juſte. Auſſi ces Saducéens étoient-ils, & devoient-ils être moins haïs de Dieu que les Phariſiens. Ces derniers demandoient la mort & le ſang de Jeſus-Chriſt. Or l'incrédulité eſt & ſera toujours moins contraire à l'eſprit de l'Evangile, que l'inhumanité & le déïcide.

penſe pas, diront-ils, comme nous. Mais vouloir réunir tous les hommes préciſément dans la même croyance, c'eſt prétendre qu'ils aient tous les mêmes yeux & la même phyſionomie: c'eſt un ſouhait contre nature. L'héréſie eſt un nom que le puiſſant donne à des opinions communément vraies, mais contradictoires aux ſiennes. L'héréſie eſt locale, comme l'orthodoxie. L'hérétique eſt un homme de la ſecte non dominante dans la nation où il vit. Cet homme moins protégé & par conſéquent plus foible, peut être impunément inſulté. Pourquoi faut-il qu'il le ſoit? Pourquoi le fort perſécuteroit-il le foible juſques dans ſes opinions?

Si les Miniſtres de Neuſchâtel, accuſateurs de M. Rouſſeau, *b*) fuſſent nés

b) A la honte de la France, M. Rouſſeau n'a pas été moins perſécuté à Paris qu'à Neuſchâtel. Les Sorboniſtes ne pouvoient lui pardonner ſon dialogue du raiſonneur & de l'inſpiré. Ce dialogue, diſoient-ils, eſt trop fort. Qu'y répondre? Mais les raiſonnements de M. Rouſſeau étoient vrais, ou ils étoient faux. Réfuter par la force de bons raiſonnements, c'eſt injuſtice: en réfuter de faux par la violence, c'eſt folie. C'eſt avouer ſa ſtupidité: c'eſt décrier ſa propre cauſe. Les ſophiſmes ſe réfutent d'eux-mêmes. La vérité eſt facile à défendre.

D'ailleurs, quelles ſont les objections de M. Rouſſeau? Celles que tout Bonze, Dervis, Mandarin fait au Moine qui veut le convertir. Ces ob-

Athéniens ou Juifs, ils euſſent donc, à titre de forts, également pourſuivi Socrate ou Jeſus. O éloquent Rouſſeau! que la faveur du grand Prince qui vous

jections ſont-elles inſolubles? Qu'eſt-ce que les Moines vont faire à la Chine? Pourquoi demandent-ils aux Princes des biens, des aumônes, des gratifications pour ſubvenir aux frais d'une miſſion où ils ne convertiſſent perſonne? Mais les Moines, en parcourant l'Orient, n'ont d'autre objet que de s'enrichir par le commerce; ils n'emploient les tréſors que leur prodiguent les peuples, qu'à fruſtrer ces mêmes peuples du profit d'un commerce légitime. En ce cas, quels juſtes reproches les nations n'ont-elles pas à leur faire? & quelles accuſations peuvent-ils porter contre M. Rouſſeau? Il a prêché, diront-ils, la Religion naturelle. Mais elle n'eſt point contraire à la révélée. M. Rouſſeau fut honnête dans ſes critiques. Il n'eſt point auteur de ces infâmes libelles intitulés: *Gazette Eccléſiaſtique*; cependant il fut banni, & le nouvelliſte eſt toléré. Quels furent donc tes Juges, ô célebre Rouſſeau? Des fanatiques, qui flétriroient, s'ils le pouvoient, la mémoire des Marc-Aurele, des Antonin, des Trajan, & feroient un crime au plus grand Prince de l'Europe, de la ſupériorité de ſes talents. Quel cas faire de tels jugements? Aucun. En appeller à la poſtérité, & mépriſer tous ceux que la raiſon & l'équité n'auront pas prononcés. La poſtérité juge les juges; & les plus intolérants, s'ils n'ont point été les plus frippons, ont du moins toujours été les plus ſtupides.

En butte aux cabales des Prêtres, M. Rouſſeau eſt traité dans ce ſiecle comme Abélard le fut au douzieme par les Moines de St. Denis. Il avoit nié que leur fondateur fût ce Denis l'Aréopagite, cité dans le Nouveau Teſtament. Dès ce moment, on le déclare ennemi de la gloire & de la couronne de

protégea contre de tels fanatiques, vous venge bien de leur insulte ! Vous n'eutes point à rougir de l'estime de ces stupides : elle eût prouvé quelqu'analogie entre leurs idées & les vôtres ; elle eût taché vos talents. Vous fûtes persécuté au nom de la divinité, mais non par elle.

Qui s'éleve avec plus de force que le fils de Dieu contre l'intolérance ? Les Apôtres veulent qu'il fasse descendre le feu du ciel sur les Samaritains : il les en reprend aigrement. Les Apôtres alors animés de l'esprit du monde, n'avoient point encore reçu celui de Dieu. A peine en furent-ils éclairés, qu'ils furent proscrits & non proscripteurs.

France. Il est en conséquence flétri, persécuté, proscrit par les saints de son siecle.

Qui s'oppose aux prétentions d'un Moine est un impie. Delà ces accusations de blasphéme & d'athéisme devenues maintenant si puériles & si ridicules. J'espere pour l'honneur de l'esprit humain, que les Grands, les Princes, les Ministres & les Magistrats rougiront un jour d'être les vils instruments de la fureur & des vengeances monacales. Ils craindront de rendre les exils & les punitions honorables, par le mérite de ceux auxquels ils seront infligés.

Les Athéniens, pour assurer leur liberté, bannissoient quelquefois un citoyen trop illustre. La crainte d'un maître leur faisoit proscrire un grand homme. Les nations de l'Europe, à l'abri de ce danger, n'ont pas le même prétexte pour commettre les mêmes injustices.

Le ciel ne confere à perſonne le droit de maſſacrer l'Hérétique. Jean n'ordonne point aux chrétiens de s'armer contre les payens. c) *Aimez-vous les uns les autres*, répete-t-il ſans ceſſe, *telle eſt la volonté de Dieu. Accomplit-on ce précepte, on a rempli la loi.*

Néron, je le ſais, pourſuivit dans les premiers chrétiens, des hommes d'une opinion différente de la ſienne : mais Néron fut un tyran, en horreur à l'humanité. Commet-on les mêmes barbaries, viole-t-on ſans remords la loi naturelle & divine, qui défend *de faire à autrui ce qu'on ne voudroit pas qui nous ſoit fait ?* on doit être également maudit de Dieu & des hommes.

Qui tolere les intolérants, ſe rend coupable de tous leurs crimes. Qu'une Egliſe

c) Caſſiodore penſoit comme St. Jean. La Religion, dit-il, ne peut être commandée. La force fait des hypocrites, & non des croyants. *Religio imperari non poteſt, quiâ nemo cogitur ut credat.* La foi, dit St. Bernard, doit être perſuadée & non ordonnée : *fides ſuadenda, non imperanda.* Rien de plus volontaire, dit Lactance, que la Religion : elle eſt nulle dans celui auquel elle répugne. *Nihil eſt tam voluntarium quàm religionem in quâ, ſi animus adverſus eſt, jam ſublata, jam nulla eſt.* Rien de moins religieux, dit Tertullien, que de vouloir contraindre la croyance : ce n'eſt point par la violence, c'eſt librement qu'on peut croire. *Non eſt Religionis Religionem cogere velle, cùm ſponte ſuſcipi debeat, non vi.*

Egliſe ſe diſe perſécutée, lorſqu'on lui conteſte le droit de perſécuter, le Prince doit être ſourd à ſes ſollicitations. C'eſt ſur la conduite du Fils de Dieu que l'Egliſe doit régler la ſienne. Or, Jeſus & les Apôtres laiſſerent à l'homme le libre exercice de ſa raiſon. Pourquoi l'Egliſe lui en défendroit-elle l'uſage? Nul n'a droit ſur l'air que je reſpire, ni ſur la plus noble fonction de mon eſprit, ſur celle de juger par moi-même. Seroit-ce aux autres que j'abandonnerois le ſoin de penſer pour moi? J'ai ma conſcience, ma raiſon, ma religion, & ne veux avoir ni la conſcience, ni la raiſon, ni la religion du Pape. Je ne veux point modeler ma croyance ſur celle d'autrui, dit un Archevêque de Cantorbery. Chacun répond de ſon ame: c'eſt donc à chacun à examiner,

Ce qu'il croit;
Sur quel motif il croit;
Quelle eſt la croyance qui lui paroît la plus raiſonnable.

Quoi, dit Jean Gerſon, Chancelier de l'Univerſité de Paris, le ciel m'auroit doué d'une ame, d'une faculté de juger, & je la ſoumettrois à celle des

autres; & ce ſeroit eux qui me guideroient dans ma maniere de vivre & de mourir?

Mais un homme peut-il préférer ſa raiſon à celle de ſa nation? Un tel orgueil eſt-il légitime? Pourquoi non? Si Jupiter prenoit encore en main les balances avec leſquelles il peſoit jadis les deſtinées des Héros; s'il mettoit dans l'un des plateaux, l'opinion d'un Locke, d'un Fontenelle, d'un Bayle, & de l'autre l'opinion des nations Italiennes, Françoiſes, Eſpagnoles, &c. le dernier des plateaux s'éléveroit comme chargé de nul poids. La diverſité & l'abſurdité des différents cultes, prouve le peu de cas qu'on doit faire de l'opinion des peuples. La ſageſſe divine elle-même, parut, dit l'Ecriture, *Judæis ſcandalum, gentibus ſtultitiam:* ſcandale aux Juifs, folie aux yeux des nations. Je ne dois, en fait de religion, nul reſpect à l'opinion d'un peuple: c'eſt à moi ſeul que je dois compte de ma croyance. Tout ce qui ſe rapporte immédiatement à Dieu, ne doit avoir pour juge que l'Etre ſuprême. Le Magiſtrat lui-même, uniquement chargé du bonheur temporel des hommes, n'a droit de punir que les crimes commis contre la ſociété. Nul Prince, nul Prêtre, ne peut pour-

suivre en moi la prétendue faute de ne pas penser comme lui.

Par quel motif la loi défendroit-elle à mon voisin de disposer de mon bien, & lui permettroit-elle de disposer de ma raison & de mon ame? Mon ame est mon bien. C'est de la nature que je tiens le droit de penser, & de dire ce que je pense. Lorsque les premiers Chrétiens exposerent aux nations & leur croyance, & les motifs de cette croyance, lorsqu'ils mirent le Gentil à portée de juger entre sa religion & la leur, & de faire usage d'une raison donnée à l'homme pour distinguer le vice de la vertu, & le mensonge de la vérité, l'exposition de leur sentiment n'eut sans doute rien de criminel. Dans quel moment les Chrétiens mériterent-ils la haine & le mépris des nations? Lorsque brûlant le temple des Idoles, ils voulurent par la violence arracher le Payen à la religion qu'il croyoit la meilleure. *d*) Quel étoit le but de

d) Les Payens, dira-t-on, croyoient à des Prêtres imposteurs. Soit : cette croyance donnoit-elle droit de les persécuter ? Mille gens croient au charlatan, à la bonne femme, de préférence au médecin. Ce dernier peut-il demander la mort des incrédules en médecine? Dans les maladies corporelles comme spirituelles, c'est à chacun à choisir son médecin.

cette violence? La force impoſe ſilence à la raiſon; elle proſcrit tel culte rendu à la divinité: mais que peut-elle ſur la croyance! Croire, ſuppoſe des motifs pour croire. La force n'en eſt point un. Or, ſans motif, on ne croit pas réellement: c'eſt tout au plus ſi l'on croit croire. *e*)

Point de prétexte pour admettre une intolérance condamnée par la raiſon & la loi naturelle. Cette derniere loi eſt ſainte; elle eſt de Dieu. Il ne l'a point annuellée: il la confirme au contraire dans ſon Evangile.

Tout Prêtre, qui, ſous le nom d'Ange de paix, excite les hommes à la perſécution, n'eſt donc point, comme on le croit, dupe d'un zele ſtupide *f*) &

e) Souvent, dit M. Lambert de Pruſſe, dans ſon *Novum organum*, l'on croit penſer & croire plus qu'on ne penſe & ne croit réellement. C'eſt la ſource de mille erreurs. Un homme s'abſtient-il, par exemple, de la lecture des livres défendus? C'eſt un homme qui croit croire, & qui ſoupçonne en ſecret la fauſſeté de ſa croyance; c'eſt le plaideur de mauvaiſe foi, qui n'oſe lire le factum de ſa partie adverſe.

f) Les pilotes du vaiſſeau de la ſuperſtition ſont éclairés. Quant aux matelots, la plupart ſont imbécilles. Le Clergé gouvernant exige peu de lumieres du Clergé gouverné; & l'on n'a ſur ce point rien à reprocher à ce dernier. A quoi s'occupe votre frere le Prêtre, demandoit-on un jour à Fontenelle? le matin, répond le Philo-

mal entendu. Ce n'eſt point à ſon zele, c'eſt à ſon ambition qu'il obéit.

CHAPITRE XX.

L'Intolérance eſt le fondement de la grandeur du Clergé.

LA doctrine, la conduite du Prêtre, tout prouve ſon amour pour le pouvoir. Que protege-t-il? L'ignorance. Pourquoi? C'eſt que l'ignorant eſt crédule; c'eſt qu'il fait peu d'uſage de ſa raiſon, qu'il penſe d'après les autres, qu'il eſt facile à tromper, & qu'il eſt dupe du plus groſſier ſophiſme. *a*)

Qu'eſt-ce que le Prêtre perſécute? La ſcience. Pourquoi? c'eſt que le Savant ne croit pas ſans examen; c'eſt

ſophe, il dit la meſſe; & le ſoir il ne fait ce qu'il dit.

a) Rien de plus abſurdement ſubtil, diſent les Anglois, que les arguments des Théologiens, pour prouver aux ignorants catholiques la vérité du Papiſme. Ces arguments démontreroient également la vérité du Koran, celle des Mille & une nuits, & du Conte de ma mere l'oie. Veut-on s'en convaincre; qu'on applique à ces contes les ſophiſmes & diſtinctions de l'Ecole, ils n'auront rien de théologiquement incroyable.

qu'il veut voir par ſes yeux, & qu'il eſt plus difficile à tromper. Le Savant a pour ennemis, Bonze, Derviche, Bramine, enfin, tout Miniſtre de quelque religion que ce ſoit. En Europe, les Prêtres ſe ſont élevés contre Galilée; ils ont excommunié dans Virgile & Scheiner les découvertes que l'un avoit fait des Antipodes, & l'autre des taches dans le ſoleil: ils ont proſcrit dans Bayle la ſaine Logique, dans Deſcartes l'unique méthode d'apprendre: ils ont forcé ce Philoſophe à s'expatrier: *b*) ils ont jadis accuſé tous les grands hommes de magie; *c*) & maintenant que la magie a paſſé de mode,

b) Deſcartes perſécuté quitte la France, emportant comme Enée ſes Pénates avec lui, c'eſt-à-dire, l'eſtime & les regrets des gens éclairés. Le Parlement alors Ariſtotélicien rend arrêt contre les Cartéſiens. Leur doctrine y eſt condamnée comme l'a depuis été celle de l'Encyclopédie, de l'Eſprit, & d'Emile. Rien de différent dans ſes divers arrêts, que leur date. Or les Parlements actuels ſe moquent du premier. Les Parlements futurs riront pareillement des derniers.

c) Voyez l'Apologie des grands hommes accuſés de magie, par Naudé. L'Auteur s'y croit obligé de prouver, qu'Homere, Virgile, Zoroaſtre, Orphée, Démocrite, Salomon, le Pape Silveſtre, Empédocle, Apollonius, Agrippa, Albert le grand, Paracelſe, &c. n'ont jamais été ſorciers.

ils accuſent encore d'Athéiſme & de Matérialiſme *d*) ceux qu'en qualité de ſorciers, ils euſſent jadis fait brûler.

Le ſoin du Prêtre fut toujours d'éloigner la vérité du regard des hommes. Toute lecture inſtructive leur eſt interdite. Le Prêtre s'enferme avec eux dans une chambre obſcure, & ne s'y occupe qu'à boucher les crevaſſes par leſquelles la lumiere pourroit entrer. Il hait & il haïra toujours le Philoſophe. Il craindra toujours que des hommes éclairés ne renverſent un empire fondé ſur l'erreur & l'aveuglement.

Sans amour pour les talents, il eſt l'ennemi ſecret des vertus humaines. Le Prêtre en nie ſouvent juſqu'à l'exiſtence. Il n'eſt à ſes yeux d'actions vertueuſes, que les actions conformes à ſa doctrine, c'eſt-à-dire, à ſes intérêts. Les premieres des vertus ſont la foi & la ſoumiſſion au Sacerdoce: ce n'eſt qu'à ſes eſclaves qu'il accorde le nom de ſaints & d'hommes de bien.

d) Les Théologiens ont tant abuſé du mot *matérialiſte*, dont ils n'ont jamais pu donner d'idées nettes, qu'enfin ce mot eſt devenu ſynonyme d'eſprit éclairé. On déſigne maintenant par ce nom, les écrivains célebres dont les ouvrages ſont avidement lus.

Quoi cependant de plus diſtinct que les idées de vertu & de ſainteté? Celui-là eſt vertueux, qui fait le bien de ſes concitoyens. Le mot *vertu* renferme toujours l'idée de quelque utilité publique. Il n'en eſt pas de même du mot ſainteté. Un hermite, un moine s'impoſe la loi du ſilence, ſe feſſe toutes les nuits, ſe nourrit de légumes cuits à l'eau, dort ſur la paille, offre à Dieu ſa mal-propreté & ſon ignorance; il peut à force de macérations faire fortune en paradis; on peut le décorer de l'auréole: mais s'il n'a fait aucun bien ſur la terre, il n'eſt pas honnête. Un ſcélérat ſe convertit à la mort; il eſt ſauvé, il eſt bienheureux, mais il n'eſt pas vertueux. On ne mérite ce nom que par une conduite habituellement juſte & noble.

Les Cloîtres ſont les Minarets d'où l'on tire communément les ſaints. Mais en général que ſont les Moines? Des fainéants, des hommes proceſſifs, dangereux dans la ſociété, & dont le voiſinage eſt à redouter. Que prouve leur conduite? Qu'il n'eſt rien de commun entre la religion & la vertu. Que faire pour en acquérir une idée nette? Subſtituer une morale nouvelle à cette morale théologique, qui, toujours indul-

gente aux tours perfides que fe jouent les différentes fectes, *e*) fanctifie en-

e) De quelles imputations odieufes les catholiques n'ont-ils pas chargé les réformés? que de ruſes employées par les Moines, pour irriter les Princes contre des ſujets fidelles! que d'art pour ne faire voir en eux que des rebelles, qui, la rage dans le cœur & les armes à la main, ſont toujours prêts d'eſcalader le trône! Telle eſt donc, ô Moines, votre juſtice & votre charité! ſur quoi fonderiez-vos calomnies? Laquelle des Egliſes Romaine ou Proteſtante, s'eſt le plus ſouvent arrogée le droit de détrôner les Rois, & de leur ravir le ſceptre avec la vie? qui, du calviniſte ou du catholique, a le plus ſouvent réduit ce droit en pratique? Qu'on ouvre l'hiſtoire, qu'on calcule le nombre de l'eſpece d'attentats commis par l'une & l'autre ſecte, la queſtion ſera bientôt décidée par le fait.

Les réformés, dira-t-on, ont fait la guerre aux Princes. Non: mais les Princes l'ont faite aux réformés. M'attaque-t-on injuſtement? la défenſe eſt de droit naturel; & des perſécutés nombreux uſeront toujours de ce droit. C'eſt en irritant le Souverain contre des ſujets fidelles, que le Moine a mis les armes à la main des réformés. Toutes les différentes ſectes du Chriſtianiſme ſont aujourd'hui tolérées en Hollande, en Angleterre & en Allemagne; quels troubles y excitent-elles? La paix dans cet empire s'eſt établie à la ſuite de la tolérance, & s'y maintiendra ſans doute tant que le Magiſtrat y ſaura contenir l'ambition eccléſiaſtique.

Quant au reſte, comme je l'ai déja dit, le gouvernement ne prenne point parti dans les querelles théologiques; les peuples n'y mettront pas plus d'importance qu'aux diſputes ſur les anciens & les modernes.

core aujourd'hui les forfaits atroces que ſe reprochent réciproquement les Janſéniſtes & les Moliniſtes, *f*) & leur commande enfin de dépouiller leurs concitoyens de leurs biens & de leur liberté.

Un Deſpote d'Aſie veut que ſes ſujets concourent de tout leur pouvoir à ſes plaiſirs; qu'ils apportent à ſes pieds leur hommage & leurs richeſſes. Les Prêtres Papiſtes exigent pareillement l'hommage & les richeſſes des Catholiques.

Eſt-il un moyen d'accroître leur puiſſance & leurs tréſors, qu'ils n'aient employé? A-t-il fallu pour cet effet recourir à la barbarie & à la cruauté? ils ont été cruels & barbares.

Du moment qu'inſtruits par l'expérience, les Prêtres ont ſu qu'on rendoit plus à la crainte qu'à l'amour, qu'on préſentoit plus d'offrandes à Ariman qu'à Oromaze, au cruel Molve qu'au doux Jeſus, c'eſt ſur la terreur qu'ils ont voulu fonder leur empire: ils ont voulu pouvoir à leur gré brûler

f) Qui n'a point ri de voir les Jéſuites accuſer tant de fois les Parlements de révolte, de ſédition, & les citer devant le Prince, comme l'écolier devant le Préfet? la France, diſoit-on alors, eſt un pays d'eſclaves, où chacun s'accuſe d'être ſéditieux.

le Juif, empriſonner le Janſéniſte & le Déiſte; & malgré l'horreur qu'inſpire à toute ame humaine & ſenſible le tribunal de l'Inquiſition, ils conçurent dès-lors le projet de l'établir. Ce fut à force d'intrigues qu'ils y parvinrent en Eſpagne, en Italie, en Portugal, &c.

Plus la maniere de procéder de ce tribunal fut arbitraire, plus il fut redouté. Les Prêtres s'appercevant que la puiſſance ſacerdotale s'accroiſſoit de toutes les frayeurs dont elle frappoit l'imagination des hommes, devinrent bientôt impitoyables. Le Moine, impunément ſourd au cri de la compaſſion, aux larmes de la miſere & aux gémiſſements de la douleur, n'épargna ni la vertu, ni les talents. Ce fut par la confiſcation des biens, ce fut à l'aide des tortures & des bûchers, qu'il uſurpa enfin ſur les peuples une autorité ſupérieure à celle des Magiſtrats, & ſouvent même à celle des Rois. Mais quelle main hardie oſa jetter dans un royaume chrétien les fondements d'un pareil tribunal? L'ambition ſacerdotale l'édifia; la ſtupidité des peuples & des Princes la laiſſa faire.

N'eſt-il donc plus dans l'Egliſe catholique de Fénelon & de Fitz-James, qui, touchés des maux de leurs ſem-

blables, voient avec horreur un pareil tribunal? il eſt encore des Janſeniſtes aſſez vertueux pour déteſter l'Inquiſition, lors même qu'elle brûle un Jéſuite: mais en général on n'eſt point à la fois religieux & tolérant. Humanité ſuppoſe lumiere.

Un eſprit éclairé ſait que la violence fait les hypocrites, & la perſuaſion, des chrétiens; qu'un hérétique eſt un frere, qui ne penſe pas comme lui ſur certains dogmes métaphyſiques; que ce frere, privé du don de la foi, eſt à plaindre, non à punir; *g*) & que ſi nul ne peut croire vrai ce qu'il voit faux, nul pouvoir humain ne peut commander à la croyance. Que réſulte-t-il de l'intolérance religieuſe? Le malheur des nations. Qui ſanctifia l'intolérance? L'ambition ſacerdotale. L'exceſſif amour du moine pour le pouvoir, produiſit ſon exceſſive barbarie. Cruel par ſyſtême, le moine l'eſt encore par ſon éducation. Foible, hypocrite & poltron par état, tout Prêtre catholique doit en général être atroce. *h*).

g) Le Moine s'occupe ſans ceſſe à chercher dans les Ecritures, quelques paſſages dont l'interprétation ſoit favorable à l'intolérance. Mais ne ſait-on pas que ſi les ſaintes écritures ſont de Dieu, les interprétations ſont des hommes?

h) Le guerrier franc & brave eſt communément humain. Sa franchiſe & ſon courage le

Auſſi, dans les pays ſoumis à ſa puiſſance, exerça-t-il en tous les temps tout ce que peut imaginer l'injuſtice & la cruauté la plus raffinée. Si d'une religion inſtituée pour inſpirer la douceur & la charité, il fit un inſtrument de perſécutions & de maſſacres; ſi tout dégoûtant du ſang verſé dans un Auto-da-fé, il oſe, dans le ſacrifice de l'autel, lever ſes mains homicides au ciel, qu'on ne s'en étonne point; le moine eſt ce qu'il doit être. Couvert du ſang hérétique, il doit ſe regarder comme le vengeur de la divinité. Quel inſtant néanmoins pour implorer ſa clémence! Ses mains ſeroient-elles pures, parce que l'Egliſe les déclareroit telles? Quel Corps n'a pas légitimé les actions les plus abominables, lorſqu'elles tendoient à l'accroiſſement de ſon pouvoir!

C'eſt aſſez de l'aveu de l'Egliſe pour ſanctifier un crime. J'ai conſidéré les diverſes religions, & j'ai vu leurs divers ſectateurs s'entr'arracher les flambeaux avec leſquels ils vouloient brû-

mettent au-deſſus de toute crainte. Le Prêtre, au contraire eſt cruel. Pourquoi? C'eſt qu'il eſt foible, faux & poltron. Or de toutes les créatures, dit Montaigne, ſi la femme eſt la plus cruelle, c'eſt qu'en général elle eſt foible & ſans courage. *La cruauté eſt toujours l'effet de la crainte, de la foibleſſe & de la couardiſe.*

ler leurs ſemblables. J'ai vu les diverſes ſuperſtitions ſervir de marche-pied à l'orgueil eccéſiaſtique. Quel eſt donc, me ſuis-je dit, le vrai impie? Eſt-ce l'incrédule? Non: mais le fanatique *i*) ambitieux. C'eſt lui qui, perſécuteur, aſſaſſin de ſes freres, enviant à l'exécuteur des vengeances céleſtes le plaiſir de tourmenter les hommes dans les enfers, ſe préſente pour remplir ſes abominables fonctions ſur la terre; qui ne voyant qu'un damné dans un incrédule, voudroit, par une mort prompte,

i) Rien de moins déterminé que la ſignification de ce mot *impie*, auquel on attache ſi ſouvent une idée vague & confuſe de ſcélérateſſe. Entend-on par ce mot un Athée? donne-t-on ce nom à celui qui n'a que des idées obſcures de la divinité? En ce ſens, tout le monde eſt Athée; car perſonne n'en comprend l'incompréhenſible. Applique-t-on ce nom aux ſoi-diſans Matérialiſtes? Mais ſi l'on n'a point encore d'idées nettes & completes de la matiere, on n'a point en ce ſens d'idées nettes & completes de l'impie Matérialiſte. Traitera-t-on d'Athées ceux qui n'ont pas de Dieu la même idée que les catholiques? Il faudra donc appeller de ce nom les Payens, les Héretiques & les Infideles. Or en ce dernier ſens, Athée n'eſt plus ſynonyme de ſcélérat. Il déſigne un homme, qui, ſur certains points de Metaphyſique ou de Théologie, ne penſe pas comme le Moine & la Sorbonne. Pour que ce mot d'Athee ou d'impie rappelle à l'eſprit quelqu'idée de ſcélérateſſe, à qui l'appliquer? Aux perſecuteurs.

hâter encore ſa damnation, &, par une gradation inouie de cruauté, que cet homme, ſon ſemblable, fût au même inſtant arrêté, empriſonné, jugé, maudit, brûlé & damné.

CHAPITRE XXI.

Impoſſibilité d'étouffer dans l'homme le ſentiment de l'intolérance. Moyen de s'oppoſer à ſes effets.

LE levain de l'intolérance eſt indeſtructible: il ne s'agit que d'en ſuſpendre le dévéloppement & l'action. Des loix ſéveres doivent donc les réprimer comme le vol.

S'agit-il d'un intérêt perſonnel? Le Magiſtrat, en défendant les voies de fait, lie les mains de l'intolérance. Pourquoi les lui délie-t-il, lorſque, ſous le maſque de la religion, cette intolérance peut exercer les plus grandes cruautés?

Les hommes ſont de leur nature intolérants. Le ſoleil de la raiſon les éclaire-t-il un moment? qu'ils en profitent pour s'enchaîner par des loix ſages, & ſe mettre dans l'heureuſe im-

puiſſance de ſe nuire, lorſqu'ils ſeront de nouveau ſaiſis de l'accès d'une rage intolérante.

De bonnes loix peuvent également contenir le dévot furieux & le Prêtre perfide. L'Angleterre, la Hollande, une partie de l'Allemagne en ſont la preuve. Des crimes & des malheurs multipliés ont ſur cet objet ouvert enfin les yeux de ces peuples. Ils ſentent que la liberté de penſer eſt de droit naturel, que penſer produit le beſoin de communiquer ſes penſées, & que dans un peuple, comme dans un particulier, l'indifférence à cet égard eſt un ſigne de ſtupidité.

Qui n'éprouve pas le beſoin de penſer, ne penſe pas. Il en eſt de l'eſprit comme du corps : ne fait-on point uſage de leurs facultés, on devient impotent de corps & d'eſprit. Lorſque l'intolérance a comprimé l'ame des citoyens, lorſqu'elle en a détruit le reſſort, alors l'eſprit de vertige & d'aveuglement ſe répand ſur une nation.

Le toucher de Midas, diſent les Poëtes, changeoit tout en or : la tête de Méduſe transformoit tout en pierres : l'intolérance transforme pareillement en hypocrites, en foux, en idiots, *a*)

a) On n'imagine point à quel degré l'intolérance a, dans ces derniers temps, porté l'idio-

tout ce qui ſe trouve dans l'athmoſphere de ſa puiſſance. C'eſt elle qui dans l'Orient porta ces premiers germes de ſtupidité qu'y développa depuis le deſpotiſme. C'eſt l'intolérance qui condamne au mépris de l'univers préſent & à venir, toutes ces contrées ſuperſtitieuſes, dont les habitants paroiſ-

tiſme en France. Durant la derniere guerre, cent caillettes, d'après leurs Confeſſeurs, me diſoit un François homme d'eſprit, accuſoient les Encyclopédiſtes du dérangement de nos finances; & Dieu ſait ſi aucun des Encyclopédiſtes avoit été chargé de leur adminiſtration! D'autres reprochoient aux Philoſophes le peu d'amour des Colonels pour la gloire; & ces mêmes Philoſophes étoient alors expoſés à une perſécution que le ſeul amour de la gloire & du bien public peut ſupporter. D'autres rapportoient à la publication de l'Encyclopédie, aux progrès de l'eſprit philoſophique les défaites des François; & c'étoit alors le Roi très-Philoſophe de Pruſſe, & le peuple très-Philoſophe des Anglois, qui battoient par-tout leurs armées. La Philoſophie étoit le baudet de la fable; elle avoit fait tout le mal.

Cependant, diſoit à ce ſujet un grand Prince, tout peuple qui bannit de chez lui la Philoſophie & le bon ſens, ne peut ſe promettre ni grands ſuccès dans la guerre, ni prompt établiſſement dans la paix.

En Portugal, on rencontre peu de Philoſophes; & peut-être la foibleſſe de l'Etat s'y trouve-t-elle en proportion avec la ſottiſe & la ſuperſtition des peuples.

ſent réellement plutôt appartenir à la claſſe des brutes qu'à celle des hommes.

Il n'eſt qu'un cas où la tolérance puiſſe devenir funeſte à une nation; c'eſt lorſqu'elle tolere une religion intolérante : telle eſt la Catholique. *b*) Cette religion, devenue la plus puiſſante dans un Etat, y répandroit encore le ſang de ſes ſtupides protecteurs; c'eſt un ſerpent qui piqueroit le ſein qui l'auroit réchauffé. Que l'Allemagne y ſoit attentive! ſes Princes ont intérêt d'embraſſer le Papiſme: il leur offre de grands établiſſements pour leurs freres, leurs enfants, &c. Ces Princes une fois catholiques, voudront forcer la croyance de leurs ſujets; & duſſent-ils encore verſer le ſang humain, ils le feront de nouveau couler. Les flambeaux de la ſuperſtition & de l'intolérance fument encore. Un léger ſouffle peut les rallumer, & embraſer l'Europe. Où s'arrêteroit l'incendie? Je l'ignore. La Hollande ſeroit-elle ſûre de s'y ſouſtraire? le Bréton lui-même pourroit-il, du haut de ſes dunes, long temps braver la fureur du catholique? Le foſſé

b) Sans la puiſſance des Princes catholiques, les Papiſtes, auſſi ſtupides & peut-être plus intolérants que les Juifs, tomberoient dans le même mépris.

des mers eſt une barriere impuiſſante contre le fanatiſme. Qui l'empêcheroit de prêcher une nouvelle croiſade, d'armer l'Europe contre l'Angleterre, d'y prendre terre, & de traiter un jour les Brétons, comme il traita jadis les Albigeois?

Que le ton inſinuant du catholique n'en impoſe pas aux proteſtants. Le même Prêtre qui regarde en Pruſſe l'intolérance comme une abomination & une infraction à la loi naturelle & divine, regarde en France la tolérance comme un crime & une héréſie. c) Qui

c) On ne fut jamais en France plus intolérant. Peut-être n'y imprimeroit-on pas aujourd'hui ſans cartons, l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de M. Fleuri, & n'y permettroit-on pas l'impreſſion des Fables de la Fontaine. Quelle impiété ne trouveroit-on pas dans ces vers du Statuaire & de la ſtatue de Jupiter?

A la foibleſſe du ſculpteur,
Le Poëte autrefois n'en dut guere;
Des Dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine & la colere.
Il étoit enfant en ceci;
Les enfants n'ont l'ame occupée
Que du continuel ſouci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

où m'ont entraîné les preuves de cette vérité, auront, sans doute, fait oublier au lecteur les motifs qui m'ont nécessité à cette digression.

Mon objet étoit de montrer, que dans les hommes, si toutes les passions citées ci-dessus sont factices, tous par conséquent en sont susceptibles. C'est pour faire plus évidemment encore sentir cette vérité, que je lui présente de nouveau le tableau de généalogie des passions.

CHAPITRE XXII.

Généalogie des passions.

UN principe de vie anime l'homme. Ce principe est la sensibilité physique. Que produit en lui cette sensibilité? Un sentiment d'amour pour le plaisir, & de haine pour la douleur. C'est de ces deux sentiments réunis dans l'homme, & toujours présents à son esprit, que se forme ce qu'on appelle en lui le sentiment de l'amour de soi. *a*) Cet amour

a) Tout jusqu'à l'amour de soi est en nous une acquisition. On apprend à s'aimer, à être humain ou inhumain, vertueux ou vicieux. L'homme moral est tout éducation & imitation.

de ſoi engendre le deſir du bonheur; le deſir du bonheur, celui du pouvoir; & c'eſt ce dernier qui donne à ſon tour naiſſance à l'envie, à l'avarice, à l'ambition, & généralement à toutes les paſſions factices, *b*) qui, ſous des noms divers, ne ſont en nous qu'un amour du pouvoir déguiſé, & appliqué aux divers moyens de ſe le procurer.

Ces moyens ne ſont pas toujours les mêmes. Auſſi voit-on les hommes, ſelon les poſitions où ils ſe trouvent, & le gouvernement ſous lequel ils vivent, marcher au pouvoir, par la voie, ou des richeſſes, ou de l'intrigue, ou de l'ambition, ou de la gloire, ou des talents, &c. mais y marcher conſtamment.

Si l'on ſe rappelle maintenant ce que j'ai dit, Section II, III & IV de cet ouvrage:

1°. Que tous les hommes ont une égale aptitude à l'eſprit;

b) Nos divers caracteres ſont le produit de nos paſſions factices. La preuve qu'ils ne ſont pas l'effet d'une organiſation ou d'un tempérament particulier, c'eſt qu'il en eſt d'attachés à certaines profeſſions. Tel eſt, ſelon M. Hume, celui des gens de guerre, à peu près le même en tout pays; & celui des Miniſtres des Dieux, dans tous les ſiecles, les empires, & les religions.

2°. Que cette égale aptitude eſt en eux une puiſſance morte, ſi elle n'eſt vivifiée par les paſſions;

3°. Que la paſſion de la gloire eſt celle qui met le plus communément cette puiſſance en action;

4°. Que tous en ſont ſuſceptibles dans les pays où la gloire conduit au pouvoir;

La concluſion générale que j'en tirerai, c'eſt que tous les hommes organiſés comme le commun d'entr'eux, peuvent être animés de l'eſpece de paſſion propre à les élever aux plus hautes vérités.

La ſeule objection à laquelle il me reſte à répondre, eſt celle-ci. Tous les hommes, dira-t-on, peuvent aimer la gloire: c) mais cette paſſion peut-elle être portée dans chacun d'eux au degré de force ſuffiſant pour mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'eſprit?

Pour

c) L'amour de la gloire éleve l'homme au-deſſus de lui-même, elle étend les facultés de ſon ame & de ſon eſprit. Mais qui regarderoit cet amour comme l'effet d'une organiſation particuliere, ſe tromperoit. Le deſir de la gloire eſt une paſſion tellement factice & dépendante de la forme du Gouvernement, que le Légiſlateur peut toujours à ſon gré l'éteindre ou l'allumer dans une nation.

Pour résoudre cette question, je suppose que j'ai concentré tout mon bonheur dans la possession de la gloire : alors cette passion aussi vive que l'amour de moi-même, se confondra nécessairement en moi avec ce sentiment. Il s'agit donc de prouver, que le sentiment de l'amour de soi, commun à tous les hommes, est le même dans tous, & qu'il peut du moins les douer tous de l'énergie & de la force d'attention qu'exige l'acquisition des plus grandes idées.

CHAPITRE XXIII.

De la force du sentiment de l'amour de soi.

LE sentiment de l'amour de soi, différemment modifié dans les différents hommes, est essentiellement le même dans tous. Ce sentiment est indépendant de la finesse plus ou moins grande des organes. On peut être sourd, aveugle, bossu, boiteux, & avoir le même desir de sa conservation, la même haine pour la douleur, & le même amour pour le plaisir.

Ni la force, ni la foibleſſe du tempérament, ni la perfection des organes n'augmentent ou ne diminuent en nous la force du ſentiment de l'amour de ſoi. Les femmes n'ont pas moins d'amour pour elles que les hommes, & n'ont cependant pas la même organiſation. S'il étoit un moyen de meſurer la force de ce ſentiment, ce ſeroit par *ſa conſtance*, ſon *unité*, &, ſi je l'oſe dire, par ſa préſence habituelle. Or, à tous ces égards, le ſentiment de l'amour de ſoi eſt le même dans tous les hommes.

C'eſt ce ſentiment qui tantôt les arme d'un courage opiniâtre, comme d'une épée pour triompher des plus grands obſtacles, & qui tantôt les doue d'une crainte prudente, comme d'un bouclier pour échapper au danger. C'eſt ce ſentiment enfin, qui, toujours occupé du bonheur de chaque individu, veille ſans ceſſe à ſa conſervation. Or, ſi l'amour de ſoi eſt à cet égard le même dans tous, tous ſont donc ſuſceptibles du même degré de paſſion, par conſéquent du degré propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'eſprit. Mais j'admets pour un moment que le ſentiment de l'amour de ſoi ſe fît moins vivement ſentir à l'un qu'à l'autre : il eſt certain que cette différence, non encore apperçue par l'expérience, ſe-

roit par conſéquent très-petite, & qu'elle n'influeroit en rien ſur les eſprits.

Un Méchanicien ne détourne d'un fleuve que la partie néceſſaire à mouvoir les rouages & les machines placées le long de ſon rivage; il laiſſe le ſurplus des eaux ſuivre leur cours, & ſe perdre dans des marais. Il ne faut donc pareillement détourner du ſentiment total de l'amour de ſoi, que la partie propre à mettre en action l'égale aptitude que tous les hommes ont à l'eſprit. Or, cette partie eſt moins conſidérable qu'on ne le penſe. Conſulte-t-on ſur ce point l'expérience? elle nous apprend que la crainte de la férule, du fouet, ou d'une punition encore plus légere, ſuffit pour douer l'enfant de l'attention qu'exige l'étude & de la lecture & des langues. *a*) Or, cette eſpece d'attention eſt, ou la plus, ou du moins une des plus pénibles & des plus fatigantes. *b*)

a) Il n'eſt point d'art ou de ſcience qui n'ait ſa langue particuliere, & c'eſt l'étude de cette langue, qui, dans un âge avancé, nous rend incapables de l'étude d'une nouvelle ſcience.

b) Si l'étude de leur propre langue paroît en général moins pénible aux enfants que l'étude de la Géométrie, c'eſt que les enfants éprouvent plus habituellement le beſoin de par-

L'expérience nous apprend encore, que toutes nos découvertes ſont des dons du haſard; que nous lui devons le premier ſoupçon de toute vérité nouvelle; que toutes les vérités de cette eſpece ſont, pour ainſi dire, ſaiſies ſans attention; que leur découverte par cette raiſon a toujours été regardée comme une inſpiration, & qu'il n'eſt point en conſéquence de Poëte, ni de Philoſophe, à qui l'expreſſion harmonieuſe & brillante, claire & préciſe de ſes penſées, n'ait coûté plus de ſoins & de travail que ſes idées les plus heureuſes.

D'où il réſulte que tous les hommes organiſés comme le commun d'entr'eux, ſont ſuſceptibles du degré d'attention requis pour s'élever aux plus hautes vérités, & que, dans l'hypotheſe où le ſentiment de l'amour de ſoi ne fût pas le même dans tous (hypotheſe ſans doute impoſſible) la petite différence qui ſe trouveroit à cet égard entre les hommes, n'auroit encore aucune influence ſur leur eſprit.

En effet, qu'on ſuppoſe le ſentiment de l'amour de ſoi plus vif dans l'un que dans l'autre; ce ſentiment, comme

ler que de comparer enſemble des figures géométriques, & que le beſoin ſenti de l'attention la rend toujours moins déſagréable & moins pénible.

l'expérience le prouve, n'en ſeroit pas moins également habituel dans eux. Or, ſi toute ſupériorité d'eſprit dépend moins d'une attention habituelle, c) il eſt évident, que, dans cette ſuppoſition,

c) Lorſqu'il s'agit d'eſprit, le lecteur, pour bien ſaiſir mes idées, doit, rappeller à ſa mémoire, que l'eſprit eſt le produit de l'attention, & l'attention celui d'une paſſion quelconque, & ſur-tout celle de la gloire; qu'en vain le haſard ou l'éducation nous offriroit dans une lecture, une converſation, &c. des objets de la comparaiſon deſquels il pût réſulter des idées nouvelles; que ces objets ſeroient pour nous des ſemences ſtériles, ſi l'attention ne les fécondoit, c'eſt-à-dire, ſi nous n'avions un intérêt, un deſir vif de les comparer, & d'obſerver les reſſemblances & les différences, les convenances & les diſconvenances que ces objets ont entr'eux & avec nous.

Si l'on dit ſouvent du grand homme, qu'il eſt fils du malheur, c'eſt qu'en général, toujours occupé de s'y ſouſtraire, l'homme eſt alors forcé de penſer & de réfléchir. Il eſt donc toujours ce que le fait la poſition où il ſe trouve. Mais l'adverſité eſt-elle ſi ſalutaire qu'on le dit? Oui; dans la premiere jeuneſſe, lorſqu'on peut encore contracter l'habitude de penſer & de réfléchir. Cet âge paſſé, le malheur afflige l'homme, & l'éclaire peu. *L'infortune*, dit le proverbe Ecoſſois, *eſt ſaine à déjeûner, indifférente à diner, & mortelle à ſouper.* D'ailleurs, l'adverſité n'excite ſouvent en nous qu'une effervescence vive & momentanée, parce qu'elle eſt ſouvent paſſagere. La paſſion de la gloire eſt plus durable, & par cette raiſon la plus propre à produire de grands hommes & à former de grands talents.

Or, ſi ce dernier ſentiment, comme l'expérience le prouve, eſt habituellement préſent à tous les hommes, il doit donc les douer tous de l'eſpece d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité de l'eſprit.

Tous les hommes organiſés comme le commun d'entr'eux, ſont donc ſuſceptibles, non-ſeulement de paſſions, mais encore du degré habituel de paſſions ſuffiſant pour les élever aux plus grandes idées.

D'où provient donc l'extrême inégalité des eſprits? De ce que perſonne ne voit préciſément *b*) les mêmes objets; ne s'eſt préciſément trouvé dans les mêmes poſitions; *c*) n'a reçu la

b) Dans chaque pays, il eſt un certain nombre d'objets que l'éducation offre également à tous, & c'eſt cette impreſſion uniforme de ces objets qui produit dans les citoyens cette reſſemblance d'idées & de ſentiments, à laquelle on donne le nom d'eſprit & de caractere national.

Il eſt en outre un certain nombre d'objets divers, que le haſard & l'éducation préſentent à chacun des individus, & c'eſt l'impreſſion différente de ces objets, qui, dans ces mêmes individus, produit cette diverſité d'idées & de ſentiments, à laquelle on donne le nom d'eſprit & de caractere particulier.

c) Je ſuppoſe qu'on ne puiſſe s'illuſtrer dans les lettres ſans partager ſon temps entre le monde & la retraite; que ce ſoit dans les déſerts que ſe ramaſſent les diamants, & dans les villes qu'on les taille, les poliſſe & les monte; il eſt

même éducation; & de ce qu'enfin le hasard qui préside à notre instruction, ne conduit pas tous les hommes à des mines également riches & fécondes.

C'est donc à l'éducation, prise dans toute l'étendue du sens qu'on peut attacher à ce mot, & dans lequel même l'idée du hasard se trouve comprise, *d*)

évident que le hasard & la fortune qui me permettent d'habiter tour-à-tour la ville & la campagne, auront plus fait pour moi que pour un autre.

d) De ce que le hasard aura toujours part à notre instruction, en faut-il conclure l'inutilité de l'éducation? Non: l'éducation ne fera jamais des hommes supérieurs de tous les habitants d'une nation; mais en la perfectionnant, en imaginant de nouveaux moyens d'allumer en nous le desir de la gloire, en mettant souvent les citoyens dans les positions où le hasard ne les place que rarement, nul doute qu'on n'en puisse infiniment retrécir l'empire.

Il est à Rome des conservatoires ou écoles de musique, dont on sort toujours bon musicien, & dans lesquels il se forme tous les ans quelques hommes de génie. On voit aussi à Paris une école des ponts & chaussées, dont il ne sort que des gens instruits, parmi lesquels se trouvent quelques hommes supérieurs.

Une excellente éducation peut donc les multiplier dans une nation, & faire du reste des citoyens des gens de sens & d'esprit. Or ces avantages d'une excellente éducation sont suffisants pour encourager à l'étude d'une science, à la perfection de laquelle est en partie attaché le bonheur de l'humanité.

qu'on peut rapporter l'inégalité des eſprits.

Pour compléter les preuves de cette vérité, il ne me reſte qu'a montrer, dans la Section ſuivante, les erreurs & contradictions où tombent ceux qui, ſur ce même ſujet, adoptent des principes différents des miens.

Je prendrai M. Rouſſeau pour exemple. C'eſt de tous les auteurs celui, qui, dans ſes ouvrages, a traité cette queſtion avec le plus d'eſprit & d'éloquence. Je diſcuterai donc ſes principales opinions; & ſi j'en démontre la fauſſeté & la contradiction, j'imagine que le public, alors moins attaché à ſes anciens préjugés, jugera ſans partialité mes principes, & ſe trouvera dans cette diſpoſition heureuſe & calme, qui fait adopter toute idée juſte, quelque paradoxale qu'elle ait d'abord paru.

SECTION V.

Des erreurs & contradictions de ceux dont les principes différents des miens, rapportent à l'inégale perfection des ſens, l'inégale ſupériorité des Eſprits.

MONSIEUR Rouſſeau & moi ſommes ſur cette queſtion d'une opinion contraire. Mon objet, en réfutant quelques-unes de ſes idées, n'eſt point la critique de l'*Emile*. Cet ouvrage eſt à la fois digne de ſon auteur & de l'eſtime publique. *a*) Mais trop fidelle imitateur de Platon, peut-être M. Rouſſeau a-t-il ſouvent ſacrifié l'exactitude à l'éloquence; eſt-il tombé dans des contradictions, que, ſans doute, il eût évitées, ſi, plus ſévere obſervateur de ſes propres idées, il les eût plus attentivement comparées entr'elles.

a) La fureur avec laquelle les Moines & les Prêtres ont perſécuté M. Rouſſeau, eſt un témoignage non ſuſpect de la bonté de ſon ouvrage. On ne pourſuit point les auteurs médiocres.

Ce que je me propose dans l'examen des principales assertions de l'auteur, c'est de montrer que presque toutes ses erreurs sont des conséquences nécessaires de ce principe trop légérement admis.

Savoir:

« Que l'inégalité des esprits est l'effet » de la perfection plus ou moins grande » des organes des sens, *b*) & que nos » vertus, comme nos talents, sont éga- » lement dépendants de la diversité de » nos tempéraments. »

CHAPITRE I.

*Contradictions de l'Auteur d'*Emile *sur les causes de l'inégalité des Esprits.*

LE simple rapprochement des idées de M. Rousseau prouvera leur contradiction.

b) Il ne s'agit dans cette question que de cette petite différence d'organisation, que la nature met entre des hommes donés de tous leurs sens.

1e. PROPOSITION.

Il dit, Lettre 3me. page 116, Tome V de l'*Héloïse* : a)

« Pour changer les caracteres, il faudroit pouvoir changer les tempéramens; vouloir pareillement changer les esprits, & d'un fot faire un homme de talents, c'est d'un blond vouloir faire un brun. Comment forgeroit-on les cœurs & les esprits sur un modele commun? Nos talents, nos vices, nos vertus, & par-conséquent nos caracteres, ne dépendent-ils pas entiérement de notre organisation? »

2e. PROPOSITION.

Il dit, page 164, 165 & 166, Tome V de l'*Héloïse*.

« Lorsqu'on nourrit les enfants dans leur premiere simplicité, d'où leur viendroient des vices dont ils n'ont pas vu d'exemple, des passions qu'ils n'ont nulle occasion de sentir, des préjugés que rien ne leur inspire? Les défauts dont nous accusons la

a) Je tire la plupart des mes citations de la lettre 3me. T. V de l'Héloïse. C'est un extrait de l'*Emile*, fait par l'Auteur lui-même. Dans cette lettre, il rassemble presque tous les principes de son grand ouvrage.

„ nature, ne ſont pas ſon ouvrage, „ mais le nôtre. Un propos vicieux „ eſt dans la bouche d'un enfant, une „ herbe étrangere, dont le vent apporte „ la graine. „

Dans la premiere de ces citations, M. Rouſſeau croit que c'eſt à l'organiſation que nous devons nos vices, nos paſſions, & par conſéquent nos caracteres.

Dans la ſeconde, au contraire, il croit, (& je le crois comme lui) qu'on naît ſans vices, parce qu'on naît ſans idées: mais par la même raiſon, on naît auſſi ſans vertu. Si le vice eſt étranger à la nature de l'homme, la vertu lui doit être pareillement étrangere. L'un & l'autre ne ſont & ne peuvent être que des acquiſitions. *b*) C'eſt pourquoi l'on eſt cenſé ne pouvoir pécher qu'à ſept ans; parce qu'avant cet âge, on n'a encore aucune idée préciſe du juſte & de l'injuſte, ni aucune connoiſſance de ſes devoirs envers les hommes.

b) M. Rouſſeau, L. IV, T. II de ſon *Emile*, après avoir dit un mot de l'origine des paſſions, ajoute: "Sur ce principe, il eſt aiſé de voir „ comment on peut diriger au bien ou au mal „ toutes les paſſions des enfants & des hom„ mes." Mais s'il eſt poſſible de diriger au bien ou au mal les paſſions des enfants, il eſt donc poſſible de changer leur caractere.

3e. PROPOSITION.

M. Rouſſeau dit, page 63, Tome III de l'*Emile* : " Que le ſentiment de la » juſtice eſt inné dans le cœur de l'hom- » me. » Il répete, page 107 du même Vol. " qu'il eſt au fonds des ames un » principe inné de vertu & de juſtice. »

4e. PROPOSITION.

Il dit, page 11, Tome III, de l'*Emile* : " La voix intérieure de la vertu ne ſe » fait point entendre au pauvre, *c*) qui

c) " La voix intérieure de la vertu, dit M. » Rouſſeau, ne ſe fait point entendre aux pau- » vres. » Cet Auteur range apparemment les incrédules dans la claſſe des pauvres, lorſqu'il ajoute, p. 207, T. III de l'*Emile* : " Un incré- » dule ſouhaite que tout l'univers ſoit dans la mi- » ſere pour s'épargner la moindre peine, & ſe » procurer le moindre plaiſir. » M. Rouſſeau eſt incrédule, & je ne l'accuſe pas d'un pareil ſouhait. M. de Voltaire n'eſt pas bigot ; & c'eſt cependant lui qui prit en main la défenſe de l'innocente famille des Calas, qui leur ouvrit ſa bourſe, qui ſacrifia en ſollicitations un temps pour lui toujours ſi précieux, & qui protégea ſeul la veuve & les orphelins opprimés, lorſque l'Egliſe & les Magiſtrats les abandonnoient. M. Rouſſeau n'auroit-il voulu dire autre choſe, ſinon, que l'incrédule s'aime de préférence aux autres ? Ce ſentiment eſt commun au dévot comme à l'incrédule. Point de Saint qui voulût être damné pour ſon voiſin. Quand St. Paul a ſouhaité d'être anathême pour ſes freres, ne s'eſt-il point exagéré la nobleſſe de ce ſenti-

„ ne ſonge qu'à ſe nourrir. „ Il ajoute, page 161, Tome IV, *ibid.* " Le peu-
„ ple a peu d'idées de ce qui eſt beau & „ honnête, „ & conclut, page 112, Tome III, *ibid.* " qu'avant l'âge de rai-
„ ſon, l'homme fait le bien & le mal „ ſans le connoître. „

On voit que, ſi dans la 3e. de ces propoſitions, M. Rouſſeau croit l'idée de la vertu innée, il la croit acquiſe dans la 4e.; & il a raiſon. Ce n'eſt qu'une parfaite législation qui donneroit à tous les hommes une idée parfaite de la vertu, & qui les néceſſiteroit à l'honnêteté.

Tous ſeroient juſtes, ſi le ciel eût dès le berceau gravé dans tous les cœurs les vrais principes de la législation : il ne l'a point fait.

Le ciel a donc voulu que les hommes duſſent à leur méditation l'excellence de leurs loix ; que la connoiſſance de ces loix fût une acquiſition, & le produit du génie perfectionné par le temps & l'expérience. En effet, dirois-je à M. Rouſſeau, s'il étoit un ſentiment inné de juſtice & de vertu, ce ſentiment, comme celui de la douleur & du plaiſir phyſique, ſeroit commun à tous les hommes ; au pauvre comme au riche,

ment, & ne lui falloit-il pas quinze jours de réſidence en enfer pour s'aſſurer de la vérité ?

au peuple comme au Grand ; & l'homme distingueroit à tout âge le bien du mal. *d)*

Mais M. Rousseau dit, page 209, Tome III d'*Emile* : " Sans un principe „ inné de vertu, verroit-on l'homme „ juste & le citoyen honnête concourir „ à son préjudice au bien public ? „ Personne, répondrai-je, n'a jamais concouru à son préjudice au bien public. Le héros citoyen, qui risque sa vie pour se couronner de gloire, pour mériter l'estime publique, & pour affranchir sa patrie de la servitude, cede au sentiment qui lui est le plus agréable. Pourquoi ne trouveroit-il pas son bonheur dans l'exercice de la vertu, dans l'acquisition de l'estime publique & des plaisirs attachés à cette estime ? Par quelle raison enfin n'exposeroit-il pas sa vie pour la patrie, lorsque le matelot & le soldat, l'un sur mer, & l'autre à la tranchée, l'exposent tous les jours pour un écu ? L'homme honnête qui semble

d) " Tant que la sensibilité de l'homme, „ (*Emile*, *L. IV*, *T. II*) reste bornée à son „ individu, il n'y a rien de moral dans ses actions. „ Ce n'est que quand elle commence à s'étendre „ hors de lui, qu'il prend d'abord ces sentiments, „ & ensuite ces notions du bien & du mal, qui „ le constituent véritablement homme. „ Ce texte prouve l'ingénuité avec laquelle M. Rousseau se réfute lui-même.

concourir à ſon préjudice au bien public, n'obéit donc qu'au ſentiment d'un intérêt noble. Pourquoi M. Rouſſeau nieroit-il ici, que l'intérêt eſt le moteur unique & univerſel des hommes? Il en convient en mille endroits de ſes ouvrages. Il dit, page 73, Tome III de l'*Emile*. " Un homme a beau faire ſemblant de préférer mon intérêt au ſien propre, de quelque démonſtration qu'il colore ce menſonge, je ſuis très-ſûr qu'il en fait un. " Page 137, Tome I, *ibid*: " Je veux; quand mon eleve s'engage avec moi, qu'il ait toujours un intérêt préſent & ſenſible à remplir ſon engagement; & que ſi jamais il y manque, ce menſonge attire ſur lui des maux qu'il voie ſortir de l'ordre des choſes. "

Dans cette citation, ſi M. Rouſſeau ſe croit d'autant plus aſſuré de la promeſſe de ſon Eleve, que cet Eleve a plus d'intérêt à la garder, pourquoi dire, Tome I, page 130, de l'*Emile*, " Celui qui ne tient que par ſon profit & ſon intérêt à ſa parole, n'eſt guere plus lié que s'il n'avoit rien promis. " Cet homme, ſans doute, ne ſera pas lié par ſa parole, mais par ſon intérêt. Or, ce lien en vaut bien un autre, & M. Rouſſeau n'en doute point, puiſqu'il veut que ce ſoit *l'intérêt qui lie le*

Diſciple à ſa promeſſe. L'on eſt & l'on ſera toujours d'autant plus exact & fidelle obſervateur de ſa parole, qu'on aura plus d'intérêt à la tenir. Quiconque alors y manque, eſt encore plus fou que malhonnête.

J'avoue qu'il eſt rare de trouver des contradictions ſi palpables dans les principes du même ouvrage. La ſeule maniere d'expliquer ce phénomene moral, c'eſt de convenir que M. Rouſſeau s'eſt moins occupé dans ſon *Emile* de la vérité de ce qu'il dit, que de la maniere de l'exprimer. Le réſultat de ces contradictions, c'eſt que les idées de la juſtice & de la vertu ſont réellement acquiſes.

CHAPITRE II.

De l'Eſprit & du Talent.

QU'EST-CE dans l'homme que l'eſprit? L'aſſemblage de ſes idées. A quelle ſorte d'eſprit donne-t-on le nom de talent? A l'eſprit concentré dans un ſeul genre, c'eſt-à-dire, à un grand aſſemblage d'idées de la même eſpece.

Or, s'il n'eſt point d'idées (& M. Rouſſeau en convient dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages) l'eſprit & le ta-

lent ſont donc en nous des acquiſitions ; & l'un & l'autre, comme je l'ai déja dit, ont donc pour principes générateurs.

1°. La ſenſibilité phyſique. Sans elle nous ne recevrions point de ſenſations.

2°. La mémoire, c'eſt-à-dire, la faculté de ſe rappeller les ſenſations reçues.

3°. L'intérêt que nous avons de comparer nos ſenſations entr'elles, *a*) c'eſt-à-dire, d'obſerver avec attention les reſſemblances & les différences, les convenances & les diſconvenances qu'ont entr'eux les objets divers.

C'eſt cet intérêt qui fixe l'attention, & qui, dans les hommes organiſés comme le commun d'entr'eux, eſt le principe productif de leur eſprit.

Les talents regardés par quelques-uns comme l'effet d'une aptitude particuliere à tel ou tel genre d'eſprit, ne ſont réellement que le produit de l'attention appli-

a) Juger, dit M. Rouſſeau, n'eſt pas ſentir. La preuve de ſon opinion, " c'eſt qu'il eſt en nous „ une faculté ou force qui nous fait comparer les „ objets. Or, dit-il, cette force ne peut être „ l'effet de la ſenſibilité phyſique. „ Si M. Rouſſeau eût plus approfondi cette queſtion, il eût reconnu que cette force n'étoit autre choſe que l'intérêt même que nous avons de comparer les objets entr'eux, & que cet intérêt prend ſa ſource dans le ſentiment de l'amour de ſoi, effet immédiat de la *ſenſibilité phyſique*.

quée aux idées d'un certain genre. Je compare l'enſemble des connoiſſances humaines, au clavier d'un orgue. Les divers talents en ſont les touches, & l'attention miſe en action par l'intérêt, eſt la main qui peut indifféremment ſe porter ſur l'une ou l'autre de ces touches.

Au reſte, ſi l'on acquiert juſqu'au ſentiment de l'amour de ſoi; ſi l'on ne peut s'aimer qu'on n'ait auparavant éprouvé le ſentiment de la douleur & du plaiſir phyſique, tout eſt donc en nous acquiſition.

Notre eſprit, nos talents, nos vices, nos vertus, nos préjugés & nos caracteres, néceſſairement formés du mêlange de nos idées & de nos ſentiments, ne ſont donc pas l'effet de nos divers tempéraments. Nos paſſions elles-mêmes en ſont dépendantes. Je citerai les peuples du nord en preuve de cette vérité. Leur tempérament pituiteux & phlegmatique eſt, dit-on, l'effet particulier de la nature de leur climat & de leur nourriture; cependant ils ſont auſſi ſuſceptibles d'orgueil, d'envie, d'ambition, d'avarice, de ſuperſtition, que les peuples ſanguins *b*) & bilieux du

b) Ce fait prouve clairement que les paſſions citées ci-deſſus, ne ſont pas l'effet de la diverſité de nos tempéraments; mais, comme je l'ai dit, de l'amour du pouvoir.

midi. c) Ouvre-t-on l'hiſtoire ; on voit les peuples tout-à-coup changer de caractere, ſans qu'il ſoit arrivé de changement dans la nature de leurs climats ou de leur nourriture.

J'ajouterai même, que *ſi tous les caracteres*, comme le prétend M. Rouſſeau, page 109, Tome V de l'*Héloïſe*, *étoient bons & ſains en eux-mêmes*, cette bonté univerſelle, & par conſéquent indépendante de la diverſité des tempéraments, prouveroit contre ſon opinion. Plût au ciel que la bonté fût le partage de l'homme ! C'eſt à regret que ſur ce point, je ſuis encore d'un avis contraire à M. Rouſſeau. Quel plaiſir pour moi de trouver tous les hommes bons ! Mais en leur perſuadant qu'ils ſont tels, je ralenti-

c) L'imagination des peuples du nord n'eſt pas moins vive que celle des peuples du midi. Compare-t-on les Poéſies d'Oſſian à celles d'Homere ; lit-on les Poëmes de Milton, de Fingal, les Poéſies Erſes, &c. ; on n'apperçoit pas moins de force dans les tableaux des Poëtes du nord que dans ceux des Poëtes du midi. Auſſi le ſublime Traducteur des Poéſies d'Oſſian, après avoir démontré dans une excellente diſſertation, que les grandes & mâles beautés de la Poéſie appartiennent à tous les peuples, obſerve à ce ſujet, que les compoſitions de cette eſpece ne ſuppoſent qu'un certain degré de police dans une nation. Ce n'eſt point, ajoute-t-il, le climat, mais les mœurs du ſiecle qui donnent un caractere fort & ſublime à la Poéſie. Celle d'Oſſian en eſt la preuve.

rois leur ardeur pour le devenir. Je les dirois bons, & les rendrois méchants.

Eſt-on honnête ? ſert-on ſon Souverain ? mérite-t-on ſa confiance lorſqu'on lui cache la miſere de ſes peuples ? Non ; mais lorſqu'on la lui fait connoître, & qu'on lui montre les moyens de la ſoulager. Qui trompe les hommes, n'eſt point leur ami. Où ſont donc ceux des Rois ? Quel Courtiſan eſt toujours vrai avec ſon Prince ? Quel homme l'eſt toujours avec lui-même ? Le faux brave dit tous les individus courageux, pour être cru lui-même tel ; & c'eſt quelquefois le Shaftesburiſte le plus frippon, qui ſoutient le plus vivement la bonté originelle des hommes.

Quant à moi, je ne les entretiendrai pas à cet égard dans une ſécurité funeſte. Je ne leur répéterai point ſans ceſſe qu'ils ſont bons. Le Légiſlateur, moins en garde contre le vice, négligeroit l'établiſſement des loix propres à les réprimer : je ne commettrai point le crime de leſe-humanité ; j'oſerai dire la vérité, & diſcuter une queſtion que je ne puis traiter, ſans montrer, relativement à mon objet, que, ſur ce point, M. Rouſſeau n'eſt pas plus d'accord avec lui-même que ſur les précédents.

CHAPITRE III.

De la Bonté de l'homme au berceau.

JE vous aime, ô mes concitoyens ! & mon premier deſir eſt de vous être utile. J'envie, ſans doute, vos ſuffrages : mais voudrois-je devoir au menſonge & votre eſtime & vos éloges ? Mille autres vous tromperont ; je ne ſerai point leur complice. Les uns vous diront bons, & flatteront le deſir que vous avez de vous croire tels. Ne les en croyez pas. Les autres vous diront méchants ; ils vous mentiront pareillement : vous n'êtes ni l'un ni l'autre.

Nul individu ne naît bon : nul individu ne naît méchant. Les hommes ſont l'un ou l'autre, ſelon qu'un intérêt conforme ou contraire les réunit ou les diviſe. *a*) Des Philoſophes croient les hommes

a) Si l'homme eſt quelquefois méchant, c'eſt lorſqu'il a intérêt de l'être ; c'eſt lorſque les loix, qui par la crainte de la punition & l'eſpoir de la récompenſe devroient le porter à la vertu, le portent au contraire au vice. Tel eſt l'homme dans les pays deſpotiques, c'eſt-à-dire, dans ceux de la flatterie, de la baſſeſſe, de la bigotterie, de l'eſpionnage, de la pareſſe, de l'hypocriſie, du menſonge, de la trahiſon, &c.

hommes nés dans l'état de guerre. Le desir commun de posséder les mêmes choses, les arme, disent-ils, dès le berceau les uns contre les autres.

L'état de guerre, sans doute, suit de près l'instant de leur naissance. La paix entr'eux est peu durable. Cependant ils ne naissent point ennemis. La bonté ou la méchanceté est en eux un accident : c'est le produit de leurs loix bonnes ou mauvaises. Ce qu'on appelle dans l'homme la bonté ou le sens moral, est sa bienveillance pour les autres, & cette bienveillance est toujours en lui proportionnée à l'utilité dont ils lui sont. Je préfere mes concitoyens aux étrangers, & mon ami à mes concitoyens. Le bonheur de mon ami se réfléchit sur moi. S'il devient plus riche & plus puissant, je participe à sa richesse & à sa puissance. La bienveillance pour les autres, est donc l'effet de l'amour de nous-mêmes. Or, si l'amour de soi, comme je l'ai prouvé, Section IV, est en nous l'effet nécessaire de la faculté de sentir, notre amour pour les autres, quoi qu'en disent les Shaftesburistes, est donc pareillement l'effet de cette même faculté.

Qu'est-ce en effet que cette bonté originelle, ou ce sens moral tant vanté par

les anglois ? *b*) Quelle idée nette ſe former d'un pareil ſens, *c*) & ſur quel fait en fonder l'exiſtence ? Sur ce qu'il eſt

b) C'eſt ſur une obſervation conſtante & générale qu'eſt fondé ce proverbe : *mal d'autrui n'eſt que ſonge.* L'expérience ne prouve donc pas que les hommes ſoient ſi bons.

c) Admet-on un ſens moral ? Pourquoi pas un ſens algébrique ou chymique ? Pourquoi créer dans l'homme un ſixieme ſens ? Seroit-ce pour lui donner des idées plus nettes de la morale ? Mais qu'eſt-ce que la morale ? *La Science des moyens inventés par les hommes pour vivre entr'eux de la maniere la plus heureuſe poſſible.* Que le puiſſant ne s'oppoſe point à ſes progrès, cette ſcience ſe perfectionnera proportionnellement aux lumieres que les peuples acquerront. On veut que la morale ſoit l'œuvre de Dieu : mais elle fait en tout pays partie de la législation des peuples. Or la Législation eſt des hommes. Si Dieu eſt réputé l'auteur de la morale, c'eſt qu'il l'eſt de la raiſon humaine, & que la morale eſt l'œuvre de cette raiſon. Identifier Dieu & la morale, c'eſt être idolâtre, c'eſt diviniſer l'ouvrage des hommes. Ils ont fait des conventions. La morale n'eſt que le recueil de ces conventions. Le véritable objet de cette ſcience eſt la félicité du plus grand nombre. *Salus populi ſuprema lex eſto.* Si la morale des peuples produit ſi ſouvent l'effet contraire, c'eſt que le puiſſant en dirige tous les préceptes à ſon avantage particulier ; c'eſt qu'il ſe répete toujours : *Salus gubernantium ſuprema lex eſto.* C'eſt qu'enfin la morale de la plupart des nations n'eſt plus maintenant que le recueil des moyens employés & des préceptes dictés par le puiſſant, pour affermir ſon autorité, & pouvoir être impunément injuſte.

Mais peut-on reſpecter de tels préceptes ? Oui ; lorſqu'ils ſont conſacrés par des édits, par des loix abſurdes, & ſur-tout par la crainte du puiſſant.

des hommes bons? Mais il en eſt auſſi d'envieux & de menteurs: *omnis homo mendax.* Dira-t-on en conſéquence que ces hommes ont en eux un ſens moral d'envie, ou un ſens mentitif? Rien de plus abſurde que cette philoſophie théologique de Shaftesbury; & cependant la plupart des Anglois en ſont amateurs, comme les François l'étoient jadis de leur muſique. Il n'en eſt pas de même des autres nations. Aucun étranger ne peut comprendre l'une & écouter l'autre. C'eſt une taie ſur les yeux des Anglois. Il faut la leur lever, pour qu'ils voient.

Selon leurs Philoſophes, l'homme indifférent, l'homme aſſis dans ſon fau-

C'eſt alors qu'ils s'acquierent une autorité légale, ſi le puiſſant continue de l'être.

Alors rien de plus difficile que de rappeller la ſcience de la morale à ſon véritable objet. Auſſi ne trouve-t-on de légiſlation ſage & de morale pure que dans les pays, où, comme en Angleterre, le peuple a part à l'adminiſtration, où la nation eſt le Souverain, où les loix enfin, toujours établies en faveur du puiſſant, ſe trouvent néceſſairement conformes à l'intérêt du plus grand nombre.

D'après cette idée ſommaire de la ſcience de la morale, il eſt évident qu'elle eſt, comme les autres, le produit de l'expérience, de la méditation, & non celui d'un *ſens moral*; qu'elle peut comme les autres ſciences de jour en jour ſe perfectionner, & que rien n'autoriſe l'homme à ſuppoſer en lui un ſixieme ſens, dont il ſeroit impoſſible de ſe former des idées nettes.

teuil desire le bien des autres; mais en tant qu'indifférent, l'homme ne desire, & ne peut même rien desirer. L'état de desir & d'indifférence est contradictoire. Peut-être même cet état de parfaite indifférence est-il impossible. Ce que l'expérience m'apprend, c'est que l'homme ne nait ni bon ni méchant: c'est que son bonheur n'est pas nécessairement attaché au malheur d'autrui; c'est qu'au contraire, dans toute saine éducation, l'idée de ma propre félicité sera toujours plus ou moins étroitement liée dans ma mémoire à celle de mes concitoyens: c'est que le desir de l'une produira en moi le desir de l'autre. D'où il résulte que l'amour du prochain n'est dans chaque individu qu'un effet de l'amour de lui-même. Aussi les plus bruyants prôneurs de la bonté originelle, *d*) n'ont-ils pas toujours été les plus zélés bienfaiteurs de l'humanité.

Se fût-il agi du salut de l'Angleterre? Pour la sauver, dit-on, le paresseux Shaftesbury, cet ardent Apôtre du beau moral, ne se fût pas fait porter jusqu'au Parlement. Ce n'est point le sens du bon

d) Les Romanciers du bean moral ignorent le mépris que doit avoir pour leur Roman, quiconque, en qualité de Ministre, de Lieutenant de police & d'homme public, est à portée de connoître l'humanité.

moral ; c'eſt l'amour de la gloire & de la patrie qui forme les Horaces, les Brutus & les Scævolas. *e*) Les Philoſophes Anglois me répéteroient en vain que le beau moral eſt un ſens qui ſe développant avec le fétus de l'homme, le rend, dans un temps *f*) marqué, compatiſſant aux maux de ſes ſemblables. Je puis me former une idée de mes cinq ſens, & des organes qui les conſtituent ; mais j'avoue que je n'ai pas plus d'idée d'un ſens moral, que d'un éléphant & d'un château moral.

Se ſervira-t-on encore long-temps de ces mots vuides de ſens, qui ne préſentant aucune idée claire & diſtincte, *g*)

e) Ce ſyſtême ſi vanté du beau moral, n'eſt au fond que le ſyſtême des idées innées détruit par Locke, & redonné de nouveau ſous un nom & une forme différente.

f) *Le ſens moral*, comme la puberté, diſent les Shaftesburiſtes, ne ſe développe en nous que vers un certain âge. Ce ſens eſt, ſelon eux, une eſpece d'excroiſſance morale. Or je demande, qu'eſt-ce qu'un ſens ou excroiſſance qui n'eſt pas phyſique. Il faut compter beaucoup ſur la foi du Lecteur, pour lui donner une ſuppoſition auſſi abſurde, qui d'ailleurs n'explique rien qu'on ne puiſſe expliquer ſans elle.

g) Ce n'eſt point le ſentiment du beau moral qui fait travailler l'ouvrier, mais la promeſſe de 24 ſols pour boire. Qu'un homme ſoit infirme, qu'il doive la prolongation de ſa vie aux ſoins aſſidus de ſes domeſtiques, que doit-il faire pour s'aſſurer la continuité de ces mêmes ſoins ? Faut-il qu'il prê-

devroient être à jamais relégués dans les écoles théologiques. *h*) Entend-on par ce mot de ſens moral, le ſentiment de compaſſion éprouvé à la vue d'un malheureux ? Mais pour compatir aux maux d'un homme, il faut d'abord ſavoir qu'il ſouffre, & pour cet effet avoir ſenti la douleur. Une compaſſion ſur parole, en ſuppoſe encore la connoiſſance. D'ailleurs, quels ſont les maux auxquels en général on ſe montre le plus ſenſible ? Ce ſont ceux qu'on a ſoufferts le plus patiemment, & dont le ſouvenir en conſéquence eſt le plus habituellement préſent à notre mémoire. La compaſſion n'eſt donc point en nous un ſentiment inné.

che le beau moral ? Non, mais qu'il leur déclare que n'étant point ſur ſon teſtament, il récompenſera leur zele de ſon vivant, en leur comptant chaque année de ſa vie telle gratification honnête & graduelle. Qu'il tienne parole, il ſera bien ſervi, & l'eût été mal, s'il n'en eût appellé qu'à leur ſens du beau moral.

Point d'objets ſur leſquels on ne pût donner de pareilles recettes, qui, tirées du principe de l'intérêt perſonnel, ſeroient tout autrement efficaces que des recettes extraites, ou de la Métaphyſique théologique, ou de la Métaphyſique alambiquée du Shaftesburiſme.

h) *Le ſens moral* me paroît un de ces êtres métaphyſiques ou moraux, qu'on ne devroit jamais citer dans un livre de Philoſophie. On les a quelquefois introduits dans la Comédie Italienne, encore en refroidiſſoient-ils l'action. On les ſupporte à peine dans les Prologues.

Qu'éprouverai-je à la préſence d'un malheureux? Une émotion forte. Qui la produit? Le ſouvenir des douleurs auxquelles l'homme eſt ſujet, & auxquelles je ſuis moi-même expoſé. *i*) Une telle idée me trouble, m'importune; & tant que cet infortuné eſt en ma préſence, je ſuis triſtement affecté. L'ai-je ſecouru; ne le vois-je plus? Le calme renaît inſenſiblement dans mon ame, parce qu'en proportion de ſon éloignement, le ſouvenir des maux que me rappelloit ſa préſence, s'eſt inſenſiblement effacé. Quand je m'attendriſſois ſur lui, c'étoit donc ſur moi-même que je m'attendriſſois. Quels ſont en effet les maux auxquels je compatis le plus? Ce ſont, comme je l'ai déja dit, non-ſeulement ceux que j'ai ſentis, mais ceux que je puis ſentir encore: ces maux plus préſents à ma mémoire me frappent le plus fortement. Mon attendriſſement pour les douleurs d'un infortuné, eſt toujours proportionné à la crainte que j'ai d'être affligé des mêmes douleurs.

i) On écraſe ſans pitié une mouche, une araignée, un inſecte, & l'on ne voit pas ſans peine égorger un bœuf. Pourquoi? C'eſt que dans un grand animal, l'effuſion du ſang, les convulſions de la ſouffrance, rappellent à la mémoire un ſentiment de douleur que n'y rappelle point l'écraſement d'un inſecte.

Je voudrois, s'il étoit poſſible, en anéantir en lui juſqu'au germe : je m'affranchirois en même-temps de la crainte d'en éprouver de pareilles. L'amour des autres ne ſera jamais dans l'homme qu'un effet de l'amour de lui-même, *k*) & par conſéquent de ſa ſenſibilité phyſique. En vain M. Rouſſeau répete-t-il ſans ceſſe, *que tous les hommes ſont bons, & tous les premiers mouvements de la nature droits.* La néceſſité des loix eſt la preuve du contraire. Que ſuppoſe cette néceſſité ? Que ce ſont les divers intérêts de l'homme qui le rendent méchant ou bon ; & que le ſeul moyen de former des citoyens vertueux, c'eſt de lier l'intérêt particulier à l'intérêt public.

Au reſte, quel homme moins perſuadé que M. Rouſſeau de la bonté originelle des caracteres ! Il dit, page 179, Tome I de l'*Emile*. " Tout homme qui „ ne connoît point la douleur, ne con- „ noît ni l'attendriſſement de l'huma-

k) Deux nations ont-elles intérêt de s'unir ? Elles font entr'elles un traité de bonté & d'humanité réciproque. Que l'une des deux nations ne trouve plus d'avantage à ce traité ; elle le rompt : voilà l'homme. L'intérêt détermine ſa haine ou ſon amour. L'humanité n'eſt point eſſentielle à ſa nature. Qu'entend-on en effet par ce mot eſſentiel ? Ce ſans quoi une choſe n'exiſte pas. Or, en ce ſens, la ſenſibilité phyſique eſt la ſeule qualité eſſentielle à la nature de l'homme.

„ nité, ni la douceur de la commiséra-
„ tion : ſon cœur n'eſt ému de rien :
„ il n'eſt point ſociable : c'eſt un monſ-
„ tre avec ſes ſemblables. „ Il ajoute, page 220, Tome II, *ibid.* : " rien, ſe-
„ lon moi, de plus beau & de plus vrai
„ que cette maxime, *on ne plaint ja-*
„ *mais dans autrui que les maux dont on*
„ *ne ſeroit pas ſoi-même exempt* ; & c'eſt
„ pourquoi, ajoute-t-il, le Prince eſt
„ ſans pitié pour ſes ſujets, le riche eſt
„ dur avec le pauvre, & le noble avec
„ le roturier. „

D'après ces maximes, comment ſoutenir la bonté originelle de l'homme, & prétendre que *tous les caracteres ſont bons ?*

La preuve que l'humanité n'eſt dans l'homme que l'effet du ſouvenir des maux qu'il connoît, ou par lui-même *k*) ou par les autres, c'eſt que de tous les moyens de le rendre humain & com-

k) On frémit au ſpectacle de l'aſſaſſin qu'on roue. Pourquoi ? C'eſt que ſon ſupplice rappelle à notre ſouvenir la mort & la douleur à laquelle la nature nous a condamnés. Mais pourquoi les bourreaux & les Chirurgiens ſont-ils impitoyables ? C'eſt qu'habitués ou de torturer un coupable, ou d'opérer ſur un malade, ſans éprouver eux-mêmes de douleur, ils deviennent inſenſibles à ſes cris. N'apperçoit-on plus dans les ſouffrances d'autrui, celles auxquelles on eſt ſoi-même ſujet ? on devient dur.

patiſſant, le plus efficace eſt de l'habituer dès ſa plus tendre jeuneſſe à s'identifier avec les malheureux, & à le voir en eux. Quelques-uns ont en conſéquence traité la compaſſion de foibleſſe. Qu'on lui donne tel nom qu'on voudra; cette foibleſſe ſera toujours à mes yeux la premiere des vertus, *l*) parce qu'elle contribuera toujours le plus au bonheur de l'humanité.

J'ai prouvé que la compaſſion n'eſt ni un *ſens moral*, ni un *ſentiment inné*, mais un pur effet de l'amour de ſoi. Que c'eſt ce même amour diverſement modifié, ſelon l'éducation différente qu'on reçoit, les circonſtances & les poſitions où le haſard nous place, qui nous rend humains ou durs; que les hommes ne naiſſent point compatiſſants, mais que tous peuvent le devenir, & le ſeront, lorſque les loix, la forme du Gouvernement & l'éducation les rendront tels.

l) Le beſoin d'être plaint dans ſes malheurs, aidé dans ſes entrepriſes; le beſoin de fortune, de conſervation, de plaiſirs, &c. produit dans tous le ſentiment de l'amitié. Elle n'eſt donc pas toujours fondée ſur la vertu. Auſſi les méchants ſont-ils, comme les bons, ſuſceptibles d'amitié, & non d'humanité. Les bons ſeuls éprouvent ce ſentiment de compaſſion & de tendreſſe éclairée, qui, réuniſſant l'homme à l'homme, le rend l'ami de tous ſes concitoyens. Ce ſentiment n'eſt éprouvé que du vertueux.

O vous à qui le ciel confie la puiſſance législative ! que votre adminiſtration ſoit douce, que vos loix ſoient ſages ; & vous aurez pour ſujets des hommes humains, vaillants & vertueux. Mais ſi vous altérez, ou ces loix, ou cette ſage adminiſtration, ces vertueux citoyens mourront ſans poſtérité, & vous n'aurez près de vous que des méchants, parce que vos loix les auront rendus tels. L'homme indifférent au mal par ſa nature, ne s'y livre pas ſans motifs. L'homme heureux eſt humain ; c'eſt le lion repu.

Malheur au Prince qui ſe fie à la bonté originelle des caracteres ! *m*) M. Rouſſeau la ſuppoſe : l'expérience le dément. Qui la conſulte, apprend que l'enfant noye des mouches, *n*) bat ſon chien, étouffe ſon moineau, & que, né ſans humanité, l'enfant a tous les vices de l'homme.

m) Que d'Arrêts & d'Edits cruels prouvent contre la prétendue bonté naturelle de l'homme !

n) On voit des enfants enduire de cire chaude des hannetons, des cerfs volants, les habiller en ſoldats, & prolonger ainſi leur mort pendant deux ou trois mois. En vain dira-t-on, que ces enfans ne réfléchiſſent point aux douleurs qu'éprouvent ces inſectes. Si le ſentiment de la compaſſion leur étoit auſſi naturel que celui de la crainte, il les avertiroit des ſouffrances de l'inſecte, comme la crainte les avertit du danger à la rencontre d'un animal furieux.

Le puiſſant eſt ſouvent injuſte ; l'enfant robuſte l'eſt de même. N'eſt-il pas contenu par la préſence du maître ? à l'exemple du puiſſant, il s'approprie, par la force, le bonbon ou le bijou de ſon camarade ; il fait pour une poupée, pour un hochet, ce que l'âge mûr fait pour un titre ou un ſceptre. La maniere uniforme d'agir de ces deux âges a fait dire à M. de la *Mothe :*

C'eſt que déja l'enfant eſt homme,
Et que l'homme eſt encore enfant,

C'eſt ſans raiſon qu'on ſoutient la bonté originelle des caracteres. J'ajouterai même que dans l'homme, la bonté & l'humanité ne peuvent être l'ouvrage de la nature, mais uniquement celui de l'éducation.

CHAPITRE IV.

L'homme de la nature doit être cruel.

QUE nous préſente le ſpectacle de la nature ? Une multitude d'êtres deſtinés à s'entre-dévorer. L'homme en particulier, diſent les Anatomiſtes, a la dent

de l'animal carnaſſier. Il doit donc être vorace, & par conſéquent cruel & ſanguinaire. D'ailleurs, la chair eſt pour lui l'aliment le plus ſain, le plus conforme à ſon organiſation. Sa conſervation, comme celle de preſque toutes les eſpeces d'animaux, eſt attachée à la deſtruction des autres. Les hommes répandus par la nature dans de vaſtes forêts, ſont d'abord chaſſeurs.

Plus rapprochés les uns des autres, & forcés de trouver leur nourriture dans un plus petit eſpace, le beſoin les fait *Paſteurs*. Plus multipliés encore, ils deviennent enfin *cultivateurs*. Or, dans toutes ces diverſes poſitions, l'homme eſt le deſtructeur né des animaux, ſoit pour ſe repaître de leur chair, ſoit pour défendre contre eux le bétail, les fruits, grains & légumes néceſſaires à ſa ſubſiſtance.

L'homme de la nature eſt ſon boucher, ſon cuiſinier. Ses mains ſont toujours ſouillées de ſang. Habitué au meurtre, il doit être ſourd au cri de la pitié. Si le cerf aux abois m'émeut; ſi ſes larmes font couler les miennes; ce ſpectacle ſi touchant par ſa nouveauté, eſt agréable au Sauvage que l'habitude y endurcit.

La mélodie la plus agréable à l'Inquiſiteur, ſont les hurlements de la dou-

leur. Il est près du bûcher où l'hérétique expire. Cet Inquisiteur, alors autorisé par la loi, conserve, même au sein des villes, la férocité de l'homme de la nature; c'est un homme de sang. Plus on se rapproche de cet état, plus on s'accoutume au meurtre, moins il coûte. Pourquoi le dernier boucher est-il, au défaut de bourreau, forcé d'en remplir les fonctions? C'est que sa profession le rend impitoyable. Celui qu'une bonne éducation n'accoutume pas à voir dans les maux d'autrui, ceux auxquels il est lui-même exposé, sera toujours dur & souvent sanguinaire. Le peuple l'est; il n'a pas l'esprit d'être humain. C'est, dit-on, la curiosité qui l'entraîne à Tyburn ou à la Greve: oui, la première fois. S'il y retourne, il est cruel. Il pleure aux exécutions, il est ému; mais l'homme du monde pleure à la Tragédie, & la représentation lui en est agréable.

Qui soutient la bonté originelle des hommes, veut les tromper. Faut-il qu'en humanité comme en religion, il y ait tant d'hypocrites & si peu de vertueux? Prendra-t-on pour bonté naturelle dans l'homme, les égards qu'une crainte respective inspire à deux êtres à peu près égaux en forces? L'homme policé lui-même n'est-il plus retenu par

cette crainte, il devient cruel & barbare.

Qu'on se rappelle le tableau d'un champ de bataille au moment qui suit la victoire ; lorsque la plaine est encore jonchée de morts & de mourants ; lorsque l'avarice & la cupidité portent leurs regards avides sur les vêtements sanglants des victimes encore palpitantes du bien public ; lorsque, sans pitié pour des malheureux dont elles redoublent les souffrances, elles s'en approchent & les dépouillent.

Les larmes, le visage effrayant de l'angoisse, le cri aigu de la douleur, rien ne les touche : aveugles aux pleurs de ces infortunés, elles sont sourdes à leurs gémissements.

Tel est l'homme aux champs de la victoire. Est-il plus humain sur les *trônes* d'Orient, *a*) d'où il commande aux

a) Le despotisme de la Chine, est, dit-on, fort modéré. L'abondance de ses récoltes en est la preuve. En Chine, comme par-tout ailleurs, on sait que pour féconder la terre, il ne suffit pas de faire de bons livres d'agriculture ; qu'il faut encore que nulle loi ne s'oppose à la bonne culture. Aussi les impôts à la Chine, dit à ce sujet M Poivre, ne sont portés sur les terres médiocres qu'au trentieme du produit. Les Chinois jouissent donc presqu'en entier de la propriété de leurs biens. Leur Gouvernement à cet égard est donc bon. Mais jouit-on pareillement à la Chine de la propriété de sa personne ? L'habituelle & prodigieuse distribution qui s'y fait des coups de bamboux,

loix ? Quel uſage y fait-il de ſa puiſſance ? S'occupe-t-il de la félicité des peuples ? Soulage-t-il leurs beſoins ? Allege-t-il le poids de leurs fers ? L'Orient eſt-il libre & déchargé du joug inſupportable du deſpotiſme ? Chaque jour au contraire ce joug s'appéſantit. C'eſt ſur la crainte qu'il inſpire, c'eſt ſur les barbaries exercées ſur des eſclaves tremblants, que le deſpote meſure ſa gloire & ſa grandeur. Chaque jour eſt marqué par l'invention d'un ſupplice nouveau & plus cruel. Qui plaint des peuples en ſa préſence, eſt ſon ennemi ; & qui donne à ce ſujet *des conſeils à ſon maîtres*, *lave*, dit le Poëte Saadi, *ſes mains dans ſon propre ſang*.

Indifférent au malheur des Romains, Arcade, uniquement occupé de la poule qu'il nourrit, eſt forcé par les Barbares d'abandonner Rome : il ſe retire à Ravennes, y eſt pourſuivi par l'ennemi ; une ſeule armée lui reſte, il la leur oppoſe. Elle eſt attaquée, battue ; on lui en apprend la défaite. En proie, lui dit-on, à l'avarice & à la cruauté du vainqueur, Rome eſt pillée, les citoyens fuyent nuds ; ils n'ont le temps de rien

prouve le contraire. C'eſt l'arbitraire des punitions qui, ſans doute, y avilit les ames, & fait de preſque tout Chinois un négociant frippon, un ſoldat poltron, un citoyen ſans honneur.

emporter. Arcade impatient interrompt le récit : A-t-on, dit-il, fauvé ma poule ?

Tel eſt l'homme ceint de la couronne du deſpotiſme ou des lauriers de la victoire. *b*) Affranchi de la crainte des loix

b) M. de Montesquieu compare le deſpotiſme Oriental à l'arbre abattu par le ſauvage pour en cueillir les fruits. Un ſimple fait rapporté dans le Journal intitulé : *Etat politique de l'Angleterre*, donnera peut-être du deſpotiſme une idée encore plus effrayante.

Les Anglois, dit le Journaliſte, inveſtis dans le fort Guillaume par les troupes du Suba ou Vice-Roi de Bengale, ſont faits priſonniers. Enfermés dans le cachot noir de Collicotta, ils y ſont au nombre de 146 entaſſés dans un eſpace de dix-huit pieds quarrés Ces malheureux, dans un des climats le plus chaud de l'univers, & dans la ſaiſon la plus chaude de ce climat, ne reçoivent d'air que par une fenêtre en partie bouchée par la largeur des barreaux. A peine y ſont-ils entrés, qu'ils ſont trempés de ſueur, & dévorés de ſoif. Ils étouffent, pouſſent des cris affreux, demandent qu'on les tranſporte dans une plus grande priſon. On eſt ſourd à leurs plaintes. Ils veulent mettre en mouvement l'air qui les environne ; ils ſe ſervent à cet effet de leurs chapeaux : reſſource impuiſſante. Ils tombent en défaillance, & meurent. Ce qui ſurvit, boit ſa ſueur, redemande de l'air, veut qu'on les partage en deux cachots. Ils s'adreſſent à cet effet au Jemmandaar, un des gardes de la priſon. Le cœur du garde s'ouvre à la pitie & à l'avarice. Il conſent, pour une groſſe ſomme, d'avertir le Suba de leur état. A ſon retour, les Anglois vivants crient du milieu des cadavres qu'on leur rende l'air, qu'on ouvre le cachot. "Malheureux, dit le garde, achevez de

ou des repréſailles, ſes injuſtices n'ont d'autre meſure que celle de ſa puiſſance. Que devient donc cette bonté originelle que tantôt M. Rouſſeau ſuppoſe dans l'homme, & que tantôt il lui refuſe?

Qu'on ne m'accuſe pas de nier l'exiſtence des hommes bons. Il en eſt de tendres, de compatiſſants aux maux de leurs ſemblables; mais l'humanité eſt en eux l'effet de l'éducation, & non de la nature.

Nés parmi les Iroquois, ces mêmes hommes en euſſent adopté les coutumes barbares & cruelles. Si M. Rouſſeau eſt encore ſur ce point contradictoire à lui-même, c'eſt que ſes principes ſont en contradiction avec ſes propres expériences; c'eſt qu'il écrit tantôt d'après les uns, tantôt d'après les autres. Oubliera-t-il donc toujours, que, nés ſans idées, ſans caracteres, & indifférents au bien & au mal moral, la ſenſibilité phyſique eſt le ſeul don que nous ait fait la nature; que l'homme au berceau n'eſt rien; que ſes vices, ſes vertus, ſes paſſions factices, ſes talents, ſes préjugés enfin, juſqu'au ſentiment de l'amour de ſoi, tout eſt en lui une acquiſition?

„ mourir, le Suba repoſe. Quel eſclave oſeroit „ interrompre ſon ſommeil? „ Tel eſt le deſpotiſme.

CHAPITRE V.

M. Rouſſeau croit tour-à-tour l'Éducation utile & inutile.

1e. PROPOSITION.

MONSIEUR Rouſſeau dit, page 109, Tome V de l'*Héloïſe* : " L'éducation gê-
„ ne de toutes parts la nature, efface
„ les grandes qualités de l'ame pour en
„ ſubſtituer de petites & d'apparentes
„ qui n'ont nulle réalité. „ Ce fait admis, rien de plus dangereux que l'éducation. Cependant, dirai-je à M. Rouſſeau, ſi telle eſt ſur nous la force de l'inſtruction, qu'elle ſubſtitue de petites qualités aux grandes que nous tenons de la nature, & qu'elle change ainſi nos caracteres en mal; pourquoi cette même inſtruction ne ſubſtitueroit-elle pas de grandes qualités aux petites que nous aurions reçues de cette même nature, & ne changeroit-elle pas ainſi nos caracteres en bien? L'héroïſme des Républiques naiſſantes prouve la poſſibilité de cette métamorphoſe.

2e. PROPOSITION.

M. Rouſſeau, page 121, Tome V, *ibid.* fait dire à Volmar : " Pour rendre „ mes enfants dociles, ma femme a ſubſ- „ titué au joug de la diſcipline un joug „ plus inflexible, celui de la néceſſité. „ Mais ſi dans l'éducation l'on peut faire uſage de la néceſſité, & ſi ſon pouvoir eſt irréſiſtible, on peut donc corriger les défauts des enfants, en changer les caracteres, & les changer en bien.

Dans l'une de ces deux propoſitions, M. Rouſſeau eſt donc non-ſeulement en contradiction avec lui-même, mais encore avec l'expérience.

Quels hommes en effet ont donné les plus grands exemples le vertu ? Sont-ce ces Sauvages du nord ou du midi, ces Lapons, ces Papoux ſans éducation, ces hommes, pour ainſi dire, de la nature, dont la langue n'eſt compoſée que de cinq ou ſix ſons ou cris ? Non, ſans doute. La vertu conſiſte dans le ſacrifice de ce qu'on appelle ſon intérêt à l'intérêt public. Or, de pareils ſacrifices ſuppoſent les hommes déja raſſemblés en ſociétés, & les loix de ces ſociétés perfectionnées à un certain point. Ou trouve-t-on des *Héros* ? Chez des peuples plus ou moins policés. Tels ſont les Chinois, les [illegible] les Grecs, les Romains,

les Anglois, les Allemands, les François, &c.

Quel ſeroit dans toute ſociété l'homme le plus déteſtable ? L'homme de la nature, qui n'ayant point fait de convention avec ſes ſemblables, n'obéiroit qu'à ſon caprice & au ſentiment actuel qui l'inſpire.

3e. PROPOSITION.

Après avoir répété que *l'éducation efface les grandes qualités de l'ame*, imagineroit-on que M. Rouſſeau, page 192, Tome IV de l'*Emile*, diviſe les hommes en deux claſſes ; *l'une de gens qui penſent, l'autre de gens qui ne penſent pas* ? Différence, ſelon lui, entiérement dépendante de la différence de l'éducation. Quelle contradiction frappante ! Eſt-il plus d'accord avec lui-même, lorſqu'après avoir regardé l'eſprit comme un pur effet de l'organiſation, & avoir en conſéquence déclamé contre toutes ſortes d'inſtructions, il fait le plus grand cas de celle des Spartitates qui commençoit à la mammelle ? Mais, dira-t-on, en s'oppoſant en général à toute inſtruction, l'objet de M. Rouſſeau eſt ſimplement de ſouſtraire la jeuneſſe au danger d'une mauvaiſe éducation. Sur ce point, tout le monde eſt de ſon avis, & con-

vient que, *mieux vaut refuſer toute éducation aux enfants que de leur en donner une mauvaiſe.* Ce n'eſt donc pas ſur une vérité auſſi triviale que peut inſiſter M. Rouſſeau. Une preuve du peu de netteté de ſes idées ſur cet objet, c'eſt qu'en pluſieurs autres endroits de ſes ouvrages, il conſent qu'on donne quelques inſtructions aux enfants, pourvu, dit-il, qu'elle ne ſoit pas prématurée. Or, ſur ce point il eſt encore contradictoire à lui-même.

4e. PROPOSITION.

Il dit, page 153, Tome V de l'*Héloïſe*: " La marche de la nature eſt la „ meilleure; il faut ſur-tout ne la pas „ contraindre par une éducation pré„ maturée. „ Or, s'il eſt une éducation prématurée, c'eſt ſans contredit celle des nourrices. Il faudroit donc qu'elles n'en donnaſſent aucune à leurs nourriſſons. Voyons ſi c'eſt l'opinion conſtante de M. Rouſſeau.

5e. PROPOSITION.

Il dit, Tome V, page 135 & 136, *ibid.* " Les nourrices devroient, dès l'âge „ le plus tendre, réprimer dans les enfants le défaut de la criaillerie: la

„ même cauſe qui rend l'enfant criard à „ trois ans, le rend mutin à douze, „ querelleur à vingt, impérieux à „ trente, & inſupportable toute ſa vie. „ M. Rouſſeau avoue donc ici, que les nourrices peuvent *réprimer* dans les enfants le défaut de la criaillerie. Les enfants au berceau ſont donc déja ſuſceptibles d'inſtructions. S'ils le ſont, pourquoi dès le plus bas âge ne pas commencer leur éducation ? Par quelle raiſon en haſarder le ſuccès, en ſe donnant à la fois, & les défauts de l'enfant, & l'habitude de ces défauts à combattre ? Pourquoi ne ſe hâteroit-on pas d'étouffer dans ſes paſſions encore foibles, le germe des plus grands vices ? M. Rouſſeau ne doute point à cet égard du pouvoir de l'éducation.

6e. PROPOSITION.

Il dit, Tome V, page 158, *ibid.* " Une mere un peu vigilante tient dans „ ſes mains les paſſions de ſes enfants. „ Elle y tient donc auſſi leur caractere. Qu'eſt-ce en effet qu'un caractere ? Le produit d'une volonté vive & conſtante, par conſéquent d'une paſſion forte. Or, ſi la mere peut tout ſur celle de ſes fils, elle peut tout ſur leur caractere. Qui peut diſpoſer de la cauſe, eſt le maître de l'effet.

Mais pourquoi Julie, toujours contraire à elle-même, répete-t-elle ſans ceſſe qu'elle met peu d'importance à l'inſtruction de ſes enfants, & qu'elle en abandonne le ſoin à la nature, lorſque, dans le fait, *il n'eſt point d'éducation*, ſi je l'oſe dire, *plus éducation que la ſienne*; & qu'enfin en ce genre, elle ne laiſſe, pour ainſi dire, rien à faire à la nature?

C'eſt avec plaiſir que je ſaiſis cette occaſion de louer M. Rouſſeau: ſes vues ſont quelquefois extrêmement fines. Les moyens employés par Julie pour l'inſtruction de ſes fils, ſont ſouvent les meilleurs poſſibles. Tous les hommes, par exemple, ſont ſinges & imitateurs. Le vice ſe gagne par contagion. Julie le ſait, & veut en conſéquence que tous, juſqu'à ſes domeſtiques, concourent par leur exemple & leurs diſcours à inſpirer à ſes enfants les vertus qu'elle deſire en eux. Mais un pareil plan d'inſtruction eſt-il praticable dans la maiſon paternelle? J'en doute: & ſi de l'aveu de Julie, un ſeul valet brutal ou flatteur ſuffit pour gâter toute une éducation, *a*) où

a) Daprès cet aveu de Julie, croiroit-on que M. Rouſſeau me reproche de trop donner à l'éducation? Nulle contradiction n'arrête l'auteur de l'*Emile*.

„ Deux hommes, dit-il, du même état, ne reçoi-

où trouver des domeſtiques tels que l'exige ce plan d'inſtruction ? Au reſte, ce qui paroît impoſſible à l'éducation particuliere, l'eſt-il à l'éducation publique ? Je vais l'examiner.

„ reçoivent-ils pas à-peu-près les mêmes inſ-
„ tructions ; & néanmoins quelle différence n'ap-
„ perçoit-on pas entre leurs eſprits ? Pour ex-
„ pliquer cette différence, ſuppoſera-t-on,
„ ajoute-il, p. 114, T. V de l'*Héloïſe*, que cer-
„ tains objets ont agi ſur l'un & non pas ſur
„ l'autre ? Que de petites circonſtances les ont
„ frappés diverſement, ſans qu'ils s'en ſoient ap-
„ perçus ? Tous les raiſonnements ne ſont que
„ des ſubtilités. „ Mais, répondrai-je à M. Rouſſeau, aſſurer que le caractere brutal ou flatteur d'un domeſtique ſuffit pour gâter toute éducation ; qu'un éclat de rire indiſcret (*p. 216. T. I de l'Emile*) peut retarder de ſix mois une éducation, c'eſt convenir que ces mêmes petites circonſtances, pour leſquelles vous affectez tant de mépris, ſont quelquefois de la plus grande importance, & que l'éducation par conſéquent ne peut préciſément être la même pour deux hommes. Or comment ſe peut-il, après avoir ſi authentiquement reconnu l'influence des plus petites cauſes ſur l'éducation, que M. Rouſſeau compare (*p. 113 & 114, T. V. de l'Héloïſe*,) les raiſonnements faits à ce ſujet, à ceux des Aſtrologues ? “ Pour expliquer, dit-il,
„ comment les hommes, qui ſemblent nés ſous le
„ même aſpect du ciel, éprouvent des fortunes
„ très-différentes, ces Aſtrologues nient que les
„ hommes ſoient nés préciſément au même inſ-
„ tant. „ Mais, repliquera-t-on à M. Rouſſeau, ce n'eſt point dans cette négation que conſiſte l'erreur des Aſtrologues.

Dire que les aſtres, dans un inſtant, quelque petit qu'il ſoit, parcourent un eſpace plus ou moins

CHAPITRE VI.

De l'heureux uſage qu'on peut faire dans l'Éducation publique, de quelques idées de M. Rouſſeau.

DANS l'éducation particuliere, on n'a pas le choix du maître. L'excellent eſt rare; il doit être cher, & peu de particuliers ſont aſſez riches pour le bien payer. Il n'en eſt pas de même dans une éducation publique. Le Gouvernement attache-t-il de gros revenus aux maiſons d'inſtruction; paye-t-il libéralement les inſtituteurs; leur marque-t-il une certaine conſidération; rend-il enfin leur place honorable? *a*) Il les rend généra-

grand, proportionnément à la vîteſſe plus ou moins grande avec laquelle ils ſe meuvent, c'eſt une vérité mathématique.

Aſſurer que, faute d'une pendule aſſez juſte, ou d'une obſervation aſſez exacte, deux hommes qu'on croit nés dans le même inſtant, n'ont cependant pas vu le jour dans le moment où les aſtres étoient préciſément dans la même poſition les uns à l'égard des autres, c'eſt ſouvent un doute aſſez bien fondé.

Mais croire ſans aucune preuve, que les aſtres influent ſur le ſort & le caractere des hommes, c'eſt une ſottiſe; & c'eſt celle des Aſtrologues.

a) Que faut-il, dit M. Rouſſeau, pour qu'un enfant apprenne? Qu'il ait intérêt d'apprendre.

lement désirables. Le Gouvernement alors a le choix sur un si grand nombre d'hommes éclairés, qu'il en trouve toujours de propres à remplir les places qu'il leur destine. En tous les genres, c'est la disette des récompenses qui produit celle des talents.

Mais, dans le plan d'éducation proposé par M. Rousseau, quel doit être le premier soin des maîtres? L'éducation des domestiques destinés à servir les enfants. Ces domestiques élevés, alors les maîtres, d'après leur propre expérience & celle de leurs prédécesseurs, peuvent s'attacher à perfectionner les méthodes de l'instruction.

Ces maîtres sont-ils chargés d'inspirer à leurs disciples les goûts, les idées, les passions les plus conformes à l'intérêt général? Ils sont en présence de l'éleve forcés de porter sur leurs démarches, leur conduite & leurs discours, une attention impossible à soutenir long-temps.

Que faut-il pour qu'un maître perfectionne sa méthode d'enseigner? Qu'il ait pareillement intérêt de la perfectionner. Mais pour s'occuper d'un travail si pénible, il faut qu'il espere une récompense considérable. Or, peu de peres sont assez riches pour réaliser son espoir, & payer noblement ses services. Le Prince seul, en honorant les places d'Instituteurs, en y attachant des appointements honnêtes, peut à la fois inspirer aux gens de mérite le desir de les mériter & de les obtenir.

C'eſt tout le plus, s'ils peuvent quatre ou cinq heures par jour ſupporter une telle contrainte. Auſſi n'eſt-ce que dans les Colleges, où les maîtres ſe relaient ſucceſſivement, qu'on peut faire uſage de certaines vues, de certaines idées répandues dans l'*Emile* & l'*Héloïſe*. Le poſſible dans une maiſon publique d'inſtruction, ceſſe de l'être dans la maiſon paternelle.

A quel âge commencer l'éducation des enfants? Si l'on en croit M. Rouſſeau, page 116, Tome V de l'*Héloïſe*, *ils ſont juſqu'à dix ou douze ans ſans jugement.* Juſqu'à cet âge, toute éducation eſt donc inutile. L'expérience, il eſt vrai, eſt ſur ce point en contradiction avec cet auteur. Elle nous apprend que l'enfant diſcerne, au moins confuſément, au moment même qu'il ſent; qu'il juge, avant douze ans, des diſtances, des grandeurs, de la dureté, de la molleſſe des corps, de ce qui l'amuſe ou l'ennuye, de ce qui eſt bon ou mauvais au goût; & qu'enfin il ſait avant douze ans une grande partie de la langue uſuelle, & connoît déja les mots propres à exprimer ſes idées. D'où je conclus que l'intention de la nature n'eſt pas, comme le dit l'auteur d'*Emile*, que le corps ſe fortifie avant que l'eſprit s'exerce; mais que l'eſprit s'exerce à meſure que le corps

ſe fortifie. M. Rouſſeau ſur ce point ne paroît pas bien aſſuré de la vérité de ſes raiſonnements. Auſſi avoue-t-il, page 259, Tome I de l'*Emile* : " Qu'il eſt „ ſouvent en contradiction avec lui-„ même ; mais, ajoute-t-il, cette con-„ tradiction n'eſt que dans les mots. „ J'ai déja fait voir qu'elle eſt dans les choſes ; & l'auteur m'en fournit une nouvelle preuve dans le même endroit de ſon ouvrage. " Si je regarde, dit-il, „ les enfants comme incapables de rai-„ ſonnement, *b*) c'eſt qu'on les fait rai-„ ſonner ſur ce qu'ils ne comprennent „ pas. „ Mais il en eſt à cet égard de l'homme fait comme de l'enfant. L'un & l'autre raiſonnent mal ſur ce qu'ils n'entendent pas. L'on peut même aſſurer que ſi l'enfant eſt auſſi capable de l'étude des langues que l'homme fait, il eſt auſſi ſuſceptible d'attention, & peut également appercevoir les reſſemblances & les différences, les convenances & les diſconvenances qu'ont entr'eux les objets divers, & par conſéquent raiſonner également juſte.

b) " La prétendue incapacité des jeunes gens „ pour le raiſonnement, dit à ce ſujet St. Réal, „ eſt plutôt une condeſcendance pour le maître, „ que pour le diſciple. Les maîtres ne ſachant pas „ les faire raiſonner, ont un intérêt de les dire „ incapables. „

Quelles ſont d'ailleurs les expériences ſur leſquelles ſe fonde M. Rouſſeau pour aſſurer, page 203, Tome I de l'*Emile*: " que ſi l'on pouvoit amener un éleve „ ſain & robuſte à l'âge de 10 ou 12 ans, „ ſans qu'il pût diſtinguer ſa main droite „ de la gauche, & ſans ſavoir ce que „ c'eſt qu'un livre, les yeux de ſon en„ tendement s'ouvriroient tout-à-coup „ aux leçons de la raiſon? „

Je ne conçois pas, je l'avoue, pourquoi l'enfant en verroit mieux, s'il n'ouvroit qu'à 10 ou 12 ans *les yeux de ſon entendement.* Tout ce que je ſais, c'eſt que l'attention d'un enfant livré juſqu'à 12 ans à la diſſipation, eſt très-difficile à fixer; c'eſt que le Savant lui-même, diſtrait trop long-temps de ſes études, ne s'y remet pas ſans peine. Il en eſt de l'eſprit comme du corps; l'on ne rend l'un attentif, & l'autre ſouple, que par un exercice continuel. L'attention ne devient facile que par l'habitude.

Mais on a vu des hommes triompher dans un âge mûr des obſtacles qu'une longue inapplication met à l'acquiſition des talents.

Un deſir exceſſif de la gloire peut ſans doute opérer ce prodige. Mais quel concours, quelle réunion rare de circonſtances, pour allumer un tel deſir! Doit-on compter ſur ce concours, & tout at-

tendre d'un miracle ? Le parti le plus sûr est d'habituer de bonne heure les enfants à la fatigue de l'attention. Cette habitude est l'avantage le plus réel qu'on retire maintenant des meilleures études. Mais que faire pour rendre les enfants attentifs ? Qu'ils aient intérêt à l'être. C'est pour cet effet qu'on a quelquefois recours au châtiment. *c*) La crainte en-

c) M. Rousseau ne veut pas qu'on châtie les enfants. Mais, selon lui-même, pour que les enfants soient attentifs, il faut qu'ils aient intérêt de l'être. N'ont-ils point encore atteint l'âge de l'émulation ? Il n'est alors que deux moyens d'exciter en eux cet intérêt. L'un est l'espoir d'un bonbon ou d'un joujou (l'amusement & la gourmandise sont les seules passions de l'enfance.) L'autre est la crainte du châtiment. Le premier moyen suffit-il ? Il mérite la préférence. Ne suffit-il pas ? C'est au châtiment qu'il faut avoir recours. La crainte est toujours efficacement employée. L'enfant craint encore plus la douleur qu'il n'aime un bonbon. Le châtiment est-il sévere ? est-il justement infligé ? on est rarement obligé d'y revenir. Mais c'est répandre sur l'aube de la vie les images du chagrin. Non : ce chagrin est aussi court que la punition. L'instant d'après, l'enfant châtié saute, joue avec ses camarades ; & s'il se souvient du fouet, c'est dans ces moments calmes & consacrés à l'étude, où ce souvenir soutient son application.

Qu'on perfectionne d'ailleurs les méthodes encore trop imparfaites d'enseigner ; qu'on les simplifie : l'étude devenue plus facile, l'Eleve sera moins exposé au châtiment. L'enfant apprendra l'italien ou l'allemand avec la même facilité que sa propre langue, si toujours entouré d'Italiens ou d'Allemands, il ne peut demander qu'en ces langues les choses qui lui sont agréables.

gendre l'attention; & ſi l'on a d'ailleurs perfectionné les méthodes de l'inſtruction, cette attention eſt peu pénible.

Mais ces méthodes ſont-elles faciles à perfectionner?

Que, dans une ſcience abſtraite, telle, par exemple, que la morale, on faſſe remonter un enfant des idées particulieres aux générales; qu'on attache des idées nettes & préciſes aux divers mots qui compoſent la langue de cette ſcience, l'étude en deviendra facile. Par quelle raiſon, obſervateur exact de l'eſprit humain, ne diſpoſeroit-on pas les études de maniere que l'expérience fût l'unique ou du moins le premier des maîtres, & que dans chaque ſcience le diſciple s'élevât toujours des ſimples ſenſations aux idées les plus compoſées? Cette méthode une fois adoptée, les progrès de l'éleve ſeroient plus rapides, ſa ſcience plus aſſurée; l'étude, pour lui moins pénible, lui deviendroit moins odieuſe, & l'éducation enfin pourroit plus ſur lui.

Répéter que *l'enfance & la jeuneſſe ſont ſans jugement*, c'eſt le propos des viellards de la Comédie. La jeuneſſe refléchit moins que la vielleſſe, parce qu'elle ſent plus, parce que tous les objets, nouveaux pour elle, lui font une impreſſion plus forte. Mais ſi la force de

ſes ſenſations la diſtrait de la méditation, leur vivacité grave plus profondément dans ſon ſouvenir les objets qu'un intérêt quelconque doit lui faire un jour comparer entr'eux.

CHAPITRE VII.

Des prétendus avantages de l'âge mûr ſur l'doleſcence.

L'HOMME ſait plus que l'adoleſcent ; il a plus de faits dans ſa mémoire : mais a-t-il plus de capacité d'apprendre, plus de force d'attention, plus d'aptitude à raiſonner ? Non : c'eſt au ſortir de l'enfance, c'eſt dans l'âge des deſirs & des paſſions, que les idées, ſi je l'oſe dire, pouſſent le plus vigoureuſement. Il en eſt du printemps de la vie, comme du printemps de l'année. La ſeve alors monte avec force dans les arbres, ſe répand dans leurs branches, ſe partage dans leurs rameaux, ſe porte à leurs extrêmités, les ombrage de feuilles, les pare de fleurs, & en noue les fruits. C'eſt dans la jeuneſſe de l'homme, que ſe nouent pareillement en lui les penſées ſublimes qui doivent un jour le rendre célebre.

Dans l'été de sa vie, ses idées se mûrissent. Dans cette saison, l'homme les compare, les unit entr'elles, en compose un grand ensemble. Il passe, dans ce travail, de la jeunesse à l'âge mûr; & le public, qui récolte alors le fruit de ses travaux, regarde les dons de son printemps comme un présent de son automne. *a*) L'homme est-il jeune? C'est alors qu'en total il est le plus parfait *b*), qu'il porte en lui plus d'esprit, de vie, & qu'il en répand davantage sur ce qui l'entoure.

Considérons les Empires, où l'ame du Prince, devenue celle de sa nation, lui

a) Dans la première jeunesse, c'est au désir de la gloire, quelquefois à l'amour des femmes, qu'on doit le goût vif pour l'étude; & dans un âge plus avancé, ce n'est qu'à la force de l'habitude qu'on doit la continuité de ce même goût.

b) Avec l'âge, on gagne en connoissance, en expérience; mais l'on perd en activité & en fermeté. Or dans l'administration des affaires civiles & militaires, lesquelles de ces qualités sont les plus nécessaires? Les dernieres. C'est toujours trop tard, dit à ce sujet Machiavel, qu'on éleve les hommes aux places importantes. Presque toutes les grandes actions des siecles présents & passés, ont été exécutées avant l'âge de 30 ans. Les Annibals, les Alexandres, &c. en sont la preuve. L'homme qui doit se rendre illustre, dit Philippe de Commines, l'est toujours de bonne heure. Ce n'est point dans le moment qu'on est affoibli par l'âge, & alors insensible aux charmes de la louange, & indifférent à la considération, compagne de la gloire, que l'on fait des efforts pour la mériter.

communique le mouvement & la vie ; où ſemblable à la fontaine d'Alcinoüs, dont les eaux jailliſſoient dans l'enceinte du Palais, & ſe diſtribuoient enſuite par cent canaux dans la capitale, l'eſprit du Souverain eſt par le canal des Grands pareillement tranſmis aux ſujets. Qu'arrive-t-il ? C'eſt qu'en ces Empires où tout émane du Monarque, le moment de ſa jeuneſſe eſt communément celui où la nation eſt la plus floriſſante. Si la fortune, à l'exemple des coquettes, ſemble fuir les cheveux gris, c'eſt qu'alors l'activité des paſſions abandonne le Prince, c) & que l'activité eſt la mere des ſuccès.

A meſure que la vieilleſſe approche, l'homme moins attaché à la terre, eſt moins fait pour la gouverner. Il ſent chaque jour décroître en lui le ſentiment de ſon exiſtence. Le principe de ſon mouvement s'exhale. L'ame du Monarque s'engourdit, & ſon engourdiſſement ſe communiquant à ſes ſujets, ils per-

c) Dans les grands Romans, c'eſt toujours avant leur mariage que les Héros combattent les monſtres, les géants & les enchanteurs. Un ſentiment ſûr & ſourd avertit le Romancier que les deſirs de ſon Héros une fois ſatisfaits, il n'a plus en lui de principe d'action. Auſſi tous les Auteurs de ce genre nous aſſurent, qu'après les noces du Prince & de la Princeſſe, tous deux vécurent heureux, mais en paix.

dent leur audace, leur énergie; & l'on redemande en vain, à la vieilleſſe de Louis XIV, les lauriers qui couronnoient ſa jeuneſſe.

Veut-on ſavoir ce que l'éducation peut ſur l'enfance; ouvrons le Tome V^e de l'*Héloïſe*, & rapportons-nous-en à Julie ou à M. Rouſſeau lui-même. Il y dit, *d*) " que les enfants de Julie, dont „ l'aîné *e*) a ſix ans, liſent déja paſſablement; qu'ils ſont déja dociles; *f*) „ qu'ils ſont accoutumés aux refus; *g*) „ que Julie a détruit en eux la cauſe de „ la criaillerie; *h*) qu'elle a écarté de „ leur ame, le menſonge, la vanité, „ la colere & l'envie. *i*) „

Que Julie ou M. Rouſſeau regardent, s'ils le veulent, ces inſtructions comme ſimplement préparatoires; le nom ne fait rien à la choſe. Toujours eſt-il vrai qu'à ſix ans, il eſt peu d'éducation plus avancée. Quels progrès plus étonnants encore M. Rouſſeau, page 132, Tome II d'*Emile*, ne fait-il pas faire à ſon éleve? " Par le moyen, dit-il, de mon „ éducation, quelles grandes idées je „ vois s'arranger dans la tête d'Emile! „ Quelle netteté de judiciaire! Quelle „ juſteſſe de raiſon! Homme ſupérieur,

d) P. 159.
e) P. 148.
f) P. 120.
g) P. 132.
h) P. 135 & 136.
i) P. 123.

„ s'il ne peut élever les autres à ſa me-
„ ſure, il ſait s'abaiſſer à la leur. Les
„ vrais principes du juſte, les vrais
„ modeles du beau, tous les rapports
„ moraux des êtres, toutes les idées de
„ l'ordre ſe gravent dans ſon entende-
„ ment. „

Si tel eſt l'*Emile* de M. Rouſſeau, perſonne ne lui conteſtera la qualité d'homme ſupérieur. Cependant cet éleve, Tome II, page 302, " n'avoit reçu de
„ la nature que de médiocres diſpoſi-
„ tions à l'eſprit. „

Sa ſupériorité, comme le ſoutient M. Rouſſeau, n'eſt donc pas en nous l'effet de la perfection plus ou moins grande de nos organes, mais de notre éducation.

Qu'on ne s'étonne point des contradictions de ce célebre Écrivain. Ses obſervations ſont preſque toujours juſtes, & ſes principes preſque toujours faux & communs. De là ſes erreurs. Peu ſcrupuleux examinateur des opinions généralement reçues, le nombre de ceux qui les adoptent lui en impoſe. Et quel Philoſophe porte toujours ſur ces opinions l'œil ſévere de l'examen? La plupart des hommes ſe répetent. Ce ſont des voyageurs, qui, les uns d'après les autres, donnent la même deſcription des

pays qu'ils ont rapidement parcourus, ou même qu'ils n'ont jamais vus.

Dans les anciennes salles de spectacle, il y avoit, dit-on, beaucoup d'échos artificiels placés de distance en distance, & peu d'acteurs sur la scene. Or, sur le théâtre du monde, le nombre de ceux qui pensent par eux-mêmes est pareillement très-petit, & le nombre des échos très-grand. L'on est par-tout étourdi du bruit de ces échos. Je n'appliquerai pas cette comparaison à M. Rousseau; mais j'observerai, que s'il n'est pas de génie dans la composition duquel il n'entre souvent beaucoup de oui-dires, c'est l'un de ces oui-dires, qui, sans doute, a fait croire à M. Rousseau, " qu'avant „ 10 ou 12 ans, les enfants étoient en„ tiérement incapables & de raisonne„ ment & d'instruction. „

CHAPITRE VIII.

Des Éloges donnés par M. Rousseau à l'Ignorance.

CELUI qui par fois regarde la diversité des esprits & des caracteres comme l'effet

de la diverſité des tempéraments, *a*) & qui perſuadé que l'éducation *ne ſubſtitue que de petites qualités aux grandes données par la nature*, croit en conſéquence l'éducation nuiſible, *b*) doit auſſi par fois ſe faire l'apologiſte de l'ignorance. Auſſi, dit M. Rouſſeau, page 163, Tome V de *l'Héloiſe*: " Ce n'eſt point des livres „ que les enfants doivent tirer leurs con„ noiſſances: les connoiſſances, ajoute„ t-il, ne s'y trouvent pas. „ Mais ſans livres, les ſciences & les arts euſſent-ils jamais atteint un certain degré de perfection? Pourquoi n'apprendroit-on pas la

a) Si les caracteres étoient l'effet de l'organiſation, il y auroit en tout pays un certain nombre d'hommes de caractere. Pourquoi n'en voit-on communément que dans les pays libres? C'eſt, dit on, que ces pays ſont les ſeuls où les caracteres puiſſent ſe développer. Mais le moral pourroit-il s'oppoſer au développement d'une cauſe phyſique? Eſt-il quelque maxime morale qui faſſe fondre une loupe?

b) L'inſtruction, toujours utile, nous fait ce que nous ſommes. Les Savants ſont nos Inſtituteurs; notre mépris pour les livres, eſt donc toujours un mépris de mauvaiſe foi. Sans livres, nous ſerions encore ce que ſont les ſauvages.

Pourquoi la femme du Serrail n'a-t-elle pas l'eſprit des femmes de Paris? C'eſt qu'il en eſt des idées comme des langues. On parle celle de ceux qui nous entourent. L'Eſclave de l'Orient ne ſoupçonne pas la fierté du caractere Romain. Il n'a point lu Tite Live: il n'a d'idées, ni de la liberté, ni d'un Gouvernement républicain. Tout eſt en nous acquiſition & éducation.

Géométrie dans les Euclides & les Clairauts ; la Médecine dans les Hypocrates & les Boerhaves ; la guerre dans les Céſars, les Feuquieres & les Montecuculli ; le droit civil dans les Domats ; enfin, la politique & la morale dans des Hiſtoriens tels que les Tacites, les Humes, les Polybes, les Machiavels ? Pourquoi, non content de mépriſer les Lettres, M. Rouſſeau ſemble-t-il inſinuer que l'homme, vertueux de ſa nature, doit ſes vices à ſes connoiſſances ? " Peu „ m'importe, dit Julie, page 158 & „ 159, Tome V., *ibid.* que mon fils „ ſoit ſavant : il me ſuffit qu'il ſoit ſage „ & bon. „ Mais les ſciences rendent-elles le citoyen vicieux ? L'ignorant eſt-il le meilleur c) & le plus ſage des hommes ?

Si l'eſpece de probité néceſſaire pour n'être pas pendu exige peu de lumieres, en eſt-il ainſi d'une probité fine & délicate ? Quelle connoiſſance des devoirs patriotiques, cette probité ne ſuppoſe-t-elle pas ?

Parmi les ſtupides, j'ai vu des hommes bons, mais en petit nombre. J'ai vu beaucoup d'huîtres, & peu qui ren-

c) La connoiſſance & la méfiance des hommes, ſont, dit-on, inſéparables. L'homme n'eſt donc pas auſſi bon que le prétend Julie.

ferment des perles. On n'a point obſervé que les peuples les plus ignorants fuſſent toujours les plus heureux, les plus doux & les plus vertueux. *d*)

Au nord de l'Amérique, une guerre inhumaine arme perpétuellement les ignorants ſauvages les uns contre les autres. Ces ſauvages, cruels dans leurs combats, ſont plus cruels encore dans leurs triomphes. Quel traitement attendent leurs priſonniers ? La mort, dans des ſupplices abominables. La paix, le calumet en main, a-t-elle ſuſpendu la fureur de deux peuples ſauvages, quelles violences n'exercent-ils pas ſouvent dans leurs propres peuplades ? Combien de fois a-t-on vu le meurtre, la cruauté, la perfidie encouragée par l'impunité, *e*) y marcher le front levé ?

Par quelle raiſon, en effet, l'homme ſtupide des bois, ſeroit-il plus vertueux que l'homme éclairé des villes ? Par-

d) Moins on a de lumieres, plus on devient perſonnel. J'entends une petite-maîtreſſe pouſſer les hauts cris. Qu'elle en eſt la cauſe ? Eſt-ce le mauvais choix d'un Général, ou l'enrégiſtrement d'un Edit onéreux au peuple ? Non : c'eſt la mort de ſon chat ou de ſon oiſeau. Plus on eſt ignorant, moins on apperçoit de rapport entre le bonheur national & le ſien.

e) Chez certains ſauvages, l'ivreſſe attire le reſpect. Qui ſe dit ivre, eſt déclaré Prophete ; & comme ceux des Juifs, il peut impunément aſſaſſiner.

tout les hommes naiſſent avec les mêmes beſoins & le même deſir de les ſatisfaire. Ils ſont les mêmes au berceau; & s'ils different entr'eux, c'eſt lorſqu'ils entrent plus avant dans la carriere de la vie.

Les beſoins, dira-t-on, d'un peuple ſauvage ſe réduiſent aux ſeuls beſoins phyſiques. Ils ſont en petit nombre. Ceux d'une nation policée, au contraire, ſont immenſes. Peu d'hommes y ſont expoſés aux rigueurs de la faim; mais que de goûts & de deſirs n'ont-ils pas à ſatisfaire? Et dans cette multiplicité de goûts, que de germes de querelles, de diſcuſſions & de vices! Oui: mais auſſi que de loix & de police pour les réprimer!

Au reſte, les grands crimes ne ſont pas toujours l'effet de la multitude de nos deſirs. Ce ne ſont pas les paſſions multipliées, mais les paſſions fortes qui ſont fécondes en forfaits. Plus j'ai de deſirs & de goûts, moins ils ſont ardents. Ce ſont des torrents d'autant moins gonflés & dangereux dans leurs cours, qu'ils ſe partagent en plus de rameaux. Une paſſion forte eſt une paſſion ſalutaire, qui concentre tous nos deſirs en un ſeul point. Telles ſont ſouvent en nous les paſſions produites par des beſoins phyſiques.

Deux nations ſans arts & ſans agriculture, ſont-elles quelquefois expoſées au tourment de la faim ? Dans cette faim, quel principe d'activité ? Point de lac poiſſonneux, point de forêt giboyeuſe, qui ne devienne entr'elles un germe de diſcuſſion & de guerre. Le poiſſon & le gibier ceſſe-t-il d'être abondant ? Chacun défend le lac ou le bois qu'elle s'approprie, comme le laboureur l'entrée du champ prêt à moiſſonner.

Le faim ſe renouvelle pluſieurs fois le jour, & par cette raiſon devient dans le ſauvage un principe plus actif que ne l'eſt chez un peuple policé la variété de ſes goûts & de ſes déſirs. Or, l'activité dans le ſauvage eſt toujours cruelle, parce qu'elle n'eſt pas contenue par la loi. Auſſi, proportionnément au nombre de ſes habitants, ſe commet-il au nord de l'Amérique, plus de cruauté & de crimes que dans l'Europe entiere. Sur quoi donc fonder l'opinion de la vertu & du bonheur des ſauvages ?

Le dépeuplement des contrées ſeptentrionales, ſi ſouvent ravagées par la famine, prouveroit-il que les Samoïedes ſoient plus heureux que les Hollandois ? Depuis l'invention des armes à feu & le progrès de l'art militaire, *f)* quel état

f) Un peuple eſt-il heureux ? Pour continuer de l'être, que faut-il ? Que les nations voiſines ne

que celui de l'Eskimau ! A quoi doit-il ſon exiſtence ? A la pitié des nations européennes. Qu'il s'éleve quelque démêlé entr'elles & lui, le peuple ſauvage eſt détruit. Eſt-ce un peuple heureux, que celui dont l'exiſtence eſt auſſi incertaine ?

Quand le Huron ou l'Iroquois ſeroit auſſi ignorant que M. Rouſſeau le deſire, je ne l'en croirois pas plus fortuné. C'eſt à ſes lumieres, c'eſt à la ſageſſe de ſa légiſlation, qu'un peuple doit ſes vertus, ſa proſpérité, ſa population & ſa puiſſance. Dans quel moment les Ruſſes devinrent-ils redoutables à l'Europe ? Lorſque le Czar les eut forcés de s'éclairer. *g)* M. Rouſſeau, Tome III, page

puiſſent l'aſſervir. Pour cet effet, ce peuple doit être exercé aux armes : il doit être bien gouverné, avoir d habiles Généraux, d'excellents Amiraux, de ſages Adminiſtrateurs de ſes finances ; enfin, une excellente légiſlation. Ce n'eſt donc jamais de bonne foi qu'on ſe fait l'apologiſte de l'ignorance. M. Rouſſeau ſent bien que c'eſt à l'imbécillité commune à tous les Sultans, qu'il faut rapporter preſque tous les malheurs du deſpotiſme.

g) Quelques Officiers adoptent en France l'opinion de M. Rouſſeau : ils veulent des ſoldats automates. Cependant jamais Turenne ni Condé ne ſe ſont plaints du trop d'eſprit des leurs. Des ſoldats Gres & Romains, citoyens au retour de la campagne, étoient néceſſairement plus inſtruits, plus éclairés que les ſoldats de nos jours, & les armées Grecques & Romaines valoient bien les nôtres. Les ſoins que les Généraux actuels pren-

30, de l'*Emile*, " veut abſolument que
„ les Arts, les Sciences, la Philoſophie
„ & les habitudes qu'elle engendre,
„ changent bien-tôt l'Europe en déſert,
„ *h*) & qu'enfin les connoiſſances cor-
„ rompent les mœurs. „ Mais ſur quoi fonde-t-il cette opinion ? Pour ſoutenir de bonne foi ce paradoxe, il faut n'avoir jamais porté ſes regards ſur les Empires de Conſtantinople, d'Iſpahan, de Déli, de Méquines, enfin, ſur aucun de ces pays où l'ignorance eſt également

nent pour étouffer les lumieres des ſubalternes, n'annonceroient-ils pas la crainte qu'ils ont d'avoir des Cenſeurs trop éclairés de leur manœuvre ? Scipion & Céſar avoient moins de défiance.

b) De toutes les parties de l'Aſie, la plus ſavante eſt la Chine, & c'eſt auſſi la mieux cultivée & la plus habitée. Quelques Erudits veulent que l'ignorante & barbare Europe, ait été jadis plus peuplée qu'elle ne l'eſt aujourd'hui. Ma réponſe à leurs nombreuſes citations, c'eſt que dix arpents en froment nourriſſent plus d'hommes que cent arpents en bruyeres, pâture, &c.; c'eſt que l'Europe étoit autrefois couverte d'immenſes forêts, & que les Germains ſe nourriſſoient du produit de leurs beſtiaux. Céſar & Tacite l'aſſurent. & leur témoignage décide la queſtion. Un peuple paſteur ne peut être nombreux. L'Europe civiliſée eſt donc néceſſairement plus peuplée que ne l'étoit l'Europe barbare & ſauvage. S'en rapporter là-deſſus à des Hiſtoriens ſouvent menteurs ou mal inſtruits, lorſqu'on a en main des preuves évidentes de leur menſonge, c'eſt folie. Un pays ſans agriculture, ne peut, ſans un miracle, nourrir un grand nombre d'habitants. Or les miracles ſont plus rares que les menſonges.

encenſée & dans les Moſquées & dans les Palais.

Que voit-on ſur le trône Ottoman? Un Souverain dont le vaſte Empire n'eſt qu'une vaſte Lande, dont toutes les richeſſes & tous les ſujets raſſemblés pour ainſi dire dans une capitale immenſe, ne préſentent qu'un vain ſimulacre de puiſſance, & qui maintenant ſans force pour réſiſter à l'attaque d'un ſeul des Princes Chrétiens, échoueroit devant le rocher de Malthe, & ne jouera peut-être plus de rôle en Europe.

Quel ſpectacle offre la Perſe? Des habitants épars dans de vaſtes régions infeſtées de brigands, & vingt tyrans, qui, le fer en main, ſe diſputent des villes en cendres & des champs ravagés.

Qu'apperçoit-on dans l'Inde, dans ce climat le plus favoriſé de la nature? Des peuples pareſſeux, avilis par l'eſclavage, & qui, ſans amour du bien public, ſans élévation d'ame, ſans diſcipline, ſans courage, végetent ſous le plus beau ciel du monde; *i*) des peu-

i) Les Indiens n'ont nulle force de caractere. Ils n'ont que l'eſprit de commerce. Il eſt vrai qu'en ce genre la nature à tout fait pour eux. C'eſt elle qui couvre leur ſol de ces denrées précieuſes que l'Europe y vient acheter. Les Indiens en conſéquence ſont riches & pareſſeux. Ils aiment l'argent, & n'ont pas le courage de le défendre. Leur ignorance dans l'art militaire, &

ples enfin, dont toute la puiſſance ne ſoutient pas l'effort d'une poignée d'Européens. Tel eſt dans une grande partie de l'Orient l'état des peuples ſoumis à cette ignorance ſi vantée.

M. Rouſſeau croit-il réellement que les Empires que je viens de citer, ſoient plus peuplés que la France, l'Allemagne, l'Italie, la Hollande, &c. Croit-il les peuples ignorants de ces contrées, plus vertueux & plus fortunés que la nation éclairée & libre de l'Angleterre? Non, ſans doute. Il ne peut ignorer des faits connus du petit-maître le plus ſuperficiel, & de la caillette la plus diſſipée. Quel intérêt détermine donc M. Rouſſeau à prendre ſi hautement parti pour l'ignorance?

CHAPITRE IX.

Quels motifs ont pu engager M. Rouſſeau à ſe faire l'Apologiſte de l'ignorance.

C'EST à M. Rouſſeau à nous éclaircer ſur ce point. " Il n'eſt point, dit-

dans la ſcience du gouvernement, les rendit long-temps vils & méprisables.

„ il, page 30, Tome III de l'*Emile*,
„ de Philoſophe, qui venant à connoî-
„ tre le vrai & le faux, ne préférât le
„ menſonge qu'il a trouvé, à la vérité
„ découverte par un autre. Quel eſt,
„ ajoute-t-il, le Philoſophe, qui, pour
„ ſa gloire, ne tromperoit pas volon-
„ tiers le genre humain? „

M. Rouſſeau ſeroit-il ce Philoſophe? *a*) Je ne me permets pas de le penſer. Au

a) Il n'eſt point de propoſition, ſoit morale, ſoit politique, que M. Rouſſeau n'adopte & ne rejette tour-à-tour. Tant de contradictions ont fait quelquefois ſuſpecter ſa bonne foi. Il aſſure, par exemple, T. III, p. 132, dans une note de l'*Emile*, " que c'eſt au Chriſtianiſme que les gou-
„ vernements modernes doivent leur plus ſolide
„ autorité, & leurs révolutions moins fréquen-
„ tes; que le Chriſtianiſme a rendu les Princes
„ moins ſanguinaires; que c'eſt une vérité prou-
„ vée par le fait. "

Il dit, *Contrat Social*, Chap. VIII, " qu'au
„ moins le Paganiſme n'allumoit point de guer-
„ res de religion; que Jeſus, en établiſſant un
„ royaume ſpirituel ſur la terre, ſépara le ſyſ-
„ tême théologique du ſyſtême politique; que
„ l'Etat alors ceſſa d'être un; qu'on y vit naî-
„ tre des diviſions inteſtines, qui n'ont jamais
„ ceſſé d'agiter le peuple Chrétien; que le pré-
„ tendu royaume de l'autre monde, eſt devenu
„ ſous un chef viſible le plus violent deſpotiſme
„ dans celui-ci; que de la double puiſſance ſpi-
„ rituelle & temporelle, a réſulté un conflit de
„ juriſdiction, qui rend toute bonne politique im-
„ poſſible dans les Etats Papiſtes; qu'on n'y fait

jamais

Au reſte, s'il croyoit qu'un menſonge ingénieux pût à jamais immortaliſer le nom de ſon inventeur, il ſe tromperoit. *b*) Le vrai ſeul a des ſuccès durables. Les lauriers dont l'erreur quelquefois ſe couronne, n'ont qu'une verdure éphémere.

Qu'une ame vile, un eſprit trop foible pour atteindre au vrai, avance ſciemment un menſonge, il obéit à ſon inſtinct: mais qu'un Philoſophe puiſſe ſe faire l'Apôtre d'une erreur, qu'il ne prend pas pour la vérité c) même, j'en

» jamais auquel du Prêtre ou du Maître on doit » obéir; que la loi chrétienne eſt nuiſible à la » forte conſtitution de l'Etat; que le Chriſtia- » niſme eſt ſi évidemment mauvais, que c'eſt » perdre le temps que de s'amuſer à le démon- » trer. "

Or, en deux ouvrages donnés preſqu'en même temps au public, comment imaginer que le même homme puiſſe être ſi contraire à lui-même, & qu'il ſoutienne de bonne foi deux propoſitions auſſi contradictoires?

b) J'en excepte cependant les menſonges religieux.

c) L'homme, je le ſais, n'aime point la vérité pour la vérité même. Il rapporte tout à ſon bonheur. Mais s'il le place dans l'acquiſition d'une eſtime publique & durable, il eſt évident, puiſque cette eſpece d'eſtime eſt attachée à la découverte de la vérité, qu'il eſt, par la nature même de ſa paſſion, forcé de n'aimer & de ne rechercher que le vrai. Un nom célebre qu'on

doute: & mon garant eſt irrécuſable; c'eſt le deſir que tout auteur a de l'eſtime publique & de la gloire. M. Rouſſeau la cherche, ſans doute; mais c'eſt en qualité d'Orateur, non de Philoſophe. Auſſi, de tous les hommes célebres, eſt-il le ſeul qui ſe ſoit élevé contre la Science. *d*) La mépriſe-t-il en lui? Manqueroit-il d'orgueil? Non. Mais cet orgueil fut aveugle un moment. Sans doute, qu'en ſe faiſant l'Apologiſte de l'ignorance, il s'eſt dit à lui-même:

„ Les hommes en général ſont pareſſeux, par conſéquent ennemis de „ toute étude qui les force à l'attention. "

„ Les hommes ſont vains, par con„ ſéquent ennemis de tout eſprit ſu„ périeur. "

doit à l'erreur, eſt un préſtige de gloire qui ſe détruit aux premiers rayons de la raiſon & de la vérité.

d) Conſéquemment à la haine de M. Rouſſeau pour les Sciences, j'ai vu des Prêtres ſe flatter de ſa prochaine converſion. Pourquoi, diſoient-ils, déſeſpérer de ſon ſalut? Il protege l'ignorance, il hait les Philoſophes: il ne peut ſouffrir un bon raiſonneur.

Si Jean-Jacque étoit ſaint, que ſeroit-il de plus?

„ Les hommes médiocres enfin, ont „ une haine ſecrete pour les Savants & „ pour les Sciences. Que j'en perſuade „ l'inutilité ; je flatterai la vanité du „ ſtupide : je me rendrai cher aux igno- „ rants, je ſerai leur maître, eux mes „ diſciples ; & mon nom, conſacré par „ leurs éloges, remplira l'univers. Le „ Moine lui-même ſe déclarera pour „ moi. *e*) L'homme ignorant & cré- „ dule eſt l'homme du Moine : la ſtu- „ pidité publique fait ſa grandeur. „ D'ailleurs, quel moment plus favo- „ rable à mon projet ? En France, tout „ concourt à dépriſer les talents. Si j'en „ profite, mes ouvrages deviennent „ célebres. "

Mais cette célébrité doit-elle être durable ? L'auteur de l'*Emile* a-t-il pu ſe le promettre ? Ignore-t-il qu'il s'opere une révolution ſourde & perpétuelle dans l'eſprit & le caractere des

e) Tous les Dévots ſont ennemis de la ſcience. Sous Louis XIV, ils donnoient le nom de Janſéniſtes aux ſavants qu'ils vouloient perdre. Ils y ont depuis ſubſtitué le nom d'Encyclopédiſtes. Cette expreſſion n'a maintenant en France aucun ſens déterminé. C'eſt un mot prétendu injurieux, dont les ſots ſe ſervent pour diffamer quiconque a plus d'eſprit qu'eux.

peuples, & qu'à la longue l'ignorance ſe décrédite elle-même?

Or, quel ſupplice pour cet auteur, s'il entrevoit déja le mépris futur où tomberont ſes Panégyriques de l'ignorance? *f)* Quel moyen ſur cet objet de faire long-temps illuſion à l'Europe? L'expérience apprend à ſes peuples, que le génie, les lumieres & les connoiſſances ſont les vraies ſources de leur puiſſance, de leur proſpérité, de leurs vertus; que leur foibleſſe & le malheur eſt au contraire toujours l'effet d'un vice dans le gouvernement, par conſéquent de quelque ignorance dans le légiſlateur. Les hommes ne croiront donc jamais les ſciences & les lumieres vraiment nuiſibles.

Mais dans le même ſiecle, l'on a vu quelquefois les Arts & les Sciences ſe perfectionner, & les mœurs ſe corrompre. J'en conviens, & je ſais avec quelle adreſſe l'ignorance, toujours en-

f) Le deſpotiſme, ce cruel fléau de l'humanité, eſt le plus ſouvent une production de la ſtupidité nationale. Tout peuple commence par être libre. A quelle cauſe attribuer la perte de ſa liberté? A ſon ignorance, à ſa folle confiance en des ambitieux. L'ambitieux & le peuple, c'eſt la Fille & le Lion de la fable. A-t-elle perſuadé à cet animal de ſe laiſſer couper les griffes, & limer les dents? elle le livre aux mâtins.

vienſe, profite de ce fait pour imputer aux ſciences, une corruption de mœurs entiérement dépendante d'une autre cauſe.

CHAPITRE X.

Des cauſes de la décadence d'un Empire.

L'Introduction & la perfection des Arts & des Sciences dans un Empire, n'en occaſionnent pas la décadence. Mais les mêmes cauſes qui y accélerent le progrès des ſciences, y produiſent quelquefois les effets les plus funeſtes.

Il eſt des nations où, par un ſingulier enchaînement de circonſtances, le germe productif des Arts & des Sciences ne ſe développe qu'au moment même où les mœurs ſe corrompent.

Un certain nombre d'hommes ſe raſſemble pour former une ſociété. Ces hommes fondent une nouvelle ville; leurs voiſins la voient s'élever d'un œil jaloux. Les habitants de cette ville, forcés d'être à la fois laboureurs & ſoldats, ſe ſervent tour-à-tour de la bêche & de l'épée. Quelles ſont dans ce pays

la ſcience & la vertu de néceſſité? La ſcience militaire & la valeur. Elles y ſont les ſeules honorées. Toute autre ſcience, toute autre vertu y eſt inconnue. Tel fut l'état de Rome naiſſante, lorſque foible, lorſqu'environnée de peuples belliqueux, elle ne ſoutenoit qu'à peine leurs efforts.

Sa gloire, ſa puiſſance, s'étendirent par toute la terre. Mais Rome acquit l'une & l'autre avec lenteur. Il lui fallut des ſiecles de triomphes, pour s'aſſervir ſes voiſins. Or, ces voiſins aſſervis, ſi les guerres civiles dûrent, par la forme de ſon gouvernement, ſuccéder aux guerres étrangeres, comment imaginer que des citoyens engagés alors dans des partis différents en qualité de chefs ou de ſoldats, que des citoyens ſans ceſſe agités de craintes ou d'eſpérances vives, puſſent jouir du loiſir & de la tranquillité qu'exige l'étude des ſciences?

En tout pays où ces événements s'enchaînent & ſe ſuccedent, le ſeul inſtant favorable aux lettres eſt malheureuſement celui où les guerres civiles, les troubles, les factions s'éteignent; où la liberté expirante ſuccombe, comme du temps d'Auguſte, ſous les efforts du

deſpotiſme. *a*) Or, cette époque précede de peu celle de la décadence d'un Empire. Cependant les Arts & les Sciences y fleuriſſent. Il eſt deux cauſes de cet effet.

La premiere eſt la force des paſſions. Dans les premiers moments de l'eſclavage, les eſprits encore vivifiés par le ſouvenir de leur liberté perdue, ſont dans une agitation aſſez ſemblable à celle des eaux après la tourmente. Le citoyen brûle encore du deſir de s'illuſtrer; mais ſa poſition a changé. Il ne peut élever ſon buſte à côté de celui des Timoléons, des Pélopidas & des Brutus. Ce n'eſt plus à titre de deſtructeur des tyrans, de vengeur de la liberté, que ſon nom peut parvenir à la poſtérité. Sa ſtatue ne peut être placée qu'entre celle des Homeres, des Épicures, des Archimedes, &c. Il le ſent; & s'il n'eſt plus qu'une ſorte de gloire à laquelle il puiſſe prétendre, ſi les lauriers des muſes ſont les ſeuls dont il puiſſe ſe couronner, c'eſt dans l'arene des Arts & des Sciences qu'il deſcend

a) Il en fut de même en France, lorſque le Cardinal de Richelieu eut déſarmé le Peuple, les Grands, & ſe les fût aſſervis. Ce fut alors que les Arts & les Sciences y fleurirent.

pour les diſputer, & c'eſt alors qu'il s'éleve des hommes illuſtres en tous les genres.

La ſeconde de ces cauſes eſt l'intérêt qu'ont alors les Souverains d'encourager les progrès de ces mêmes ſciences. Au moment où le deſpotiſme s'établit, que deſire le Monarque ? D'inſpirer l'amour des Arts & des Sciences à ſes ſujets. Que craint-il ? Qu'ils ne portent les yeux ſur leurs fers ; qu'ils ne rougiſſent de leur ſervitude, & ne tournent encore leurs regards vers la liberté. Il veut donc leur cacher leur aviliſſement ; il veut occuper leur eſprit. Il leur préſente à cet effet de nouveaux objets de gloire. Hypocrite amateur des ſciences, il marque d'autant plus de conſidération à l'homme de génie, qu'il a plus beſoin de ſes éloges.

Les mœurs d'une nation ne changent point au moment même de l'établiſſement du deſpotiſme. L'eſprit des citoyens eſt libre quelque temps après que leurs mains ſont liées. Dans ces premiers inſtants, les hommes célebres conſervent encore quelque crédit ſur une nation. Le Deſpote les comble donc de faveurs, pour qu'ils le com-

blent de louanges, & les grands talents se sont trop souvent prêtés à cet échange; ils ont trop souvent été panégyristes de l'usurpation & de la tyrannie.

Quels motifs les y déterminent? Quelquefois la bassesse, & souvent la reconnoissance. *b*) Il en faut convenir: toute grande révolution dans un Empire en impose à l'imagination, & suppose dans celui qui l'opere quelque grande qualité, ou du moins quelque vice brillant, que l'étonnement ou la reconnoissance peut métamorphoser en vertu. *c*)

b) Les gens de lettres ont à se reprocher d'avoir loué dans le Cardinal de Richelieu, le plus mauvais des citoyens, le fauteur du despotisme, l'homme qui féconda les semences des maux actuels de l'Empire François; l'homme enfin qui doit être également l'horreur & du Prince & de la nation.

c) Les gens de lettres sont hommes comme courtisans: ils ont donc souvent flatté le puissant injuste. Cependant il est entr'eux une différence remarquable. Les gens de lettres ayant toujours été protégés par les Princes de quelque mérite, ils n'ont pu qu'en exagérer les vertus. Ils ont trop loué Auguste. Mais les courtisans ont loué Néron & Caracalla.

Tel eſt au moment de l'établiſſement du deſpotiſme, la cauſe productrice des grands talents dans les Sciences & les Arts. Ce premier moment paſſé, ſi ce même pays devient ſtérile en hommes de cette eſpece, *d*) c'eſt que le Deſpote, plus aſſuré ſur ſon trône, n'a plus d'intérêt de les protéger. Auſſi dans les Etats, le regne des Arts & des Sciences ne s'étend guere au-delà d'un ſiecle ou deux. L'aloès eſt chez tous les peuples l'emblème de la production des ſciences. Il emploie cent ans à fortifier ſes racines; il ſe prépare cent ans à pouſſer ſa tige; le ſiecle écoulé, il s'éleve, s'épanouit en fleurs, & meurt.

Si dans chaque Empire les ſciences pareillement ne pouſſent, ſi je l'oſe dire, qu'un jet, & diſparoiſſent enſuite, c'eſt que les cauſes propres à produire des

d) Le mérite ne conduit-il plus aux honneurs? Il eſt mépriſé; & pour comparer les petites choſes aux grandes, il en eſt d'un Empire comme d'un college. Les prix & les premieres places ſont-ils pour les favoris du Régent? plus d'émulation parmi les éleves. Les études tombent. Or, ce qui ſe fait en petit dans les écoles, s'opere en grand dans les Empires; & lorſque la faveur ſeule y diſpoſe des places, la nation alors eſt ſans énergie; les grands hommes en diſparoiſſent.

hommes de génie, ne s'y développent communément qu'une fois. C'eſt au plus haut période de ſa grandeur, qu'une nation porte ordinairement les fruits de la Science & des Arts. Trois ou quatre générations d'hommes illuſtres ſe ſont-elles écoulées? les peuples dans cet intervalle ont changé de mœurs: ils ſe ſont façonnés à la ſervitude; leur ame a perdu ſon énergie; nulle paſſion forte ne la met en action: le Deſpote n'excite plus le citoyen à la pourſuite d'aucune eſpece de gloire. Ce n'eſt plus le talent qu'il honore, c'eſt la baſſeſſe; & le génie, s'il en eſt encore en ces pays, vit & meurt inconnu à ſa propre patrie. C'eſt l'oranger qui fleurit, parfume l'air, & meurt dans un déſert.

Le deſpotiſme qui s'établit, laiſſe tout dire, pourvu qu'on le laiſſe faire. Mais le deſpotiſme affermi défend de parler, de penſer & d'écrire. Alors les eſprits tombent dans l'apathie, tous les citoyens devenus eſclaves maudiſſent le ſein qui les a allaités; & dans un pareil Empire, tout nouveau né eſt un malheur de plus.

Le génie enchaîné y traîne peſamment ſes fers: il ne vole plus, il rampe.

Les ſciences ſont négligées; l'ignorance eſt en honneur, *e*) & tout homme de ſens déclaré ennemi de l'Etat. Dans un royaume d'aveugles, quel citoyen ſeroit le plus odieux? Le clairvoyant. Si les aveugles le ſaiſiſſoient, il ſeroit mis en pieces. Or, dans l'empire de l'ignorance, le même ſort attend le citoyen éclairé. La preſſe en eſt d'autant plus gênée, que les vues du Miniſtere ſont plus courtes. Sous le regne d'un Fréderic ou d'un Antonin, on oſe tout dire, tout penſer, tout écrire; & l'on ſe tait ſous les autres regnes.

L'eſprit du Prince s'annonce toujours par l'eſtime & la conſidération qu'il marque aux talents. *f*) La faveur qu'il leur accorde, loin de nuire à l'Etat, le ſert.

e) En Orient, les meilleurs titres à la grande fortune, ſont la baſſeſſe & l'ignorance. Une place importante vient-elle à vaquer? le Deſpote paſſe dans l'antichambre: N'ai-je pas, dit-il, ici quelque valet dont je puiſſe faire un Viſir? Tous les eſclaves ſe préſentent. Le plus vil obtient la place. Faut-il enſuite s'étonner ſi les actions du Viſir répondent à la maniere dont il eſt choiſi?

f) De trois choſes, diſoit Mathias, Roi d'Hongrie, que doit ſe propoſer un Prince,

Les Arts & les Sciences ſont la gloire d'une nation; ils ajoutent à ſon bonheur. C'eſt donc au ſeul deſpotiſme, intéreſſé d'abord à les protéger, & non aux ſciences mêmes, qu'il faut attribuer la décadence des Empires. Le Souverain d'une nation puiſſante a-t-il ceint la couronne du pouvoir arbitraire? cette nation s'affoiblit de jour en jour.

La pompe d'une Cour Orientale peut, ſans doute, en impoſer au vulgaire: il peut croire la force de l'Empire égale à la magnificence de ſes palais. Le ſage en juge autrement. C'eſt ſur cette même magnificence qu'il en meſure la foibleſſe. Il ne voit dans le luxe impoſant, au milieu duquel eſt aſſis le Deſpote, que la ſuperbe, la riche & la funebre décoration de la mort; qu'un Catafalque faſtueux, au centre duquel eſt un cadavre froid & ſans vie, une cendre inanimée, enfin, un fantôme de puiſſance prêt à diſparoître devant l'ennemi qui la mépriſe. Une grande nation où s'eſt enfin établi le pouvoir

La premiere, eſt d'être juſte;

La ſeconde, de vaincre ſes ennemis;

La troiſieme, de récompenſer les lettres, & d'honorer les hommes célebres.

deſpotique, eſt comparable au chêne que les ſiecles couronnent. Son tronc majeſtueux, la groſſeur de ſes branches, annonçent encore quelle fut ſa force & ſa grandeur premiere : il ſemble être encore le monarque des forêts ; mais ſon véritable état eſt celui de dépériſſement : ſes branches dépouillées de feuilles, privées de l'eſprit de vie & demi-pourries, ſont chaque année briſées par les vents. Tel eſt l'état des nations ſoumiſes au pouvoir arbitraire.

CHAPITRE XI.

La culture des Arts & des Sciences dans un Empire deſpotique, en retarde la ruine.

C'EST au moment que le deſpotiſme entiérement affermi, réduit, comme je l'ai dit, les peuples en eſclavage; c'eſt lorſqu'il éteint en eux tout amour de la gloire, qu'il étend par-tout les ténebres de l'ignorance, qu'un Empire ſe précipite à ſa ruine. *a*) Cependant ſi, comme l'obſerve M. Saurin, l'étude des ſciences & la douceur des mœurs qu'elles inſpirent, temperent quelque temps la violence du pouvoir arbitraire, les ſciences, loin de hâter, retardent donc la chûte des Etats.

La digue des ſciences, il eſt vrai, ne ſoutient pas long-temps l'effort d'un pouvoir à qui tout cede, & qui détruit

a) Les Romains ni les François n'avoient encore rien perdu de leur courage au temps d'Auguſte & de Louis XIV.

& les mœurs les plus ſimples, & les Empires les plus puiſſants : mais du moins n'y peut-on imputer aux ſciences la corruption des mœurs. Les ſciences n'engendrent point les malheurs publics, proportionnés dans chaque Etat à l'accroiſſement du pouvoir arbitraire. Par quelle raiſon, en effet, les Arts & les Sciences corromproient-elles les mœurs, *b*) & énerveroient-elles le

b) M. Rouſſeau, trop ſouvent paraphraſte de l'ignorance, dit en je ne ſais quel endroit de ſes ouvrages : "La nature a voulu préſerver les „ hommes de la ſcience ; & la peine qu'elle donne „ vent à s'inſtruire, n'eſt pas le moindre de ſes „ bienfaits. „ Mais, lui répond un nommé M. Gautier, ne pourroit-on pas dire également : " Peuples, ſachez que la nature ne veut pas „ que vous vous nourriſſiez des grains de la terre. „ La peine qu'elle attache à ſa culture, vous „ annonce qu'il faut la laiſſer en friche. „ Cette réponſe n'eſt pas du goût de M. Rouſſeau ; & dans une lettre écrite à M. Grimm : " Ce M. „ Gautier, dit-il, n'a pas ſongé qu'avec peu de „ travail on eſt ſûr de faire du pain, & qu'avec „ beaucoup d'étude, il eſt douteux qu'on parvienne à faire un homme raiſonnable. „ Je ne ſuis pas à mon tour trop content de la réponſe de M. Rouſſeau. Eſt-il premiérement bien vrai que dans une Iſle inconnue l'on parvienne ſi facilement à faire du pain ? Avant de faire cuire le grain, il faudroit le ſemer ; avant de ſemer, il faudroit deſſécher les marécages, abattre les forêts, défricher la terre : & ce défrichement ne ſe feroit pas ſans peine.

courage? Qu'eſt-ce qu'une ſcience? C'eſt un recueil d'obſervations faites, ſi c'eſt en Méchanique, ſur la maniere

Dans les contrées même où la terre eſt la mieux cultivée, que de ſoins ſa culture n'exige-t-elle pas du laboureur? C'eſt le travail de toute ſon année. Mais ne fallût-il que l'ouvrir pour la féconder, ſon ouverture ſuppoſe l'invention du ſoc, de la charrue, celle des forges; par conſéquent une infinité de connoiſſances dans les mines, dans l'art de conſtruire des fourneaux, dans les Méchaniques, dans l'Hydraulique, enfin dans preſque toutes les ſciences dont M. Rouſſeau veut *préſerver l'homme*. On ne parvient donc pas à faire du pain ſans quelque peine & quelque induſtrie.

" Un homme raiſonnable, dit M. Rouſſeau, „ eſt encore plus difficile à faire: avec beaucoup „ d'études, on n'eſt pas toujours ſûr d'y parve- „ nir. „ Mais eſt-on toujours ſûr d'une bonne récolte? Le pénible labour de l'automne, aſſure-t-il l'abondante moiſſon de l'été? Au reſte, qu'il ſoit difficile ou non de former un homme raiſonnable, le fait eſt qu'il ne le devient que par l'inſtruction. Qu'eſt-ce qu'un homme raiſonnable? Celui dont les jugements ſont en général toujours juſtes. Or, pour bien juger des progrès d'une maladie, de l'excellence d'une piece de théâtre, & de la beauté d'une ſtatue, que faut-il avoir préliminairement étudié? Les ſciences & les arts de la Médecine, de la Poéſie & de la Sculpture. M. Rouſſeau n'entend-il, par ce mot *raiſonnable*, que l'homme d'une conduite ſage? Mais une telle conduite ſuppoſe quelquefois une connoiſſance profonde du cœur humain; & cette connoiſſance en vaut bien une autre. Lorſque

d'employer les forces mouvantes; ſi c'eſt en Géométrie, ſur le rapport des grandeurs entr'elles; ſi c'eſt en Chirurgie, ſur l'art de panſer & de guérir les plaies; ſi c'eſt enfin en Légiſlation, ſur les moyens les plus propres à rendre les hommes heureux & vertueux. Or, pourquoi ces divers recueils d'obſervations en énerveroient-ils le courage? Ce fut la ſcience de la diſcipline, qui ſoumit l'univers aux Romains. Ce fut donc en qualité de ſavants, qu'ils dompterent les nations. Auſſi, lorſque pour s'attacher la milice, & s'en aſſurer la protection, la tyrannie eût été contrainte d'adoucir la ſévérité de la diſcipline militaire; lorſqu'enfin la ſcience en fut preſqu'entiérement per-

l'auteur de l'*Emile* décrie l'inſtruction, c'eſt, dira-t-il, qu'il a vu quelquefois l'homme éclairé ſe conduire mal. Cela ſe peut. Les deſirs d'un tel homme ſont ſouvent contraires à ſes lumieres. Il peut agir mal, & voir bien. Cependant cet homme (& M. Rouſſeau n'en peut diſconvenir) n'a du moins en lui qu'une cauſe de mauvaiſe conduite: ce ſont ſes paſſions criminelles. L'ignorance, au contraire, en a deux. L'une, ſont ces mêmes paſſions; l'autre, eſt l'ignorance de ce que l'homme doit à l'homme, c'eſt-à-dire, de ſes devoirs envers la ſociété: ces devoirs ſont plus étendus qu'on ne penſe. L'inſtruction eſt donc toujours utile.

due, ce fut alors que, vaincus à leur tour, les vainqueurs du monde subirent en qualité d'ignorants le joug des peuples du Nord.

On forgeoit à Sparte des casques, des cuirasses, des épées bien trempées. Cet art en suppose une infinité d'autres, c) & les Spartiates n'en étoient pas moins vaillants. César, Cassius &

c) Les arts de luxe, dit-on, énervent les courages. Mais qui leur ferme l'entrée d'un Etat? Est-ce l'ignorance? Non: c'est la pauvreté ou le partage à-peu-près égal des richesses nationales. A Sparte, quel citoyen eût acheté une boîte émaillée? Le trésor public n'eût pas suffi pour la payer. Nul bijoutier ne se fût donc point établi à Lacédémone: il y fût mort de faim. Ce n'est point l'ouvrier de luxe qui vient corrompre les mœurs d'un peuple; mais la corruption des mœurs de ce peuple, qui appelle à lui l'ouvrier du luxe. En tout genre de commerce, c'est la demande qui précede l'offre.

D'ailleurs, si le luxe, comme je l'ai déja dit, est l'effet du partage trop inégal des richesses nationales, il est évident que les sciences n'ayant aucune part à cet inégal partage, ne peuvent être regardées comme la cause du luxe. Les savants sont peu riches. C'est chez l'homme d'affaires, & non chez eux, que la magnificence éclate. Si les arts de luxe ont quelquefois fleuri dans une nation au même instant que les lettres, c'est que l'époque où les sciences y ont été cultivées, est quelquefois celle où les richesses s'y trouvent accumulées dans un petit nombre de mains.

Brutus étoient éloquents, ſavants & braves. L'on exerçoit à la fois en Grece & ſon eſprit & ſon corps. La molleſſe eſt fille de la richeſſe, & non des ſciences. Lorſqu'Homere verſifioit l'Illiade, il avoit pour contemporains les graveurs du bouclier d'achille. Les arts avoient donc alors atteint en Grece un certain degré de perfection; & cependant l'on s'y exerçoit encore aux combats du Ceſte & de la Lutte.

En France, ce ne ſont point les ſciences qui rendent la plupart des officiers incapables des fatigues de la guerre; mais la molleſſe de leur éducation. Qu'on refuſe du ſervice à quiconque ne peut faire certaines marches, ſoulever certains poids, & ſupporter certaines fatigues; le deſir d'obtenir des emplois militaires, arrachera les François à la molleſſe: ils voudront être hommes; leurs mœurs & leur éducation changeront. L'ignorance produit l'imperfection des loix; & leur imperfection, les vices des peuples. Les lumieres produiſent l'effet contraire. Auſſi n'a-t-on jamais compté parmi les corrupteurs des mœurs ce Lycurgue, ce ſage qui parcourut tant de contrées pour puiſer dans les entretiens des Philoſo-

phes, les connoiſſances qu'exigeoit l'heureuſe réforme des loix de ſon pays.

Mais, dira-t-on, ce fut dans l'acquiſition même de ces connoiſſances qu'il puiſa ſon mépris pour elles. Et qui croira jamais qu'un Légiſlateur qui ſe donna tant de peines pour raſſembler les ouvrages d'Homere, & qui fit élever la ſtatue du Rire dans la place publique, ait réellement mépriſé les ſciences? Les Spartiates, ainſi que les Athéniens, furent les peuples les plus éclairés & les plus illuſtres de la Grece. Quel rôle y jouerent les ignorants Thébains, juſqu'au moment qu'Epaminondas les eut arrachés à leur ſtupidité?

J'ai montré dans cette Section les erreurs & les contradictions de ceux dont les principes different des miens.

J'ai prouvé que tout Panégyriſte de l'ignorance, eſt, du moins à ſon inſu, l'ennemi du bien public.

Que c'eſt dans le cœur de l'homme qu'il faut étudier la ſcience de la morale.

Que tout peuple ignorant, ſi d'ailleurs il eſt riche & policé, eſt toujours un peuple ſans mœurs.